RE 162 344

Library

of the

University of Toronto

CLARISSE

HARLOWE.

TOME QUATRIEME.

ET SE TROUVE A PARIS,

Chez { MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
MERIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.

CLARISSE

HARLOWE.

Traduction nouvelle et seule complète ;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson ; avec figures d'après M. Chodoviecki, de Berlin.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

—— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una domus.

TOME QUATRIEME.

A GENÈVE,

Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

1788.

HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE CVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

C'EST aujourd'hui mercredi, ce jour où j'étois menacé de perdre pour jamais mon idole pour ce hideux Solmes ! Quel est mon triomphe ! avec quelle satisfaction et quel air de tranquillité je vois mes ennemis humiliés, et dans la poussière au château d'Harlowe ! Après tout, c'est peut-être un bonheur pour eux qu'elle leur soit échappée par la fuite. Qui sait de quoi ils étoient menacés si j'étois entré dans le jardin avec elle ; ou si, ne la trouvant point au rendez-vous, j'avois exécuté le projet de ma visite, suivi de mes *redoutables* Myrmidons ! (*)

Mais supposons que je fusse entré avec elle sans autre escorte que mon courage,

(*) Soldats d'Achille.

je crois que je n'avois pas sujet de tant appréhender. Tu sais que les esprits de la trempe des *Harlowes*, d'humeur pacifique, et délicats sur la réputation, et qui se contiennent par politique dans les bornes des loix, peuvent être comparés aux viles araignées, qu'on voit fuir dans leur trou lorsqu'elles sentent remuer un de leurs filets par un doigt puissant qui peut les écraser, et qui abandonnent toutes leurs toiles sans défense à la merci de l'ennemi qui les balaie à son gré ; au lieu que s'il y tombe une foible mouche, qui n'a ni la force ni le courage de se défendre, averti par le bourdonnement et les efforts de l'insecte, le tyran accourt vers sa proie : il tourne cent fois autour du pauvre moucheron, (¶) jusqu'à ce qu'il l'ait couvert de liens filés de la substance de ses entrailles ; et lorsqu'elle s'est assuré sa victime hors d'état de remuer les jambes ni les ailes, elle la suspend comme en spectacle : et alors triomphante, elle marche vers l'entrée de sa caverne, tourne autour, contemple de loin sa proie ; et, tantôt s'avançant sur elle, tantôt se retirant, elle la dévore à loisir. (♭) Que dis-tu de cette comparaison ? Mais attends, Belford ; il me semble qu'elle ne conviendroit pas mal, non plus, aux filles qui se laissent prendre dans nos pièges. Bien mieux encore, sur ma foi. (¶) L'araignée représentera fort bien des héros tels que nous, et la com-

paraison est juste. La tête suit le cœur, quel qu'il soit. Commence par l'araignée ou par la mouche, n'importe. Le sexe est le centre de gravité, et nous y tendons tous naturellement. (♭)

Mais, pour revenir, je ne puis m'empêcher de remarquer que ces esprits pacifiques jouent un pauvre rôle dans une guerre offensive, avec des extravagans de notre espèce, qui se mettent au-dessus des loix, et qui dédaignent de se couvrir du masque hypocrite de la réputation. Tu sais que le nombre des adversaires ne m'a jamais effrayé. (¶) Plus il y en a, et plus je suis sûr de vaincre : un ou deux, sois-en sûr, prendront le parti du brave assaillant, sinon d'intention, au moins de fait ; ils le tiendront, tandis que les autres retiendront le principal antagoniste ; et alors les deux champions redoublent d'efforts et de courage, jusqu'à ce qu'enfin ils en soient venus à transiger ensemble, ou que l'un des deux s'éloigne et disparoisse. Ainsi ceux qui violent hardiment les loix ont, par toute terre, l'avantage sur ceux qui les observent ; du moins pour un temps, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés au terme de leur course. (♭) Ajoute que dans la querelle que j'ai avec les Harlowes, toute la famille n'ignore pas qu'ils m'ont injurié. Ils doivent donc me craindre. Dans leur propre église, la peur ne les rassembla-t-elle pas comme un essaim d'abeilles, lorsqu'ils me virent entrer? Ils

ne surent qui devoit risquer de sortir le premier, lorsque le service fut fini. James, à la vérité, ne s'y trouvoit pas. S'il y eût été, peut-être auroit-il entrepris de faire le brave. Mais il y a sur le visage une sorte d'audace, qui, par le bruit qu'elle fait, décèle de l'effroi dans le cœur. Telle auroit été la face de James, si j'avois pris le parti de leur rendre une visite. Lorsque j'ai eu en tête une face et un cœur de cette trempe, j'ai toujours été calme et serein; et j'ai laissé aux amis du rodomont (comme j'ai fait vis-à-vis des Harlowes) le soin d'appaiser ses vaines fureurs et de faire mon office.

Cette idée me conduit à me rappeler tout ce que j'ai fait de louable dans ma vie, ou du moins de passable. Je crains bien que tu ne me sois pas d'un grand secours pour cette revue de mes bonnes actions; car je n'ai jamais été si méchant que depuis que je te connois. Tâche néanmoins de m'aider. N'ai-je pas eu quelque bon mouvement dont tu puisses te souvenir? cherche dans ta mémoire, Belford. Il revient à la mienne plusieurs faits que je crois pouvoir citer: mais vois si tu peux te rappeler quelque trait que j'aie oublié.

Je crois pouvoir dire hardiment que la plus grande tache de mon écusson vient de ce sexe, de ce maudit sexe. (¶) Sans lui, je pourrois aller à l'église avec une conscience pure; mais dès que je veux y entrer,

ne le trouvai-je pas là ? Par-tout Satan tend ses filets pour me surprendre. Mais il me vient une idée : si nos supérieurs destinoient certaines églises pour les femmes seules, et d'autres pour les hommes, il me semble que cette séparation contribueroit autant à favoriser la vraie piété, que les pensions séparées pour l'éducation de l'un et de l'autre sexe ; et beaucoup plus que les grilles des synagogues. N'y a-t-il pas déja des dédicaces d'églises *mâles et femelles* ? Celles de St. Etienne, St. Thomas, St. George, etc. seroient pour les hommes ; Ste. Catherine, Ste Anne, Ste. Marie, Ste. Marguerite, pour les femmes. Néanmoins, si cela étoit, et qu'il y eût peine de mort pour quiconque seroit trouvé dans une église femelle, je crois que, comme un second Clodius, je me travestirois, pour joindre ma Portia ou ma Pompeïa, quand l'une seroit la fille de Caton, et l'autre la femme de César.

Mais où m'égarai-je ? Tu dis, au reste, que tu aimes mes digressions. Si cela est, tu en auras provision. Car jamais je n'eus de sujet dont je fusse aussi idolâtre, et avec qui je sois forcé de prendre probablement autant de patience, avant que je frappe le coup, si tant est que j'en vienne à le frapper. (♭) Mais laissez-moi revenir à mes recherches. Il n'est pas besoin que tu me fasses souvenir de mon bouton de rose. L'aventure m'est présente, et je t'appren-

drai même que j'ai eu l'adresse d'en faire parvenir les plus flatteuses circonstances aux oreilles de ma belle, par le ministère de l'*honnête Joseph* (*), quoique je n'en aie pas recueilli tout le fruit que j'avois espéré pour l'augmentation de mon crédit. C'est une chose diabolique, et ce fut toujours ma mauvaise destinée. Ai-je fait quelque chose de bien ? on dit sèchement que je n'ai fait que mon devoir. Et tout ce qui est d'une nature contraire est mis contre moi et exposé dans le plus grand jour. Cela est-il juste, *Belford* ? La balance ne devroit-elle pas être égale ? et ne doit-on pas me *créditer* de mes vertus ? Cependant je dois convenir aussi que j'envie presque à Jean, cette vierge dans sa jeune fleur. Sérieusement « une jolie femme est un » joyau, que je ne crois pas fait pour pen» dre au cou d'un misérable. » (*)

Conviens à ton tour que, si je suis coupable dans mes adorations pour ce sexe, les femmes en général doivent m'en aimer mieux. Aussi n'y manquent-elles pas : je les en remercie de bon cœur, à l'exception de quelques petites précieuses, qui me font enrager par-ci, par-là, et qui, sous prétexte d'aimer la vertu pour l'amour d'elle-même, souhaiteroient de m'avoir à elles exclusivement.

C'est assez d'écarts : adieu pour le moment.

(*) Voyez la lettre LXXII, vol. 3.

(**) Deux vers d'une comédie angloise.

LETTRE CVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi au soir, 13 Avril.

SI j'aime à écrire, ma malheureuse situation me donne aujourd'hui assez de matière, peut-être beaucoup trop pour vous; je le crains. J'ai eu avec M. Lovelace, un nouveau débat, et des plus vifs. Il a amené l'occasion que vous m'avez conseillé de ne pas négliger, lorsqu'elle se présenteroit honnêtement. Il est question de savoir si je mérite vos reproches ou votre approbation, pour l'avoir laissé passer sans effet.

L'impatient personnage m'a fait demander plusieurs fois la liberté de me voir, pendant que j'étois à vous écrire ma dernière lettre; sans avoir cependant rien de particulier à me dire, et apparemment pour le seul plaisir de l'entendre parler. Il paroît en prendre beaucoup à exercer la volubilité de sa langue; et lorsqu'il a fait sa provision de termes agréables, et de propos flatteurs, il a besoin de mes oreilles pour l'écouter. Cependant il prend un soin superflu. Je ne lui fais pas souvent la grace de louer sa verbeuse élocution, ou d'en paroître aussi charmée qu'il le désireroit.

Après avoir fini ma lettre, et dépêché

l'homme de confiance de M. Hickman, j'allois remonter dans ma chambre, et j'avois même déja franchi une douzaine de degrés, lorsqu'il m'a suppliée de demeurer, et d'entendre ce qu'il avoit à me dire. Ce n'étoit rien de nouveau et qui allât à aucun but, comme je viens de le remarquer ; mais des plaintes, des reproches, d'un air et d'un ton, qui m'ont paru approcher de l'insolence. Il ne pouvoit vivre, m'a-t-il dit, s'il ne jouissoit plus souvent de ma compagnie, et si je ne le traitois pas avec plus d'indulgence, que je ne lui en avois encore accordé.

Là dessus je suis descendue avec lui dans une salle voisine, avec un peu d'humeur contre lui ; d'autant plus, que je le voyois établi tranquillement dans cette maison, sans parler de son départ, comme il l'avoit promis.

Aussi-tôt notre chagrine conférence a commencé. Il a continué de m'irriter ; je lui ai répété quelques-uns des propos les plus clairs que je lui eusse déja tenus. Je lui ai dit particulièrement que d'heure en heure j'étois plus mécontente et de moi-même et de lui ; qu'il me paroissoit de ces hommes qui ne gagnent pas à être connus, et que je n'aurois pas l'esprit en repos, tant qu'il ne me laisseroit pas à moi-même.

Ma chaleur a pu le surprendre. Mais réellement il m'a paru hébêté, hésitant,

et n'ayant rien à dire pour sa défense, ou qui pût excuser le ton impérieux dont il avoit demandé à me voir, lorsqu'il n'ignoroit pas que je vous écrivois et qu'on attendoit après ma lettre ; si bien que, dans mon ressentiment, je l'ai quitté avec précipitation, en lui déclarant que je voulois être maîtresse de mes actions et de mon temps..... sans être obligée de lui en rendre compte.

Il a paru fort inquiet, jusqu'à la première occasion qu'il a trouvée de me revoir ; et lorsque je n'ai pu me dispenser de le recevoir, beaucoup plutôt que je ne m'en souciois, il s'est présenté de l'air le plus humble et le plus respectueux.

Il m'a dit que je l'avois fait rentrer en lui-même, et que sans avoir aucun reproche à se faire du côté de l'intention, il sentoit qu'il devoit se reprocher son impatience, qui avoit pu blesser ma délicatesse; que faisant profession d'une extrême franchise, qui devoit être dans le caractère d'un homme, et qui convenoit à son cœur ouvert et sincère, il ne s'étoit apperçu qu'aujourd'hui qu'elle étoit très-compatible avec la vraie politesse qu'il craignoit d'avoir trop négligée, en voulant éviter l'apparence de flatterie, d'hypocrisie, sachant qu'il avoit affaire à une personne qui méprisoit l'hypocrite, et qui étoit au-dessus de la flatterie ; mais que désormais je trouverois dans toute sa conduite le

changement qu'on devoit attendre d'un homme qui se reconnoissoit d'autant plus honoré de ma compagnie et de ma conversation, que personne n'avoit plus d'admiration pour la délicatesse de mon esprit et de mes sentimens. Tel a été son compliment.

Je lui ai répondu qu'il s'attendoit peut-être à des félicitations sur la découverte qu'il venoit de faire ; que la véritable politesse et la franchise sont très-compatibles : mais que moi, qu'un mauvais sort avoit jetée dans sa compagnie, j'avois grande raison de regretter que cette connoissance lui fût parvenue si tard, parce qu'avec de la naissance et de l'éducation il me paroissoit étrange qu'elle eût pu lui manquer.

Il ne croyoit pas non plus, m'a-t-il dit, s'être conduit assez mal pour avoir mérité une réprimande si sévère.

Peut-être lui faisois-je injustice, ai-je répliqué. Mais s'il en étoit persuadé, mes reproches pouvoient lui servir à faire une autre découverte, qui pourroit tourner à mon avantage : s'il avoit tant de raison d'être content de lui-même, il devoit s'appercevoir qu'il avoit affaire à une personne bien peu généreuse, qui, non-seulement ne paroissoit pas sensible à ce nouvel air d'humilité, qu'il croyoit peut-être au dessous de lui, mais qui étoit prête, en vérité, à le prendre au mot.

Sa prétendue haine pour la flatterie ne

l'a point empêché de me répondre qu'il avoit depuis long-temps admiré, avec une satisfaction infinie, mes talens supérieurs et une sagesse qui lui paroissoit étonnante à mon âge. Quelque rabaissé, Madame, que je sois dans votre opinion, je serai disposé à trouver juste tout ce qui sort de votre bouche; et je n'ai rien de mieux à faire qu'à me gouverner à l'avenir d'après votre exemple et les règles qu'il vous plaira de me donner.

Je ne suis pas assez aveugle, Monsieur, lui ai-je répliqué, pour montrer mon amour-propre, et ma bonne opinion de moi-même sur les mots flatteurs que vous savez prodiguer; puisque vous vous prétendez si esclave de la franchise, vous devriez commencer par vous contenir dans les bornes exactes de la vérité, lorsque vous me parlez de moi-même en face, et en supposant d'ailleurs que je mérite une partie de vos complimens, vous n'en avez que plus de raison de vous applaudir de vos artifices, qui ont précipité une jeune personne d'un caractère si sublime dans un si grand excès de folie.

Réellement, ma chère, cet homme ne mérite pas d'être traité avec plus d'égard. Et puis, n'est-il pas vrai qu'il a fait de moi une folle accomplie? je tremble qu'il ne le pense lui-même.

Je suis surpris! je suis confondu, Madame, de l'étrange tournure que vous donnez à

tout ce qui vient de moi ! je suis bien malheureux de ne pouvoir rien dire ni rien faire qui vous donne une meilleure idée de moi ! que le ciel veuille m'éclairer sur les moyens d'obtenir l'honneur de votre confiance !

Je lui ai déclaré que rien n'étoit plus capable de m'obliger que son absence : qu'il ne paroissoit pas que mes parens s'inquiétassent beaucoup de me troubler dans ma fuite ; qu'ainsi s'il vouloit partir pour Londres, ou pour Berkshire, ou pour tout autre lieu, il feroit ce qu'il y avoit de plus conforme à mes désirs et de plus honorable pour tous deux.

C'étoit son dessein, m'a-t-il dit, sa ferme résolution, aussi-tôt qu'il me verroit dans une retraite de mon goût, dans un lieu plus commode et plus convenable.

Celui-ci me conviendra, ai-je répliqué, lorsque vous n'y serez plus pour troubler mon repos, et me rendre mon logement incommode.

Il ne croyoit pas cette maison assez sûre. Comme je n'avois pas eu dessein de m'y arrêter, il n'avoit pas pris, comme il l'auroit fait, le soin de recommander le secret à ses gens, ni à Mde. Greme, lorsqu'elle m'avoit quittée : sans compter, m'a-t-il dit, qu'il y avoit dans le voisinage trois ou quatre bonnes maisons, où ses gens s'étoient déja glissés et avoient sans doute déja jasé avec les domestiques. Il ne pouvoit pen-

ser à me laisser seule dans un lieu si mal gardé. Mais je n'avois qu'à choisir, dans toute l'Angleterre, une demeure sûre et tranquille; et lorsqu'il m'y verroit établie, il choisiroit la sienne dans l'endroit du royaume le plus éloigné, si ce sacrifice pouvoit me rendre le repos.

Je lui ai confessé nettement que je ne me pardonnerois jamais d'avoir été le trouver à la porte du jardin, ni à lui de m'avoir mise dans la nécessité de le suivre; que mes regrets ne faisoient qu'augmenter, au lieu de diminuer; que je croyois ma réputation blessée, sans apparence qu'elle pût jamais se rétablir; qu'il ne devoit pas s'étonner de voir croître de jour en jour mon inquiétude et mon chagrin contre moi-même et contre lui; que tout ce qui me restoit à désirer actuellement, étoit qu'il me laissât le soin de moi-même; et lorsqu'il m'auroit quittée, je verrois mieux à quelle résolution je devois m'arrêter et quelle retraite je devois choisir.

Il auroit souhaité, m'a-t-il dit, que sans m'offenser, et sans être soupçonné de vouloir *s'écarter des loix que je lui avois imposées*, il lui fût permis de me faire un humble proposition... Mais le *respect sacré* qu'il étoit résolu d'avoir pour mes ordres, quoiqu'il ne fût pas redevable à mon penchant du pouvoir de me servir, qu'il avoit acquis depuis lundi dernier, lui lioit la langue; à moins que je ne promisse de lui pardonner, du moins, si je ne l'approuvois pas.

Je lui ai demandé, avec quelque confusion, ce qu'il vouloit dire.

Il m'a fait une seconde préface, et pris de grands détours : à la fin avec un air de défiance, après bien des apologies, et baissant les yeux d'un air de modestie qui lui sied assez mal, est sortie la proposition de ne pas différer la célébration. « Elle réta-» blira tout, a-t-il dit. Les deux ou trois » premiers mois, que vous êtes menacée » de passer dans l'obscurité et dans la crain-» te, nous les emploierons agréablement à » visiter toute ma famille et à recevoir » leurs visites. Nous verrons Miss Howe ; » nous verrons qui vous voudrez voir ; et » rien n'ouvrira mieux le chemin à la ré-» conciliation que vous avez tant à cœur. »

Il est certain, ma chère amie, que votre conseil m'est revenu alors dans toute sa force, et que je n'en ai pas trouvé moins dans ses raisons, et dans la vue présente de ma triste situation. Mais que pouvois-je répondre ? J'aurois eu besoin de quelqu'un qui eût parlé pour moi.

Il s'est fort bien apperçu que sa proposition ne m'irritoit pas. J'ai rougi, j'en suis sûre, et de tout le visage. Je suis demeurée muette ; et je m'imagine que j'avois l'air d'une imbécille. - Il ne manque pas de courage. Auroit-il voulu que je le prisse au mot, au premier mot ? Son sexe hardi ne regarde-t-il pas le silence du nôtre comme une marque de faveur ? D'un autre côté, sortie depuis trois

jours de la maison de mon père ! après lui avoir déclaré par mes lettres que je ne penserois point au mariage sans l'avoir fait passer en quelque sorte par un état d'épreuve; comment pouvois-je encourager tout d'un coup par des signes d'approbation, une si prompte proposition, sur-tout immédiatement après les vivacités qu'il venoit de s'attirer de ma part ? Non, quand il m'auroit fallu mourir, je n'en aurois pas eu le courage.

Il m'a regardée d'un œil plein d'assurance, malgré sa modestie étudiée, comme s'il eût voulu me pénétrer l'ame de ses regards, tandis qu'à peine j'osois lever les miens de temps à autre sur lui. Il m'a demandé pardon avec beaucoup de respect. Il trembloit, m'a-t-il dit, que je ne le jugeasse pas digne d'une autre réponse qu'un silence méprisant. Le véritable amour craint toujours d'offenser. (Prenez garde, Lovelace, ai-je pensé alors, qu'on ne juge du vôtre par cette règle.) Il auroit observé inviolablement toutes mes injonctions, si je ne lui avois permis. . . . .

Je n'ai pas voulu l'entendre plus longtemps. Je me suis levée, avec des marques très-visibles de confusion, et je l'ai laissé s'adresser à lui-même ses belles phrases et son étalage de mots dénués de sens.

Ce que je puis ajouter, ma chère Miss Howe, c'est que s'il souhaite réellement une prompte célébration, il ne pouvoit

avoir une plus belle occasion pour presser mon consentement. Mais il l'a manquée, et l'indignation a succédé. Mon étude à présent sera de l'éloigner de moi.

CL. HARLOWE.

LETTRE CVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi 13 Avril.

(¶). ALLONS, camarade, qu'as-tu besoin d'*ouvrir de si grands yeux*, comme disent les jeunes filles, et de faire tant l'étonné, que j'aie déja fait de si grandes enjambées dans le chemin de la réforme? Ne vois-tu pas, que pendant le temps que j'ai mis, avec tant d'assiduité, jour et nuit, à poursuivre cette unique belle, j'ai beaucoup moins de péchés sur la conscience, que je n'en aurois eu sans cela? Voyons un peu, combien j'ai employé de jours et de nuits. Quarante, si je ne me trompe, se sont passées, après la tranchée ouverte, à sapper sourdement; et la mine n'est pas encore sautée! En suivant le calcul le plus modéré, j'aurois pu abattre une douzaine pour le moins d'oies sauvages, pendant le temps que j'ai mis à tâcher seulement d'attirer dans mes filets cette unique alouette. Et je ne vois pas encore quand je serai en état de la faire tomber dans mon piège.

Voilà encore autant de jours d'innocence de plus. Mais en me cachant à l'oiseau derrière l'abri de ma réforme, ce sera, j'espère, une méthode sûre, quoique lente, d'accomplir toutes mes vues.

Et toi, mon cher, tu auras aussi du mérite à occuper ma plume, puisque sans cela tu ferois un bien plus mauvais emploi de ton temps. Et après tout, qui sait si en se créant de nouvelles habitudes, aux dépens des vieilles, on n'en viendroit pas insensiblement à une réforme réelle? Je l'ai promise, et je commence à croire qu'il y a du plaisir à être honnête, en retournant ce que le poëte Lee dit des fous :

Plaisir, qui n'est connu que de l'homme de bien.

D'après tout cela, ne vois-tu pas combien il est préférable, par vingt raisons, de suivre une chasse difficile, plutôt qu'une chasse trop aisée? J'ai fort envie de t'inspirer le goût de ce nouveau plaisir, et de t'apprendre à poursuivre de plus nobles proies que des choucas, des corbeaux et des hibous. Je suis bien aise de prouver de temps en temps, dans le cours de la correspondance que tu as si fort desiré que j'entretienne avec toi sur cette illustre occasion, que ces beautés si fières et si sublimes peuvent être rabaissées, et je veux répondre à une objection que tu me fis la dernière fois que nous nous vîmes, que le plaisir qu'on retire de ces belles conquêtes ne paie pas les peines qu'el-

les coûtent ; assurant, et cette idée est bien digne d'un misérable de ta trempe, que toutes les femmes sē ressemblent. Tu ne connois pas, pauvre lourdaud, ce qu'il y a de délicat et d'exquis dans une intrigue : tu ne sens pas la gloire de surprendre et de dompter ces esprits superbes, ces belles si réservées et si vigilantes ; tu ne connois pas les transports qui réjouissent le cœur d'un génie inventif et fécond, qui médite en silence sur le choix des trames qui s'offrent à son imagination pour envelopper une beauté hautaine, qui, dans ses jours de liberté, lui a fait souffrir d'innombrables tourmens. Toi, Belford, qui comme un dogue à l'aise dans sa loge, te contentes de ronger, en grondant, l'os qu'on t'a jeté, tu n'as pas l'idée des plaisirs que procurent les tours et retours d'une proie long-temps disputée. Je veux tâcher de t'en donner le goût, et tu me remercieras mille et mille fois, et du plaisir présent, et des sublimes espérances dont tu verras la perspective.

Jusqu'ici je ne t'avois écrit que pour mon simple amusement, en attendant que je fusse admis dans la compagnie de mon adorable. Mais à présent que je l'ai vue, j'ai à t'apprendre que j'avois fort bien deviné, qu'elle ne demanderoit pas mieux que de s'établir ici, et de me congédier. Elle m'a déclaré net, que c'étoit sa résolution : et pourquoi cela ? parce que, pour ne me rien dissimuler, plus elle en voyoit de moi et de mon

caractère, moins elle prenoit de goût pour l'un et l'autre. Cette déclaration m'a fendu le cœur! Je n'ai pourtant pas pleuré! Si j'eusse été une femme, je l'aurois fait, et à chaudes larmes; mais je me suis contenté de tirer un mouchoir blanc de toile de Cambray : le mouchoir est à mes ordres, mais non pas mes larmes.

Elle trouve à redire à mes protestations, à mes déclarations, à mes sermens : je ne peux pas même maudire un valet, le seul privilège qui fasse distinguer le maître de l'esclave, qu'elle ne me reproche de ressembler (*) à un recruteur. Je ne puis seulement pas dire, *sur ma foi*, ni *sur le salut de mon ame*. Cela n'est-il pas bien singulier, Belford? Ne voudroit-elle pas me faire croire que j'ai une ame aussi précieuse que la sienne? -- Si elle croit mon salut désespéré, pourquoi *diable* (autre mot également réprouvé) me propose-t-elle donc de me réformer? En sorte qu'il ne me reste pas un seul mot un peu énergique (♭).

Que faire avec une femme qui est au-dessus de la flatterie et qui méprise toute autre louange que celle qui vient de l'approbation de son propre cœur?

(¶) Hé bien, Belford, tu vois bien qu'il est grand temps que je change de mesures. Il me faut donner dans la dévotion un peu plutôt que je ne me le propo-

(*) Voyez Lettre XCVIII, vol. 3.

sois. Quel horrible malheur, si j'allois, après tout, perdre sa personne, en même temps que son estime! seulement quelques jours de connoissance de plus, sans avoir frappé aucun coup, sans avoir donné aucun soupçon, n'ont fait que me faire baisser de plus en plus dans l'esprit de la belle. Maudite mortification de mon amour-propre! Il est certain que je n'ai aucun prétexte pour la retenir, si elle veut me quitter. Il n'est pas question d'employer ici la violence; il n'y faut seulement pas songer. Dieu veuille nous conduire en sûreté à Londres! Voilà le seul point auquel il faut que je m'attache pour le moment: et cependant il faut que je ne touche cet article que bien légèrement et en passant. (b)

Mais pourquoi cette admirable créature presse-t-elle sa destinée? pourquoi brave-t-elle le pouvoir dont elle est absolument dépendante? Pourquoi souhaiter, en face de moi, de n'avoir jamais quitté la maison de son père? Pourquoi me refuser sa compagnie, jusqu'à me faire perdre patience et me mettre dans le cas d'exciter son ressentiment? Enfin pourquoi, lorsqu'elle est offensée, porte-t-elle son indignation au plus haut point où jamais une beauté méprisante, dans le fort de son pouvoir et de son orgueil, ait pu la porter?

Trouves-tu que dans sa situation il y ait de la prudence à me dire et à me répéter « que d'heure en heure elle est plus mé-

» contente et d'elle-même et de moi ; que
» je ne suis pas de ces hommes qui gagnent
» à être mieux connus ; (cette hardiesse ,
» Belford , pourrois-tu la souffrir dans la
» bouche d'une captive ?) qu'elle ne sera
» pas tranquille tant qu'elle me verra avec
» elle ; qu'un mauvais sort l'a jetée dans
» ma compagnie ; qu'elle a trop de sens
» pour mesurer son estime d'elle-même sur
» la volubilité de ma langue ; que si je la
» crois digne des complimens que je lui
» fais , je dois m'applaudir des artifices
» par lesquels j'ai précipité une personne si
» extraordinaire dans le plus grand excès
» de folie ; qu'elle ne se pardonnera jamais
» à elle-même d'être venue me trouver à
» la porte du jardin , ni à moi de l'avoir
» forcée de me suivre (ce sont ses propres
» termes.) Que ses regrets augmentent au
» lieu de diminuer ; qu'elle veut prendre
» soin d'elle - même ; et que puisque ses
» parens ne trouvent pas qu'elle vaille la
» peine qu'on fasse des poursuites après
» elle , elle ne veut qu'elle pour pourvoir
» à son sort ; que mon absence lui rendra
» la maison de Mde. Sorlings plus agréa-
» ble ; et que je puis aller à Berks , à Lon-
» dres , par-tout où il me plaira , au dia-
» ble , je suppose , où elle m'envoie de
» tout son cœur ! »

Que la belle entend mal ses intérêts ! Tenir ce langage à un esprit aussi vindicatif que le mien , même dans son opinion !

à un libertin tel qu'elle me croit, au pouvoir duquel elle est actuellement ! J'étois indéterminé, comme tu sais. La balance penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Je voulois voir à quoi son penchant pourroit la conduire, et quelles seroient mes propres inclinations. Tu vois quelle tournure prennent les siennes. Douterois-tu qu'elles ne déterminent les miennes ? Ses fautes n'étoient-elles pas en assez grand nombre, même avant ces nouveaux torts? Pourquoi m'oblige-t-elle de regarder en arrière ?

Je veux dans peu examiner cette grande affaire à tête reposée, et je t'informerai du résultat.

Si tu savois, si tu pouvois voir quel vil esclave elle a fait de moi ! Elle m'a reproché d'avoir pris de *grands airs*. Mais c'étoient des airs qui lui prouvoient mon amour, qui lui faisoient connoître que je ne pouvois vivre hors de sa présence. Elle s'en est vengée néanmoins. Elle a pris plaisir à me mortifier. Elle a eu l'avantage sur moi... par ma foi, Belford, à peine ai-je trouvé un mot pour ma défense. J'ai honte de te dire à quel sot elle m'a fait ressembler. Mais dans un autre lieu, et dans une autre société, j'aurois pu sur-le-champ humilier son petit orgueil.

C'est donc à ce lieu, où je compte qu'elle ne sera plus libre de me fuir, que je remets les épreuves ; c'est-là que je re-

mets à voir le succès de mes inventions, et ce que je gagnerai au manège amoureux ; tantôt humble, tantôt fier ; tantôt attendant ou demandant ; tantôt me réduisant à la complaisance et à la soumission ; jusqu'à ce qu'elle soit fatiguée de la résistance. Il suffit pour le présent de t'indiquer mes idées. Je pourrai m'expliquer davantage, à mesure que je me confirmerai ou me relâcherai dans mes desseins. Si je la vois obstinée à faire revivre ses mécontentemens ; . . si ses hauteurs. . . . Mais brisons. Ce n'est pas encore le temps des menaces ; non, pas encore.

LETTRE CIX.

M. LOVELACE, *au même.*

NE vois-je pas, cher ami, que je n'aurai besoin que de patience pour attirer tout le pouvoir de mon côté ? Qu'aurons-nous à dire, si toutes ces plaintes d'une réputation blessée, ces regrets qui ne font qu'augmenter, ces ressentimens qui ne s'éteindront jamais, ces ordres chagrins de m'éloigner, qu'aurons-nous à dire, si tout cela ne signifie que le mariage ; et si la véritable cause de tant de pétulance et d'inquiétude n'est que le silence qu'on me voit garder sur cet article ?

Il m'étoit arrivé une fois d'effleurer les

extrêmités de l'irrévocable nœud : mais je me crus obligé de m'envelopper dans des nuages, et d'abandonner mon sujet aussi-tôt qu'on eût saisi mon intention, dans la crainte qu'on ne me reprochât d'être sans délicatesse et sans générosité, en présentant cette idée dans un temps où la belle étoit dans ma dépendance ; sur-tout après la défense qu'on m'avoit faite de toucher cette corde sans avoir donné des preuves de ma réforme, et sans avoir tenté une réconciliation avec les Harlowes. Aujourd'hui que je me vois battu d'argumens, épuisé de ressources, et si fortement pressé de quitter une personne que je n'aurois aucun prétexte de retenir, s'il lui prenoit envie de m'échapper, et qui pourroit, au moindre doute de ma bonne foi, se jeter sous quelque autre protection, ou retourner peut-être au château d'Harlowe et se livrer à Solmes, j'ai parlé ouvertement, et j'ai apporté, quoiqu'avec des précautions infinies, et un air d'embarras (de peur qu'elle n'en fût offensée, Belford !) des raisons qui devoient la faire consentir à me rendre le plus heureux de tous les hommes. (¶) Que ses joues colorées, ses regards baissés, son silence, et en même temps ses lèvres tremblantes et son sein doucement agité, charmant assemblage de beautés mises en mouvement, m'ont bien prouvé que la tendre personne ne se trouvoit pas mortellement offensée ! (♭)

Charmante

Charmante créature, ai-je dit en moi-même, (garde-toi, Belford, de découvrir (*) mon triomphe à d'autres personnes de ce sexe) en suis-je donc sitôt à ce point? Suis-je déja le souverain maître de la destinée de *Clarisse Harlowe?* Suis-je déja cet homme réformé, que je devois être, avant que de recevoir le moindre encouragement? Est-ce ainsi que plus vous me connoissez, moins vous trouvez de raisons de prendre du goût pour moi? L'art et les ruses peuvent-ils entrer dans un esprit si céleste? Me bannir loin de vous, insister si rigoureusement sur mon absence, dans la vue de m'approcher plus près de vous et de me rendre apparemment vos faveurs plus chères! Vos petites ruses justifient les miennes, et m'excitent à laisser mon génie inventif s'exercer à son gré sur vous.

Mais permettez-moi de vous dire, adorable fille, qu'en supposant que vos devoirs

(*) (¶) M. Lovelace pouvoit s'épargner cette recommandation, puisque plusieurs personnes du sexe, (nous le disons à regret) qui, à la première édition, n'avoient poussé leur lecture que jusqu'à cet endroit, et même jusqu'au moment de l'évasion de Clarisse, ont été plus près de la blâmer de son excès de délicatesse, comme nous avons observé dans une note, (Lettre CVII) que Lovelace de ses artifices et de ses transports de joie, aussi ingrats et aussi cruels que peu généreux et indignes d'un homme d'honneur. (L)

soient quelque jour remplis, vous me devez compte auparavant de la répugnance que vous avez eue à partir avec moi, dans une crise, où votre départ étoit nécessaire pour éviter d'être jetée dans les fers d'un misérable, que vous ne pouvez vous dispenser de haïr, sans vous exposer à n'être pas plus honnête dans votre opinion que dans la mienne.

Je suis accoutumé, il faut vous l'apprendre, aux préférences d'une infinité de femmes, vos égales pour le rang, quoique vos inférieures pour le mérite : car de ce côté, qui peut vous égaler ? Et deviendrois-je le mari d'une femme, qui m'a donné lieu de douter de la préférence qu'elle me doit ? Non, mon très-cher amour. -- J'ai trop de respect pour *vos saintes loix*, pour souffrir qu'elles soient violées, même par vous. D'ailleurs ne croyez pas que votre silence et votre rougeur me suffisent pour m'expliquer vos intentions. Je ne veux pas non plus qu'il me reste de doûte sur vos motifs, si c'est amour ou nécessité qui vous inspire ce mouvement de condescendance.

Sur ces principes, Belford, quel autre parti avois-je à prendre que d'expliquer son silence comme une marque de dédain et de mécontentement ? Je lui ai demandé pardon d'une hardiesse dont tout me portoit à la croire offensée. Je lui ai promis qu'à l'avenir mon respect seroit inviolable

pour les loix qu'elle m'avoit imposées, et que je lui prouverois par toute ma conduite que le véritable amour craint toujours de déplaire et d'offenser.

Et qu'a-t-elle pu répondre ? je m'imagine, Belford, que c'est ta demande.

Répondre ? Ma foi, elle a paru chagrine, déconcertée, piquée, embarrassée et incertaine, autant que j'en ai pu juger, si sa colère devoit tomber sur elle-même ou sur moi. Cependant elle s'étoit tournée, comme pour cacher une larme qui lui échappoit : elle a poussé un soupir, divisé en trois ou quatre parties ; chacune avec la force qu'il falloit pour se faire entendre, mais en s'efforçant néanmoins de l'étouffer : et sortant enfin, elle m'a laissé maître du champ de bataille.

Ne me parle point de politesse. Ne me parle point de générosité. Ne me parle point de compassion. N'est-elle pas de force égale avec moi ? Ne triomphe-t-elle pas sur moi à toutes sortes d'armes ? Ne m'a-t-elle pas fait douter de son amour ? N'a-t-elle pas pris l'officieuse peine de me déclarer que sa haine pour Solmes ne venoit d'aucune considération pour moi ? Ne m'a-t-elle pas déclaré son chagrin de se voir placée par moi hors des atteintes de ce misérable, c'est-à-dire, de s'être trouvée au rendez-vous avec moi ?

Songes-tu quel seroit le triomphe des orgueilleux Harlowes, si je prenois le parti

de l'épouser à présent ? une famille inférieure à la mienne. Pas un d'eux, excepté elle, qui soit digne de mon alliance ! Un bien nullement méprisable, dans lequel je sais me renfermer pour éviter toute dépendance et d'avoir obligation à personne ! des espérances encore plus relevées ! ma personne, mes talens, qui ne sont pas à mépriser assurément, et qui pourtant ont été rejetés avec mépris par les Harlowes ! obligé de rendre des soins furtifs et clandestins à leur fille, tandis que deux maisons des plus considérables du royaume me faisoient des propositions auxquelles je fermois l'oreille, en partie pour l'amour d'elle, en partie parce que je renonce au mariage avec toute autre femme qu'elle ! me voir forcé de la dérober, non seulement à eux, mais à elle-même ! Et il faudra que je me réduise encore à implorer la réconciliation et le pardon des Harlowes ! à supplier d'être reconnu pour le fils d'un sombre tyran, qui n'a que ses richesses à vanter ! pour le frère d'un misérable qui a conçu contre moi une haine immortelle, et d'une sœur indigne de mon attention ! (sans quoi j'aurois triomphé d'elle à mon gré, et sûrement avec dix fois moins de peine que ne m'en a déja coûté sa sœur) enfin pour le neveu de deux oncles, qui s'estimant au prix de leur fortune acquise, en prendroient droit de m'insulter, ou voudroient me voir ram-

pant devant eux dans l'attente de leur faveur ! Non, non, mes ancêtres ! on n'aura point à vous reprocher que le dernier de vos descendans, et qui nest pas assurément le plus méprisable de votre race, s'abaisse ainsi, rampe, baise la poussiere, pour devenir l'*esclave d'une femme !*

Je reprendrai bientôt la plume.

LETTRE CX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MAIS cette femme, n'est-ce pas la divine *Clarisse?* (Supprimons le nom d'Harlowe; mon ame les rejette et les méprise tous, hors elle seule.) N'est-ce pas sur cet adorable objet que retombent implicitement mes menaces ? Si la vertu est la véritable noblesse, combien Clarisse est annoblie par la sienne ! et qu'une alliance avec elle seroit capable aussi d'annoblir, s'il n'y avoit point à lui reprocher la famille dont elle est sortie, et qu'elle préfère à moi !

Cependant, marchons la sonde en main. N'y a-t-il rien à dire, n'y a-t-il rien eu de repréhensible jusqu'à présent dans cette divine créature ? et quand on pourroit tout expliquer en ma faveur, mes réflexions sur le passé, sur ce que je pourrois lui reprocher, ne me rendront-elles pas mal-

heureux, aussi-tôt que la nouveauté (*) aura perdu ses charmes, et que son cœur, et sa personne, elle toute entière, seront à moi ? Un libertin, s'il est capable de délicatesse, la pousse plus loin que les autres hommes. Comme il est rare qu'il trouve les résistances de la vertu dans les femmes qu'il attaque, il s'accoutume à juger de toutes les autres par la fragilité de celles dont il a triomphé. Il n'y a point de femme au monde qui résiste à l'occasion et à la persévérance, sur-tout lorsqu'un amant sait adapter les tentations aux inclinations : c'est là, comme tu sais, le premier article du *symbole* des libertins.

Eh quoi ! Lovelace ! t'entends-je demander avec surprise, peux-tu douter de cette femme, la plus admirable de toutes les femmes ? Doutes-tu de la vertu de Clarisse ?

Je n'en doute point, cher ami. Je n'ose en douter. La religieuse vénération que j'ai pour elle me défend ce doute. Mais je te demande à mon tour : ne se peut-il pas que sa vertu soit plutôt fondée sur l'orgueil que sur ses principes ? De qui est-elle fille ? de quel sexe est-elle ? Si Clarisse est impeccable, d'où lui vient ce privilège ? L'idée orgueilleuse de donner

(*) (¶) Les personnes du beau sexe, qui lisent plutôt pour s'amuser que pour s'instruire, sont priées de faire une attention particulière à cette lettre de Lovelace. (b)

un grand exemple à son sexe, peut l'avoir soutenue et l'avoir rendue jusqu'à présent invincible. Mais cet orgueil n'est-il pas abattu ? Connois-tu des hommes ou des femmes qui soient capables de résister à l'infortune et à l'humiliation ? Quelle ame est supérieure à la calamité ? L'orgueil est peut-être le principal rempart de la vertu féminine. Humilie une femme, et tu verras l'abaissement passer en effet jusqu'à l'ame.--Et qui donc viendra me dire, que *Miss Clarisse Harlowe* est le modèle de la vertu ? Est-elle donc la vertu personnifiée ? tout le monde en a cette idée, me répondra-t-on ; tous ceux qui la connoissent, tous ceux qui ont entendu parler d'elle.--C'est-à-dire le bruit commun. Mais suffit-il du bruit commun pour établir la vertu ? La sienne a-t-elle jamais été éprouvée ? Où est celui qui ait osé mettre la vertu de Clarisse à l'épreuve ?

Je t'ai dit, Belford, que je voulois raisonner avec moi-même ; et je me trouve engagé dans cette discussion sans m'en être apperçu. Poussons-la donc jusqu'à la rigueur.

Je sais que tout ce que je me suis permis de dire jusqu'ici, et tout ce qui va sortir encore de ma plume sur ce chapitre, ne paroîtra pas fort généreux dans un amant : mais en mettant la vertu au creuset, mon dessein n'est-il pas de l'exalter, si je l'en vois sortir pure et triomphante ? Ecartons

donc, pour un moment, toutes les considérations qui peuvent naître d'une foiblesse, à laquelle quelques-uns donneroient assez mal-à-propos le nom de *gratitude*, et qui n'est souvent propre qu'à corrompre un cœur qui ne manquoit pas de noblesse.

A l'épreuve, cher ami. Et je mettrai cette charmante personne à la plus sévère épreuve; dans la vue d'apprendre à toutes les personnes de son sexe, à qui tu voudras communiquer quelques passages de mes lettres, (¶) (car je sais que tu régales les chers cœurs de ta connoissance de quelques lambeaux détachés de mes écritures, de ceux qui ne peuvent déshonorer notre réputation, et sans révéler les noms : et cela me donne l'envie d'entrelarder mes lettres de ces fragmens ostensibles, pour t'obliger ;) (♭) pour leur apprendre, dis-je, ce quelles doivent être, ce qu'on attend d'elles; et si elles ont affaire à quelque tête sensée et délicate (orgueilleuse, si tu veux) combien elles doivent apporter de soin, par une conduite régulière et constante, à ne lui pas donner occasion de juger désavantageusement de leur caractère par des faveurs hasardées, qui pourroient être traitées de foiblesses. Une femme n'est-elle pas la gardienne de l'honneur d'un homme? et ses fautes ne jettent-elles pas plus de honte et de disgrace sur un mari, que sur elle-même? Ce n'est pas sans raison, Belford, que j'ai toujours eu du dégoût pour l'*état de servitude*.

A l'épreuve donc, encore une fois, puisque je me trouve engagé aujourd'hui dans cette importante question : savoir, si je dois prendre une femme ; et si elle doit être une femme de la première ou de la seconde main ? Je procéderai loyalement. Je rendrai, à cette chère personne, non pas seulement une exacte, mais une généreuse justice : car mon dessein est de la juger par ses propres règles, aussi bien que par nos principes.

Elle se reproche d'être entrée en correspondance avec moi ; c'est-à-dire, avec un homme d'un caractère fort libre, qui s'est d'abord proposé de l'engager dans ce commerce, et qui y a réussi par des moyens qu'elle ignore elle-même.

Voyons : quels ont été ses motifs pour cette correspondance ? S'ils n'ont pas été d'une nature que sa délicatesse trouve condamnable, pourquoi se les reprocher ?

A-t-elle été capable d'erreur ? L'a-t-elle été d'y persister ? N'importe qui étoit le tentateur ou quelle étoit la tentation. C'est le fait, c'est l'erreur qui est maintenant devant nous. Y a-t-elle persisté contre la défense de son père ? C'est un aveu et un reproche qu'elle se fait. Jamais une fille, néanmoins, eût-elle de plus hautes idées du devoir filial et de l'autorité paternelle ? Jamais. De quelle force doivent donc avoir été les motifs qui ont eu plus de force que le devoir sur une fille si res-

pectueuse ? qu'en ai-je dû penser dans le temps ? Quelles espérances n'ai-je pas dû bâtir, dans le temps, sur cette considération ?

On dira que sa principale vue étoit de prévenir des accidens funestes entre son frère et ses autres parens, et l'homme qu'ils insultoient bassement et de concert.

Fort bien : mais pourquoi prenoit-elle plus d'intérêt à la sûreté des autres qu'ils n'y en prenoient eux-mêmes ? D'ailleurs la fameuse rencontre n'étoit-elle pas déja arrivée ? Une personne de vertu devoit-elle écouter aucune considération, pour fouler aux pieds un devoir évident et reconnu d'elle, sur-tout lorsqu'il n'étoit question que de prévenir un mal incertain ?

Je crois t'entendre encore : quoi, Lovelace ! c'est le tentateur qui devient aujourd'hui l'accusateur !

Non, mon ami ; je n'accuse point, je ne fais que raisonner avec moi-même ; et dans le fond de mon cœur je justifie et je révère cette fille divine. Mais laisse-moi chercher néanmoins si c'est à la vérité qu'elle doit sa justification, ou à ma foiblesse :--foiblesse est le véritable nom de l'amour.

Lui supposerons-nous un autre motif? Ce sera, si tu veux, l'amour : motif que tout l'univers jugera excusable ; non pas parce qu'il le pense en effet, mais, je suis bien aise de te l'apprendre, parce que tout

l'univers sent qu'il peut être égaré par cette passion.

Que ce soit donc, si l'on veut, l'amour. Mais l'amour de qui ?

D'un *Lovelace*, me réponds-tu.

N'y a-t-il qu'un *Lovelace* au monde ? D'autres *Lovelaces* ne peuvent-ils pas avoir senti l'impression d'une si charmante figure, de tant d'admirables qualités ? C'est sa réputation qui m'a attiré sur sa trace, c'est sa beauté et l'excellence de son esprit qui ont rivé mes chaînes ; et aujourd'hui ce sont tous ces attraits ensemble qui me la font juger digne de mes attaques, digne de toute mon ambition.

Mais a-t-elle eu la bonne foi, la candeur de le reconnoître, cet amour ?

Elle ne l'a pas eue.

S'il est donc vrai qu'il se trouve de l'amour au fond de son cœur, n'y a-il pas avec lui quelque vice caché sous son ombre ? de l'affectation, par exemple, ou de l'orgueil ?

Que résulte-t-il ? la divine Clarisse seroit-elle donc capable d'aimer un homme qu'elle ne doit pas aimer ? seroit-elle capable d'affectation ? Sa vertu n'auroit-elle que l'orgueil pour fondement ? et s'il y a de la vérité dans ces trois suppositions, la divine Clarisse ne seroit donc qu'une femme !

Comment peut-elle amuser et tenir en échec un amant tel que le sien ; le faire

trembler, lui qui est accoutumé à triompher des autres femmes; le faire douter par sa conduite si elle a de l'amour pour lui ou pour quelque homme au monde; et n'avoir cependant pas eu sur elle-même un juste empire, dans des démarches qu'elle croit de la plus haute importance pour son honneur? (Tu vois, Belford, que je la juge par ses propres idées.) Mais s'être laissé provoquer, jusqu'à promettre d'abandonner la maison de son père, et de partir avec un homme dont elle connoissoit le caractère; en stipulant même de reculer son mariage jusqu'à l'évènement de plusieurs conditions éloignées et sans vraisemblance! Quand le sujet de ses plaintes auroit été capable de justifier toute autre femme, une *Clarisse* devoit-elle ouvrir l'entrée de son cœur à des ressentimens, dont elle se condamne aujourd'hui d'avoir été si affectée?

Mais voyons cette chère créature prenant la résolution de révoquer sa promesse; et qui ne s'en détermine pas moins à se trouver au rendez-vous avec son amant, avec un homme dont elle connoît la hardiesse et l'intrépidité, à qui elle a manqué de parole plus d'une fois, et qui vient, comme elle doit s'y attendre, dans la disposition de recueillir le fruit de ses promesses, c'est-à-dire, résolu de l'enlever. Voyons cet homme qui l'enlève actuellement, et qui la tient à sa merci. Ne peut-il

pas se trouver, je le répète, d'autres *Lovelaces*, d'autres mortels audacieux et persévérans qui lui ressemblent, quoiqu'ils puissent ne pas conduire tout-à-fait leur dessein par les mêmes voies ?

Est-il donc vrai qu'une Clarisse (d'après son propre jugement) ait été fragile ? fragile sur des points de cette importance ! et ne se peut-il pas qu'elle le devienne encore plus, qu'elle le soit sur le point capital, vers lequel toutes ses autres fragilités semblent l'acheminer naturellement ?

(¶) Ne me dis pas que la vertu, aux yeux du ciel, est une grace qui sied autant à notre sexe qu'au leur. Par vertu, j'entends ici la chasteté, et la force d'être supérieure aux tentations ; sans considérer ma Clarisse plus que toute autre femme : (♭) et ne me demande pas pourquoi l'homme se permettroit des fautes dont il exige que la femme soit innocente, et dont il ne veut pas même qu'elle puisse être soupçonnée ? Vains argumens, te dis-je, puisque les fautes d'une femme sont plus injurieuses pour son mari, que celles d'un mari ne le sont pour sa femme, et non pas seulement pour son mari, mais pour toute sa famille (¶), en introduisant dans ses biens les enfans d'un étranger, qui viennent usurper le patrimoine des siens, ou du moins en ravir une part ; tandis que le père abusé les croit tous de lui. (♭) Concluds donc, qu'aux yeux du ciel, le

crime ne sauroit être égal. D'ailleurs j'ai lu quelque part que la femme est faite pour l'homme, et non pas l'homme pour la femme : cette dépendance entraîne donc pour la femme une obligation plus indispensable d'être vertueuse.

Toi, Lovelace ! (me diroit peut-être un homme qui vaudroit mieux que toi) toi demander tant de perfection dans une femme !

Oui, moi, puis-je te répondre. Le grand César n'étoit-il pas un grand suborneur de femmes ? (¶) ne reçut-il pas de ses soldats même, dans une de ses entrées triomphantes à Rome, le nom de *débaucheur à tête chauve ?* Et ses concitoyens ne le citoient-ils pas à leurs femmes et à leurs filles, comme un séducteur dont elles devoient se défier. Et cependant ce César n'a-t-il pas répudié sa femme, uniquement parce qu'il la trouva dans la compagnie de Claudius, ou plutôt parce qu'il trouva Claudius avec elle, quoiqu'il ne se fût introduit que par surprise ? Et quelle est la raison qu'il en donna ? Sa raison et son unique raison fut (quoique ce fût un libertin, comme je l'ai dit) que la femme de César ne devoit seulement pas être soupçonnée. César n'étoit pas plus fier que Lovelace. Ne dis donc plus, ami, et ne souffre pas qu'on dise en ta présence que Lovelace, un homme qui a droit d'être fier de ses ancêtres, est un homme étrange

et déraisonnable, d'exiger dans sa femme l'innocence et la pureté, quoiqu'il n'ait pas pas lui-même cette vertu ? (♭)

Quant à ma Clarisse, je conviens qu'il n'y eut peut-être jamais de femme qui ait tant approché de la nature des Anges. Mais, encore une fois, n'a-t-elle pas déja fait des démarches qu'elle condamne elle-même, des démarches, dont le public et sa propre famille ne l'auroient jamais crue capable, et que ses plus chers parens ne veulent pas lui pardonner ? Ne t'étonne pas même que je n'admette point, en faveur de sa vertu qui doit servir de modèle, l'excuse qu'on peut tirer de ses justes ressentimens. Les persécutions et les tentations ne sont-elles pas l'épreuve des ames vertueuses ? Il n'y a point d'obstacles ni de ressentimens qui autorisent une vertu exemplaire à s'anéantir elle-même.

Reprenons. Crois-tu qu'il ne soit pas permis à celui qui a pu la mener si loin, de s'encourager, par le succès, à marcher en avant ? Il n'est question que d'un essai, Belford. Qui s'alarmera d'un essai pour une femme toute divine ? Tu sais que je me suis quelquefois plu à faire des essais sur de jeunes personnes de mérite et d'un assez beau nom. Et cependant, je n'en ai pas encore trouvé une qui ait tenu ferme plus d'un mois, ou assez long-temps pour seulement embarrasser mon esprit inventif. J'en ai tiré des conséquences fâcheuses

contre tout le sexe ; et si je n'ai pas découvert aujourd'hui une vertu incorruptible, je ferai serment qu'il n'y en a pas une seule dans tout le sexe. Toutes les femmes sont donc intéressées à l'épreuve que je médite. Quelle est celle qui, connoissant Clarisse, ne mît pas volontiers sur sa tête l'honneur de toute l'espèce ? Que celle qui le refuseroit, s'avance, et soutienne l'épreuve à sa place.

Je t'assure, cher ami, que j'ai des idées prodigieusement hautes de la vertu, comme de toutes les graces et les perfections auxquelles je n'ai pas été capable de parvenir moi-même. Tous les libertins n'en diroient pas, n'en penseroient pas autant. Ils craindroient de se condamner eux-mêmes. Mais l'ingénuité a toujours fait une partie brillante de mon caractète.

Satan, que tu peux croire, si tu veux, mon instigateur dans le dessein que j'ai formé, mit ce bon homme de l'ancien testament à de rudes épreuves ; et c'est à sa conduite dans ces épreuves, que le bon homme a dû son bonheur et les récompenses qui sont venues à la suite. Une innocente personne qui a le malheur d'être soupçonnée, ne doit-elle pas souhaiter d'être soumise à un examen sévère et impartial ?

Renaud, dans l'*Arioste*, éloigna de lui la coupe du chevalier *Mantouan*, sans

vouloir tenter l'expérience (*) qui devoit éprouver la vertu de sa femme. L'Auteur lui prête de fort bonnes raisons. « Pour-» quoi chercherois-je ce que je serois au » désespoir de trouver ? Ma femme est » une femme : son sexe est fragile. Je ne » puis avoir meilleure opinion d'elle, que » celle que j'ai. Si je trouve des raisons » de l'estimer moins, la disgrace sera » pour moi-même. » Mais Renaud n'eût pas refusé de mettre la Dame à l'épreuve avant qu'elle fût devenue sa femme, et lorsqu'il auroit pu faire son profit de la découverte.

Pour moi, je n'aurois pas rejeté la coupe, quoique marié, n'eût-ce été que par l'espérance de me confirmer dans la bonne opinion que j'aurois eue de l'honnêteté de ma chère moitié. Et j'aurois voulu savoir si j'avois une colombe ou un serpent dans mon sein.

J'en reviens toujours là; que penser d'une vertu qui ne voudroit pas soutenir les épreuves; et par conséquent, d'une femme qui voudroit les éviter ? Je concluds que pour établir parfaitement l'honneur d'une si excellente créature, il est nécessaire qu'elle soit éprouvée : et par qui, si ce n'est par

(*) [¶] Voyez Roland le furieux. Liv. XLIII. Quiconque buvoit dans cette coupe, la buvoit sans en répandre, si sa femme étoit fidelle; sinon, la coupe se renversoit dans sa main. [♭]

celui qu'elle accuse de l'avoir déja fait gauchir sur des points de moindre importance ? son propre intérêt le demande. Non-seulement parce que cet homme a déja fait quelque impression sur elle, mais encore parce que le regret qu'elle en a, doit faire présumer qu'elle sera plus en garde contre de nouvelles attaques.

Il faut convenir que sa situation présente est à son désavantage; mais si elle triomphe, sa victoire en sera plus glorieuse.

(¶) Ne te refuse donc pas, ma chère ame, à de nouvelles épreuves, et ne me hais pas pour te les faire subir. Car, dis-moi, quelle femme peut être déclarée vertueuse, si elle n'a pas été éprouvée? (♭) Et une seule attaque, une seule épreuve ne suffiroit pas : pourquoi? parce que le cœur d'un femme peut être d'airain dans un moment, et de cire dans l'autre. Je l'ai vérifié mille fois, et toi sans doute aussi. - Les femmes, dirastu, passeroient fort joliment leur temps, si tous les hommes s'avisoient de les mettre à l'épreuve. Mais, Belford, ce n'est pas mon avis non plus. Quoique libertin, je ne suis pas ami des libertins, toi et tes camarades exceptés. Enfin recueille cette morale de mon ennuyeuse discussion. « Les petites » fiiponnes, qui ne veulent pas être mises » à la *question*, passe-moi le mot, doivent » faire leur choix en conséquence. Elles » doivent donner la préférence à de bonnes » pâtes d'hommes sages et qui ne sont point

» accoutumés à jouer de tours, qui les
» prendront sur le pied qu'elles se donnent;
» et qui, ne trouvant rien d'absolument
» mauvais dans eux-mêmes, ne sont pas
» enclins à soupçonner les autres.

Tu vas me demander à présent ce que deviendra la belle, si elle succombe; que veux-tu? Une fois subjuguée, comme tu sais, elle l'est pour toujours. C'est une autre de nos maximes libertines. Quelle source inépuisable de plaisir, quelles délices pour un ennemi du mariage, de parvenir à vivre avec une fille du mérite de Clarisse, sans qu'elle change réellement de nom!

Mais si elle résiste, si elle sort glorieuse de l'épreuve?

Hé bien, je l'épouserai alors, et je bénirai mon étoile de m'avoir fait rencontrer pour femme un pareil Ange.

Mais ne te haïra-t-elle pas? Ne refusera-t-elle pas, peut-être.. Non, non, Belford. Dans les circonstances où nous sommes, c'est ce que je redoute le moins. Me haïr! Et pourquoi haïroit-elle un homme qui ne l'en aimera que mieux après l'épreuve? Ajoute que j'ai le droit de représailles à faire valoir. Ma résolution n'est-elle pas justifiée par celle qu'elle a de m'éprouver moi-même? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle veut attendre, pour notre mariage, des preuves de ma réforme?

Finissons cette grave discussion. Toi-même, que je suppose dans les intérêts de

la belle, parce que je n'ignore pas que mon très-digne oncle t'a prié d'employer l'influence qu'il te croit sur mon esprit, pour me persuader de courber la tête sous le joug nuptial; toi-même, ne me permets-tu pas de tenter si je pourrai réveiller en elle la fragilité de son sexe; d'essayer si, dans cette fleur de jeunesse, avec tant de charmes et de graces si parfaitement assorties, qui attirent tous les yeux, elle est véritablement inflexible sur le grand article?

Je veux commencer à la première occasion. Je veillerai sur tous ses pas, pour en saisir un où le pied lui glissera; j'observerai chaque moment, pour trouver l'instant critique, d'autant plus qu'elle ne m'épargne pas, qu'elle prend avantage de tout ce qui se présente pour me déconcerter et me tourmenter, et qu'au fond, elle ne me croit point, elle ne s'attend point à me trouver honnête. Si Clarisse est une femme, si Clarisse m'aime, à coup sûr, je la surprendrai une fois en défaut. L'amour fut toujours traître au cœur qui le loge. L'amour au dedans, Lovelace au-dehors: si je ne réussis pas, elle sera plus qu'une femme, comme dit le poëte, ou je serai moins qu'un homme.

A présent, Belford, te voilà au fait. Clarisse est à moi; mais elle m'appartiendra plus encore. A présent qu'elle est en mon pouvoir, le mariage, je le vois, est aussi à ma disposition: autrement, peut-être, il

n'y eût pas été. Si je puis l'avoir à moi, sans le mariage, qui peut me blâmer de l'essayer? Si j'échoue, sa gloire sera à son comble, et ma confiance après sera parfaite. C'est alors qu'elle méritera le sacrifice que je lui ferai de ma liberté, et que tout son sexe lui devra des honneurs presque divins, (¶) pour avoir prouvé qu'il exista une femme dont la vertu ne put être entamée par aucunes épreuves, par aucun stratagême, par aucunes tentations, même de la part d'un homme qui ne lui est pas indifférent. (♭)

Vois-tu maintenant toute la *circulation* de mon entreprise? Tu dois la voir comme dans un miroir. Cependant, *cabale* (*) est le mot. Que mon secret ne t'échappe pas même en songe. Personne ne doute qu'elle ne doive être ma femme. Elle passera pour telle, lorsque je te donnerai le mot. En attendant, je ferai parade de réforme; ce sera l'abri dont je me servirai pour masquer le chasseur; et quelqu'une de nos favorites de Londres, si je puis une fois y conduire la belle, sera mon oiseau de chasse. J'ai tout dit, quant à présent.

(*) Ce mot, dans leur société, étoit le sceau inviolable du secret.

LETTRE CXI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

(*En réponse aux Lettres CI et CVI.*)

MODÉREZ votre inquiétude, ma très-chère amie, sur les petits différens qui s'élèvent entre ma mère et moi. Nous ne nous en aimons pas moins tendrement toutes deux. Si ma mère ne m'avoit pas pour passer son humeur, il faudroit qu'elle la tournât sur quelqu'autre : et moi, de mon côté, je suis une fille pétulante et fantasque. Si je n'avois pas cette occasion pour faire sortir mon caractère, il s'en trouveroit d'autres. Vous m'avez souvent entendu dire, que c'est une ancienne habitude entre nous, et vous ne le savez que de moi ; car lorsque vous étiez avec nous, vous aviez l'art de nous entretenir dans une parfaite harmonie, et dans le vrai, j'ai toujours eu plus de crainte de vous, que de ma mère ; mais cette crainte est toujours accompagnée d'amour. J'ai toujours vu que vos reproches portent un air charmant d'instruction et de douceur, qui fait nécessairement impression sur un caractère généreux. Mais figurez-vous comme s'y prend ma bonne maman, lorsque vous n'êtes pas avec nous. » Je le veux, entendez-vous, Nancy ? Je » prétends que cela soit. Ne sais-je pas

» mieux que vous ce qui vous convient ?
» Je n'aime point qu'on me désobéisse. Quel moyen pour une fille qui a un peu de cœur, de soutenir continuellement ce langage, avec les airs qui l'accompagnent, et de ne pas se sentir un violent penchant à la désobéissance !

Ne me conseillez pas, ma chère, de souscrire à la défense de ma mère d'avoir aucune correspondance avec vous. Elle n'a aucun motif raisonnable pour le défendre, et je suis sûre que ce n'est pas d'après son propre jugement. Votre vieux lutin d'oncle, toujours rodant autour de nous, et dont les visites sont plus fréquentes que jamais, poussé par la malice et les vues intéressées de votre frère et de votre sœur, en est l'unique occasion. Dans l'éloignement où ils sont de vous, ils ont emprunté la bouche de ma mère comme une espèce de porte-voix, par lequel ils se font entendre. Encore une fois, cette défense ne peut venir de son cœur. Mais quand elle en viendroit, quel peut donc être le danger, pour une fille de mon âge, d'écrire à une personne de son sexe ? Si c'étoit à un homme, passe. Que le chagrin et l'inquiétude ne vous causent pas trop d'abattement, ma très-chère amie ; qu'ils n'affoiblissent pas votre caractère, et ne vous fassent pas voir des inconvéniens imaginaires où il n'y en a point. Si vous avez la manie, pour répéter votre expression,

d'écrire sans cesse, j'ai le même goût, et je l'exercerai dans toutes les occasions, et pour vous, et malgré toutes leurs plaintes. Que vos lettres ne soient pas remplies non plus de tant de reproches et d'accusations contre vous-même; elles ne sont pas fondées. Je souhaiterois que votre *Anne Howe*, qui n'a pas quitté la maison de sa mère, fût aussi bonne de la moitié, que *Miss Clarisse Harlowe*, qu'on a comme chassée de celle de son père.

Je ne dirai rien de votre Lettre à *Bella*, jusqu'à ce que j'en aie vu les effets. Vous espérez, dites-vous, malgré mon opinion contraire, qu'on vous enverra votre argent et vos habits. Je suis fâchée d'avoir à vous apprendre que je viens d'être informée, il n'y a qu'un moment, que le conseil s'est assemblé à l'occasion de votre Lettre; et que votre mère, la seule qui ait opiné en votre faveur, a trouvé des oppositions qu'elle n'a pu vaincre. Ainsi j'exige absolument que vous acceptiez mes offres, comme je vous en ai prié dans ma dernière Lettre, et que vous me donniez connoissance de tout ce qui peut vous manquer d'ailleurs, afin que je me hâte de vous l'envoyer.

Ne vous attachez pas tant à l'espoir d'une réconciliation, qu'il vous fasse négliger la première occasion favorable de vous assurer d'un protecteur, tel que seroit Lovelace, qui, j'imagine, étant une fois

fois mari, ne souffriroit pas que vous reçussiez d'injure d'autre que de lui. Quelles peuvent être ses vues, en laissant échapper l'occasion des circonstances que vous me citez ? Ce n'est pas vous que je trouve blâmable. Car, comment pouviez-vous vous expliquer plus clairement que par votre silence et votre rougeur, lorsque cet insensé s'est retranché, dans sa soumission, à des loix que vous lui avez imposées dans une autre situation. Mais, comme je le disois quelques lignes plus haut, vous inspirez réellement un respect qui va jusqu'à la crainte.... et sur ma parole, vous ne l'avez pas épargné.

Je vous l'ai dit dans ma dernière Lettre ; le rôle que vous avez à soutenir est extrêmement délicat ; et j'ajouterai que vous avez l'ame beaucoup trop délicate pour ce rôle. Mais quand l'amant est exalté, il faut rabaisser un peu l'héroïne. Il est naturellement fier et insolent. Je ne sais si vous ne devriez pas intéresser son orgueil, qu'il nomme son honneur, et si vous ne devriez pas écarter un peu plus le voile. Je voudrois du moins que les regrets de vous être trouvée au rendez-vous, et d'autres plaintes semblables fussent supprimés. Que servent ces vains regrets, ma chère ? Il ne les supportera point, vous ne devez pas espérer qu'il les supporte.

Cependant mon propre orgueil est cruellement mortifié, qu'un misérable de

ce sexe puisse obtenir aucun triomphe sur une personne du mien.

Je dois avouer, après tout, que votre courage me charme. Tant de douceur, lorsque la douceur est à propos; tant de fermeté, lorsque la fermeté est nécessaire; quelle véritable grandeur d'ame!

Mais je suis portée à juger que dans les circonstances où vous êtes, un peu plus de réserve et de politique, quand il vous mécontente, ne seroit pas d'un mauvais usage. L'humilité, dont il paroît se revêtir lorsqu'il vous voit échauffée contre lui, ne lui est pas naturelle. Je me le représente hésitant, décontenancé, comme vous le peignez, sous la supériorité de vos corrections. Mais Lovelace n'est rien moins qu'un sot. Ne vous exposez point à le mettre dans le cas de mêler le ressentiment à l'amour.

Vous êtes très-sérieuse, ma chère, dans la première de vos deux Lettres, sur ce qui touche M. Hickman et moi, et sur ma conduite avec ma mère. A l'égard de ma mère, épargnez-vous cette gravité. Si nous ne sommes pas toujours bien ensemble, dans d'autres temps, nous ne sommes pas trop mal. Aussi long-temps que je suis capable de la faire sourire, au milieu de ses plus grands accès d'humeur, (quoiqu'elle fasse quelquefois tous ses efforts pour s'en empêcher) c'est un fort bon signe; un signe que sa colère n'est pas pro-

fonde, ou qu'elle ne peut durer longtemps. Et un mot d'honnêteté, un regard obligeant, adressé à son favori Hickman, met toujours l'un en extase, et rend l'autre d'une humeur supportable. Mais votre situation me pénètre le cœur; et, malgré ma légèreté, il faut que nos deux bonnes gens partagent quelquefois mon chagrin, qui ne cessera qu'avec l'incertitude de votre sort: sur-tout après le malheur que j'ai eu de ne pouvoir vous procurer une protection, qui vous auroit garantie de la fatale démarche, dont nous déplorons toutes deux, avec tant de raison, la nécessité.

Je n'ajoute plus qu'un mot, mot pourtant bien inutile: c'est que vous êtes sûre d'avoir une éternelle amie dans

ANNE HOWE.

LETTRE CXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

VOUS me répétez, ma chère, que mes habits, et la petite somme que j'ai laissée derrière moi, ne me seront point envoyés. Cependant j'ai toujours cette espérance. La plaie est bien récente encore. Lorsque leurs passions viendront à se refroidir, ils considéreront les choses d'un autre œil. Que ne dois-je pas me promettre avec une

avocate, telle que ma chère et mon excellente mère ? charmante et indulgente bonté ! hélas ! que mon cœur a saigné, et qu'il saigne encore pour elle !

Vous ne voulez pas que je compte sur une réconciliation ! Non, je n'y compte point. Je ne peux y compter. Je connois trop les obstacles. Mais ce n'en est pas moins le plus cher de mes désirs. A l'égard de cet homme, que puis-je de plus ? Quand je serois disposée à préférer le mariage aux tentatives que je me vois obligée de faire pour ma réconciliation, vous voyez que le mariage ne dépend pas absolument de moi.

Vous dites qu'il est fier et insolent. Il l'est sans doute. Mais votre opinion peut-elle être, qu'il se propose de me rabaisser au niveau de son orgueil ? Et qu'entendez-vous, ma chère amie, lorsque vous me conseillez d'*écarter un peu plus le voile* ? Je ne sache pas, en vérité, que j'en aie jamais mis un pour me cacher. Je vous assure hardiment que si j'apperçois dans M. Lovelace quelque apparence qui ressemble au dessein de m'humilier, son insolence ne me fera jamais montrer une foiblesse indigne de votre amitié; c'est-à-dire, également indigne et de mon sexe, et de mon ancien caractère.

Mais, comme je suis sans autre protection que la sienne, j'espère qu'il n'est pas capable d'abuser de ma situation par un vil

ressentiment. S'il a souffert pour moi des peines extraordinaires, il n'en a l'obligation qu'à lui-même. Qu'il en accuse, s'il lui plaît, son caractère et sa réputation, qui ont fourni un prétexte à l'antipathie de mon frère. Et d'ailleurs, me suis-je jamais engagée avec lui par quelque promesse ? ai-je jamais manifesté de l'amour pour lui ? ai-je jamais désiré la continuation de ses soins ? Si la violence de mon frère n'avoit pas précipité les choses dans l'origine, n'est-il pas fort vraisemblable, et j'espérois y réussir, que mon indifférence auroit rebuté cet esprit fier, (*) et l'auroit fait retourner à Londres, qui est sa demeure ordinaire ? S'il avoit pris ce parti, alors toutes ses espérances et ses prétentions se seroient évanouies ; car il n'auroit pas reçu de moi le moindre encouragement ; et le jour de son départ auroit fini notre correspondance. Et, croyez-moi, jamais elle n'auroit commencé, sans la fatale rencontre qui m'y engagea, pour l'intérêt d'autrui, insensée que j'étois ! et nullement pour le mien. Pensez-vous, et peut-il penser lui-même, que cette correspondance, qui, dans mes intentions, ne devoit être que passagère, et sur laquelle vous savez que ma mère fermoit les yeux, (**) eût abouti à cette malheureuse fin, si je n'a-

(*) Voyez Lettre IV, vol. I.
(**) *Ibidem.*

vois été poussée d'un côté et tourmentée de l'autre ? Quand vous me supposeriez donc dans sa dépendance absolue, quel prétexte auroit-il pour se venger sur moi des fautes d'autrui, dont il est certain d'ailleurs que j'ai souffert bien plus que lui ? Non, chère Miss Howe, il n'est pas possible qu'il me donne sujet de craindre de lui si peu de générosité et tant de noirceur.

Vous ne voulez pas que je m'afflige des petits différens qui s'élèvent entre votre mère et vous. Puis-je n'en être pas affligée, lorsqu'ils s'élèvent à mon occasion ? et n'est-ce pas un surcroît de douleur, qu'ils soient causés, dirai-je suscités ? par mon oncle et par mes autres parens ? Mais souffrez que j'observe, avec trop de sévérité peut-être, pour les circonstances où je suis à présent, que les phrases que vous citez de votre mère, comme autant d'ordres impérieux que vous prenez mal, emportent un reproche contre vous-même. Cette expression qui vous chagrine, *je le veux, je le prétends, Nancy*, marque assez que vous aviez résisté contre ses volontés. Il en est de même des autres.

J'observerai encore, par rapport à notre correspondance, qui vous paroît sans danger avec une personne de votre sexe, que je n'ai pas cru qu'il y en eût davantage dans celle que je me suis permise avec M. Lovelace. Mais si l'obéissance est un devoir, la faute consiste à le violer, quoique les

circonstances soient différentes. Ce ne sera jamais une action louable, de s'élever contre la volonté de ceux à qui l'on doit le jour. S'il est vrai, au contraire, qu'elle mérite d'être punie, vous voyez que je le suis sévèrement ; et c'est un avertissement que j'ai voulu vous donner, d'après ma propre expérience, qui me coûte si cher. Cependant j'en demande pardon au ciel, c'est avec une extrême répugnance que je vous donne un avis si contraire à mes intérêts : et j'en fais l'aveu, je n'ai pas à présent assez de force pour le suivre moi-même. Mais s'il n'arrive point de changement dans mon sort, je ferai là-dessus de nouvelles réflexions.

Vous me donnez de fort bons conseils sur la conduite que je dois tenir avec cet homme : et je vous en remercie. Vous me recommandez un peu plus de réserve à lui marquer mon mécontentement ; et peut-être pourrai-je essayer de le faire. Mais pour de la *politique*, comme vous l'appelez, elle ne pourra jamais entrer, ma très-chère Miss Howe, dans le caractère ni le rôle de votre sincère et fidelle amie,

CL. HARLOWE.

LETTRE CXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

VOUS pouvez bien penser, ma chère Miss Howe, que les circonstances du bruit et des cris affectés que j'entendis à la porte du jardin lundi dernier, m'ont laissé d'étranges inquiétudes. Combien n'ai-je pas frémi de la seule pensée d'être entre les mains d'un homme qui auroit été capable de préméditer un si lâche artifice, pour me tromper, et, je le répète encore, *pour me dérober à moi-même* ? Chaque fois qu'il s'est présenté à mes yeux, cette idée réveilloit mon indignation, et me rendoit sa présence odieuse ; d'autant plus que j'ai cru remarquer sur son visage une sorte de triomphe, qui me reprochoit ma crédule foiblesse. Peut-être n'est-ce au fond que la même vivacité et l'air d'aménité, qu'il porte naturellement dans sa physionomie.

J'étois résolue de m'expliquer avec lui sur cet article, la première fois que je me sentirois assez de patience pour lui en parler avec modération : car, outre la nature de cette ruse, qui elle seule me piquoit excessivement, je m'attendois, s'il étoit coupable, à des subterfuges et des évasions qui devoient m'irriter encore plus ; et s'il désavouoit mes soupçons, je pré-

voyois que ce seroit par des déclarations équivoques, qui, au lieu de me satisfaire, nourriroient mes doutes et mon inquiétude, et qui, à la moindre offense, augmenteroient mes dégoûts et mes ressentimens.

L'occasion que je désirois s'est présentée, et je vais vous informer de ce qu'elle a produit.

Il étoit à me faire sa cour, dans les termes les plus polis, déplorant le malheur qu'il avoit, disoit-il, d'être moins avancé que jamais dans mon estime, sans savoir à quoi il devoit attribuer cette disgrace et m'accusant d'un fond d'indifférence pour lui, qu'il croyoit, à son grand chagrin, voir croître de jour en jour. Enfin il me supplioit de lui ouvrir mon cœur, et de le mettre à portée de reconnoître ses fautes et de les corriger, ou de justifier sa conduite à ma satisfaction, et de mériter par-là un peu plus de part à ma confiance.

Je lui ai répondu assez vivement; hé bien, M. Lovelace, je vais m'ouvrir à vous avec une franchise qui convient peut-être à mon caractère plus qu'au vôtre (il se flattoit que non, m'a-t-il dit), et vous déclarer un soupçon qui me donne fort mauvaise opinion de vous, parce qu'il m'oblige de vous regarder comme un homme artificieux, dont les desseins doivent m'inspirer de la défiance.

Je suis tout attention, Mademoiselle.

Il m'est impossible de penser favorablement de vous, tant que la voix qui s'est fait entendre du jardin, et qui m'a remplie d'une terreur dont vous avez tiré tant d'avantage, demeure sans explication. Apprenez-moi nettement, apprenez-moi sincèrement, le fond de cette circonstance, et celui de vos intrigues avec ce vil *Joseph Leman*. La bonne foi que vous aurez sur ce point, fera ma règle à l'avenir pour juger de vos protestations.

Je vais tout vous expliquer, ma très-chère ame, a-t-il répondu, sans le moindre déguisement. J'espère que la sincérité de mon récit expiera tout ce que vous pourrez trouver de répréhensible dans l'action.

« Je ne connoissois pas du tout cet » homme, ce *Leman*, et j'aurois dédaigné » la basse ressource de corrompre les do- » mestiques d'autrui, pour m'insinuer dans » les secrets d'une famille, si je ne l'avois » pas surpris dans ses tentations pour cor- » rompre un de mes gens, et l'engager à » lui rendre compte de tous mes mouve- » mens et de toutes mes intrigues suppo- » sées; en un mot, de toutes les actions » de ma vie privée, ainsi que de l'état de » ma fortune et de mes engagemens; et » cela par des motifs trop clairs pour de- » mander d'éclaircissement. Mon valet de » chambre m'instruisit de ses offres, et je

» lui ordonnai de me faire entendre, sans
» que je fusse apperçu, la première con-
» versation qu'il auroit avec lui, au milieu
» de l'entretien : et, prenant le moment
» où j'entendis proposer une somme assez
» considérable pour une information qu'on
» demandoit particulièrement, avec pro-
» messe d'une récompense encore plus
» forte après le service, je me présentai
» brusquement ; j'affectai de faire beau-
» coup de bruit : et, demandant un cou-
» teau pour couper les oreilles du traître,
» dont je tenois déja l'une, afin, lui dis-
» je, d'en faire un présent à ceux qui l'em-
» ployoient, je le forçai de m'apprendre
» leur nom.

» Votre frère, Mademoiselle, et votre
» oncle Antonin furent les deux person-
» nes qu'il nomma.

» Il ne me fut pas difficile, après lui
» avoir fait grace, en lui représentant l'é-
» normité de son entreprise et mes hono-
» rables intentions pour votre chère per-
» sonne, de l'engager à me servir, par
» espoir d'une plus grande récompense ;
» sur-tout lorsque je lui eus fait concevoir
» qu'il pouvoit conserver en même temps
» la faveur de votre frère et de votre oncle,
» et que je ne désirois ses services que
» dans ce qui avoit rapport à vous et à
» moi, pour nous garantir toux deux des
» effets d'une mauvaise volonté, dans
» laquelle je le fis convenir que lui et vos

» autres domestiques trouvoient beau-
» coup d'injustice.

» C'est par cette voie, je vous l'avoue,
» Mademoiselle, que j'ai souvent fait tour-
» ner ses maîtres sur le pivot que je tenois
» à la main, sans qu'ils aient pu s'en dé-
» fier. Et mon homme, qui ne cesse pas
» de se donner pour honnête homme, et
» qui me vante toujours sa conscience,
» s'est trouvé d'autant plus à l'aise, que
» j'ai eu la condescendance de l'assurer
» souvent de la droiture de mes vues, et
» qu'il a reconnu par lui-même que ses
» soins avoient pu prévenir plus d'un
» fâcheux accident.

» Ce qui a contribué encore à me ren-
» dre ses services plus agréables, permet-
» tez que je le reconnoisse devant vous,
» Mademoiselle, c'est que sans votre par-
» ticipation, ils vous ont procuré cons-
» tamment la liberté d'aller au jardin et
» au bûcher, liberté qu'on ne vous auroit
» peut-être pas laissée si long-temps. Il
» s'étoit chargé, auprès de la famille,
» d'observer toutes vos démarches : et son
» attention étoit d'autant plus empressée,
» (car cet homme a de l'affection pour
» vous) qu'elle servoit à écarter tous les
» autres domestiques. »

Ainsi, ma chère, il se trouve que, sans le savoir, j'avois obligation moi-même à ce profond intrigant. (*)

(*) Voyez Lettre XXXVII, vol. 2

Je suis demeurée muette d'étonnement. Il a continué.

» A l'égard de l'autre circonstance, qui » vous a fait prendre, Mademoiselle, » une si mauvaise opinion de moi, je con- » fesse ingénument qu'ayant le soupçon » que vous révoqueriez votre résolution » de partir ; la crainte de ne pas avoir » assez de temps pour vous faire goûter » mes raisons, m'avoit fait ordonner à » *Leman* d'éloigner tous ceux qui se pré- » senteroient, et de se tenir lui-même à » peu de distance de la porte du jardin : » car j'étois décidé à ne rien épargner » pour vous faire suivre votre première » idée. »

Mais, Monsieur, lui ai-je dit, en l'interrompant, comment vous est-il arrivé de craindre que je ne changeasse de résolution ? Je vous avois, à la vérité, mis une lettre au dépôt, pour vous en informer, mais vous n'avez pas eu ma lettre : et comme je m'étois réservé le droit d'abandonner mon premier dessein, avez-vous pu savoir si ma famille ne s'étoit pas laissé fléchir, et si je n'avois pas de bonnes raisons pour me rétracter ?

« Je serai sincère, Mademoiselle. Vous » m'aviez fait espérer que si vous changiez » de pensée, vous m'accorderiez une en- » trevue, pour m'en apprendre les motifs. » J'allai voir au dépôt, et j'y trouvai votre » lettre ; mais, n'ignorant pas que vos

» parens étoient inébranlables dans leurs » idées, et ne doutant pas néanmoins que » l'objet de votre lettre ne fût de révo- » quer ou de suspendre votre résolution, » et probablement pour me tenir lieu de » l'entrevue, je pris le parti de la laisser, » dans l'espérance, si vous vous étiez ré- » tractée, de vous laisser dans la néces- » sité de me voir, en conséquence de la » parole que vous m'aviez donnée : et » comme je n'étois pas venu sans prépa- » ration, j'étois résolu, quelles que fus- » sent vos nouvelles intentions, pardon- » nez, Mademoiselle, de ne vous pas lais- » ser retourner au château. Si j'eusse pris » votre lettre, il auroit fallu m'en tenir » à ces nouveaux ordres, du moins jus- » qu'à d'autres évènemens : mais ne l'ayant » pas reçue, vous croyant bien persua- » dée que dans une situation si désespé- » rée, j'étois capable de rendre une visite » à vos parens, je comptai absolument » sur l'entrevue que vous m'aviez fait » espérer. »

Méchant esprit que vous êtes, lui ai-je dit, c'est mon chagrin de vous avoir donné l'occasion de prendre une mesure si juste de ma foiblesse ! Mais est-il vrai que vous auriez eu la hardiesse de rendre une visite à ma famille, si je n'étois pas venue au rendez-vous ?

« Oui, Mademoiselle, je l'aurois fait. » J'avois quelques amis prêts à m'accom-

» pagner ; et si votre père avoit refusé de
» me voir et de m'entendre, je serois allé
» directement chez Solmes avec le même
» cortège. »

Et que pretendiez-vous faire à M. Solmes ?

« Pas le moindre mal, s'il eût été
» patient. »

Mais enfin s'il n'eût pas été patient, comme vous l'entendez, que lui auriez-vous fait ? Il avoit quelque répugnance, a-t-il répondu, à me le dire. Cependant pas le moindre mal dans sa personne. Je l'ai pressé de s'expliquer mieux.

« Si je lui permettois de le dire, il s'é-
» toit proposé seulement d'enlever ce pau-
» vre homme, de le tenir en chartre pri-
» vée l'espace d'un ou deux mois. C'étoit
» une entreprise dont l'exécution étoit
» jurée, quelles qu'en pussent être les
» suites. »

A-t-on jamais entendu parler d'un si méchant homme ? J'ai poussé un profond soupir, et lui ai dit de reprendre l'endroit où je l'avois interrompu.

« J'avois ordonné à *Leman*, comme je
» vous l'ai dit, Mademoiselle, de se tenir
» à peu de distance de la porte, et, s'il en-
» tendoit quelque dispute entre nous, ou
» s'il voyoit paroître quelqu'un dont l'ar-
» rivée pût donner lieu à quelque violence,
» avant que vous eussiez le temps de vous
» retirer sans être découverte, de pousser

» les cris que vous avez entendus : et cela ,
» dans la double vue de le mettre lui à cou-
» vert des soupçons de votre famille , et moi
» d'être averti qu'il étoit temps de vous en-
» gager s'il étoit possible , je vous en fais l'a-
» veu , Mademoiselle , à partir suivant vo-
» tre promesse. J'espère , Mademoiselle ,
» que si vous considérez toutes les circons-
» tances , et le danger où j'étois de vous
» perdre sans retour , l'aveu que je vous fais
» de cette invention, et de celle qui regarde
» Solmes , ne m'attirera point votre haine.
» Car supposez que vos parens fussent arri-
» vés, comme nous le craignions tous deux,
» n'aurois-je pas été le plus méprisable de
» tous les hommes , si j'avois pu vous aban-
» donner aux insultes d'un frère et de tou-
» te une famille , qui vous ont traitée
» avec une si impitoyable cruauté sans
» même avoir le prétexte que la découver-
» te de notre entrevue leur auroit fourni ! »

Que d'horreurs ! me suis-je écriée. Mais , Monsieur , en prenant tout ce que vous me dites pour autant de vérités ; s'il est venu quelqu'un , pourquoi n'ai-je vu que ce *Leman* (j'ai cru le reconnoître) sortir de la porte , et nous suivre de loin des yeux.

Il est fort heureux pour moi , a-t-il dit , en mettant la main dans une de ses poches, et puis dans une autre..... J'espère que je ne l'ai pas jetée... Elle est peut-être dans l'habit que je portois hier. Je ne songeois guère qu'il séroit nécessaire de la produire.

Mais je suis bien aise d'en venir à la démonstration, quand je le peux... Je puis être un étourdi . . . je puis être un négligent ... et je suis, en vérité, l'un et l'autre. Mais par rapport à vous, Mademoiselle, jamais homme n'eut un cœur plus sincère.

Là-dessus, il s'est levé; et s'avançant vers la porte de la salle, il a dit à son domestique de lui apporter l'habit qu'il avoit la veille. On a apporté l'habit. Il en a tiré une lettre chiffonnée, comme un papier dont il avoit tenu peu de compte : La voici, m'a-t-il dit.

Elle étoit datée du lundi au soir, et écrite de la main de Joseph Leman, " qui » lui demandoit pardon d'avoir crié trop » tôt. La crainte d'être découvert à servir » les deux partis, lui avoit fait prendre le » bruit d'un petit chien, qui le suit tou- » jours et qui avoit traversé la haie des » tilleuls, pour les pas de Betty, ou de » quelqu'un de ses maîtres. Lorsqu'il s'étoit » apperçu de son erreur, il avoit ouvert » la porte avec sa propre clef (dont ce misé- » rable avoua qu'il l'avoit pourvu) et sor- » tant avec précipitation, auroit voulu lui » apprendre que sa seule frayeur l'avoit fait » crier. Mais bientot, ajoutoit-il, plusieurs » personnes de la maison avoient pris » l'alarme; et les recherches étoient com- » mencées à son retour (*). »

(*) On a vu dans une lettre de M. Lovelace,

J'ai secoué la tête à cette lecture. Ruses, ruses, ai je dit, et des plus profondes; c'est ce que je puis penser de plus doux. Ah! Monsieur Lovelace! que le ciel vous pardonne, et qu'il vous aide à vous corriger! Mais je ne vois que trop, par votre propre récit, que vous êtes un homme dangereux, un homme rempli d'artifice.

" L'amour, ma très-chère vie, est ingé-
» nieux. Nuit et jour j'ai mis ma stupide
» cervelle à la torture (oh rien moins que
» stupide! ai-je dit en moi-même, il vau-
» droit bien mieux peut-être qu'elle le
» fût) pour trouver le moyen de prévenir
» l'odieux sacrifice qu'on vouloit faire de
» vous, et tous les malheurs qui seroient
» venus à la suite. Si peu de progrés dans
» votre affection! Une antipathie si injuste
» de la part de vos parens! Un danger si
» pressant de vous perdre pour jamais par
» ces deux causes! Je n'avois pas, depuis
» quinze jours, goûté de sommeil une demi-
» heure de suite; et je vous avoue, Made-
» moiselle, que si j'avois négligé quelque
» chose des moyens qui pouvoient empê-
» cher votre retour au Château sans moi,
» je ne me le serois pardonné de ma vie."

Je suis revenue à me blâmer moi-même d'avoir été le joindre: et mes remords sont justes; car il y avoit mille hasards contre

nº. CIV. vol. 3, qu'il avoit promis à Leman de lui en faire une de cette nature, qu'il n'auroit que la peine de copier.

un, pour empêcher ce rendez-vous : sans cette malheureuse entrevue, toute sa quinzaine de méditations ne lui auroit servi de rien, et peut-être n'en serois-je pas moins échappée à Solmes.

Cependant s'il eût exécuté la résolution de se présenter à ma famille escorté de ses amis, et s'il eût reçu quelque insulte, comme il n'auroit pas manqué d'en recevoir, à quels désastres ne falloit-il pas s'attendre ?

Mais ce dessein formé d'enlever le pauvre Solmes, et de le tenir prisonnier pendant un ou deux mois ! O ma chére ! avec quel homme, au lieu de Solmes, je me suis permis de fuir !

Je lui ai demandé s'il croyoit que des excès de cette nature, et cette audace à braver les loix de la société, pussent demeurer impunies ?

Il a eu l'assurance de me dire, avec un de ces airs enjoués que vous lui connoissez, qu'il n'avoit eu que ce moyen pour arrêter la malice de ses ennemis, et pour me garantir d'un mariage forcé ; que ces entreprises désespérées ne lui causoient nul plaisir, et qu'il n'auroit fait aucun mal à la personne de Solmes : qu'il se seroit exposé sans doute à la nécessité de fuir de son pays, du moins pour quelques années ; mais que s'il avoit été réduit à cette extrêmité, parti qu'il n'auroit pris qu'après avoir perdu toute espérance d'obtenir mon estime, il se seroit

procuré un compagnon de voyage, de son sexe et de ma famille, auquel je ne pensois guère.

A-t-on jamais rien vu de pareil ? je ne puis douter qu'il ne voulût parler de mon frère!

Voilà donc, Monsieur, lui ai-je dit avec les marques d'un vif ressentiment, l'usage que vous faites de votre agent corrompu ?..

Mon agent corrompu, Mademoiselle, en m'interrompant ! Il est jusqu'à cette heure celui de votre frère comme le mien. Vous savez, d'après mes aveux sincères, qui a commencé la corruption. Je vous assure, Mademoiselle, que je me suis échappé à bien des écarts, à titre de représailles, dont je n'aurois pas été capable de donner le premier exemple.

Ce qui me reste à dire là-dessus, M. Lovelace, c'est que ce misérable agent à double face, ayant causé probablement de grands maux de part et d'autre, et continuant, de votre aveu, ses viles pratiques, je crois de mon devoir de faire connoître à mes parens à quel scélérat quelques-uns d'entr'eux prostituent leurs faveurs.

Oh ! par rapport à lui, Mademoiselle, vous ferez tout ce qu'il vous plaira ; le temps de ses services, tant pour moi que pour votre frère, touche à sa fin. Le coquin en a tiré bon parti. Son dessein n'est pas de vieillir dans sa condition. Il est actuellement en marché pour une hôtellerie qui fera sa fortune pour sa vie. Je vous appren-

drai même qu'il fait l'amour à la *Betty* de votre sœur ; et cela par mon conseil. Ils doivent se marier, lorsque *Leman* sera établi. La femme d'un aubergiste est à tout le monde ; et j'ai dans ma tête un plan et des moyens de punir cette effrontée soubrette, de toutes les insolences que vous avez essuyées d'elle, et de l'en faire repentir jusqu'au dernier moment de sa vie.

Que vous aimez, Monsieur, à faire des projets de méchanceté ! Qui vengera sur vous les maux bien plus grands dont vous êtes coupable ? Je pardonne de tout mon cœur à Betty ; elle n'étoit point à moi ; et suivant les apparences, elle n'a fait qu'obéir aux ordres de celle à qui elle devoit de l'obéissance, avec plus de soumission que je n'en ai eu pour ceux à qui j'en devois beaucoup davantage.

N'importe, m'a répondu le misérable : (sûrement, ma chère, dans la vue de m'effrayer) « (¶) le décret étoit pro-» noncé. Il falloit que Betty fût punie, et » le fût par un acte de son propre choix : il » aimoit, a-t-il dit, à punir les méchans » par leurs propres mains. Oui, Mademoi-» selle, daignez me pardonner : mais si ce » drôle, ce Leman vous paroît mériter » punition, mon plan est double. Le mari » et la femme ne peuvent guère souffrir » séparément ; ce Leman pourroit s'en ressentir. »

La patience m'a manqué. Je lui en ai fait

l'aveu. Je vois, Monsieur, lui ai-je dit, avec quel homme je suis ; le bruit de votre langue m'averti du serpent : et je suis sortie brusquement, le laissant dans un état, que j'aurois pris dans un autre pour de l'embarras et de la confusion.

LETTRE CXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

LA franchise avec laquelle j'ai continué de m'expliquer, lorsque j'ai revu M. Lovelace, et le dégoût que j'ai marqué ouvertement pour ses méthodes, ses mœurs et ses inventions, aussi bien que pour ses discours, l'ont obligé de rentrer un peu en lui-même. Il veut tourner en plaisanterie sans dessein les menaces auxquelles il s'est échappé contre mon frère et M. Solmes. « Il a, dit-il, trop à perdre en quittant » sa patrie, pour s'abandonner à des pro» jets de vengeance, qui le mettroient » dans la nécessité de la fuir. Il prétend » d'ailleurs qu'il a permis à Leman de rap» porter de lui mille choses, qui n'ont et » qui ne peuvent avoir aucune vérité ; dans » la seule vue de se rendre formidable aux » yeux de quelques personnes, et de pré» venir de grands désordres par cette voie. » C'est un malheur pour lui, s'il ne se » trompe bien, d'avoir quelque esprit et

» de la facilité à trouver des ressources et
» des expédiens ; on lui attribue souvent ce
» qu'il n'a pas dit ou ce qu'il n'a pas fait ; et
» plus encore : on métamorphose en faits
» quelques propos échappés, qu'il oublie,
» comme dans cette occasion, aussi-tôt
» qu'ils ont passé ses lèvres. »

Il se peut, ma chère, qu'il y ait quelque vérité dans ces excuses. J'ai peine à croire qu'à son âge, il puisse être aussi méchant qu'on l'a prétendu. Mais que ne doit-on pas craindre d'un homme de ce caractère, à la tête d'une troupe de misérables tels qu'on peint ses compagnons, tous dévoués à ses ordres, tous riches, déterminés et capables d'entreprises pareilles à celle dont j'ai le malheur d'être un exemple ?

Son indifférence pour sa réputation, est une autre de ses excuses. Je la trouve très-mauvaise. Que peut espérer une femme d'un homme qui a si peu d'égard pour sa propre réputation ? Ces agréables libertins peuvent amuser, une heure ou deux, dans une conversation mêlée. Mais c'est l'homme de probité, l'homme de vertu dont il faut partager la société pour tous les momens de la vie. Quelle est la femme qui consente, lorsqu'elle pourra s'en dispenser, à s'abandonner à un homme qui ne connoît aucune loi morale ; avec le doute, s'il daignera remplir de son côté les obligations conjugales, et la traiter

du moins avec les égards de la politesse ?

Avec ces principes, ma chère, avec ces réflexions, m'être jetée moi-même à la merci d'un pareil homme !.. Plût au ciel !.. Mais que servent ces inutiles souhaits ? A quelle protection recourir, quand même je serois libre de m'échapper de ses mains ?

LETTRE CXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 Avril.

JE ne connois rien de si insensé que tous ces vils Harlowes. Que veux-tu, Belford ? Il faut que la belle tombe, eût-elle une troupe d'anges aussi nombreuse que les beaux cheveux de sa tête, pour sa garde ; à moins que se rassemblant visiblement autour d'elle, ils ne l'arrachent de mes bras par surprise, et ne l'élèvent avec eux dans la région éthérée.

Ma crainte, ma seule crainte, étoit qu'une fille qui m'a suivi avec tant de répugnance, n'offrît à son père des conditions qui pourroient être acceptées, telles que de m'abandonner, pour être délivrée de Solmes. Je cherchois tous les moyens de me garantir de ce danger. Mais les Harlowes paroissent résolus d'achever pour moi l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Qu'il se trouve de stupides créatures dans

dans le monde ! Cet extravagant de frère, de n'avoir pas conçu que celui qui est capable de se laisser corrompre pour se charger d'une bassesse, peut, pour quelque argent de plus, être acheté pour nuire à celui qui l'emploie, sur-tout lorsqu'on lui offre de tirer un double avantage de sa perfidie ! Toi-même, Belford, tu ne pénétreras jamais la moitié de mes inventions.

(*Il lui raconte ici la conversation qu'il a eue avec Clarisse, sur les cris de son agent, qu'elle avoit entendus à la porte du jardin. Ce récit vient à celui qu'on a lu dans la lettre n°. 122. Ensuite il continue d'un ton triomphant :*)

N'admires-tu pas l'habileté de ton ami pour les glorieuses impostures ? Vois combien tout ce récit approche de la vérité. Je ne m'en suis écarté qu'en assurant que le bruit s'étoit fait sans ordre, par méprise et par l'unique mouvement d'une terreur panique. Si je lui avois fait l'aveu exact du fait, dans son ressentiment de se voir prise pour dupe, elle ne me l'auroit jamais pardonné.

Si le hasard avoit fait de moi un héros guerrier, j'aurois rendu la poudre à canon inutile. Je renverserois tous mes ennemis par la seule force de mes stratagêmes, en faisant retomber tous leurs desseins sur leur tête.

Mais que dis-tu de ces pères et de ces mères ? . . . Que le ciel les prenne en

pitié ! (¶) Si la puissance de la nature n'étoit pas plus forte que celle de la prudence humaine, et si cette bonne mère n'étoit pas active à leur prêter son secours créateur ; avant que la tardive prudence les mît en état de gouverner leur future lignée, combien peu auroient des enfans ? (♭) James et Arabelle peuvent avoir leurs motifs : mais que dire d'un père qui se conduit comme ce père s'est conduit ? que dire d'une mère ? d'une tante ? de deux oncles ? Qui peut penser sans impatience à cette troupe d'imbécilles tant mâles que femelles?

Ma charmante apprendra bientôt jusqu'où va leur ressentiment contr'elle ; et je me flatte qu'alors elle prendra un peu plus de confiance en moi. C'est alors que je me ressentirai de ce qu'elle ne m'aime pas avec la préférence dont mon cœur est jaloux. C'est alors que je la réduirai à reconnoître le pouvoir de l'amour et de la reconnoissance. Alors, alors, je serai libre de prendre, quand il me plaira, un baiser sur ses lèvres, et je ne serai pas tremblant et craintif comme à présent, semblable *à un pauvre dogue affamé, qui voit devant lui un morceau délicieux (la bouche toute écumante de désir), auquel il n'ose toucher sur sa vie.* (*)

Mais je me souviens qu'anciennement j'étois un timide et pudibond mortel. Je

(*) Deux vers d'une comédie angloise.

le suis encore avec cette belle. Timide ! moi qui connois si bien ce sexe ! Mais c'est par la raison même que je le connois si bien. Car, ami, lorsque j'ai réfléchi sur moi-même, par comparaison avec l'autre sexe, j'ai eu souvent lieu de reconnoître, Belford, qu'un homme de mon caractère a dans l'ame quelque chose qui tient beaucoup de la femme. Ainsi, comme Tirésias, je suis capable de connoître leurs pensées et leurs inclinations presqu'aussi bien qu'elles-mêmes. Les femmes modestes, et moi en particulier, nous sommes à-peu-près de pair; avec cette seule différence, que ce qu'elles pensent, je l'exécute. Mais les femmes immodestes vont beaucoup plus loin que nous, et en pensées et en actions.

Veux-tu que je te donne une preuve de cette assertion ? C'est que nous autres libertins, nous ne laissons pas d'aimer la modestie dans une femme; tandis que les femmes modestes, j'entends celles qui affectent le plus de le paroître, aiment et préfèrent en général un homme imprudent. D'où cela viendroit-il, si ce n'étoit pas d'une véritable ressemblance dans le fond de la nature ? C'est ce qui a fait dire au poëte, que *toute femme est un libertin dans le cœur*. C'est à elles de prouver par leur conduite, si elles le peuvent, la fausseté de cette imputation.

Je me souviens aussi d'avoir lu dans

quelque philosophe, qu'*il n'y a point de méchanceté comparable à celle d'une méchante femme.* Peux-tu me dire, Belford, de qui est ce mot ? n'est-ce pas de Socrate ? car il avoit un diable pour femme. Seroit-ce Salomon (*) ? Le roi Salomon ! Tu as sans doute entendu parler d'un roi de ce nom ; n'est-ce pas ? Ma mère, c'étoit une femme simple, m'avoit appris dans mon enfance à répondre, *Salomon*, lorsqu'elle me demandoit quel étoit le plus sage de tous les hommes. Mais l'indulgente questionneuse ne m'a jamais appris d'où lui venoit la portion de sa sagesse qui n'étoit pas inspirée.

Ma foi, Belford, nous ne sommes pas si méchans toi et moi, si nous savions seulement nous arrêter au point où nous sommes.

(¶) (*M. Lovelace fait ensuite à Belford le récit de ce qui s'est passé à l'occasion des menaces qu'il a faites contre son frère et M. Solmes, et de son dessein de punir Betty Barnes et Joseph Leman.* (♭)

(*) M. Lovelace ne devine pas plus juste en citant Salomon qu'en citant Socrate. Ce passage est de l'Ecclésiaste, chap. 25.

LETTRE CXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 14 avril.

VOICI les détails d'une conversation dont je sors avec M. Lovelace, et que je dois nommer agréable.

Il a commencé pour m'apprendre qu'il venoit d'être informé que mes parens ont abandonné tout d'un coup la résolution de me poursuivre, ou de me faire rentrer dans la maison paternelle; qu'ainsi il attendoit à savoir mes intentions; c'est-à-dire, ce que je voulois faire et ce que je voulois qu'il fît.

Je souhaitois, lui ai-je dit, qu'il me quittât sans délai. Lorsqu'on sauroit dans le monde que j'étois absolument indépendante de lui, on croiroit plus volontiers que les mauvais traitemens de mon frère m'ont forcée de quitter la maison paternelle: et c'étoit une apologie de ma conduite que je pouvois faire avec justice, autant pour la justification de mon père, que pour la mienne.

Il m'a répliqué avec douceur, que s'il pouvoit être certain que mes parens restassent attachés à cette nouvelle résolution, il n'avoit aucune objection à former contre mes volontés: mais qu'étant bien assuré, qu'ils n'avoient pris ce parti que dans la crainte des malheurs où plus d'activité de

leur part pouvoit entraîner mon frère, il n'avoit que trop de raison de penser qu'ils reprendroient leur premier dessein, aussitôt qu'ils croiroient le pouvoir, sans danger.

C'est un risque, Mademoiselle, a-t-il continué, auquel je ne saurois m'exposer. Vous le trouveriez vous-même étrange. Cependant je n'ai pas plutôt appris leur nouvelle résolution d'abandonner toute poursuite, que j'ai cru à propos de vous en instruire, et j'ai voulu prendre là-dessus vos ordres.

Je serois bien aise, lui ai-je dit, (pour m'assurer s'il n'avoit pas quelque vue particulière) de savoir votre propre avis.

Il me seroit aisé de vous l'expliquer, si je l'osois.... si j'étois sûr de ne pas vous déplaire; si ce n'étoit pas violer des conditions qui seront inviolables pour moi.

Dites, Monsieur, ce que vous pensez. J'ai toujours la liberté d'y donner mon approbation, ou de la refuser.

(¶) N'avoit-il pas une bonne occasion d'ouvrir son ame? C'étoit sûrement le moment. Voici comme il en a profité. (♭)

Pour résister encore, mademoiselle, à l'envie que j'aurois de m'expliquer, en attendant que j'aie plus de courage pour parler ouvertement, (plus de courage, ma chère! M. Lovelace, plus de courage!) je vous proposerai seulement ce que je crois le plus capable de vous plaire. Supposons, si votre penchant ne vous porte pas chez Milady Lawrance, que vous fassiez un tour du côté de Windsor.

Pourquoi Windsor ?

Parce que c'est un lieu agréable ; parce qu'il est sur la route du Berkshire où Milord M... est à présent ; sur celle d'Oxford, dans le voisinage duquel Milady Lawrance fait sa demeure ; sur celle de Londres, où vous serez toujours libre de vous retirer, et où je pourrai moi-même, si vous l'exigez, choisir ma retraite pendant votre séjour à Windsor, sans être fort éloigné de vous, si quelque évènement rendoit ma présence nécessaire, ou si vos parens venoient à changer de résolution.

Cette ouverture ne m'a pas déplu ; je ne lui ai fait d'autre objection, que le désagrément de me voir trop loin de Miss Howe à qui je souhaitois de pouvoir toujours donner de mes nouvelles, dans l'espace de deux ou trois heures, s'il étoit possible.

Si j'avois des vues sur quelque autre lieu que Windsor, il n'attendoit que mes ordres pour m'y faire préparer un logement commode : mais de quelque côté que je voulusse me fixer, plus près ou plus loin de Miss Howe, il avoit des domestiques dont l'unique affaire étoit de m'obéir.

Il m'a fait ensuite une proposition dont je lui ai su bon gré ; celle de reprendre mon ancienne Hannah, aussi-tôt que je serois fixée (*) ; à moins que je n'aimasse mieux

(*) Voyez ses vues en proposant Windsor, Lettre CXVII ; et Hannah, Lettre CXVIII.

avoir près de moi une des deux filles de madame Sorlings, dont il m'avoit entendu louer le caractère, et il connoissoit assez ma générosité, pour être sûr qu'elles se trouveroient contentes de leur service.

Le nom d'Hannah m'a fait beaucoup de plaisir, comme il a pu s'en appercevoir. Je lui ai dit que j'avois déja pensé à rappeler cette bonne fille aussi-tôt que je serois plus commodément logée; qu'à l'égard des deux autres, ce seroit dommage d'en priver leur famille à qui elles étoient trop utiles, et où chacune avoit son office, qu'elles remplissoient toutes deux avec une ardeur admirable: que je les goûtois si bien, que je passerois volontiers mes jours avec elles, s'il vouloit s'éloigner et me rendre par son départ, le logement plus commode.

Il n'étoit pas besoin, m'a-t-il dit, de répéter ses objections contre ce parti. A l'égard de Windsor, ou de tout autre lieu que je voudrois choisir, soit que je lui permisse de m'y accompagner, soit que j'insistasse sur son éloignement, il pouvoit m'assurer, m'a-t-il dit d'un air fort gracieux, que dans tous les points où non-seulement ma réputation, mais ma délicatesse même seroit le moins du monde intéressée, je ne pouvois rien lui proposer qu'il n'acceptât de grand cœur: et puisqu'il m'avoit trouvée la plume à la main, il étoit tenté de me laisser dans cette occupation, et de monter à cheval sur le champ.

Connoissez-vous quelqu'un à Windsor, lui ai-je demandé, pour être toujours sur mes gardes ? Croyez-vous qu'il s'y trouve des logemens commodes ?

A l'exception de la forêt, m'a-t-il dit, où je pris souvent le plaisir de la chasse, Windsor est de tous les lieux agréables et vantés, celui que j'ai le moins fréquenté. Je n'y ai pas, je l'avoue, la moindre connoissance.

Après d'autres réflexions, je suis convenue que Windsor avoit une partie des qualités que je désirois à ma retraite ; et je lui ai dit que, s'il pouvoit trouver un logement seulement pour moi et un cabinet pour Hannah, je m'y rendrois volontiers ; que le fond de mes richesses n'étoit pas, comme on pouvoit le croire, bien considérable, et que je ne me soucierois pas d'avoir obligation à personne. J'ai ajouté que le plutôt seroit le mieux, parce qu'alors rien ne devoit l'empêcher de partir sur le champ pour Londres ou pour Berkshire, et que j'instruirois aussi-tôt tout le monde de mon indépendance.

Il m'a renouvelé, dans des termes fort civils, son offre d'être mon banquier ; je m'en suis excusée avec la même civilité. Cette conversation, à tout prendre, étoit faite pour m'être agréable. Il m'a demandé, si je souhaitois que mon logement fût dans Windsor, ou hors de la ville. Aussi près du château, lui ai-je dit, qu'il sera possible ;

parce que j'aurai la facilité d'assister au service divin, avantage dont je suis privée depuis trop long-temps.

Il seroit charmé, m'a-t-il dit, s'il pouvoit me procurer un logement chez quelque chanoine du château où il s'imaginoit que par diverses raisons je me plairois plus que dans tout autre lieu, et pouvant se reposer sur la parole que je lui ai donnée de ne lui jamais préférer d'autre homme aux conditions qu'il a si volontiers acceptées; il demeurera d'autant plus tranquille que son rôle à présent est de chercher sérieusement à mériter mon estime, par la seule voie qu'il connoît propre à l'obtenir. "Je ne suis qu'un » jeune homme, Mademoiselle, a-t-il ajou- » té d'un air fort sérieux; mais j'ai déja par- » couru une longue carrière: que cet aveu » ne m'attire pas le mépris d'une ame aussi » pure que la vôtre. Il est grand temps d'a- » bandonner un train de vie dont je suis » fatigué; car je puis dire, comme Sa- » lomon, qu'il n'y a rien de nouveau pour » moi sous le soleil; mais je suis persuadé » qu'une conduite vertueuse offre à l'ame » des plaisirs qui ne s'altèrent point et qui » ont toujours le charme de la nouveauté.»

Ce discours m'a causé la plus agréable surprise. Je l'ai fixé, je crois, fort attentivement, comme si je m'étois défiée du témoignage de mes yeux et des mes oreilles. Sa contenance s'accordoit avec son langage.

Je lui en ai marqué ma satisfaction dans des termes dont il a paru si touché, qu'il trouvoit plus de plaisir, m'a-t-il dit, dans cette première aurore qui lui promettoit un heureux jour et dans mon approbation, qu'il n'en avoit jamais ressenti du succès de ses passions les plus favorisées.

Sûrement, ma chère, il parle de bonne foi. Autrement, il ne seroit pas capable, ni de parler, ni de penser ainsi. Ce qui suit m'a disposée encore plus à le croire sincère.

« Au milieu de mes folles erreurs, a-t-il » repris, j'ai toujours conservé du respect » pour la religion et pour ceux qui lui sont » sincèrement attachés. J'ai toujours changé de discours, lorsque mes compagnons » de libertinage, en vertu du signe caractéristique de *Milord Shaftsbury* qui fait » partie du crédo des libertins, et que je » puis nommer *la pierre de touche de l'incrédulité*, se sont efforcés de tourner les » choses saintes en ridicule. C'est ce qui » m'a fait donner le nom de *libertin décent* » par quelques honnêtes ecclésiastiques, » qui ne m'en croient pas moins un libertin pratique ; et j'avoue que j'ai tiré trop » de vanité de ma honte même et de mes » désordres, pour désavouer ce nom.

» Je suis d'autant plus porté à cet aveu, » Mademoiselle, qu'il peut vous faire espérer que l'entreprise de ma réforme, dont » je me flatte que vous aurez la bonté » de vous charger, ne sera pas aussi diffi-

» cile que vous avez pu le craindre. Il
» m'est arrivé plus d'une fois, dans mes
» heures de retraite, lorsqu'après quelque
» mauvaise action, je me sentois atteint
» d'un remords passager, de prendre plai-
» sir à penser que quelque jour une vie
» plus réglée me plairoit davantage. Sans
» ce fond d'amour pour le bien, j'ose avan-
» cer qu'on ne peut rien espérer de dura-
» ble dans la plus parfaite réforme ; mais
» votre exemple, Mademoiselle, doit tout
» faire et tout confirmer. (*) »

C'est la grace et la faveur du ciel, M. Lovelace qui doivent tout faire et tout confirmer. Vous ne savez pas combien vous me faites de plaisir, lorsque vous me donnez occasion de vous parler sur ce ton.

A cette occasion, ma chère, je me suis rappelé sa générosité pour la jolie petite paysanne et sa bonté pour ses fermiers.

« Cependant, Mademoiselle, a-t-il repris
» encore, souvenez-vous s'il vous plaît
» que ma réforme ne sauroit être l'ouvrage
» d'un instant. Je suis d'une vivacité infi-
» nie : c'est elle qui m'emporte et m'égare.
» Jugez, ma très-chère Demoiselle, par
» l'aveu que je vais vous faire, quel pro-
» digieux chemin j'ai à parcourir, avant
» qu'une bonne ame puisse penser un peu
» de bien de moi : quoique j'aie quelque-
» fois jeté les yeux sur les ouvrages de

(*) Voyez Lettre XXXVI, vol. 2.

» nos mystiques, et que j'en aie assez lu
» sur cette *grace* dont vous parlez, pour
» faire tomber dans la folie ou le déses-
» poir de meilleurs chrétiens que moi, je
» n'ai jamais pu comprendre ce que c'est
» que la *grace*, ni la manière dont ils
» expliquent ses opérations. Ne me faites
» donc pas de reproche, si je prends d'a-
» bord votre exemple pour un appui sen-
» sible, sur lequel je me repose; et per-
» mettez qu'au lieu d'employer des termes
» que je n'entends pas encore, je renferme
» toute ma confiance dans le secours de
» cet appui. »

Je lui ai dit qu'il y avoit quelque chose de choquant dans son expression; et que j'étois surprise qu'avec son esprit et ses talens il y eût en lui tant de *ténèbres*, mot dont j'usois faute d'un autre; et que cependant son ingénuité me plaisoit. Je l'ai exhorté à s'encourager dans cette façon de penser; et j'ai ajouté que sa remarque sur l'incertitude de la durée d'une réforme à laquelle on ne prendroit pas du goût, me paroissoit juste: mais que ce goût naissoit toujours de la pratique de la vertu.

(¶) Je l'ai en quelque sorte *prêché*, et lui ai fait vingt exhortations de ce genre avec l'attention cependant de ne pas me rendre ennuyeuse, et de ménager l'épanchement de mon cœur, pour ne pas exciter son impatience ou son humeur. Et vraiment il a paru prendre un plaisir visible

à m'écouter ; et il me rappeloit lui-même au même sujet, lorsque, pour le sonder, j'ai affecté deux ou trois fois de m'en écarter. Il m'a donné une preuve bien agréable pour moi, qu'il étoit quelquefois capable de réflexions profondes et sérieuses. La voici.

Il a reçu dans un duel, m'a-t-il dit, une blessure fort dangereuse au bras gauche, qu'il a découvert à l'instant pour me montrer la cicatrice : malgré l'abondance de sang qu'il avoit perdu, l'artère étant attaquée, il a été pris d'une fièvre violente, qui a fini par se fixer sur ses esprits et sur le genre nerveux : et qui a été si obstinée, que ses amis n'avoient plus aucune espérance, ni lui-même aucun désir de la vie : pendant un mois entier, il s'est senti le cœur totalement changé, au point qu'il n'avoit plus que de mépris et de l'aversion pour sa conduite passée, et surtout pour cette imprudente témérité, qui l'avoit conduit à l'état où il étoit ; quoique son antagoniste, qui étoit l'aggresseur, fût encore plus mal : que pendant ce temps il eût des pensées qu'il a toujours eu depuis du plaisir à se rappeler : et quoique ces projets de réforme se soient évanouis au retour de sa santé et de ses forces ; cependant, tout en les abandonnant, il n'a pu s'empêcher d'exprimer ses sentimens et son regret dans une piece de vers, vers blancs, a-t-il dit, et sans prétention. Il

m'en a récité quelques-uns, et avec la grace qu'il sait donner à tout ce qu'il déclame ils m'ont paru fort bien : ce qui m'a le plus étonnée, c'étoit la gravité des idées, bien au-dessus de ce que j'attendois de sa légèreté.

Il m'en a promis une copie : je jugerai mieux de leur mérite à la lecture ; et vous en jugerez aussi. Voici quel en étoit le sens : « puisque la maladie m'a conduit à » des sentimens plus raisonnables et que » le retour de ma santé a ramené mes ha- » bitudes vicieuses, je suis prêt à renon- » cer aux dons de la nature pour les avan- » tages de la contemplation. »

Il m'a déclaré ensuite que quoique ces bons mouvemens se fussent évanouis à sa convalescence, il comptoit beaucoup plus sur sa persévérance, aujourd'hui qu'il avoit le secours de mon exemple sous ses yeux et la perspective de la plus flatteuse récompense. Il avoit d'autant plus de droit de compter sur la durée de sa résolution, qu'il la formoit dans toute la vigueur d'une pleine santé et qu'il n'avoit rien à désirer que d'y persévérer pour acquérir des droits à mon affection.

Ce ne sera pas moi, M. Lovelace, qui jetterai de la glace sur cette flamme naissante : songez-y bien : je ferai au contraire tous mes efforts pour l'enflammer davantage : je mesurerai sur cette règle l'estime que je dois prendre pour vous ; et je vou-

drois que vous eussiez toujours présent à la pensée ce charmant passage de M. ROWE ; vous, qui de votre propre aveu, avez tant de sujet de repentir ! et cette cicatrice, que vous m'avez fait voir, peut servir à retracer devant vos yeux l'idée de votre dernier jour.

Les vers, ma chère, sont de l'Ulisse de ce poëte : vous m'avez souvent entendu les admirer : et je les lui récitai.

Un jour ne change pas l'habitude du vice,
Il en coûte bien des jours et bien des peines ;
Il faut avoir senti long-temps les angoisses du remords
Pour dompter son penchant, pour briser une volonté rebelle,
Pour créer dans l'ame une seconde nature ;
Que de combats, que d'efforts avant que la vertu puisse
Reprendre la place qu'elle avoit perdue !
Autrement la réforme n'est qu'hypocrisie.

Il avoit lu plus d'une fois, m'a-t-il dit, ces vers : mais il ne les avoit jamais sentis qu'aujourd'hui. Sur le salut de son ame, (c'est le serment qu'a fait l'indocile créature si peu accoutumée à se réprimer) rien n'étoit plus sérieux que sa résolution actuelle de se corriger. Il avoit déja dit avant que je lui citasse les vers de Rowe, que les mauvaises habitudes ne se perdoient pas tout d'un coup : mais il espéroit qu'on ne l'accuseroit pas d'être un hypocrite, s'il n'avoit pas la force de persévérer dans

ses bons desseins : l'ingratitude et la dissimulation étoient, de tous les vices, ceux qu'il abhorroit le plus. (♭)

Puissiez-vous conserver toujours pour eux la même horreur, lui ai-je répondu! Ce sont en effet les deux vices les plus odieux.

J'espère, ma chère Miss Howe, que je n'aurai point occasion, dans mes lettres suivantes, de contredire de si belles apparences. Quand je n'aurois rien à combattre de son côté, je serois bien éloignée d'être heureuse, avec le sentiment de ma faute et l'indignation de tous mes parens. Ainsi mon imprudence ne manque pas de trouver sa punition dans le remords de ma conscience et dans la perte de ma réputation ; mais dès que je vois luire quelque rayon d'espérance dans mon ame, il me tarde aussi-tôt de saisir la première occasion de communiquer ma joie à une généreuse amie, qui prend un si tendre intérêt à tout ce qui me touche.

Cependant, soyez sûre, ma chère, que ces agréables espérances d'une réforme qu'il assure être déja commencée, ne me feront rien relâcher de mes précautions ; non que j'appréhende plus que vous qu'il ose jamais nourrir dans son sein quelque vue injurieuse à mon honneur : mais il est homme à plusieurs faces; et j'ai reconnu dans son caractère une instabilité dont il ne disconvient pas lui-même, qui me

cause par fois de l'inquiétude. Ainsi je suis résolue de le tenir aussi éloigné qu'il me sera possible, et de ma personne et de mes pensées. Que tous les hommes soient ou ne soient pas des séducteurs, je suis sûre que M. Lovelace en est un. Voilà pourquoi je m'efforcerai toujours de pénétrer quel peut être son but, dans chaque proposition et dans chaque récit qu'il me fait. En un mot, dans toutes les occasions qui pourront me laisser du doute, au milieu de mes plus flatteuses espérances, je conserverai toujours mes plus grandes craintes. Je crois que dans une situation telle que la mienne, il vaut mieux craindre sans sujet, que de s'exposer au danger d'être surprise par trop de sécurité.

M. Lovelace est parti pour Windsor d'où il se propose de revenir demain. Il a laissé deux de ses gens pour me servir pendant son absence.

J'ai écrit à ma tante Hervey, et l'ai suppliée de se joindre à ma mère, pour me faire obtenir mes habits, mes livres et mon argent. Je l'assure que, si je puis rentrer en grace avec ma famille, en me réduisant à la simple négative pour tous les hommes qui pourront m'être proposés, et me voir traitée comme une fille, une nièce et une sœur, je persiste encore dans l'offre de me borner au célibat, et de rejeter tout ce qui ne sera point approuvé de mon père. Je lui fais entendre néanmoins qu'a-

près le traitement que j'ai reçu de mon frère et de ma sœur, il seroit peut-être plus à propos, pour leur intérêt comme pour le mien, qu'on me permît de vivre loin d'eux, j'entends à ma ménagerie; et je suppose qu'on ne l'interprètera point autrement. J'offre d'y recevoir les ordres de mon père, soit pour ma conduite, soit pour la forme de mon domestique, et dans les moindres circonstances qui pourront lui prouver ma soumission.

Si l'on permet que ma tante m'accorde la faveur de quelques lignes, elle apprendra de ma sœur, où sa réponse doit m'être adressée.

Je ne marque pas moins d'empressement, dans cette lettre, que dans celle que j'ai écrite à ma sœur, pour obtenir une prompte réconciliation, qui puisse m'empêcher d'être entraînée plus loin dans le précipice. « Un peu de douceur em-» ployée à temps, lui dis-je, peut encore » faire passer ce malheureux évènement » pour une simple mésintelligence : mais » le délai la rendroit également déshono-» rante pour eux et pour moi. J'en appelle » à elle sur la nécessité qui m'a contrainte » de faire ce que j'ai fait. »

(¶) Si je leur avouois que je n'ai cédé qu'à la force et à la surprise, et que je l'ai suivi malgré moi et contre mon intention, ne pourroient-ils pas m'ordonner de retourner sur le champ dans ma famille,

si je voulois qu'on me crût sincère ? et si je n'y retournois pas, ne seroient-ils pas en droit de supposer que j'aurois ensuite changé de dessein, si jamais il avoit été réel, ou qu'il ne seroit pas en mon pouvoir de l'exécuter et de partir ? Et n'auroient-ils pas imposé à mon retour les conditions qu'ils auroient voulu ? *Point de condition avec un père*, est la maxime favorite de mon père et de mes oncles. Si j'avois voulu partir, M. Lovelace s'y seroit opposé. Ainsi il m'auroit fallu rester sous l'empire de sa contrainte, ou me sauver de ses mains, comme on croit que je me suis sauvée dans ses bras du château d'Harlowe. En me conduisant ainsi, de quelle étourdie j'aurois eu l'air ! s'il m'avoit retenue de force, aurois-je pu implorer la protection de mes parens, sans faire renaître le danger des suites funestes dont la crainte m'a précipitée dans de si terribles imprudences, pour avoir voulu les prévenir et avoir eu la présomption de me jeter comme une médiatrice entre ces esprits bouillans ?

Mais aussi, pour résultat de toutes ces considérations, combien il est douloureux pour moi de me voir forcée de sanctifier, pour ainsi dire, par une approbation apparente, une démarche où j'ai été si artificieusement entraînée, et qui étoit si contraire à mes constantes résolutions !

Si l'on doutoit qu'un mal en amène tou-

jours un autre, on peut en avoir une preuve bien frappante dans votre malheureuse amie, (b)

CLARISSE HARLOWE.

LETTRE CXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 14 Avril.

TU m'as souvent reproché ma vanité, Belford ; sans discerner l'agréable tournure d'esprit qui l'accompagne, et qui te force à m'admirer, dans le temps même que tu m'en dérobes le mérite. L'envie te rend incapable de ce discernement. La nature t'inspire de l'admiration, sans que tu saches pourquoi ni comment. Tu es un mortel trop épais, et d'une vue trop bornée, pour te rendre jamais compte à toi-même de l'instinct qui te fait mouvoir.

Fort bien, crois-je t'entendre dire ; mais, Lovelace, tu ne te purges pas du reproche de vanité.

Tu as raison, et je conviens que j'en ai une dose abominable ; mais si l'on ne passe pas la vanité aux hommes de mérite, à qui la passera-t-on ? Cependant, en y réfléchissant, il est vrai aussi que, de tous les hommes, ils sont ceux qui ont le moins sujet d'en avoir ; parce qu'ils sont en si petit nom-

bre qu'on les reconnoît facilement, et qu'on est disposé à les exalter. Un sot, à qui l'on peut faire comprendre qu'un autre a plus de sens que lui, conclut assez volontiers qu'un tel homme doit être une créature fort extraordinaire.

A ce compte, quelle est la conclusion générale qu'il faut tirer des prémisses ? (*) C'est sans doute, que personne ne doit être vain : mais quoi, si l'on ne peut pas s'en empêcher ? Peut-être suis-je dans le cas ; rien ne me donne une plus haute idée de moi-même, que la fécondité de mes inventions : et pour la vie, je ne puis prendre sur moi de cacher ce sentiment. Cependant, il pourroit bien servir à me perdre dans l'esprit de ma pénétrante déesse.

Je m'apperçois qu'elle me craint. Je me suis étudié, devant elle et devant Miss Howe, chaque fois que je les ai vues, à passer pour une tête légère et sans réflexion. Quelle folie donc d'avoir été si excessivement sincère dans mes réponses à ses questions embarrassantes sur le bruit et la voix du jardin ? Oui ; mais le succès de cette invention (le succès, Belford, a perdu plus d'un grand homme,) a répondu si parfaitement à mon attente, que ma maudite vanité a pris le dessus, et a aveuglé ma prudence. La menace de sequestrer Solmes,

(*) Terme de logique : ce sont, dans un argument, les principes ou propositions, d'où l'on tire la conséquence.

l'idée de me donner le frère pour compagnon de ma fuite, et mon projet de vengeance sur les deux domestiques, ont causé tant d'épouvante à la dame, que j'ai eu besoin de recueillir toutes les ressources de mon esprit, pour me rétablir dans sa bonne opinion. Il m'est arrivé en même temps quelques nouvelles de l'agent que j'ai dans sa famille, nouvelles très-favorables, ou du moins auxquelles je me suis déterminé à donner un tour favorable. J'ai saisi l'occasion pour demander audience, avant qu'elle ait eu le temps de former aucune résolution contre moi; c'est-à-dire, pendant que l'admiration de mon intrépidité, dont je l'avois remplie, tenoit ses résolutions en suspens. Dans le dessein qui me conduisoit, je m'étois préparé à ne montrer que de la douceur et de la sérénité. Comme il m'est venu, par-ci par-là dans ma vie, quelques bons mouvemens, j'ai rappelé à ma mémoire tout ce que j'en ai jamais eu depuis mon premier noviciat jusqu'à ma profession (et ma mémoire n'étoit pas trop chargée du nombre) pour mettre la chère personne de bonne humeur avec moi (*). Qui sait, ai-je pensé, si dans le cas où j'aurois la force de les suivre et de m'avancer dans ma conversion, ce ne seroit pas un excellent fondement jeté pour mon grand système? L'amour, me suis-je dit, est naturellement confiant: la crainte

(*) Voyez Lettre CIX de ce volume.

ne l'est pas ; je veux essayer de la bannir. Il ne restera donc plus que l'amour. La crédulité est le premier ministre de ce dieu, et jamais on ne voit l'un sans l'autre.

(*Il raconte ici à son ami tout ce qui s'est passé entre* Clarisse *et lui dans leur dernier entretien sur les avis qu'il avoit reçus du château d'Harlowe. Lorsqu'il est arrivé à la proposition de prendre un logement à Windsor, il continue ainsi.*

A présent, Belford, mes vues, en faisant cette proposition, entrent-elles dans ton cerveau de plomb ? non, j'en suis sûr ; et et je suis obligé, par conséquent, de te les expliquer.

La quitter pour un jour ou deux, dans la vue de la servir par mon absence, c'eût été lui marquer que je me fiois trop à ses sentimens pour moi. Je ne pouvois, comme tu sais, songer à la quitter, tant que je pouvois croire que ses parens pensoient à nous poursuivre ; et je commençois à craindre qu'elle ne me soupçonnât d'abuser de ce prétexte pour ne pas m'éloigner d'elle. Mais à présent qu'ils se sont déclarés contre ce dessein, et qu'ils ont publié qu'ils ne la recevroient pas, quand elle prendroit le parti de retourner ; (¶) déclaration qu'elle auroit mieux fait d'apprendre d'avance de moi, que de Miss Howe ou de tout autre (♭) quelle raison m'empêcheroit de lui donner cette marque d'obéissance ? sur-tout lorsque je puis laisser auprès d'elle monvalet

Will,

Will, (*) qui est un homme intelligent; et qui sait tout, excepté lire et écrire; avec le brave Jonas de mon oncle; non pas vraiment comme des gardes, mais pour la servir, et le dernier pour m'être dépêché dans l'occasion par l'autre, à qui je puis donner avis de tous mes mouvemens. Dailleurs, je suis bien aise de m'informer s'il ne m'est pas venu des lettres de félicitation de mes tantes et de mes cousines Montaigu, auxquelles je n'ai pas manqué d'écrire, pour leur apprendre mon triomphe. Ces lettres, si elles sont bien conçues, pourront être montrées, et me servir utilement dans l'occasion.

A l'égard de Windsor, je n'avois aucun dessein de la conduire en ce lieu plutôt qu'ailleurs; mais il falloit en nommer un, lorsqu'elle me demandoit mon avis. Je n'ose parler de Londres, sans beaucoup de précaution, et toujours de manière à l'amener à en faire choix elle-même. Il y a, dans les femmes, je suis bien aise de te le dire, une perversité qui les porte à vous demander votre opinion, pour avoir le plaisir de la contredire après; quoique leur choix eût peut-être été le même, si ce n'eût pas été le vôtre. Je pourrois former des objections contre Windsor, lorsque je lui aurai fait croire que j'en suis revenu. Elles auront d'autant meilleure grace, que ce lieu étant

(*) Abrégé de *William*, Guillaume.

de ma nomination, ce sera lui faire voir que je n'ai pas de plan arrêté. Jamais il n'y eut de femme aussi pénétrante, aussi vive à prendre l'alarme. Cependant, il est assez mortifiant pour un homme d'honneur d'être soupçonné.

Ensuite je pourrai voir en passant Mde. Greme, qui a eu un très-long entretien avec ma charmante. Si je savois ce qui en fait la matière, et que dès le premier moment de leur connoissance l'une eût cherché à tirer avantage de l'autre, il me seroit aisé d'inventer quelque moyen de les servir toutes deux, sans me nuire à moi-même. C'est la manière la plus prudente de former des amitiés, qui ne sont même jamais suivies d'aucun regret, quand les personnes qu'on sert deviendroient ingrates. D'ailleurs, Mde. Germe est en correspondance de lettres avec la fermière, sa sœur, chez laquelle nous sommes. Il peut arriver de ce côté là, ou quelque incident avantageux que je puis mettre à profit, ou quelque inconvénient fâcheux dont je puis me garantir.

Assurez-vous toujours une porte de derrière

est une maxime que je n'oublie dans aucun de mes exploits. Ceux qui me connoissent ne m'accuseront pas d'être un homme fier. Je m'entretiens aussi familièrement avec un valet qu'avec les maîtres, lorsque je me propose de l'engager à m'être utile. Les valets ressemblent aux soldats d'une armée.

Ils commettent toutes sortes de maux, la plupart du temps sans mauvaise intention ; et simplement, les bonnes ames ! pour l'amour du mal même.

Je redoute extrêmement cette Miss Howe. Elle a de l'esprit en diable, et tourné à la malice et qui ne cherche que l'occasion de s'exercer. S'il arrivoit qu'elle l'emportât sur moi, (¶) avec toutes mes belles maximes, et toutes mes *vanteries* des inventions de *notre propre manufacture*, (j'aime à te vexer, toi qui prétens au purisme, qui écumes la superficie de la science, en te jetant des termes et des phrases qui sortent de la route commune.) (♭) Je serois homme à me pendre, à me noyer, ou à me brûler la tête. Pauvre Hickman ! j'ai pitié du sort qui l'attend avec cette *Virago*; mais c'est un imbécile, Dieu le sais : et lorsque j'y pense, il me semble que dans l'état du mariage, c'est une nécessité absolue, pour le bonheur de deux chers époux, que l'un soit un sot. J'ai traité autrefois cette matière avec Miss Howe ; mais il faut aussi que le sot soit persuadé qu'il l'est, sans quoi la sottise opiniâtre déconcerteroit souvent la sagesse.

Avec le secours de Joseph, mon honnête agent, je me suis mis à couvert, du côté de ce démon femelle, comme je te l'ai fait entendre plus d'une fois.

LETTRE CXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

N'EST-IL pas damnable, que je ne puisse lier cette fière beauté par aucune obligation ? J'ai deux motifs, pour m'efforcer de lui faire accepter de moi de l'argent et des habits : l'un est le plaisir réel que j'aurois de voir cette fille hautaine pourvue par mes mains, et de penser qu'elle auroit près d'elle, ou sur elle, quelque chose que je puisse dire à moi : l'autre d'abattre son austère fierté, et de l'humilier un peu. Rien ne rabaisse plus un esprit fier que le sentiment des obligations pécuniaires ; et c'est par cette raison que j'ai toujours apporté beaucoup de soin à les éviter moi-même.

Cependant il m'est arrivé quelquefois d'y être soumis ; mais je maudissois la lenteur du temps à ramener mon quartier. J'ai toujours évité aussi les anticipations. Je n'ai jamais voulu *manger le veau dans le ventre de la vache* (*), suivant l'expression de Milord (¶) car n'est-ce pas tenir précairement son bien de la bienveillance de ses propres fermiers, la plus vile de toutes les servitudes ? A quelles insolences on s'ex-

(*) Proverbe anglois qui revient au nôtre : *manger son blé en herbe.*

pose ! se voir interdire le plaisir de la chasse sur ses propres terres, dans la crainte d'ouvrir une brèche ! entendre crier après soi pour des réparations plutôt recherchées exprès, que vraiment nécessaires ! se voir parler par un grossier manant, son chapeau sur la tête, et les bras croisés, comme s'il affectoit de braver le droit que vous avez d'attendre de lui plus de politesse : le pied tendu et ferme, comme s'il le posoit sur son terrain ! être forcé de souffrir ses regards insolens, son ton mocqueur, et son rire stupide ; et lire sur toute sa contenance, qu'il vous fait sentir qu'il vous a obligé, et qu'il voudra bien le faire encore, pourvu que vous soyez civile avec lui. Moi, qui me crois en droit de casser la tête au premier passant, si je ne suis pas content de ses regards, comment supporterois-je cette audace ? Non, pas plus que l'humiliation d'emprunter d'un oncle insolent ou d'une tante curieuse, qui en prendroient droit de se faire rendre compte de ma vie et de mes actions, pour les soumettre à leur révision et à leur censure. (b)

Ma charmante, je le vois, a un orgueil qui ne le cède point au mien ; mais son orgueil n'entend pas les distinctions. La pauvre novice ne sait pas encore qu'il n'y a rien de plus noble, rien de plus délicieux pour des amans, que le commerce mutuel des bienfaits. Dans la ferme où je suis, pour te donner un exemple familier,

j'ai vu plus d'une fois cette remarque vérifiée. Un orgueilleux coquin de coq, ne manque point, lorsqu'il a trouvé un grain d'orge, d'appeler à lui sa favorite. Il prend le grain dans son bec, il le laisse tomber cinq ou six fois, en continuant son cri d'invitation. Ensuite, pendant que deux ou trois de ses belles emplumées se disputent la préférence (un coq, Belford, est le *grand seigneur* entre les oiseaux), il dirige, vers le grain, le bec de la sultane, et lorsqu'elle a pris le grain poudreux, il marque sa joie par son cri, par ses caresses; (¶) tournant autour d'elle, la crête dressée, et de ses ailes abaissées balayant la poussière, et lui faisant une cour respectueuse. La belle, de son côté, moitié prude, et moitié coquette, baissant la queue, ouvrant à demi ses ailes, avec une sorte de crainte dans les yeux, (♭) et retrécissant le cou, fait voir qu'elle n'a pas été appelée seulement pour le grain d'orge, et qu'elle le sait fort bien.

(*Lorsqu'il en est à la proposition qu'il avoit fait de rappeler Hannah; ou de prendre une des jeunes filles de la fermière, il dit :*)

Devineras-tu mon dessein, Belford? Je te donne un mois pour cette énigme; mais tu ne prétens pas, dis-tu, être un grand devin; allons, je vais te le dire.

Ne doutant pas, qu'aussi-tôt qu'elle se verroit établie, elle ne souhaitât de re-

prendre cette servante favorite, je l'avois fait chercher, dans le dessein d'engager son maître ou sa maîtresse à exiger d'être avertie un mois d'avance, ou d'employer secrètement quelqu'autre moyen pour empêcher qu'elle ne pût venir; mais la fortune combat pour moi. Cette fille est fort mal d'un violent rhumatisme qui l'a obligée de quitter sa place et de se confiner dans une chambre. La pauvre Hannah! que je la plains! Ces rhumatismes sont des accidens bien fâcheux, pour les bons domestiques. Je me propose d'envoyer un petit présent à cette pauvre malade. Je sais que cela fera plaisir à ma charmante.

Ainsi, Belford, feignant d'ignorer la vérité, je l'ai pressée de rappeler son ancienne servante. Elle sait que j'ai toujours eu de la considération pour cette fille, parce que je connois son attachement pour sa maîtresse: (¶) le malheur, quoique ce ne soit le malheur que d'une pauvre domestique, augmentera plutôt qu'il ne diminuera la bonne volonté d'un maître vraiment généreux. (♭)

Il n'y avoit nul risque à proposer une des deux jeunes Sorlings. Si l'une avoit consenti à venir, et que la mère l'eût permis, (deux difficultés pour une) ce n'eût été qu'en attendant que j'en eusse arrêté une autre, et si je m'étois apperçu que ma charmante s'y fût trop affectionnée, j'aurois pu facilement lui donner

quelque sujet de jalousie, qui lui auroit bientôt valu son congé ; ou j'aurois donné à la fille qui auroit quitté sa laiterie rustique, tant de goût pour Londres, qu'elle n'auroit pas eu de meilleure ressource que d'épouser mon valet de chambre *Will*. Peut-être même lui aurois-je procuré le chapelin de Milord M..., qui cherche à gagner les bonnes graces de l'héritier présomptif de son maître.

Béni soit, diras-tu, le cœur honnête de ton ami Lovelace ! Il pense, comme tu vois, à pourvoir, à satisfaire tout le monde.

(¶) (*Il fait à son ami un récit de la partie sérieuse de leur entretien, qui ne diffère pas essentiellement de celui de Clarisse à son amie. Quand il en vient à l'instant où il la prie de ce souvenir qu'une réforme ne peut être l'ouvrage d'un jour, il dit* :) (¶)

Peut-on parler de meilleure foi ? Ne reconnois-tu pas là mon ingénuité ? L'observation, j'ose le dire, est fondée sur la vérité et la nature, mais il y entroit aussi un peu de politique. Je ne veux pas, s'il m'arrive de retourner à mes vieilles pratiques, que la belle puisse m'accuser d'une hypocrisie trop grossière. Je lui ai dit même, que je craignois bien que mes désirs de réforme, ne fussent que des accès passagers : mais que j'espérois que son exemple les feroit tourner en habitudes. Au fond, cher Belford, c'est une chose décou-

rageante que d'avoir une directrice si vertueuse. Je te jure que je suis embarrassé en levant les yeux sur elle ; et quand j'y pense, si je pouvois l'abaisser, l'attirer un peu plus à mon niveau ; c'est-à-dire, l'engager à faire quelque chose qui sentît l'imperfection, qui lui donnât un sujet de repentir, il y auroit plus d'égalité entre nous, et nous serions bien plus en état de nous entendre tous deux. Les consolations seroient mutuelles, et le remords ne seroit pas tout d'un seul côté.

(¶) (*Il reconnoît qu'il a été vivement affecté et charmé en même temps des raisonnemens sérieux et de la morale de Clarisse : mais qu'il avoit bien peur que ses bonnes dispositions ne fussent pas de longue durée.*) (♭)

Cette divine personne traite les matières sérieuses avec tant d'agrément : et jusqu'au son de sa voix, tout est si charmant dans son langage, lorsqu'elle touche quelque sujet de son goût, que j'aurois passé une demi-journée entière à l'écouter. Mais te dirai-je une de mes craintes ? C'est que, si elle vient à *tomber*, comme on le dit, elle ne perde beaucoup de pathétique persuasif, de cette noble confiance, qui donne, comme je m'en apperçois, une supériorité visible aux ames honnêtes, sur celles qui le sont moins.

Après tout, Belford, je voudrois savoir pourquoi l'on traite d'hypocrites, ceux

qui mènent une vie libre, telle que la nôtre. C'est un terme que je hais, et que je serois très-offensé qu'on osât m'appliquer. Pour moi, du moins, j'ai de fort bons mouvemens, et peut-être aussi souvent que personne. Le mal est qu'ils ne se soutiennent point; ou, pour employer l'expression propre, que je ne prends pas, comme d'autres, le soin de cacher mes chûtes.

LETTRE CXIX.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 15 Avril.

QUOIQU'ASSEZ pressée par le temps, et comme opprimée par la vigilance de ma mère, je veux vous communiquer mes idées, en peu de mots, sur le nouveau rayon de lumière qui semble luire à votre prosélyte, et vous envoyer ma lettre par un exprès.

En vérité, je ne sais que penser de cette conversation. Il parle bien: mais si l'on en juge par les règles ordinaires, ce n'est qu'un dissimulé; aussi odieux, qu'il prétend que les hypocrites et les ingrats le sont pour lui. De bonne foi, ma chère, croyez-vous qu'il eût pu triompher d'autant de femmes qu'on le prétend, si ces deux vices ne lui étoient pas familiers?

Son ingénuité est le seul point qui m'embarrasse. Cependant, il est assez rusé, pour savoir que celui qui s'accuse le premier, émousse la pointe des accusations d'autrui.

On ne peut disconvenir qu'il ne soit homme de tête et de sens. Il y a plus à espérer d'un homme d'esprit que d'un sot. Il est vrai aussi que la réforme doit avoir un commencement. J'accorde ces deux points en sa faveur.

Mais vous avez un moyen, que je crois le seul, pour juger de ses spécieuses confessions et de cette facilité avec laquelle il s'accuse lui-même. Vous avoue-t-il quelque chose que vous ne sussiez pas auparavant, ou qu'il n'y ait pas d'apparence que vous puissiez apprendre d'un autre? S'il ne vous fait pas d'autre aveu, où est donc ce qu'il dit à son désavantage? Vous avez entendu parler de ses duels, et de ses séductions. Personne ne les ignore. Il n'avoue donc que ce qu'il s'efforceroit inutilement de cacher; et son ingénuité lui sert d'excuse. *Bon!* dit-on. *Vous ne reprochez à M. Lovelace, que ce qu'il confesse lui-même.*

Fort bien. Mais à quoi donc se résoudre? Il faut tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation; et j'espère, comme vous, qu'elle ne sera pas toujours mauvaise. J'approuve sa proposition pour Windsor et la maison du chanoine. L'em-

pressement avec lequel il vous a quittée pour chercher lui-même un logement, est aussi de fort bon augure. Soit qu'il le trouve dans la maison du chanoine ou non, je pense toujours que ce qu'il y a de plus convenable, c'est que le chanoine vous donne à tous deux ensemble la bénédiction du mariage le plutôt possible.

J'approuve d'ailleurs vos précautions, votre vigilance et tout ce que vous avez fait jusqu'à présent, à l'exception du parti que vous avez pris de le voir au jardin. Cependant, dans ce que je n'approuve pas, je conviens que je ne juge que d'après l'événement : car, qui pouvoit deviner que cette entrevue finiroit par où elle a fini ? Votre Lovelace est un vrai diable, sur son propre récit. S'il avoit pris la fuite, avec le misérable Solmes ; et, avec un plus grand misérable encore, votre frère, et que lui-même il eût été transporté aux Colonies pour le reste de ses jours, ils auroient été sûrs tous trois de mon plein et libre consentement.

Quel étrange usage il fait de ce Joseph Leman ! Il faut que je le répète ; son ingénuité me confond. Mais si vous pardonnez à votre frère d'avoir mis cet intrigant dans le cas de jouer son rôle, je ne vois pas pourquoi vous ne pardonneriez pas à M. Lovelace. Cependant, j'ai souhaité vingt fois, depuis qu'il vous a entraînée avec

lui, que vous fussiez délivrée de lui, soit par une fièvre ardente, soit par l'eau, soit par le feu, soit par quelque accident qui pût lui rompre le cou, pourvu que ce fût avant que de vous avoir mise dans la nécessité de prendre le deuil pour lui.

Je réitère encore mes offres rejetées de vous. Dites, puis-je vous l'envoyer par votre vieux porte-balle ? J'ai des raisons pour ne pas employer le valet d'Hickman, à moins que je ne puisse me procurer une lettre de change. Mais les recherches qu'il faudroit faire m'exposeroient aux soupçons. Ma mère est si curieuse ! si active à m'espionner ! Je n'aime point ces caractères soupçonneux.

Je l'entend sans cesse aller et venir autour de moi. La crainte m'oblige de finir.

M. Hickman me prie de vous faire agréer ses respects et l'offre de ses services. Je lui ai dit que j'aurai cette complaisance pour lui, parce que dans l'embarras où vous êtes, on reçoit bien les civilités de tout le monde ; mais qu'il ne devoit pas espérer de s'en faire un mérite particulier auprès de moi, puisqu'il faudroit être aveugle ou stupide pour ne pas admirer une personne telle que vous, et pour ne pas souhaiter de lui être utile, sans autre vue que l'honneur de la servir. « C'étoit » assurément, son principal motif, m'a-t-il » dit d'un air précieux, mais (baisant sa

» main et se courbant jusqu'à terre) il espé-
» roit que l'amitié qui est entre vous et
» moi ne diminueroit pas le mérite du res-
» pect qu'il a réellement pour vous. »

Adieu, ma chère, croyez-moi, ce que je serai toujours, votre très-fidelle amie

ANNE HOWE.

LETTRE CXX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, après midi.

MON bon vieux messager n'est pas en trop bonne santé, et j'arrête le vôtre, pour le charger de ma réponse.

Vous découragez grandement mes espérances sur M. Lovelace. Ma triste position pourroit bien me rendre trop crédule en sa faveur. Si ces apparences de réforme ne sont que de trompeuses apparences, quelles peuvent être ces vues? Mais un homme est-il capable d'avoir le cœur si bas? pourroit-il, oseroit-il insulter au tout-puissant? Ne suis-je pas autorisée à juger plus favorablement de lui par cette triste réflexion; que dans la dépendance où je suis de son pouvoir, il n'a pas besoin d'un si horrible excès d'hypocrisie; à moins qu'il n'ait sur moi des desseins de la dernière bassesse? Il doit être du moins de bonne

foi, dans le temps qu'il me donne de meilleures espérances. Comment pouvoir en douter ? Vous devez vous joindre vous-même à moi dans cette idée, ou vous ne sauriez souhaiter de me voir engagée sous un joug si terrible.

Mais après tout, j'aimerois beaucoup mieux être indépendante de lui et de sa famille malgré la haute idée que j'ai de tous ses proches ; du moins jusqu'à ce que j'ai vu ce qu'on pourra obtenir des miens. Sans cette raison, il me semble que le meilleur parti seroit de me jeter tout d'un coup sous la protection de Milady Lawrance. Tout seroit conduit alors avec décence ; et peut-être m'épargnerois-je une infinité de mortifications. Mais aussi, dans cette supposition, il faudroit me regarder comme à lui à tout évènement, et passer pour une fille qui brave sa propre famille. Ne dois-je pas attendre à voir quel sera le succès de ma première tentative ? je le dois, sans doute ; et cependant je ne puis en faire aucune, avant que d'être établie dans quelque lieu sûr, et séparée de lui.

Mde. Sorlings m'a communiqué ce matin une lettre qu'elle reçut hier au soir. Elle est de sa sœur Greme ; qui « espérant, dit-elle, « que je lui pardonnerai l'excès de son » zèle si sa sœur juge à propos de me » faire voir sa lettre, souhaite, pour l'inté- » rêt de la noble famille, et même, ose-

» t-elle dire pour le mien, que je me déter-
» mine à rendre *son jeune seigneur* heu-
» reux. » Ce sont ces termes. Elle fonde son empressement sur la réponse qu'il eut la condescendance de lui faire hier, en allant à Windsor. Elle avoit pris, dit-elle, la liberté de lui demander si elle auroit bientôt un compliment à lui faire. Il lui répondit : « Que jamais homme n'avoit eu pour
» une femme la tendresse qu'il avoit pour
» moi, que jamais une femme n'avoit autant
» mérité d'être aimée ; que chaque entre-
» tien qu'il avoit avec moi lui donnoit de
» nouveaux sujets d'admiration, qu'il m'ai-
» moit avec une pureté de sentimens dont
» il ne s'étoit jamais cru capable, et qu'il
» n'auroit pas imaginé qu'une mortelle
» pût lui inspirer jamais, et qu'il me regar-
» doit comme un esprit céleste, comme
» un ange envoyé sur la terre pour sauver
» son ame, et d'autres phrases de cette na-
» ture ; mais qu'il appréhendoit que mon
» consentement à son bonheur, ne fût plus
» éloigné qu'il ne désiroit, et qu'il avoit à
» se plaindre des loix trop sévères que je
» lui avois imposées pour mériter l'hon-
» neur de ma confiance, loix néanmoins
» aussi sacrées pour lui, et que si elles fai-
» soient partie du contrat de notre ma-
» riage, etc. »

Que dois-je dire, ma chère ? que dois-je penser ? Mde. Greme et Mde. Sorlings sont d'honnêtes femmes, et cette lettre

(*)s'accorde avec cette conversation entre M. Lovelace et moi, qui m'a charmée, et qui me charme encore.

Cependant, que se propose-t-il, en laissant échapper l'occasion de me déclarer ses sentimens? Pourquoi faire des plaintes à Mde. Greme, des loix que je lui ai imposées? Ce n'est point un homme timide! Mais j'imprime, dites-vous, un respect qui va jusqu'à la crainte? de la crainte, ma chère! dites-moi donc comment?

Je suis quelquefois impatiente, courroucée, hors de moi de me voir dans la nécessité d'observer la manœuvre de cet esprit subtil ou de cette tête folle; je ne sais quel nom je dois lui donner.

Que je suis sévèrement punie, me dis-je souvent à moi-même, de cette vanité qui m'a fait espérer de servir de modèle aux jeunes personnes de mon sexe! je serai contente aujourd'hui, si mon exemple peut leur servir d'avertissement. A quel sort que le ciel me destine, il ne faut plus compter que je puisse jamais lever la tête entre mes meilleurs amies et mes plus dignes compagnes. C'est une des plus cruelles circonstances du malheur d'une fille imprudente d'accabler de douleur tous ceux dont elle est aimée, et de ne causer

(*) On verra dans la suite, que c'est M. Lovelace lui-même qui a fait écrire cette lettre à Mde. Greme, qui s'y est prêtée dans de bonnes intentions.

de la joie qu'à ses ennemis et à ceux de sa famille. Que cette leçon seroit utile, si l'on prenoit soin de se la rappeler vivement dans la tentation lorsque l'esprit balance sur une démarche douteuse !

Vous ne connoissez pas, ma chère, tout le prix d'un homme vertueux ; et malgré la noblesse de votre ame, vous participez à la foiblesse commune de la nature, en faisant trop peu de cas du bien qui est entre vos mains. Si c'étoit M. Lovelace qui vous rendît des soins, vous ne le traiteriez pas comme vous traitez M. Hickman qui mérite tant d'être mieux traité que lui. Dites, le traiteriez-vous de même ? Vous savez qu'il disoit, en parlant de ma mère : *celui qui souffre beaucoup, s'apprête à beaucoup souffrir* (*). Je m'imagine que M. Hickman apprendroit volontiers le nom de celle qui a fait cette observation. Il auroit peine à croire qu'une personne qui pense si bien, ne tirât pas quelque fruit de sa propre remarque, et il souhaiteroit, sans doute, qu'elle fût en liaison d'amitié avec sa chère Miss Howe.

La douceur n'est assurément pas une qualité méprisable dans l'autre sexe ; autrement, pourquoi formeroit-elle la plus haute perfection où puisse atteindre un homme, originairement exprimée par le

(*) C'étoit Miss Hovve elle-même dans la Lettre X, vol. I.

titre de *gentil-homme* ; et aujourd'ui par celui de *galant homme* ? Un prince peut être indigne d'un si beau titre ; car ce sont les sentimens et les manières, plus que la fortune, la naissance et les dignités, qui forment cet honorable caractère, et qui en constituent l'essence. Sera-t-il dit généralement que la préférence de notre sexe, (comme vous l'avez dit dans une de vos lettres) soit pour les hommes violens, impétueux. (*) Et Miss Howe ne sera-t-elle pas du moins une exception ? Pardon, ma chère, et que votre amitié pour moi n'en souffre pas. Quoique ma fortune soit changée ; mon cœur ne l'est pas, et il ne changera jamais, tant qu'il battra dans le sein de votre

CL. HARLOWE.

LETTRE CXXI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, au soir.

M. Lovelace a vu divers appartemens à Windsor ; mais pas un, dit-il, qui lui ait paru me convenir, et qui réponde à ma description.

Il s'est attaché à suivre mes instructions à la lettre. C'est un assez bon signe. Je suis

(*) Voyez Lettres XLVII et XLVIII, vol. 2.

d'autant plus contente de son exactitude, que c'étoit lui-même qui m'avoit proposé cette ville, et qu'à son retour il paroît le premier à m'en dissuader. En chemin, m'a-t-il dit, il a fait réflexion que Windsor, quoique la proposition fût venue de lui, étoit un mauvais choix ; parce que je cherche la retraite, et que ce lieu est extrêmement renommé et fréquenté. (*)

Je lui ai répondu que si Mde. Sorlings ne me regarde pas comme un embarras dans sa maison, j'y passerois volontiers quelque temps de plus ; à condition qu'il me quitteroit pour se rendre à Londres, ou chez Milord M.... à son choix.

Il commence à croire, m'a-t-il dit, qu'il ne me reste rien à craindre des insultes ou des entreprises de mon frère ; et dans cette idée, si son absence peut servir à me rendre plus tranquille, il est disposé à m'obéir, du moins pour quelques jours. Il m'a renouvelé la proposition de reprendre Hannah. Je lui ai dit que c'étoit mon dessein, et que j'y emploierois votre secours. En effet, je vous prie, ma chère, de faire chercher cette honnête fille. Votre fidelle Robert saura, sans doute, ce qu'elle est devenue. Peut-être lui permettra-t-on de quitter sur le champ la maison où elle est,

(*) Cette conclusion de Miss Clarisse, en faveur de M. Lovelace, est justement ce qu'il avoit espéré. Voyez Lettre CXVI de ce vol.

en lui retranchant un mois de gages, que je lui rembourserai.

M. Lovelace s'est apperçu de l'humeur sérieuse où il m'a trouvée, et de la rougeur de mes yeux. Je venois de répondre à votre dernière lettre. S'il ne s'étoit pas, au retour de son voyage, représenté à moi de la manière la plus respectueuse, et s'il n'eût point ajouté au récit véridique qu'il m'a fait, la disposition qu'il a marquée, dès le premier mot, à s'éloigner de moi, j'étois préparée à lui faire un très-mauvais accueil, quoique nous nous fussions bien quittés le jour de son départ pour Windsor. Vos réflexions m'avoient touchée si vivement que, lorsqu'il a paru, je n'ai pu voir sans indignation le séducteur à qui je dois attribuer les maux que je souffre et tous ceux que j'ai soufferts.

Il m'a fait entendre qu'il avoit reçu une lettre de Miladi Lawrance, et une autre, si j'ai bien compris, d'une des Miss Montaigu. Si ces deux dames y parlent de moi, il est étonnant qu'il ne m'en ait rien communiqué. J'ai bien peur, ma chère, que ses parens ne soient du nombre de ceux qui croient ma démarche téméraire et inexcusable. Il n'est pas bon pour ma réputation que je fasse connoître à personne, pas même à eux, la vérité, et que je n'ai cédé qu'à la surprise et à l'effroi. Peut-être aussi d'un autre côté, me jugeront-ils indigne de leur alliance, si je leur laisse penser que

ma fuite ait été volontaire. Ah ! ma chère, que nos propres réflexions nous causent de peine et d'embarras, à chaque occasion douteuse qui se présente, lorsque la conscience nous reproche un écart de notre devoir.

(¶) Ah ! quel homme, ma chère ! Jamais nous n'avions encore mis tant de chaleur dans nos entretiens. S'il ne s'agit que de disputer de raisons, je vois que je puis lutter avec lui : (*) mais c'est une tête si extravagante, un caractère si peu maniable (lui le réformer !) que j'ai, en vérité, peur de lui.

Sur ma déclaration, que mon repos souffroit de sa présence et de son séjour avec moi, il m'a proposé de nouveau d'aller me mettre sous la protection de Ladi Betty ; m'assurant qu'il n'imaginoit pas pouvoir me laisser long-temps chez Mde. Sorlings, sans exposer ma sûreté. Et comme je refusois ce parti, pour les raisons que je vous ai communiquées dans ma dernière lettre (†), il m'a pressée de former la demande de ma terre.

Il savoit, lui ai-je répondu, que ma ferme résolution étoit de ne jamais avoir de procès avec mon père.

Aussi ne voudrois je, a-t-il dit, vous conseiller ce parti, qu'à la dernière extrê-

(*) Voyez à la Lettre CIII, vol. 3, ce qu'a dit M. Lovelace lui-même.

(†) Voyez Lettre CXIX, de ce vol.

mité. Mais si ma fierté ne pouvoit souffrir aucune espèce d'*obligation* à personne, suivant mon expression ; et si, d'un autre côté, mes parens s'obstinoient à me refuser ce qui m'appartenoit ; il ne voyoit pas trop comment je pourrois maintenir cette fierté, sans me jeter dans des inconvéniens qui lui donneroient beaucoup d'inquiétude et de peine : à moins.... à moins..., a-t-il dit, en hésitant, comme s'il craignoit de s'expliquer.... à moins que je ne me déterminasse au seul moyen que je pouvois prendre pour obtenir la possession de mon bien.

Et quel est-il, Monsieur ?---sûrement il a lu dans mes yeux, lorsqu'il s'insinuoit avec ses timides *à moins*, que je devinois où il en vouloit venir.

Ah ! Madame, est-il possible que vous soyez embarrassée de deviner quel est le moyen ? -- Ils ne disputeroient pas *à un homme* ces droits qu'ils vouloient vous contester *à vous*.

Pourquoi dire *à un homme*, au lieu de dire *à lui :* cependant, à son air, on eût dit qu'il avoit besoin d'être encouragé à s'expliquer.

Ainsi, Monsieur, vous voudriez que je chargeasse un homme de loi : le voudriez-vous ? après ma constante déclaration que je ne plaiderois jamais avec mon papa ?

Non, je ne le voudrois pas, ma très-chère amie, en se saisissant de ma main et

la pressant de ses lèvres.... que dans le cas où vous voudriez me faire votre avocat.

S'il se fût nommé d'abord, je n'aurois pas eu l'affectation de citer un avocat.

Je rougis.... il continua sur le même objet, mais avec une langueur, une froideur telles, qu'il sembloit plus aisé comme plus naturel de l'éviter, que d'y insister.

Plût au ciel qu'il pût, sans risquer de me déplaire!... mais je lui imprimois tant de crainte (lui, si craintif avec moi!) (votre idée ma chère) (*). Et cet homme timide, opprimé par le respect, a laissé tomber ce sujet, en me répétant la proposition, que j'eusse à demander ma terre, ou à charger quelque avocat d'en faire la réclamation, si je ne voulois pas, a-t-il dit, donner ce pouvoir à un mortel plus heureux. Mais il seroit assez à propos, à ce qu'il croyoit, d'informer mes deux exécuteurs testamentaires de l'intention où j'étois de faire valoir mes droits.

Je saurois mieux ce que j'aurois à faire, lui ai-je dit, lorsqu'il seroit éloigné de moi, et que le monde en seroit instruit. Je me flatte, Monsieur, que si mon père vient à me proposer mon retour, et s'engage à ne me jamais parler de Solmes, ni d'aucun autre homme, que de mon consentement; et que moi, de mon côté, j'accepte la condition de ne jamais songer à vous, vous y

(*) Voyez Lettre CX de ce volume.

acquiescerez.

acquiescerez. -- J'étois bien aise d'essayer s'il avoit pour toutes les déclarations que je lui avois faites, comme des conditions que j'exigeois, tout le respect qu'il prétendoit avoir pour quelques-unes.

Il est resté immobile et confondu d'étonnement.

Que répondez-vous, M. Lovelace? Vous savez que toutes vos idées n'ont pour but que mon propre avantage. Sûrement je suis ma maîtresse : sûrement je n'ai pas besoin de vous demander votre permission pour faire les conditions qu'il me plaira pour moi-même, tant que je n'en violerai aucune de celles que je vous ai promises.

Il a toussé deux ou trois fois.... Mais, Madame...., je ne puis, Madame...., je ne puis dire. -- Et il s'est arrêté ; et puis il s'est levé avec vivacité de son siège -- je ne vois que trop, a-t-il dit, la raison pour laquelle on ne peut accepter aucune de mes propositions. A la fin ce sera moi qui serai la victime sacrifiée à votre réconciliation avec votre implacable famille.

Ça toujours été, M. Lovelace, votre procédé respectueux avec moi, de traiter ma famille avec cette liberté. Mais, Monsieur, je vous prie, lorsque vous traitez les autres d'implacables, prenez garde de ne pas mériter vous-même ce reproche.

Il étoit forcé, a-t-il dit, de convenir qu'il n'y avoit pas d'amitié perdue entre ma famille et lui : mais après tout, il n'avoit

pas mérité d'eux, ce qu'ils avoient mérité de lui.

Si l'on vous prend pour juge, vous seul, Monsieur, sans doute ?

Si l'on prend pour juge le monde entier, et vous-même, Madame.

Permettez-moi de vous dire, que si vous les aviez moins bravés, ils ne se seroient pas autant irrités contre vous. Jamais personne n'a ouï dire, qu'un esprit de vengeance déclarée contre la famille d'une jeune personne, fût un bon moyen de lui faire sa cour, ou à elle ou à ses parens.

Enfin, Madame, tout ce que je sais, c'est que leur haine contre moi est telle, que si vous vous déterminez à me sacrifier, il dépend de vous de vous réconcilier avec eux, dès qu'il vous plaira.

Et moi, tout ce que je sais, Monsieur, c'est que si je donne à mon père le pouvoir de refuser qui il voudra, et qu'il veuille s'en contenter ; il sera de mon devoir de lui céder ce pouvoir ; et que remplir une obligation que je me dois à moi-même, ce ne sera violer aucunes de celles où je peux être engagée avec vous.

Votre devoir envers votre capricieux frère, voulez-vous dire sans doute, Madame, et non pas envers votre père ?

Si, dans l'origine, la dispute étoit entre mon frère et moi, assurément, Monsieur, un père est bien le maître de prendre parti pour celui de ses enfans qu'il lui plaît.

Sans doute, Madame -- mais cela ne le met pas à l'abri du blâme qu'il mérite, s'il se déclare pour le parti injuste.

Chacun en jugera différemment, M. Lovelace, de la justice ou de l'injustice de son choix. Vous jugez comme il vous plaît : les autres n'auroient-ils pas la même liberté ? Et qui a le droit de contredire le jugement d'un père dans le sein de sa famille, et sur son propre enfant ?

Je sais, Madame, qu'il n'y a pas moyen d'argumenter avec vous. Mais néanmoins je m'étois flatté d'avoir un peu mérité de vous, du moins assez pour ne pas être la première victime immolée, comme par forme de préliminaire, à la réconciliation.

Vos espérances, Monsieur, auroient été beaucoup mieux fondées, si vous aviez attendu mon consentement pour me faire quitter la maison de mon père.

Toujours, Madame, toujours me remettre devant les yeux le choix que vous auriez voulu faire de cet abominable Solmes.... plutôt que de....

Doucement, M. Lovelace : point tant d'emportement ! Je suis convaincue qu'on n'avoit nulle intention de me marier à ce Solmes, le mercredi.

Je sais que c'est ce qu'ils affectent de publier aujourd'hui, pour se justifier à vos dépens. Tout le monde, Madame, doit vous remercier de vos obligeantes idées, excepté moi.

Je vous demande pardon, M. Lovelace, en lui faisant une révérence, de mon inclination à juger favorablement des intentions de mon père.

Charmante créature, a-t-il dit, quelles graces enchanteresses dans ce que vous venez de dire ! et il a voulu dans une sorte de transport, s'emparer de ma main : mais je l'ai retirée, étant très-mécontente de lui.

J'aurois cru, Madame, que mes souffrances pour vous, pouvoient me donner droit d'espérer quelque faveur de votre part.

Ce que j'ai souffert, Monsieur, de votre caractère impétueux, mis en balance avec ce que vous avez souffert à mon occasion, j'ose humblement le croire, ne me laisse pas beaucoup en arrière avec vous.

Mon dieu, Madame, a-t-il dit en prenant un air ironique, ce que vous avez souffert ! n'est rien, que vous ne puissiez aisément pardonner. Vous n'avez été que prisonnière dans la maison de votre père, afin de mettre votre jugement en réputation.---Vous n'avez eu qu'une innocente et fidèle domestique de chassée de votre service, parce que vous y étiez attachée. ---Vous n'avez eu qu'une suivante confidente de votre sœur établie votre surveillante, avec pleine liberté de vous insulter et de vous vexer de ses insolens propos.

Fort bien, Monsieur.

Vous n'avez eu qu'un insolent de frère

qui s'est donné les airs de vous traiter comme une esclave, et une aussi insolente sœur, qui s'est chargée de vous ruiner dans l'opinion de toute votre famille sous prétexte de vous sauver du danger de tomber dans des mains, qui, si elles sont aussi viles qu'ils ont la bassesse de le dire, ne sont cependant pas de la moitié aussi viles et aussi cruelles que les leurs !

Continuez, Monsieur, si cela vous fait plaisir.

Vous n'avez été que persécutée, dans la vue de vous obliger à donner votre main à une sordide créature, pour qui vous avez déclaré ouvertement votre haine, et que tout le monde méprise. On n'a fait qu'obtenir toutes les dispenses ecclésiastiques, que s'assurer d'un ministre pour la cérémonie, que fixer un jour, et un jour très-prochain, pour la consommer : on n'a fait que porter l'inquisition dans vos papiers pour arrêter vos correspondances, et que vous resserrez encore plus étroitement dans votre prison, jusqu'à l'arrivée du jour décisif, afin de vous ôter tous les moyens d'échapper aux pièges qu'on vous dressoit. Mais tout cela n'est rien : rien que vous ne puissiez aisément pardonner. Vous pouvez bien souhaiter d'avoir soutenu toutes ces épreuves, quelqu'inévitable, quelque forcée qu'en eût été l'issue. Mais l'homme qui, au péril de sa vie, vous a délivrée de toutes ces mortifications, c'est lui qui est la seule personne

à laquelle vous ne puissiez pardonner !

Quoi, vous en restez là, Monsieur! allons continuez donc en si beau chemin. Vous voyez que j'ai la patience de vous écouter.

Je le puis, Madame, et ce que j'ai souffert me fourniroit assez de matière : cependant j'avoue que mes peines ne mériteroient pas d'être citées, si elles devoient finir par obtenir la récompense que j'espèrois !

Allons, Monsieur, vos souffrances, s'il vous plaît.

Recevoir l'affront de me voir interdire la maison de votre père, après qu'on avoit encouragé mes visites, et cela sans aucune raison nouvelle qui pût justifier ce changement et cette interdiction ! forcé de me défendre dans une rencontre que je souhaitois d'éviter, la première que j'aie jamais souhaité d'éviter, et cela, parce que le misérable avec qui j'avois affaire, étoit votre frère.

Le misérable, Monsieur ! et c'est mon frère ! nul homme vivant n'oseroit me tenir ce langage, que l'homme qui est devant mes yeux.

Pardon, Mademoiselle.... Mais combien n'est-il pas indigne d'être votre frère ! Un ressentiment fondé sur une vieille querelle de collège : où tous nos camarades savent qu'il fut l'agresseur ; et qu'il vient réveiller aujourd'hui pour des vues sordides et également injurieuses pour vous et pour moi..... J'ai accordé la vie à un homme, qui ne cherchoit qu'à me l'ôter.

C'est là un trait de votre générosité, Monsieur ; mais non pas de vos souffrances. Parlez un peu plus de ce que vous avez souffert, s'il vous plaît ! J'espère que vous ne vous repentez pas de n'avoir pas égorgé mon frère.

Ma vie privée espionnée par une odieuse inquisition ! mes mœurs et mes principes décriés, tandis que quelques-uns de mes accusateurs ne sont pas eux-mêmes, il s'en faut, exempts de reproche !

C'est là une injurieuse récrimination, Monsieur.

Des espions gagés pour suivre mes démarches ! un d'eux payé pour corrompre la fidélité de mon domestique, et peut-être, qui sait ! pour m'empoisonner à la fin ; si cet honnête garçon n'avoit pas....

Des faits, M. Lovelace, manqueriez-vous de faits dans l'énumération de vos souffrances ? Point de ces *peut-être*, de grace.

Chaque jour nouvelles menaces, nouvelles bravades, mises dans toutes les bouches contre moi ! forcé de ramper caché sous divers déguisemens : de veiller à toutes les heures.....

Et *à toutes sortes de temps aussi* ; je crois, Monsieur.... je me rappelle que c'est là un de vos griefs. A toutes sortes de temps, (*) Monsieur ! et de toutes ces peines ; vous seul, Monsieur, en avez

(*) Voyez Lettre XCVIII, vol. 3.

été l'auteur et la cause, et non pas moi.

Comme un voleur, a-t-il continué, ou comme un vil espion : et pourtant je ne suis pas un homme indigne de leur alliance, quoique je puisse l'être, et que je le sois de leur admirable fille, dont ils sont tous, sans en excepter un seul ; pour le moins aussi indigne que moi. Voilà ; Madame, ce que j'appelle des souffrances, et à juste titre ; si je dois finir par être sacrifié à une imparfaite réconciliation---oui, imparfaite, je le dis : car pouvez-vous espérer de mener une vie qui soit seulement supportable, après ce qui s'est passé, sous le même toît, avec un pareil frère et une pareille sœur ?

O Monsieur, Monsieur : quelles souffrances ont été les vôtres ! et toutes pour l'amour de moi, j'en réponds ! non, je ne pourrai jamais vous en récompenser assez ! ah ! ne songez plus à moi, je vous en conjure. Comment pouvez-vous ne pas perdre patience avec moi ! non, sans doute, ce n'est point votre conduite qui a été la cause de vos peines : ce ne sont point vos bravades répétées ; votre résolution déclarée plus d'une fois, que vous vouliez vous allier à une famille, dont néanmoins vous ne vouliez pas vous abaisser à solliciter l'alliance : ce n'est point, en un mot, cette conduite dont tout le monde vous blâmoit, et dont vous dédaignez de vous justifier.--Si je ne vous avois pas cru traité d'une manière incivile, comme je vous l'ai répété, vous n'au-

riez jamais vu de mes lettres, ni de correspondance avec vous. (*) C'est ce commerce épistolaire qui vous a inspiré une sécurité présomptueuse, et vous avez eu la générosité de braver mes parens encore plus ouvertement qu'auparavant; et c'est ce qui m'a attiré, peut-être avec justice, la disgrace de mon père; sans laquelle le ressentiment particulier de mon frère, et ses vues intéressées, auroient manqué de fondement et d'appui, pour bâtir ses systêmes, en sorte que c'est vous principalement que je dois remercier du traitement que j'ai essuyé depuis, et de tous les articles de votre vaine et ironique énumération, comme vous pouvez ne vous en prendre qu'à vous-même de toutes vos peines, de vos *incroyables* peines. Et si vous avez compté, Monsieur, vous en faire un mérite, daignez avoir la bonté, malgré toute la volubilité de votre éloquence, de renoncer à cette idée, et regardez-moi avec ma réputation perdue, comme la seule souffrante et la seule victime. Car en quoi.... je vous prie, écoutez-moi jusqu'au bout, Monsieur; voyant qu'il alloit m'interrompre. En quoi avez-vous souffert? que dans votre orgueil: votre réputation, n'a pu en pâtir. C'est un soin dont il étoit au-dessous de vous de vous embarrasser. Et si vous n'aviez pas été un homme d'un caractère ingouvernable,

(*) Voyez Lettre XCVIII, vol. 3.

je n'aurois pas été poussée à l'extrêmité que je déplore à présent à toutes les heures ; comme il n'est point d'heure où je ne fasse cette réflexion amère, que je ne devois jamais commencer, ou que je ne devois pas continuer une correspondance avec un homme, qui ne jugeoit pas digne de son attention de justifier sa réputation par considération pour moi, ou de se soumettre à la volonté de mon père pour l'intérêt de ses propres vues, dans un point où le droit de choisir appartient incontestablement à tous les pères.

Tout, sur mon ame, tout se confond ! les ténèbres sont lumière, et la lumière se change en ténèbres ! --- tout sera comme il vous plaira qu'il soit ! ô ma bien-aimée, le charme de mon cœur (saisissant ma main, et la portant, pressée entre ses deux mains, à ses lèvres, dans un transport étrange) prenez, prenez mon ame toute entière : je m'abandonne à vous, pétrissez-la à votre gré : je suis une cire dans vos mains. Donnez-moi votre empreinte, et imprimez-moi un sceau qui me consacre pour jamais à vous. Nous sommes nés l'un pour l'autre : vous pour me rendre heureux, et pour sauver mon ame ? je ne suis qu'erreur et que crime. Je vois tout ce que le devoir m'ordonnoit de faire. Mais, pensez-vous, Mademoiselle, que je puisse consentir de bon gré d'être sacrifié à une réconciliation fatale pour moi, qui me coûtera si cher,

et une perte si irréparable ? Tout, hors ce malheur : je consens à tout : enfermez-moi dans le cercle de vos loix ? prescrivez-moi tout ce que vous voudrez ; promettez en mon nom tout ce qu'il vous plaira promettre.---Mettez un lacet à mon cou, et conduisez-moi, sous la promesse de mon pardon, après une pénitence aussi mortifiante, et une humiliation aussi servile, devant votre père (pourvu seulement que votre frère soit absent) et à ses pieds, j'implorerai son consentement, et je supporterai tout de sa part, à moins qu'il ne me repousse avec mépris, tout, parce qu'il est votre père. Mais renoncer à vous à de froides conditions : que l'enfer me confonde, a dit cet audacieux misérable, si jamais j'en ai ni la volonté ni le pouvoir !

Telles furent ses propres expressions, autant que je peux me les rappeler ; car il étoit agité d'un transport si étrange et si impétueux, que j'en fus réellement effrayée. Je crus qu'il vouloit dévorer ma main : j'aurois voulu me voir à mille lieues de lui.

Je lui dis que je n'approuvois nullement sa violence : qu'il étoit d'un caractère trop emporté, pour me plaire : que j'avois vu, par l'entretien que nous venions d'avoir ensemble, ce que je devois penser de ce respect si vanté pour mes injonctions, et que je prendrois mes mesures en conséquence, comme il ne tarderoit pas à le

voir. Et d'un air où se peignoit une sorte d'effroi, je le pressai sérieusement de se retirer, et de me laisser seule. Il obéit aussitôt, avec une extrême complaisance dans ses manières : mais le visage très-enflammé, et d'un air extrêmement mécontent.

En rassemblant sous mes yeux tout le passé, je vois clairement, que son intention, s'il peut l'empêcher, n'est rien moins que de me laisser la liberté de le refuser ; liberté néanmoins dont je m'étois toujours réservé le droit. Mais il me regarde comme un bien qui lui appartient, en vertu d'une espèce d'obligation bien étrange, c'est-à-dire, parce que je suis partie avec lui contre ma volonté.

D'un autre côté cependant, vous voyez qu'il ne fait qu'effleurer l'article du mariage ; et qu'il ne touche cette corde, que dans les momens où il a excité ou mes ressentimens ou mes craintes : en sorte qu'elles ne peuvent s'évanouir ainsi tout d'un coup : sûrement ce ne peut être un plan formé de sa part.--Et cependant, ce fût ainsi qu'il parut se conduire avec ma sœur, (*) lorsqu'il provoqua son refus, et qu'il accepta si froidement son congé --- mais il n'oseroit pas --- que peut-on affirmer d'un homme si variable ? --- Me voilà de nouveau déroutée, et ne sachant quel jugement porter de lui. Je voudrois de tout mon cœur être affranchie de son pouvoir.

(*) Voyez Lettre III, vol. I.

Il a envoyé par trois fois demander à me voir ; et les deux dernières, dans des termes plus pressans qu'il n'ait jamais fait. Mais je lui ai fait dire, que je voulois finir auparavant ce que j'avois commencé.

Je ne puis dire à quoi je dois me décider sur le changement de demeure. Je voudrois de tout mon cœur rester ici, comme je le lui ai déclaré. L'hôtesse et ses deux filles ne demandent pas mieux; quoique cela ne leur convienne pas autrement, à ce que je présume. Mais je vois qu'il ne me quittera pas, tant que je serai ici, ainsi il faut que je cherche à me loger quelque autre part.

J'ai été long-temps dégoûtée de moi-même : et ce dégoût ne fait qu'augmenter de jour en jour. Mais que je ne perde pas votre estime : si elle m'est enlevée, cette perte mettra le comble à l'infortune de votre amie,

CL. HARLOWE. (b)

LETTRE CXXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

(d) *Dimanche au soir, 16 Avril.*

JE puis vous écrire, quoiqu'il vous soit défendu de correspondre avec moi : dites, ne le puis-je pas ? Ce n'est pas, je crois, une véritable correspondance, quand les lettres ne sont pas répondues.

Je suis dans un étrange embarras sur ce que je dois penser de cet homme. C'est un vrai protée. Je ne puis vous le peindre que sous la forme qu'il prend, à l'instant même où je vous écris. Ne croyez pas, je vous en conjure, que ce soit moi qui change, si je contredis dans une lettre ce que je vous annonçois dans une autre; ni même, si je me contredis dans la même lettre. Car c'est un parfait caméléon. Il est encore plus changeant. On prétend que cet insecte ne peut prendre la couleur rouge ni la blanche : et il n'en est point que cet homme ne puisse se donner. Et quoique le noir paroisse sa couleur naturelle, il ne s'en est pas moins donné des peines infinies pour me persuader qu'il étoit toujours blanc comme la neige.

Mais vous jugerez de son caractère, à fur et à mesure des traits que je vous ferai passer. Seulement, si je vous semble quelquefois trop crédule, je vous demande en grace de me redresser. Car vous êtes le témoin observateur, comme vous me l'avez dit dans une de vos lettres. (*) Plût au ciel que ce ne fût pas moi qui tinsse la partie ! Car je crois, tout considéré, qu'elle est désespérée et perdue pour moi.

Avant que j'eusse pu finir la dernière lettre que je vous ai écrite, il a envoyé

(*) Voyez Lettre X, vol. 1, et Lettre LXXXI, vol. 3.

deux fois demander à être reçu. Je lui ai fait répondre, que je le verrois à mes heures; que je ne voulois être ni dérangée, ni commandée.

En songeant à la manière dont nous nous étions quittés, et à celle dont je différois de lui donner *audience :* car c'est le mot dont il qualifie nos entretiens, je m'attendois à le trouver d'assez mauvaise humeur, au moment où je le reçus; et vous pourrez juger par ce que j'ai écrit, que moi je n'étois pas trop contente. Cependant mon humeur s'évanouit bientôt, lorsque je vis son entrée on ne peut pas plus humble, et qu'il m'eût dit le sujet qni l'amenoit. J'ai reçu, Mademoiselle, une lettre de Milady Betty Lawrance, et une autre de ma cousine Charlotte : mais je vous en parlerai tout-à-l'heure. Mon objet en ce moment est de vous faire mes humbles aveux sur la dernière conversation que nous avons eue ensemble.

Je gardois le silence, fort curieuse de voir où il en vouloit venir.

Je suis une bien malheureuse créature, a-t-il repris : malheureuse par l'étrange vivacité de mon caractère que je ne peux venir à bout de vaincre : elle m'attire toujours des humiliations que je mérite bien : mais il est encore plus louable de faire l'aveu de mes écarts, que de persister à les soutenir, lorsque je suis convaincu de mes torts.

Je continuois de garder le silence.

J'ai réfléchi à la proposition que vous m'avez faite, Mademoiselle, d'acquiescer à tout ce que vous jugeriez à propos d'accorder et de promettre, pour parvenir à vous réconcilier avec vos parens.

Fort bien, Monsieur :

Et je trouve que tout est justice et raison de votre côté, tandis que du mien, tout est impatience et légèreté.

Je fixois sur lui, comme vous pouvez croire, des regards pleins d'étonnement. --- Et d'où vient, Monsieur, ce changement si subit ?

Je suis si pleinement convaincu que vous ne pouvez manquer d'avoir le droit et la raison pour vous dans tout ce que vous jugez convenable d'exiger, que désormais je me défierai de moi-même ; et s'il m'est possible, dans les occasions où je ne serois pas de votre avis, je prendrai une heure pour me recueillir, avant de me livrer à cette violente impatience, que la contradiction, faute d'y avoir été accoutumé, ne manque jamais de me donner.

Tout cela est à merveille, Monsieur : mais à quoi tend ce préambule ?

Le voici, Mademoiselle. Quand je suis venu à considérer ce que vous aviez proposé par rapport aux conditions de la réconciliation entre vos parens et vous, et à me rappeler, que vous vous étiez toujours réservé le droit de m'accepter ou de me

rejeter, selon que je meriterois l'un ou l'autre par ma conduite ; j'ai reconnu clairement que c'étoit plutôt de votre part une condescendance, qui vous faisoit me demander mon consentement à ces conditions, qu'une loi nouvelle qui me fût imposée. Et maintenant, Mademoiselle, je vous demande pardon de mon emportement. Je suis tout prêt à consentir à tout ce que vous trouverez nécessaire pour vous réconciler avec votre famille, et à tout ce qui vous mettra à portée de m'honorer de l'accomplissement de votre promesse conditionnelle en ma faveur : et si j'ai le malheur de vous perdre, quelque insupportable que soit pour moi cette pensée, cependant comme ce ne sera jamais que ma propre faute, c'est à moi seule que je devrai m'en prendre.

Qu'en pensez-vous, ma chère Miss Howe ? croyez-vous qu'il puisse avoir quelque vue cachée ! Pour moi, je n'en puis deviner aucune ; et j'ai cru que le plus à propos étoit, en le voyant s'expliquer si ouvertement de ne marquer aucun doute de la franchise de son aveu, et de l'accepter comme sincère.

Il m'a lu ensuite une partie de la lettre de Milady Betty, en passant le commencement, qui étoit, dit-il, un peu trop sévère contre lui pour m'être communiqué; et je crois, à en juger par le style, que le reste de la lettre étoit sur un ton de réprimande et de leçon.

Il est bien clair, lui ai-je dit, qu'il avoit bien des reproches à se faire, puisqu'aucun de ses parens ne pouvoit lui écrire, sans y mêler leur censure pour quelque mauvaise action de sa part.

Et il est aussi clair, m'a-t-il répondu, ma très-chère demoiselle, que vous, qui n'avez aucune connoissance de ces fautes, que par soupçon, vous êtes également prête à me condamner. La charité ne vous portera-t-elle pas à conclure, que leurs accusations ne sont pas mieux fondées? Et que mon plus grand tort est d'avoir trop négligé le soin de ma réputation, et d'avoir mis trop d'insouciance à me justifier, lorsqu'elle étoit calomniée? Et c'est la vérité, je vous l'assure. (b)

Milady Lawrance, dans sa lettre, s'exprime par rapport à moi, de la manière la plus obligeante. « Elle l'exhorte à tenir » une conduite qui puisse m'engager à le » rendre bientôt heureux. Elle me fait ses » complimens avec une vive impatience, » dit-elle, d'embrasser en qualité de nièce, » une personne si vantée; c'est sa trop flat- » teuse expression. Elle se croira honorée » de m'obliger; elle espère que je voudrai » bien ne pas différer trop long-temps la » cérémonie, parce que cette heureuse » conclusion sera pour elle, pour Milord » M. . . . .et pour Milady Sadleir, un sûr » garant du mérite et des bonnes disposi- » tions de leur neveu.

» Elle assure qu'elle a toujours pris un » vif intérêt aux peines que j'ai essuyées à » son occasion, qu'il seroit le plus ingrat » de tous les hommes, s'il ne s'efforçoit pas » de m'en dédommager; qu'elle regarde » comme un devoir, pour toute leur fa- » mille, de suppléer à la mienne, dans la » perte que j'ai faite de ses bonnes graces; » et que de sa part, elle ne me laissera » rien à désirer. Le traitement qu'il a reçu » de mes proches, seroit beaucoup plus » surprenant, lui fait-elle observer, sur- » tout avec tous les avantages qu'il possède » du côté de la nature et de la fortune, s'il » ne falloit l'attribuer à sa propre négli- » gence, à la légèreté de sa conduite; » mais à présent, qu'il est le maître d'éta- » blir à jamais son caractère, elle se flatte » qu'il convaincra les Harlowes, qu'ils » avoient jugé plus mal de lui, qu'il ne le » mérite; ce qu'elle demande au ciel, » pour son honneur et pour l'honneur de » *leur maison*; tel est encore son mot » emphatique. Enfin elle souhaite d'être » informée de notre mariage, immédia- » tement après la cérémonie, pour être » des premières, comme elle sera des plus » ardentes, à m'en féliciter. »

Mais elle ne m'invite pas directement à me rendre chez elle avant la célébration; quoique j'eusse pu m'y attendre après ce qu'il m'avoit dit.

Il m'a fait lire ensuite une partie de la

seconde lettre, où Miss Montaigu le félicite « de l'honneur d'avoir obtenu la *con-* » *fiance d'une si admirable personne.* » Tels sont ses termes. *Ma confiance*, chère Miss Howe! Personne au monde, comme vous le dites bien, n'en prendra une autre opinion, quand je publierois la vérité, vous voyez que Miss Montaigu, et toute sa famille, sans doute, juge du moins ma démarche fort extraordinaire. « Elle sou- » haite aussi que la cérémonie soit bientôt » célébrée, et qu'elle puisse saluer bien- » tôt sa nouvelle cousine chez M. Hall. Et » c'est le vœu, dit-elle, de Milord M..., » de ses tantes, de sa sœur; et de tous » ceux qui veulent du bien à leur famille. » Après cet heureux jour, elle se propose » de se rendre auprès de moi, pour grossir, » dit-elle mon cortège chez M. Hall, si » Milord continue d'être aussi mal de sa » goutte qu'il l'est à présent : mais que » Milord m'y conduira lui-même, s'il est » un peu mieux. Ensuite il nous cédera un » de ses trois châteaux, où nous serons » libres de nous établir, si nous n'avons » pas d'autres vues. »

Cette jeune Lady ne dit rien pour s'excuser de ne s'être pas trouvée sur ma route, où à St. Albans, comme il me l'avoit fait espérer. Cependant, elle parle d'une indisposition qu'elle a eue. Il m'avoit dit aussi que Milord M... étoit attaqué de la goutte; ce qui se trouve confirmé par la lettre de

sa cousine. Mais pourquoi cet étrange homme ne m'a-t-il pas fait voir ces deux lettres hier au soir ? a-t-il donc craint de me faire trop de plaisir ? (*)

LETTRE CXXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

VOUS pouvez croire, ma chère, que ces deux lettres ont servi à faire sa paix avec moi. Il a vu ma satisfaction sur mon visage, et il s'en est applaudi. Mais je ne cesse pas d'être surprise qu'il ne m'ait pas fait cette confidence dès hier au soir. (†)

Il m'a pressée de me rendre directement chez Milady Lawrance, sur la foi des sentimens que cette dame exprime dans sa lettre. Mais quand je n'aurois plus aucune espérance de réconciliation avec mes parens, tentative que mon devoir m'oblige de faire, quand même il n'y auroit aucune apparence de succès, comment suivre ce conseil, lui ai-je dit, lorsque je n'ai reçu d'elle aucune invitation particulière ?

Il croit pouvoir m'assurer que le silence de sa tante vient du doute que son invita-

(*) Ici finit le second volume de l'édition angloise.

(†) Le lecteur verra la raison qu'en donne Miss Howe, à la Lettre CXXVI.

tion fût acceptée ; sans quoi, elle me la feroit avec le plus grand empressement du monde.

Ce doute même, lui ai-je répondu, suffisoit pour m'arrêter. Sa tante, qui connoît si bien les loix de la véritable décence, m'apprenoit, que par ce doute, qu'il y auroit de l'indiscrétion de ma part à accepter de son invitation, et beaucoup plus à ne pas l'attendre. D'ailleurs, Monsieur, grace à vos arrangemens, je n'ai pas un seul habit avec lequel je puisse me présenter nulle part.

Oh ! m'a-t-il dit, j'étois assez bien pour paroître à la cour même, si l'on en exceptoit les pierreries et la grande parure, et j'y porterois la plus aimable figure (il devoit dire, la plus extraordinaire.) L'élégance de mon habillement l'étonnoit. Il ne comprenoit pas par quel art je paroissois avec autant d'avantage, que si j'avois changé de parure tous les jours ; et puis, ses cousines Montaigu me fourniroient tout ce qui me manque à présent : il alloit en écrire à Miss Charlotte, si je lui en accordois la permission.

Me prenez-vous, lui ai-je dit, pour le geai de la fable ? Voudriez-vous que j'empruntasse des habits, pour rendre visite à ceux qui me les auroient prêtés ? assurément, M. Lovelace, vous me croyez beaucoup de bassesse, ou bien de l'assurance.

Aimois-je mieux me rendre à Londres,

pour quelques jours seulement, et pour y acheter des étoffes ?

Peut-être, si ce n'etoit pas à vos dépens, lui ai-je répondu d'un ton de colère.

Vous concevez, ma chère, que mon ressentiment des artifices qui m'ont forcée à la fuite, ne lui paroîtroit pas sérieux, si je ne lui marquois pas dans l'occasion, un chagrin réel de l'état auquel il m'a réduite. Entre des coupables, il est difficile d'éviter les récriminations.

Il souhaitoit pouvoir seulement pénétrer mes désirs. Cette connoissance serviroit à diriger toutes ses propositions. Il feroit ses délices d'exécuter toutes mes volontés.

Le plus ardent de mes désirs, Monsieur, est de vous voir me quitter sur le champ. Faut-il vous le répéter sans cesse ?

Dans tout autre lieu que celui où j'étois, il juroit de m'obéir, si j'insistois sur ce point. Mais le parti qui lui sembloit infiniment préférable, à l'exception d'un seul, auquel il n'osoit toucher qu'en passant, étoit, de faire valoir mes droits ; parce qu'étant libre alors de recevoir ou de refuser ses visites, comme je le jugerois à propos, et le réduisant au simple commerce de lettres, je ferois connoître à tout le monde, que dans ce que j'avois fait, je n'avois pensé qu'à me rendre justice à moi-même.

Combien de fois encore faudra-t-il vous répéter, Monsieur, que je ne veux point de procès avec mon père ? Croyez-vous

que ma triste situation puisse changer quelque chose à mes principes, du moins tant que j'aurai le pouvoir de les observer et de suivre mon devoir ? Comment pourrois-je obtenir la possession de ma terre, sans employer les formalités de la justice, et sans l'assistance de mes curateurs ? L'un des deux sera contre moi. L'autre est absent. Quand je serois disposée à prendre quelques mesures de ce genre, il faudroit du temps pour en voir l'issue ; et ce qui m'est nécessaire à présent, c'est l'indépendance, c'est votre départ immédiat.

Il m'a protesté, avec serment, que par divers raisons qu'il m'avoit représentées, il ne croyoit pas qu'il y eût de sûreté à me laisser seule. Il me prioit de songer à quelque lieu que je puisse agréer. Mais il prenoit la liberté de me dire, qu'il se flattoit de n'avoir pas mérité, par sa conduite, cette ardeur que je montrois à le voir éloigné ; d'autant plus qu'assurément j'apportois assez de soin à lui fermer éternellement ma porte ; quoiqu'il pût m'assurer, qu'il ne m'avoit j'amais quittée sans se sentir meilleure, et sans une résolution de se confirmer dans ces sentimens par mon exemple.

Des soins à vous fermer éternellement ma porte ? ai-je répété. J'espère, Monsieur, que vous ne vous croyez pas en droit de vous plaindre, si je prétends qu'on ne me trouble pas dans ma retraite.

J'espère

père que toute novice que vous m'avez trouvée dans un point capital, vous ne me croyez pas assez foible pour être avide des occasions d'entendre vos beaux discours, sur-tout lorsqu'il n'y a point de nouvel incident qui m'oblige de recevoir vos trop fréquentes visites ; j'espère que vous ne croyez pas non plus qu'il soit nécessaire de m'interrompre à tous momens, comme si j'avois besoin de vos protestations continuelles, pour me fier à votre honneur.

Il a paru un peu déconcerté.

Vous n'ignorez pas, M. Lovelace, ai-je continué, pourquoi je presse si sérieusement votre absence. C'est pour faire connoître au public que je suis indépendante de vous, et dans l'espérance que cette opinion me fera trouver moins de difficulté à entamer un traité de réconciliation avec mes parens. J'ajouterai, pour vous rendre moins difficile sur les conditions de cette réconciliation désirée, qu'ayant le bonheur d'être si bien dans l'esprit de vos proches, je consens volontiers à vous instruire, de temps à autre, par lettres, de chaque pas que je ferai, et de toutes les ouvertures que je puis recevoir ; sans aucune intention néanmoins de me lier par cette complaisance, dans mes démarches et dans mes résolutions. Ma famille sait que le testament de mon grand-père m'autorise à disposer de ma terre et de ses autres libéralités envers moi, d'une manière qui peut

leur être désagréable, quoique je n'en aie pas la disposition absolue pour l'aliéner de la famille. Cette considération pourra m'attirer quelques égards de leur part, lorsque la chaleur de leur ressentiment sera refroidie, et qu'ils ne douteront plus de mon indépendance.

Adorable raisonnement ! Il pouvoit me protester que l'assurance que je lui avois déja donnée combloit tous ses désirs. C'étoit même plus qu'il ne pouvoit demander. Quelle félicité d'avoir une femme pleine d'honneur et de générosité sur laquelle on pouvoit entièrement se reposer ! et si le ciel, à son entrée dans le monde, lui en eût fait trouver une de ce caractère, il n'auroit pu manquer d'être un homme parfaitement vertueux. Mais il espéroit que le passé même tourneroit à son avantage, parce que, dans cette supposition, ses parens l'ayant toujours pressé de se marier avant qu'il eût l'honneur de me connoître, il auroit manqué le bonheur qu'il avoit devant les yeux : et comme il n'avoit pas été aussi méchant que ses ennemis se plaisoient à le publier, il se flattoit que le mérite du repentir vaudroit presque celui de l'innocence.

(¶) Beau principe, belle espérance de libertin ; et qui n'est, je le crains, que trop encouragée, ma chère, par la plupart des femmes.

Cela donna lieu à une ou deux ques-

tions plus sérieuses ; vous jugerez par-là combien un libertin est étranger à toute pratique de pénitence et de piété.

Je lui demandai s'il savoit que ce qu'il avoit dit faisoit allusion à une sentence qui se trouvoit dans le plus parfait des livres : *Qu'il y avoit plus de joie dans le ciel...*

Il me coupa la parole, et acheva : *pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence* (*).

Oui, Mademoiselle, ajouta-t-il, j'y ai songé aussi-tôt dans le moment, mais pas auparavant. J'ai lu l'histoire de l'enfant prodigue, je puis vous l'assurer : et quelque jour lorsque je serai fixé, comme j'espère l'être, je composerai un drame sur ce sujet ; son histoire m'est quelquefois revenue dans la tête, et vous ne serez que trop prompte, peut-être, à me trouver assez propre pour traiter ce sujet.

Il y a si peu de temps que vous vous êtes mépris sur un mot, dont vous devez être parfaitement instruit, avant de pouvoir vous flatter de posséder à fond un pareil sujet, que je suis vraiment étonnée qu'avec tant d'ignorance là-dessus, vous puissiez avoir la moindre connoissance de l'écriture (**).

(*) St. Luc, XV. 7. La parabole roule sur 99 brebis et non sur l'enfant prodigue, comme le croit, par erreur, M. Lovelace.

(**) Voyez Lettre CXV de ce volume sur le mot *Grace*.

Oh, Mademoiselle, j'ai lu la Bible comme un beau morceau de l'histoire ancienne: mais sur mon salut éternel, je me sentois, il y a quelques années, si troublé, si mécontent de moi-même, quand il m'arrivoit d'en rencontrer quelques passages, que j'étois forcé de recourir à la musique, ou de me jeter dans la société, pour me distraire.

Que vous êtes à plaindre, m'écriai-je, en levant les yeux et les mains vers le ciel.....

Vos menaces foudroyantes fondent si brusquement sur moi, avec si peu de ménagement et de cérémonie, pourrois-je dire, sans même être adoucies par la formule, *permettez, mes très-chers frères*, qu'emploie le plus grossier prédicant de Londres, qu'elles vous renversent un homme de cheval, et le cheval aussi, comme fut autrefois renversé St. Paul. Voilà encore une allusion tirée de l'écriture, Mademoiselle: en un mot, c'est un éclair de lumière, trop éblouissant pour mes foibles yeux, comme le fut celui qui le foudroya.

Eh! quoi, Monsieur, faudra-t-il donc employer les complimens et le cérémonial pour vous parler pénitence et vous exhorter à votre salut? Mais, dites-moi, M. Lovelace, avez-vous quelque idée dans l'esprit, quand vous jurez aussi souvent qu'il vous arrive de le faire, *par votre ame*,

ou que vous confirmez une protestation par serment, *comme j'espère être sauvé* ?

O ma chère ame ! en se levant de son siège, changeons de sujet.

Pourquoi donc, Monsieur ? je ne fais donc pas assez de cérémonies avec vous ?

Très-chère Clarisse ! grace pour le moment. Je ne fais que commencer mon noviciat. Il faut poser vos fondemens pierre par pierre. Vous nuirez vous-même au progrès de la bonne œuvre que vous voulez opérer, si vous m'accablez tout d'un coup sous la masse d'une charge trop pesante.

Que le ciel ait pitié de lui, dis-je en moi-même ! quel étrange caractère est un libertin ! Et moi, quelle imprudente je suis, moi qui ai hasardé ce que j'ai hasardé avec un pareil homme ! -- Quelle tâche devant moi, si je conserve l'espérance de convertir ce sauvage ! oui, un homme pire qu'un sauvage : car un homme qui fait le mal les yeux ouverts et contre la conviction de sa conscience, est mille fois plus désespéré par les lumières même qu'il a, mille fois plus difficile à convertir qu'un homme qui n'a jamais eu ni connoissances ni lumières.

Je me sentois à la fois pleine de dégoût et de pitié pour lui : et n'ayant encore posé que quelques pierres de l'édifice, pour suivre sa métaphore, et encore assez mal cimentées, je me sentis aussi disposée que l'étourdi, à passer à un autre sujet,

comme il m'en avoit priée, à un autre sujet qui me touchoit encore de plus près dans l'incertitude de ma position. (b)

Je lui ai dit que je comptois donc sur son consentement, pour ce qu'il paroissoit approuver, et que je me croyois sûre de son départ. Ensuite je lui ai demandé ce qu'il pensoit réellement de ma situation, et quel conseil il me donneroit dans le calme de son esprit. Il devoit juger, lui ai-je dit, que je n'étois pas peu embarrassée. Londres étoit un lieu tout-à-fait étranger pour moi. J'étois sans guide, sans protection actuellement. Lui-même, il devoit me permettre de lui dire, qu'il lui manquoit bien des choses, sinon pour la connoissance, du moins pour la pratique de quantité de bienséances, qui devoient toujours se rencontrer dans un homme de naissance et d'éducation.

Il se regarde, à ce que je vois, comme un homme d'une politesse achevée; et son amour-propre est blessé qu'on en puisse juger autrement.--J'en suis bien fâché, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, en pressant ses lèvres. Un homme d'éducation, un homme poli, souffrez que je le dise, (et son visage a pris plus de couleur) est pour vous le cygne noir; et bien plus rare que pour toutes les femmes que j'ai connues jusqu'aujourd'hui.

C'est un malheur pour vous, M. Lovelace, aussi bien que pour moi à présent.

Je suis persuadée qu'avec du discernement, il n'y a point de femme qui, vous connoissant comme je fais à présent (je voulois mortifier un orgueil qui, j'en suis sûre, le mérite), ne juge comme moi, que votre politesse n'est ni régulière, ni constante. Elle n'a point l'air d'une habitude. Elle s'exerce par accès et par saillies, elle ne coule pas de vous naturellement et de source : vous avez besoin d'y être souvent rappelé.

Ciel ! Ciel ! que je suis à plaindre !--Il ne s'est défendu qu'avec cet air léger de pitié pour lui-même, mêlé de ressentiment.

J'ai continué : en vérité, Monsieur, vous n'êtes point un homme aussi accompli, qu'on devoit l'attendre de vos talens et des facilités que vous avez eues pour les cultiver. Vous n'êtes en effet qu'un novice sur mille choses qu'un homme bien né doit savoir.

LETTRE CXXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Continuation du même récit.

COMME c'étoit lui-même qui avoit amené ce sujet dans notre conversation, et que j'étois choquée de la légèreté avec laquelle il le traitoit, j'allois continuer de lui dire

encore plus franchement ma pensée ; mais il m'a interrompue.

Chère, chère Clarisse, épargnez-moi. Mon regret est extrême d'avoir vécu inutilement, et perdu mes jours jusqu'à présent. Mais convenez que vous ne vous seriez pas écartée d'un sujet plus agréable et bien plus conforme, j'ose le dire, à notre situation, si vous n'aviez pris un plaisir trop cruel à mortifier un homme, qui méritoit d'autant moins d'être humilié, qu'il a paru jusqu'ici devant vous, avec trop de défiance de son propre mérite, pour avoir osé vous ouvrir librement son ame. Ayez la bonté de revenir au sujet où nous étions, et dans un autre temps, j'embrasserai volontiers ma correction, de la seule bouche du monde, de qui je puisse la recevoir avec joie.

Vous parlez souvent de réforme, M. Lovelace, et c'est faire l'aveu de vos erreurs : mais je vois que vous recevez fort mal des reproches auxquels vous craignez peut-être assez peu de donner occasion. Je suis bien éloignée de prendre plaisir à vous trouver des défauts. Dans la situation où je suis, il seroit à souhaiter pour vous et pour moi, que je n'eusse à faire que votre éloge. Mais des défauts d'une nature à affecter l'ame la moins délicate, sont trop graves, pour que je les passe sous silence, lorsque je souhaite qu'on me croie sérieusement attachée à mes propres devoirs.

J'admire votre délicatesse, Mademoiselle, encore en m'interrompant. (¶) Quoique j'en souffre, je ne voudrois pas que vous en eussiez moins ; non, en vérité, je ne le désire pas, plus j'y réfléchis. (♭) C'est une délicatesse d'ange, qui vous élève au-dessus de mon sexe et même au-dessus du vôtre : comme elle vous est naturelle, elle ne vous paroît pas extraordinaire. Mais la terre n'offre rien qui en approche, m'a dit le flatteur. -- Dans quelle compagnie a-t-il vécu ?

Mais reprenons notre premier sujet : vous m'avez fait la grace de me demander mon conseil, je ne désire que de vous rendre votre tranquillité, de vous voir fixée à votre gré, votre fidelle Hannah près de vous, votre réconciliation heureusement commencée et en bon train. Je vais prendre la liberté de vous proposer différentes ouvertures, dans l'espérance qu'il s'en trouvera quelqu'une de votre goût.

J'irai trouver Mde. Howe, ou Miss Howe, ou tout autre qu'il vous plaira de nommer, et je m'efforcerai de les engager à vous recevoir dans leur maison (*).

(*) Le lecteur se souvient sans doute que M. Lovelace a pris soin d'enlever à Clarisse la protection de Mde. Howe. Voyez Lettre XXXI, vol 1. On peut voir dans sa Lettre ci-après CXXV, le récit qu'il répète de ses artifices, et la joie triomphante qu'il ressent de tromper deux filles aussi vigilantes que Clarisse et Miss Howe.

Auriez-vous plus de penchant à vous rendre à Florence auprès de M. Morden votre cousin et votre curateur ? Je vous offre des occasions pour ce voyage ; soit par mer jusqu'à Livourne, soit par terre, en traversant la France. Peut-être engagerai-je quelque Dame de ma famille à vous accompagner. Miss Charlotte, ou Miss Patty, saisiront volontiers l'occasion de voir la France et l'Italie. Pour moi, je ne vous servirai que d'escorte, déguisé, si vous le souhaitez; couvert même de votre livrée, afin que votre délicatesse ne soit pas blessée de me voir à votre suite.

Je lui ai dit que ces projets demandoient un peu de réflexion ; mais qu'ayant écrit à ma sœur et à ma tante Hervey, j'espérois en recevoir, au moins de ma tante, quelque réponse, qui pourroit servir à me déterminer ; qu'en attendant, s'il vouloit se retirer, j'examinerois particulièrement la proposition qui regardoit M. Morden ; et si je la goûtois assez pour la communiquer à Miss Howe et lui en demander son avis, il seroit informé de mes résolutions dans l'espace d'une heure.

Il est sorti respectueusement. Etant revenu une heure après, je lui ai dit qu'il me paroissoit inutile de vous consulter ; que le retour de M. Morden ne pouvoit être éloigné ; que dans la supposition même de mon départ pour l'Italie, je ne souffrirois point qu'il m'accompagnât sous aucune

forme ; qu'il y avoit peu d'apparence que l'une ou l'autre de ses deux cousines fût disposée à m'honorer de sa compagnie ; et que d'ailleurs, ce seroit la même chose, aux yeux du monde, que s'il m'accompagnoit lui-même.

Cette réponse nous a conduits à une autre conversation, qui fera le sujet de ma première lettre.

LETTRE CXXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

M. Lovelace m'a dit, que dans l'incertitude si j'accepterois sa proposition sur le voyage d'Italie, il s'étoit forcé d'imaginer quelqu'autre expédient, qui fût capable de me plaire, et de me convaincre du moins qu'il préféroit ma satisfaction à la sienne. Alors il s'est offert à partir lui-même, pour chercher Hannah, et me l'amener immédiatement. Comme j'ai refusé les deux jeunes Sorlings, il souhaiteroit ardemment dit-il, de voir près de moi une servante, à laquelle je pusse accorder ma confiance. Je lui ai répondu que vous auriez la bonté de faire chercher Hannah, et de me l'envoyer aussi-tôt qu'il seroit possible.

Il pouvoit arriver, m'a-t-il dit, qu'elle fût arrêtée par quelque obstacle. Seroit-il si mal de se rendre chez Miss Howe, pour

la prier, dans l'intervalle, de me prêter sa femme-de-chambre ? Je lui ai fait entendre, que le mécontentement de votre mère depuis la démarche que j'ai hasardée et qu'elle croit volontaire, m'a privée de tous les secours visibles que je pouvois attendre de votre amitié.

Il a paru surpris que Mde. Howe, qui parloit de moi avec tant d'admiration, et sur laquelle on supposoit tant d'influence à sa fille, et une influence si méritée, pût conserver tant de mécontentement contre moi. Je souhaitois fort que le même homme qui s'étoit donné tant de peines pour enflammer les passions de mon père et de mes oncles, ne se trouvât pas encore au fond de cet odieux mystère.

Je craignois en effet, lui ai-je dit, que ce ne fût l'ouvrage de mon frère. Autrement mon oncle Antonin, j'ose le dire, ne se seroit pas tant agité, pour prévenir Mde. Howe contre moi, comme j'apprenois qu'il l'avoit fait.

Puisque mon dessein n'étoit pas de rendre visite à ses tantes, il m'a demandé si je voulois recevoir celle de sa cousine Charlotte Montaigu, et prendre une servante de sa main.

Cette proposition, lui ai-je dit, n'étoit point à rejeter. Mais j'étois bien aise auparavant de voir si mes parens m'enverroient mes habits, pour n'avoir pas, aux yeux des siens, l'air d'une étourdie et d'une fugitive.

Si je le jugeois à propos, il feroit un second voyage à Windsor, où ses recherches seroient encore plus exactes parmi les chanoines, et dans les plus honnêtes maisons de la ville. Je lui ai demandé si ses objections contre la publicité de ce lieu n'avoient pas toujours la même force.

Je me souviens, ma chère, que dans une de vos lettres, vous m'avez vanté Londres comme la plus sûre de toutes les retraites (*). Je lui ai dit que ses prétextes pour ne me pas laisser seule ici, me faisoient assez connoître que ce n'étoit pas son dessein; que d'après la parole qu'il m'avoit donnée de s'éloigner et de me laisser à ma liberté, lorsque je serai dans un autre lieu, sans compter que sa présence rend ici mon logement fort incommode, je n'aurois pas d'éloignement pour le séjour de Londres, si j'avois quelque connoissance dans cette grande ville. Comme il m'a proposé plusieurs fois Londres, je m'attendois qu'il embrasseroit avidement cette nouvelle ouverture. Mais je ne l'ai pas vu empressé à la saisir. Cependant ses yeux m'ont paru l'approuver. -- Nous sommes tous deux grands observateurs des yeux l'un de l'autre. En vérité, il semble que nous nous redoutions tous deux.

Il m'a fait ensuite une proposition fort agréable; celle d'inviter Mde. Norton à

(*) Voyez Lettre LXXXI, vol. 3.

se rendre auprès de moi. Mes yeux, m'a-t-il dit aussi-tôt, lui apprenoient enfin qu'il avoit trouvé l'heureux expédient qui pouvoit répondre à nos désirs communs. Pourquoi, a-t-il dit, n'y ai-je pas pensé plutôt ? et saisissant ma main, écrirai-je, Mademoiselle ? ferai-je partir quelqu'un ? Irai-je, moi-même, vous chercher cette excellente femme ?

Après un peu de réflexion, je lui ai dit qu'il ne pouvoit en effet rien me proposer de plus agréable ; mais que j'appréhendois de jeter ma bonne Norton dans des difficultés qu'elle auroit peine à vaincre ; que cette femme si prudente, auroit l'air de se déclarer pour une fille fugitive, contre l'autorité de ses parens ; et que le parti qu'elle prendroit de me suivre lui feroit perdre la protection et le secours de ma mère, sans qu'il fût en mon pouvoir de l'en dédommager.

Ah ! chère Clarisse, s'est-il écrié assez généreusement, que cet obstacle ne vous arrête point ! Je ferai pour cette bonne femme, tout ce que vous souhaiteriez de faire pour vous-même : souffrez que je l'aille chercher.

Plus froidement peut-être que sa générosité ne le méritoit, je lui ai répondu qu'il étoit impossible que je ne reçusse pas bientôt quelques nouvelles de mes parens ; que dans l'intervalle, je ne voulois perdre personne dans leur esprit, sur-tout Mde.

Norton, dont la médiation et le crédit pouvoient m'être utiles auprès de ma mère, si elle restoit dans un état de neutralité; que d'ailleurs cette vertueuse femme, qui avoit le cœur au-dessus de sa fortune, manqueroit plutôt du nécessaire, que d'accepter indiscrètement les libéralités d'autrui.

Indiscrètement! a-t-il répliqué. Le mérite n'a-t-il pas droit à tous bienfaits qu'il peut recevoir? Mde. Norton est une si honnête femme, que je me croirai redevable moi-même à sa bonté, si elle m'accorde la satisfaction de l'obliger, quand elle ne l'augmenteroit pas infiniment par l'occasion qu'elle me donnera de contribuer à la vôtre.

Comment un homme qui pense si bien, peut-il s'être laissé dépraver assez par de mauvaises habitudes, pour avoir avili ses talens par ses actions? N'y a-t-il donc, me suis-je dit alors, aucun moyen de compter sur l'espérance dont il m'avoit fait tout récemment luire un premier rayon, que le bon exemple, qu'il m'appartient de lui donner pour notre intérêt commun, puisse opérer un changement dans lequel nous trouverions tous deux notre avantage?

Permettez, Monsieur, ai-je repris, que j'admire le singulier mêlange qui règne dans vos sentimens. Il doit vous en avoir coûté bien des peines pour étouffer tant de bons mouvemens, tant d'excellentes

réflexions, lorsqu'elles se sont élevées dans votre esprit ; ou la légèreté doit avoir merveilleusement prévalu dans votre caractère.--Mais pour revenir à notre sujet, je ne vois aucune résolution à prendre, avant que d'avoir reçu des nouvelles de mes parens.

Hé bien, Mademoiselle, tout ce que je puis dire, c'est que je souhaiterois trouver, s'il m'étoit possible, quelque expédient qui vous fût agréable ; mais puisque je n'ai pas le bonheur de réussir, aurez-vous la bonté de me dire quelles sont vos intentions ? Il n'y a rien que je ne vous promette d'exécuter, excepté de vous laisser ici, dans un si grand éloignement du lieu de ma retraite, au hasard des évènemens ; et dans un canton, où, faute d'avoir gardé d'abord assez de précautions, mes bavards de valets m'ont divulgué. Cette canaille, a-t-il ajouté, a une vanité qui ne peut se taire, lorsqu'ils servent un homme de quelque nom. Ils vantent la généalogie de leur maître, comme s'ils étoient de sa famille : et tout ce qu'ils savent de lui ou de ses affaires n'est jamais un secret entr'eux, quand il devroit lui en coûter la tête.

Si tel est leur caractère, ai-je pensé, les personnes de naissance devroient prendre plus de soin de leur donner des sujets de se vanter de leurs maîtres avec justice.

Je vous avoue, lui ai-je dit, que je ne

sais ce que je dois faire, ni de quel côté je dois aller. Sérieusement, M. Lovelace, me conseilleriez-vous d'aller à Londres ?

Je le regardois avec attention ; mais je n'ai pu rien démêler dans ses yeux.

D'abord, Mademoiselle, m'a-t-il répondu, j'étois pour le séjour de Londres, parce que j'appréhendois beaucoup plus les poursuites. A présent que votre famille paroît un peu refroidie, je suis plus indifférent pour le lieu qu'il vous plaira de choisir. Si je vous y vois paisible et contente, je n'ai rien à désirer.

Il est certain que cette indifférence que je lui vois pour Londres, me fait pencher de ce côté-là. Je lui ai demandé, dans la seule vue d'entendre ce qu'il diroit, s'il connoissoit quelque quartier dans cette ville, où il pût me recommander plus particulièrement. Non, m'a-t-il dit ; il n'en connoissoit point qui lui parût convenable, ou qu'il jugeât de mon goût. A la vérité, son ami Belford avoit un très-bel appartement près de la place Soho (*), chez une dame de vertu et d'honneur, qui étoit de ses parentes. Comme M. Belford passoit une partie de son temps à la campagne, il pouvoit l'emprunter, pour me donner la facilité de me pourvoir plus à mon gré.

J'étois bien résolue de refuser ce loge-

(*) Place de Londres.

ment, et tout autre qu'il eût pu nommer. Cependant, je veux voir, ai-je pensé, s'il a réellement l'intention de me le proposer. Si je romps ici cet entretien, et que demain il reprenne cette proposition avec un peu d'empressement, je craindrai qu'il n'ait pas toute l'indifférence qu'il affecte pour mon voyage de Londres, et qu'il n'ait déja quelque logement en vue pour moi. Et dès-lors je serai décidée à n'y pas mettre le pied.

Cependant, après tant de généreuses ouvertures, je crois réellement qu'il y auroit un peu de cruauté à me conduire avec lui comme si je le croyois capable de la plus noire et de la plus ingrate bassesse; mais son caractère, ses principes sont si équivoques ! Il est si léger, si vain, si changeant, qu'il n'y a point de certitude qu'il soit, une heure après, ce qu'il est au moment qu'il vous parle : et puis, ma chère, je n'ai plus à présent de gardien ! plus de père, plus de mère ! il ne me reste pour appui que Dieu et ma vigilance; et je n'ai aucune raison d'espérer un miracle en ma faveur.

Il faudra bien, Monsieur, lui ai-je dit en me levant, prendre enfin quelque résolution : mais remettons cette matière à demain.

Il auroit voulu m'arrêter plus longtemps. Je lui ai promis de le voir demain, d'aussi bonne heure qu'il le souhaiteroit;

et je lui ai dit que dans l'intervalle, il pouvoit penser à quelqu'endroit convenable, soit dans Londres, soit aux environs.

Nous nous sommes séparés assez paisiblement. J'ai employé le reste de la soirée à vous écrire, et je quitte la plume, avec l'espérance de trouver un peu plus de repos dans les heures qui restent de cette nuit, que je n'en ai goûté depuis long-temps.

CL. HARLOWE.

LETTRE CXXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Lundi matin, 17 Avril.

QUOIQU'IL fût hier assez tard, lorsque je me mis au lit, j'ai goûté bien peu de repos. Nous sommes en mésintelligence le sommeil et moi : en vain je le recherche et lui fais ma cour, il ne veut pas se réconcilier avec moi. Je me flatte que les autres *irréconciliables* qui habitent le château d'Harlowe, jouissent de ses douceurs. Autrement ma faute seroit aggravée par leur insomnie. Mon frère et ma sœur, j'ose le garantir, en sont exempts.

M. Lovelace, qui est comme moi, très-matinal, m'a trouvée au jardin vers six heures. Après les complimens ordinaires, il m'a priée de reprendre le sujet de la

veille. Il étoit question, m'a-t-il dit, d'un appartement à Londres.

Il me semble, lui ai-je répondu froidement, que vous m'en avez nommé un; me trompé-je ?

Il est vrai, Mademoiselle (observant ma contenance); mais c'étoit plutôt pour vous assurer que vous y seriez bien reçue, que dans l'espérance qu'il pût vous plaire.

Je ne crois pas non plus qu'il me convienne. A la vérité, il n'est point agréable de partir pour Londres dans l'incertitude; mais être redevable à un de vos amis, lorsque j'ai besoin qu'on me croie indépendante de vous, et sur-tout à un ami chez lequel il faudroit prévenir mes parens de s'adresser, s'ils daignent me faire quelque réponse, il n'y auroit rien de plus mal vu.

S'il avoit parlé de ce logement, a-t-il répliqué, ce n'étoit pas dans l'opinion que je voulusse l'accepter. Il avoit voulu me confirmer seulement ce qu'il m'avoit dit, qu'il n'en connoissoit aucun qui me convînt. Votre famille, Mademoiselle, n'a-t-elle pas à Londres quelques gens d'affaires, ou quelques marchands, chez lesquels on pût trouver des commodités de cette nature ? J'achèterois leur secret et leur fidélité à toute sorte de prix : les marchands, a-t-il dit, sont accoutumés aux petits gains, et ils tiennent plus à une pratique d'un scheling, qu'au casuel d'une

guinée ; cependant ils ne refuseront ni l'un ni l'autre.

Les marchands qui fournissent ma famille, lui ai-je dit, seront sans doute les premiers qu'elle emploiera pour découvrir où je suis. Ainsi cette proposition n'est pas mieux conçue que l'autre.

Notre entretien a duré long-temps sur le même sujet. Enfin, pour résultat, il a écrit à un autre de ses amis, nommé M. *Doleman*, un homme marié, aisé et de bonne réputation (j'avois excepté M. Belford), pour le prier de chercher un appartement simple, mais décent, (je lui avois dit comme je le voulois) composé d'une chambre à coucher, accompagnée d'une autre chambre pour un domestique, avec l'usage d'une salle à manger ou de compagnie par le bas. Il m'a donné sa lettre à lire ; et, l'ayant cachetée devant mes yeux, il l'a fait partir aussi-tôt par un de ses gens qui a des affaires en ville, et qui doit nous rapporter la réponse de ce M. Doleman.

Je verrai quel sera le succès. Dans l'intervalle, je me dispose à partir pour Londres, à moins que vous, ma chère, ne soyez d'un avis contraire.

CL. HARLOWE.

LETTRE CXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi. Dimanche. Lundi.

IL commence par le récit abrégé de ce qu'on vient de lire dans les sept dernières lettres de Miss Clarisse. *Il raconte ensuite à son ami, qu'ayant passé par le château de* Lawn, *en allant à la maison de* M. Hall *(car il avoue qu'il n'a pas été à* Windsor*) il y a trouvé des lettres de sa tante et de sa cousine, que Mde. Greme étoit prête à lui envoyer par un exprès. Il donne, d'après le récit de cette femme, les détails de la conversation qu'elle avoit eue dans la chaise avec Miss Clarisse ;* (*) *et il lui persuade si bien sa passion et ses vues honorables, qu'elle écrit à sa sœur* Sorlings *la lettre qu'on a lue en substance dans celle de* Miss Clarisse *à* Miss Howe. (**) *Il continue en ces termes :*

Après l'avoir laissée de si bonne humeur à mon départ, j'ai été surpris de lui trouver l'air si grave à mon retour, et de reconnoître à la rougeur de ses beaux yeux qu'elle avoit pleuré ; mais lorsque j'ai su qu'il lui étoit venu des lettres de Miss

(*) Voyez Lettre CVIII de ce vol.
(**) Voyez Lettre CXIX de ce vol.

Howe, j'ai compris facilement que ce petit démon l'avoit irritée contre moi. (¶) Il m'est facile de m'appercevoir que ma charmante est toujours plus chagrine lorsqu'elle reçoit, et qu'elle a lu quelque lettre de cette maligne femelle, que dans tout autre temps. Mais comme cette douce personne montre même alors plutôt un chagrin tranquille et passif, qu'un esprit de ressentiment et d'autorité, je me flatte qu'elle se contente de gémir sur son sort, sans songer à intriguer pour en sortir. Et quel seroit en effet le but de ses intrigues à présent? Lorsque je deviens un homme tout réformé, et que d'heure en heure mes mœurs s'épurent et se perfectionnent? Néanmoins il faut que j'imagine quelque moyen de surprendre le secret de leur correspondance -- seulement pour voir quel en est le sujet : rien de plus. (♭) Mais c'est une entreprise qu'il n'est pas encore à propos de tenter. Une invasion sur un point si sacré une fois découverte, me ruineroit sans ressource. Cependant, je ne puis penser, sans un violent dépit, qu'elle soit à toute heure écrivant tout ce qui se passe entr'elle et moi, et me voir, moi, sous le même toît qu'elle, et cependant tenu dans le respect et l'éloignement, sans oser pénétrer le fond d'une correspondance, qui sert peut-être à traverser tous mes desseins.

Crois-tu, Belford, qu'il y eût un si

grand mal à casser la tête au messager, lorsqu'il est chargé des lettres de ma belle, ou qu'il lui apporte celles de Miss Howe? Entreprendre de le corrompre et n'y pas réussir, ce seroit me perdre entièrement. Cet homme paroît fait à la pauvreté, tranquille dans son état et ayant l'air de s'y plaire, content de son pain quotidien, et n'aspirant point à vivre demain plus largement qu'il ne vit aujourd'hui, ou qu'il n'a vécu hier. Un pareil homme est au-dessus de la tentation, (¶) à moins qu'elle ne se présentât à ses yeux sous la forme de la confiance et de la verité en personne. Quel moyen de corrompre un misérable qui est sans désirs et sans ambition? (♭) Cependant, le coquin ne vit qu'à demi, et languit sous cette moitié de vie. Si j'achevois de le tuer, serois-je responsable d'une vie entière? (¶) Mais au diable le manant! laissons-le vivre. Si j'étois roi, ou ministre d'état, ou un Antonio Perez (*), ce seroit une autre affaire. Et pourtant en y réfléchissant, ne suis-je pas comme on dit, un libertin, un roué? Et qui a jamais vu un roué arrêté par aucun obstacle? (♭) Tu sais, cher ami, que la plus grande partie de ma méchanceté est une vapeur, qui

(*) Antoine Perez, premier ministre de Philippe II, Roi d'Espagne, fit assassiner, par ses ordres, Dom Juan d'Escovedo: mais sa lâche obéissance causa sa ruine, et son perfide maître, plus vil que lui, l'en punit. *Gedde.*

sert

sert à montrer mon talent pour l'invention, et à prouver qu'il dépendroit de moi d'être méchant si je le voulois.

(¶) *Lorsqu'il en est à l'endroit où Clarisse, avec un ton et un geste d'ironie et lui faisant une révérence, lui dit : excusez-moi, mon cher M. Lovelace, si j'ai du penchant à bien juger de mon père,* (lettre 120 de ce vol.) *il fait de son air et de ses manières, un portrait avantageux, en ces termes :*

J'ai eu bien de la peine à m'empêcher de la prendre dans mes bras, en dépit de l'orage qui auroit infailliblement fondu sur moi.... Tant d'esprit, tant de beauté, tant de vivacité, une promptitude de conception et de pénétration si surprenante! O Belford! elle ne sera jamais à d'autre homme qu'à moi. Je conçois à présent, et j'excuse l'ordre d'Hérode de faire périr Mariamne, s'il ne sortoit pas en vie de son entrevue avec César : car, moi, si je savois qu'il fût seulement probable qu'un autre homme dût posséder cette charmante créature, même après ma mort, cette pensée suffiroit pour me porter à lui couper la gorge, fût-il un prince. Je pourrois bien passer dans l'esprit de ma belle pour un rapide et fougueux amant; et il se pourroit qu'elle m'en goûtât encore moins : mais toutes les femmes que j'ai rencontrées jusqu'à présent, aimoient à susciter un orage, et à en jouir; et jamais cela

n'est arrivé que je n'en aie su jouir aussi.-- Que le ciel veuille seulement nous conduire heureusement à Londres !

M. Lovelace décrit ensuite son violent transport, lorsqu'il a saisi sa main; et que par l'extravagance de sa passion, il lui a causé tant de frayeur. (Lettre CXX de ce vol.)

Les ténèbres et la lumière, lui dis-je avec un serment, se confondroient à son gré. Il n'étoit rien d'impossible à son talent de persuader : je n'étois que vice et crime : elle étoit toute perfection. Et je m'emparai de sa main, et je la dévorois plutôt que je ne la baisois : il y avoit, j'imagine, dans mon air et mes transports, une sorte de frénésie qui la jeta dans une frayeur pareille à celle qu'éprouva peut-être Semelé, lorsque le maître du tonnerre, dans toute sa majesté, environné de dix mille miroirs ardens, étoit près de la réduire en cendres.

Sans un certain pressentiment sinistre qui s'éleva dans mon cœur ; et si je ne m'étois pas rappelé, dans le moment même, qu'elle n'étoit pas si fort en ma puissance, qu'elle ne pût très-bien me quitter à sa volonté, ayant plus d'amies que moi dans cette maison ; je lui aurois fait dans l'instant des offres, qui auroient tout décidé, d'une façon ou d'une autre. -- Mais craignant d'avoir montré des intentions trop claires dans mon transport, je lui ai donné

une autre tournure. -- Mais la charmante ne songeoit guère à quel danger elle ou moi nous avons échappé, et que l'évènement eût fait voir, dans cet accès soudain de passion qui a manqué de me jeter dans ses bras. --- Elle étoit née, lui ai-je dit, pour me rendre heureux, et pour sauver mon ame.

Il donne ici la suite de son véhément discours, à-peu-près dans les mêmes termes que l'a rapporté Clarisse. -- *Et il continue ainsi :*

Je vis qu'elle étoit effrayée : et elle auroit eu sujet de l'être, si Londres eût été le lieu de la scène, et sur-tout cet endroit de Londres, où je me propose de la conduire. Elle m'a confirmé dans la crainte que j'avois de lui avoir causé une trop vive alarme: elle m'a dit, qu'elle voyoit ce qu'elle devoit penser de mon prétendu respect pour les loix qu'elle m'avoit prescrites ; et qu'elle prendroit ses mesures en conséquence, comme je m'en appercevrois bientôt. Qu'elle étoit offensée de la violence de mes manières, et que si j'avois quelque prétention à son estime, il falloit me retirer dans l'instant, et la laisser à ses réflexions.

Elle a prononcé ce discours d'un ton qui m'a fait sentir qu'elle vouloit être obéie; et comme je m'étois écarté du rôle de douceur et de politesse que je m'étois tout récemment prescrit avec elle, je crus qu'en

effet une prompte obéissance étoit la meilleure manière d'expier mon écart. Et j'ai bien senti, par sa colère et ses rebuts, que j'avois moi-même besoin de prendre quelque temps pour me recueillir. Je l'ai quittée sur-le-champ avec la même vénération qu'en montreroit un sujet suppliant en s'éloignant de la présence de son souverain. Mais, oh! Belford, si elle avoit seulement montré la moindre patience avec moi ; -- si elle m'avoit seulement fait soupçonner qu'elle pourroit me pardonner cette ardeur initiatoire! --- Sans doute elle ne sera pas toujours aussi bien gardée. Il ne m'a fallu qu'un moment de solitude et de réflexion, pour sentir que j'avois plus d'à moitié démenti le rôle que je m'étois nouvellement imposé. Tu vois qu'il est extrêmement difficile à un honnête homme de garder son déguisement. Le poëte a bien eu raison de dire : « chassez la nature par » la porte, elle rentrera par la fenêtre. » Je me suis rappelé, que ce qu'elle avoit exigé, faisoit réellement partie de ses volontés qu'elle m'avoit déclarées avant de quitter la maison de son père, et pour lesquelles j'avois prétendu, dans une autre occasion (pour humilier un peu son orgueil) avoir le plus inviolable respect. Et en me rappelant ses mots ; *qu'elle alloit prendre ses mesures en conséquence*, j'ai formé la résolution de lui sacrifier plutôt un bras ou une jambe pour me réconcilier avec

elle avant qu'elle eût le temps de se déterminer à de nouveaux projets. Que dans cet instant les lettres de ma tante et de ma cousine sont arrivées bien à propos !

J'ai envoyé message sur message, pour implorer la permission de reparoître en sa présence ; mais elle veut finir une lettre qu'elle écrit à Miss Howe, avant de consentir à me recevoir. — C'est sans doute pour lui faire le récit de la scène qui vient de se passer.

Malédiction sur la tyrannie de cette fille perverse ! Comme elle me fait acheter et attendre une humble audience, quoiqu'il y ait déja quelque temps qu'elle ait fini d'écrire ! Un Monarque à mes genoux et demandant grace pour elle, ne l'obtiendroit pas de moi, si je puis parvenir à la tenir dans Londres... Oh ! Belford ! je crois que je me suis mordu les lèvres de dépit : mais elle pourra un jour mordre les siennes jusqu'au sang.

M. Lovelace lui fait dans un autre moment le récit de sa réception et de la conversation qu'ils ont eue ensemble, et qu'il est inutile de répéter, parce qu'il est le même, au style près, que celui qu'en a fait Clarisse. (b)

Il rassemble ici diverses expressions de Miss Clarisse *qui ont vivement piqué son orgueil, telles que celles-ci :* qu'il connoît peu les bienséances, qu'elle croyoit insé-

parables d'un homme de naissance et d'éducation ; qu'il n'est pas aussi accompli qu'il s'imagine l'être, etc. *avec menace de s'en ressouvenir dans l'occasion. Il s'applaudit de ses propositions, qu'il reconnoît pour autant de ruses, après avoir cité celle d'emprunter une servante de* Miss Howe *jusqu'à l'arrivée* d'Hannah. *Il continue :*

Tu vois, Belford, combien ma charmante est éloignée de croire que Miss Howe même n'est qu'une marionette, que je fais danser sur mes fils-d'archal, par des ressorts de la seconde ou de la troisième main. Tromper et faire mouvoir à mon gré deux femmes de cette espece, qui s'imaginent tout savoir ; tirer parti de l'orgueil et de la malignité des vieilles têtes de l'une et l'autre famille, pour leur imprimer le mouvement qu'il me plaît ; et les jouer, en un mot, tandis qu'elles croient me mortifier beaucoup ; quelle charmante vengeance ! Et que dis-tu de ma divine, qui, lorsque je parois douter si son frère n'est pas le moteur caché du ressentiment de Mde. Howe, me répond qu'elle craint bien qu'il ne le soit, parce qu'autrement son oncle n'auroit pas enflammé Mde. Howe contr'elle ? la chère petite ! quelle innocence !

Ne va pas non plus jusqu'à m'attribuer les ressentimens et la malignité de sa famille. Elle est toute dans leurs cœurs. Je ne fais qu'employer leurs matériaux. Si je

les abandonnois à leurs méchantes impulsions, peut-être leur vengeance s'exerceroit-elle par le fer et le feu, c'est-à-dire, par le poignard caché, ou par le ministère de la justice, et ce qui s'ensuit; (¶) je ne fais que diriger la foudre, et lui montrer où elle doit frapper, sans le bruit du tonnerre; ou, en d'autres termes, je guide à propos les effets de leur haine, mais la cause est dans leurs cœurs mal-faisans, et je ne fais un peu de mal, que pour en prévenir beaucoup plus. (♭)

Ensuite il triomphe sur ce que Clarisse *a parlé de Londres.*

Il falloit l'amener à proposer elle-même la ville de Londres. C'est ce qui m'a fait reparler de Windsor. Quand tu voudras qu'une femme fasse une chose, ne manque jamais de lui en proposer une autre. Voilà les femmes. Les voilà, sur ma damnation! Tu le vois, ami. Elles nous mettent dans la nécessité de jouer le double avec elles; et lorsqu'elles s'en trouvent les dupes, elles crient vengeance sur l'honnête homme qui les a vaincues avec leurs propres armes.

J'ai eu peine à me contenir. Je sentois mon cœur s'enfler; j'étouffois de joie. Allons, allons, modérez-vous, trop impétueux transports, me suis-je dit à moi-même. Une soudaine envie de tousser est venue à mon secours. Et recommençant à tourner les yeux vers elle, de l'air le plus

indifférent, comme une jeune fille à une première question depuis long-temps désirée, et qui en attend d'autres après, j'ai écouté tout le reste de son discours, et lorsqu'elle a eu fini, au lieu de lui parler de Londres, je lui ai proposé de faire venir sa Mde. Norton.

Comme j'étois bien sûr qu'elle craindroit de m'avoir obligation, j'aurois pu lui proposer de faire tant de bien à cette femme et à son fils, que cette seule raison l'auroit décidée à tout refuser de moi pour eux : non pas, comme tu te l'imagines bien, que je veuille éviter la dépense ; mais il ne faut penser à rien moins qu'à lui accorder la compagnie de sa Norton. J'aimerois autant voir auprès d'elle sa mere ou sa tante Hervey. Hannah, si sa situation lui eût permis de venir, m'auroit moins embarrassée. Pourquoi entretiens-je, à la campagne, des coquins de valets oisifs, si ce n'est pour leur faire faire l'amour, et les marier même avec celles que je juge à propos de leur faire épouser ?

(¶) Et après tout, quand j'y songe, la présence de sa Norton, ou de sa tante, ou même de sa mère, ne sauveroit pas la chère créature, si j'avois décrété sa chûte. Que la partie est inégale pour une femme modeste et vertueuse, quand elle se jette sous la puissance d'un libertin ! La délicatesse et le cérémonial des bienséances servent toujours à sortir d'embarras avec

une femme de ce caractère. Elle ne peut franchir le pas où l'arrêtent la décence et une pudeur délicate. Il n'y a que ces impudentes friponnes qui ne se font aucun scrupule de nommer le ministre et l'autel, avant que vous leur en disiez un mot, et qui, une heure après, se déshabillent, et vont au lit les premières avant l'époux, qui doivent s'aventurer à s'évader avec un homme. (♭)

Ma foi, je suis en beau chemin à présent. Chaque heure ne peut qu'augmenter mes progrès dans les affections de cette fière beauté. J'ai porté l'impolitesse au point précisément nécessaire pour me rendre redoutable, et pour lui faire connoître que je ne suis point un amant langoureux. Les moindres civilités doubleront désormais mon crédit. Le premier pas que j'ai à faire, est d'obtenir l'aveu d'une flamme naissante, ou du moins d'une préférence qu'on m'accorde sur tous les autres hommes; après quoi mon heureux moment ne sera pas éloigné. Une préférence reconnue sanctifie toutes les libertés. Une liberté en engendre une autre. Si ma déesse me traite d'homme peu généreux, je la traiterai de cruelle. Les femmes aiment à s'entendre nommer cruelles. Combien de fois, pour flatter leur orgueil, leur ai-je reproché de la cruauté, au moment même où j'obtenois tout d'elles, parce que je savois que l'orgueil d'une belle en est flatté?

Lorsque j'ai proposé ton appartement, pour confirmer que je n'en connoissois aucun qui lui convînt, mon unique vue étoit de lui donner quelque sujet d'alarme ; car je n'avois pas plus d'intention sérieuse, qu'elle n'a montré de goût pour ma proposition. Mde. Osgood est une femme trop vertueuse, et qui seroit bientôt son amie plus que la mienne ; mais je voulois lui faire prendre une haute idée de sa propre pénétration. Mon plaisir, lorsque je creuse une fosse, est d'y voir tomber ma proie d'un pied sûr et les yeux ouverts. Un homme qui la contemple d'en-haut, est en droit de dire alors : Oh, oh, ma charmante ! par quel hasard êtes-vous là ?

Il m'arrive à l'instant de nouveaux avis de mon honnête Joseph. Tu sais l'aventure de la pauvre Miss Betterton de Nottingham. James Harlowe intrigue pour rallumer contre moi le ressentiment de cette famille. Tous les Harlowes n'ont rien épargné, depuis quelque temps, pour approfondir la vérité de cette histoire : mais les insensés ont enfin résolu dans leur malice, d'en tirer parti, s'ils le peuvent. Ma tête s'occupe à faire de mon sot de James un esprit rusé et un joli garçon, dans la vue d'avoir plus de gloire à faire tourner toutes ses ruses à mon avantage ; car je suppose que sa petite sœur tend à m'éloigner d'elle, et à me congédier aussi tôt que nous serons à Londres. Je te communiquerai,

lorsqu'il en sera temps, la lettre de Joseph et celle que je vais lui écrire (*). Etre informé à temps du mal qu'on médite, c'est assez, avec moi, pour le faire avorter et le faire retomber sur la tête de son auteur.

Joseph fait encore le scrupuleux à la rage : mais je sais qu'il ne cherche, par ses délicatesses, qu'à grossir le mérite de ses services. Ah, Belford, Belford, quel vil amas de corruption que la nature humaine, dans le pauvre comme dans le riche !

LETTRE CXXVIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

(En réponse à ses Lettres CXX, CXXI, CXXII, CXXIII, CXXIV, CXXV et CXXVI.)

Mardi, 18 *Avril.*

VOUS avez une famille implacable. Une nouvelle visite de votre oncle Antonin a non-seulement confirmé ma mère dans son opposition à notre correspondance, mais l'a fait presque entrer dans tous leurs principes.

Passons à d'autres sujets. Vous plaidez avec beaucoup de générosité pour M. Hickman. Peut-être ai-je fait à son égard ce

(*) Voyez ci-après les Lettres CXXXIX et CXL.

qui m'arrive quelquefois en chantant, de prendre trop haut de quelques tons, et de continuer néanmoins plutôt que de recommencer; au risque de forcer ou de fausser ma voix; mais il est certain qu'il en est plus respectueux; et vous m'avez appris que les caractères qu'un mauvais traitement est capable d'humilier, deviennent insolens lorsqu'ils sont mieux traités. Ainsi, mon bon et grave M. Hickman, un peu plus de distance, je vous en supplie. Vous m'avez élevé un autel, et j'espère que vous ne refuserez pas d'y fléchir le genou.

Mais vous me demandez si je traiterois M. Lovelace, s'il étoit à la place de M. Hickman, comme je traite M. Hickman. Réellement, ma chère, je m'imagine que non. J'ai considéré très-attentivement ce point de conduite en galanterie, de la part des deux sexes; et je vous dirai franchement le résultat de mes réflexions. J'ai conclu que de la part des hommes la politesse est nécessaire, même à l'excès, pour nous faire agréer leurs premiers soins, dans la vue de nous engager à plier la tête sous un joug où l'inégalité est si sensible. Mais, en conscience, je doute s'ils n'ont pas besoin d'un petit mêlange d'insolence pour se soutenir dans notre estime, dès qu'une fois ils ont pris pied dans notre cœur. Ils ne doivent pas nous laisser voir que nous puissions les traiter comme des sots. D'ailleurs je m'imagine qu'un amour

trop uni, c'est-à-dire, une passion sans épines en d'autres termes, une *passion* sans *passion*, ressemble à ces ruisseaux dormans où l'on n'appercevroit pas le mouvement d'une paille; de sorte qu'un peu de crainte, et même de haine passagère qu'on nous inspire quelquefois, produit des sentimens tout opposés.

S'il y a de la vérité dans cette idée, Lovelace, qui s'est montré d'abord l'homme du monde le plus poli et le plus respectueux, a saisi la vraie méthode. La pétulance qu'il a marquée depuis, sa facilité à faire une offense, son égale facilité à s'humilier, me paroissent capables, sur-tout dans un homme à qui l'on connoît du sens et du courage, de soutenir vivement la passion d'une femme et de la conduire, en la fatigant par degrés, à une sorte de *non résistance*, qui la rendra aussi soumise, aussi passive qu'un mari tyran peut la désirer.

Il me semble, vraiment, que la différente conduite de nos deux héros à l'égard de leurs héroïnes, porte la vérité de cette doctrine jusqu'à la démonstration. Pour moi, je suis si accoutumée aux langueurs, aux soins rampans et à la soumission du mien, que je n'attends de lui que des soupirs et des révérences profondes; et je suis si peu touchée de ses sots discours, que souvent pour faire cesser son importun bavardage ou pour me réveiller, je suis forcée d'avoir recours à mon clavecin. Au

contraire, Lovelace sait tenir la balle en l'air ; et son adroite vivacité dans la conversation est un vrai jeu de raquettes.

Vos disputes et vos réconciliations fréquentes vérifient cette observation. Je crois réellement que si M. Hickman avoit eu l'art de soutenir mon attention à la manière de votre Lovelace, je serois deja sa femme ; mais il devoit débuter sur ce ton ; car il est trop tard à présent pour y revenir. Jamais, jamais il ne se rétablira, c'est sur quoi il peut compter. Son sort est de faire le nigaud jusqu'au jour de notre mariage, et ce qu'il y a de pire pour lui, d'être condamné à la soumission jusqu'à son dernier soupir.

Pauvre Hickman ! direz-vous peut-être. On m'a quelquefois nommée votre écho : pauvre Hickman ! dis-je comme vous.

Vous vous étonnez, ma chère, que M. Lovelace ne vous ait pas fait lire, en arrivant de Windsor, les lettres de sa tante et de sa cousine. Je n'approuve pas non plus qu'il ait differé un seul moment à vous communiquer des pièces je puis dire si intéressantes, et qui ont un rapport si nécessaire aux conjonctures. Cette affectation, de ne vous les montrer que le lendemain, lorsque vous étiez irritée contre lui, semble marquer qu'il les tenoit en réserve, pour faire sa paix dans l'occasion : et si la conjecture est juste, il prévoyoit donc qu'il pourroit vous donner un juste sujet de

colère. De toutes les circonstances qui sont arrivées depuis que vous êtes avec lui, c'est celle-ci qui me plaît le moins. Elle peut sembler petite à des yeux indifférens; mais elle suffit aux miens pour justifier toutes vos précautions. Cependant, je crois aussi que la lettre de Mde. Greme à sa sœur Sorlings, ses instances répétées pour Hannah, pour une des filles de votre veuve Sorlings, et sur-tout pour Mde. Norton, sont des agréables contre-poids. Ces circonstances m'empêchent de dire tout ce que je pense de sa réticence. Mais voyez quel étourdi! de vous avoir déclaré le soir qu'il avoit les lettres, sans offrir de vous les montrer! -- Je ne sais en vérité quel jugement porter de lui.

J'ai lu avec plaisir ce que ces dames lui écrivent; d'autant plus que les ayant fait sonder encore, je trouve que toute la famille désire votre alliance avec autant d'ardeur que jamais.

(¶) Ils sont réellement tous, sans en excepter un seul, idolâtres de votre caractère. Milord M. est si charmé de vous et de la confiance, c'est son expression, avec laquelle vous vous êtes reposée sur son neveu, qu'il fait serment de le déshériter, s'il ne vous en récompense pas, comme il le doit: vous devez songer, après avoir perdu la faveur d'une famille, à vous conserver celle de l'autre.

J'apprends qu'on a enjoint à Mde. Nor-

ton, au prix du cas qu'elle fait de la faveur de la famille, de n'avoir aucune espèce de correspondance ni avec vous ni avec moi.— Pauvres têtes ! mais ce sont vos proches.— Non, ils ne le sont pas ; je ne puis le croire. Si vous aviez eu une autre nourice, je dirois que vous auriez été changée au berceau. Je souffre de leur basse méchanceté : cette raison doit m'excuser à vos yeux. Vraiment vous savez obliger cet homme à se bien conduire avec vous ; et vous y mettez plus de constance et de fermeté, que je n'en aurois attendu de vous, sur-tout lorsque je vous jugeois sur cette douceur dont vous avez toujours fait le caractère distinctif de notre sexe, et sur l'amour que vous sentez certainement pour lui, prenez-le comme vous voudrez. Vous devez être plus fière qu'offensée de cette imputation ; puisque vous êtes la seule femme que j'aie jamais connue, et dont aient parlé l'histoire ou les romans, dont l'amour ait été si bien gouverné par la prudence. Mais une fois que l'indifférence du mari prendra la place des ardeurs de l'amant, ce sera votre tour pour la soumission ; et si je ne me trompe, cet homme, le seul que j'aie connu si fier de son mérite, sans être un fat, sera homme, quand son temps sera venu, à attendre plutôt le tribut des hommages, qu'à le payer.

Vos beaux maris, ma chère, font souvent gémir le cœur d'une femme : et quoi

que vous soyez une aussi belle personne dans votre sexe, pour le moins, qu'il l'est dans le sien, il sera trop enchanté de lui-même pour se croire plus redevable à votre faveur que vous ne l'êtes à la distinction dont il vous a honorée et à la préférence qu'il vous a donnée. Mais il n'est point d'homme sur la terre, qui, si l'on considère ensemble et les rares attraits de votre personne, et ceux de votre ame plus belle encore, puisse vous mériter. Ainsi il faut absolument vous résigner à être estimée au-dessous de votre mérite: c'est un sort inévitable pour vous, mariez-vous à qui vous voudrez. Peut-être imaginerez-vous, que je me plais dans ces réflexions contre votre beau Narcisse, afin de rendre le choix que ma mère a fait d'Hickman pour moi, supportable à mes yeux.--Je croirois assez que ce motif y seroit pour quelque chose, ou du moins qu'il auroit pu faire naître ces réflexions. (♭)

Il me semble qu'il n'y a point d'objection raisonnable contre votre voyage de Londres. Là, comme au centre, vous serez à portée d'apprendre des nouvelles de tout le monde et de donner des vôtres. Vous y mettez la bonne foi de votre homme à l'épreuve, ou par l'absence à laquelle il s'est engagé ou par d'autres essais de cette nature; mais au fond, ma chère, je pense toujours qu'il n'y a rien de plus pressant

que votre mariage. Vous pouvez tenter (afin de pouvoir dire que vous l'avez tenté) ce que vous avez à vous promettre de votre famille; mais au moment qu'elle aura refusé vos propositions, soumettez-vous au joug et tirez-en le meilleur parti que vous pourrez. M. Lovelace seroit un tigre, s'il vous mettoit dans la nécessité de vous expliquer. Cependant, c'est mon opinion que vous devez fléchir un peu. Souvenez-vous qu'il ne peut souffrir l'idée du mépris.

Voici une de ses maximes, qui avoit, je crois, rapport à moi. « Une femme, m'a-t-il » dit un jour, qui se propose tôt ou tard » de faire tomber son choix sur un homme, » doit faire connoître pour son propre » intérêt, qu'elle distingue son adorateur » du commun des martyrs. »

Vous donnerai-je de lui une autre belle sentence, prononcée dans son style libertin avec un geste de sa main plein d'orgueil et d'insolence : « Il se donnoit au diable, » s'il vouloit prendre pour sa femme, la » première princesse de l'univers, qui ba- » lanceroit une minute entre un empereur » et lui. »

En un mot, tout le monde s'attend à vous voir à lui. On est persuadé que vous n'avez quitté la maison de votre père que dans cette vue. Plus la cérémonie est différée, moins les apparences vous sont favorables aux yeux du public. Ce ne sera point la faute de quelques-uns de vos proches,

si votre réputation demeure sans taches pendant que vous ne serez point mariée. Votre oncle Antonin particulièrement tient un langage fort grossier fondé sur les anciennes mœurs de Lovelace : mais jusqu'à présent votre admirable caractère a servi d'antidote au poison. Le détracteur est méprisé et n'excite que l'indignation.

J'écris avec quantité d'interruptions. Vous vous appercevrez même que ma lettre est pliée et chiffonnée, parce que l'arrivée subite de ma mère m'oblige souvent de la cacher dans mon sein. Nous avons eu un fort joli débat, je vous assure. Ce n'est pas la peine de vous fatiguer de ce récit....Mais en vérité.....Nous verrons, nous verrons.

Votre Hannah ne peut se rendre auprès de vous. La pauvre fille a quitté sa place depuis quinze jours, à cause d'un rhumatisme qui ne lui permet pas de quitter sa chambre. Elle a fondu en larmes, lorsque Kitty lui a été annoncer le désir que vous avez de la reprendre. Elle se dit doublement malheureuse, de ne pouvoir rejoindre une maîtresse si chère. Si ma mère avoit répondu à mes désirs, M. Lovelace n'auroit pas été le premier qui vous eût proposé ma Kitty en attendant Hannah. Je sens combien il est désagréable de se voir parmi des étrangers, et de n'avoir qu'un étrangère pour nous servir, à chaque changement de séjour ; mais votre bonté et vos attentions vous feront des domestiques

fidelles dans quelque lieu que vous alliez.

Il faut vous laisser suivre vos idées. Cependant, quant à l'argent comme aux habits, si vous vous exposiez à quelque incommodité que j'eusse pu prévenir, je ne vous le pardonnerois de ma vie. Ma mère (si c'est votre objection) n'a pas besoin d'en être informée.

(¶) Nous avons tous nos défauts ; nous avons souvent été fachées de trouver même dans les caractères les plus respectables un vice particulier qui frappoit les yeux les moins clair-voyans. Songeons, ma chère Nancy, me disiez-vous une fois, songeons, nous qui n'avons pas cette foiblesse, à nous garantir de défauts plus graves ou d'une autre espèce.

Je vous avouerai que ma mère vient tout récemment de me faire cruellement souffrir par quelques traits de son ame étroite et défiante. Je vous en citerai un, quoique ce ne fût pas d'abord mon intention. Elle avoit besoin de m'emprunter trente guinées, seulement en attendant qu'elle eût réalisé un billet : je lui dis que je ne pouvois lui en prêter que huit ou dix. Huit ou dix, dit-elle, ne peuvent pas faire mon affaire : je vous aurois crue plus riche. J'aurois pu lui répondre que j'étois trop fine pour lui faire connoître le fond de ma bourse, qui sur la revue que j'en fis après montoit à quatre-vingt-dix guinées ; toutes à votre service et de grand cœur.

Je crois que c'est votre bel oncle Antonin qui lui a suggéré ce sage projet ; car ce fût une heure après qu'il l'eût quittée, qu'elle se trouva ainsi dénuée d'argent comptant. Si cette idée vient de votre oncle, vous jugerez par-là qu'ils sont dans l'intention de vous laisser souffrir. Si cela peut vous exciter à demander votre bien par les voies judiciaires, je souhaite qu'ils se conduisent de façon à vous y forcer : car en vous y forçant, ils feront voir par-là que ce sont eux qui vous ont mise dans la nécessité de les quitter. Et comme il n'est pas à propos pour votre réputation que vous conveniez de vous être laissé surprendre et entraîner contre votre intention, cela donneroit à votre départ un motif, dont je vous assure que je tirerois bon parti. Vous voyez que j'approuve le conseil de Lovelace sur cet article. Je ne suis nullement disposée à trouver dans la réponse que vous lui avez faite à cette occasion, toute la force qu'on devoit peut-être lui accorder (*).

Vous devez être moins surprise des inventions de Lovelace, connoissant ses talens peu communs. A quelque objet qu'il se fût appliqué, il étoit fait pour y exceller : il devoit être extraordinaire ou faire des choses extraordinaires. On le dit vindicatif : fort mauvaise qualité ! Je le crois en effet

(*) Voyez ci-devant Lettre CXXV.

un vrai diable en tout hors le pied. Et voilà pourquoi je vous réitère mon avis : ne le provoquez pas trop contre vous : déchaînez-le plutôt et le lâchez sur la vile Betty de votre sœur, et le Joseph Leman de votre frère. C'est faire descendre sa vengeance bien bas; mais je sais à qui j'écris: sans quoi je la ferois monter beaucoup plus haut, je vous en réponds. (♭)

Votre première lettre me viendra sans doute de Londres. Adressez-la, je vous prie, et celles qui la suivront, jusqu'à nouvel avis, *à M. Hickman dans sa propre maison.* Il vous est entièrement dévoué. Ne vous chagrinez pas tant de la partialité et des préventions de ma mère. Il me semble que j'ai passé l'âge des poupées.

Que le ciel veille sur vous et qu'il vous rende aussi heureuse que je vous crois digne de l'être ! c'est le vœu continuel de votre fidelle amie,

ANNE HOWE.

LETTRE CXXIX.

MISS CLARISSE HARLOWE à MISS HOWE.

Mercredi au soir, 19 Avril.

J'AI beaucoup de joie, ma chère amie, de vous voir approuver mon départ pour Londres.

Vos différens avec votre mère, me cau-

sent un chagrin inexprimable. Je me flatte que mon imagination les grossit: mais je vous conjure de m'apprendre les circonstances de celui que vous nommez un *joli débat*. Je suis accoutumée à votre langage. Lorsque vous m'aurez tout appris, quelque rigueur que votre mère ait eue pour moi, j'en serai beaucoup plus tranquille. Les coupables doivent plutôt gémir de leurs fautes, que s'offenser du reproche qu'elles leur attirent.

Si j'ai des obligations pécuniaires à quelqu'un dans le royaume, ce ne sera qu'à vous. Il n'est pas besoin, dites-vous, que votre mère sache vos bontés pour moi! moi, je dis qu'elle doit les savoir, si je les accepte, et si sa curiosité vous presse de dire la vérité. Voudriez-vous mentir ou la tromper? Je souhaiterois bien qu'elle fût sans inquiétude sur ce point. Pardon, ma chère, mais je sais... Cependant elle avoit autrefois meilleure opinion de moi. O folle et téméraire démarche! pardon, encore une fois. La fierté, quand elle est naturelle, se montrera d'elle-même quelquefois au milieu des mortifications: mais, hélas! la mienne est entièrement abattue.

Il est malheureux pour moi que ma digne Hannah ne puisse venir: je suis aussi fâchée de sa maladie, que de me voir trompée dans mon attente. Eh bien, ma chère Miss Howe, puisque vous me pressez de vous avoir obligation, et que vous m'ac-

cuseriez de fierté si je refusois absolument vos offres, ayez la bonté d'envoyer à cette pauvre fille deux guinées de ma part.

Si je n'ai pas, comme vous le dites, d'autre ressource que le mariage, c'est une consolation que les parens de M. Lovelace n'aient pas de mépris pour la *fugitive*, comme je pouvois le craindre de l'orgueil de leur naissance et de leur rang.

Mais que mon oncle est cruel! ah, ma chère, quelle cruauté à lui de supposer.... Le tremblement de mon cœur se communique à ma plume, et ne lui permet pas de continuer d'écrire....après une supposition aussi injurieuse et aussi barbare. S'ils sont tous dans les mêmes idées, je ne serai pas surprise de les trouver irréconciliables. Voilà, voilà l'ouvrage de mon dur et insensible frère, je reconnois ses barbares soupçons. Que le ciel lui pardonne! c'est la prière d'une sœur outragée.

CL. HARLOWE.

LETTRE CXXX.

MISS CLARISSE HARLOWE à MISS HOWE.

Jeudi, 20 *Avril.*

LE courrier de M. Lovelace est déja de retour, avec la réponse de son ami M. Doleman, qui paroît s'être donné beaucoup de peine dans ses recherches, et qui lui

lui en rend un compte fort exact. M. Lovelace m'a apporté sa lettre, après l'avoir lue; et comme il n'ignore pas que je vous informe de tout ce qui m'arrive, je l'ai prié de trouver bon que je vous la communique. Vous me la renverrez, s'il vous plaît, par la première occasion. Elle vous apprendra que ses amis de Londres nous croient déja mariés.

A M. LOVELACE.

Mardi au soir, 18 Avril.

MONSIEUR ET CHER AMI,

J'apprends avec une joie extrême que nous vous posséderons bientôt à la ville, après une si longue absence. Votre retour sera plus agréable encore à vos amis, s'il est vrai, comme on le publie, que vous soyez actuellement marié avec la belle dame dont nous vous avons entendu parler avec tant d'éloges. Mde. Doleman et ma sœur prennent beaucoup de part à votre satisfaction, si vous l'êtes; ou à vos espérances, si vous ne l'êtes pas encore. Je suis depuis quelque temps à la ville pour trouver un peu de soulagement à mes anciennes infirmités, et je suis actuellement au régime; ce qui ne m'a point empêché de faire les recherches que vous désirez. En voici le résultat.

Vous pouvez avoir un premier étage fort bien meublé, chez un Mercier, rue de

Bedford, près de *Covent-garden*, avec les commodités qu'il vous plaira pour des domestiques, soit par mois, soit par quartiers, suivant le plus ou moins de logement.

Mde. Doleman a vu plusieurs logemens dans la rue de *Norfolk*, et d'autres dans celle de *Cecil*; mais quoique la vue de la Tamise et des collines de *Surrey* rende ces deux rues très-agréables, je suppose qu'elles sont trop proches de la cité.

Les propriétaires de la rue de Norfolk ne voudroient pas louer moins que la moitié de leurs maisons. Ce seroit beaucoup plus que vous ne demandez; et je m'imagine que vous ne pensez point à conserver un appartement garni, après votre mariage déclaré.

Celui de la rue de Cecil est propre et commode. La propriétaire est une veuve, de fort bonne réputation; mais elle demande qu'on s'engage pour une année.

Vous pourriez être fort bien dans la rue de Douvres, chez la veuve d'un officier aux gardes, qui, étant mort peu de temps après avoir obtenu sa commission qu'il avoit bien méritée par son service, et qu'il lui a fallu acheter de la meilleure partie de son bien, a laissé sa femme dans la nécessité de louer des appartemens pour vivre. Cette raison peut faire une difficulté; mais elle a grand soin, dit-elle, de ne point recevoir de locataires qui ne soient d'un nom et d'un

caractère connus. Elle a pris en route deux bonnes maisons, séparées l'une de l'autre par un large et beau passage qui leur sert de cour commune. La maison intérieure est la plus jolie et fort élégamment meublée; mais vous pourrez obtenir l'usage d'une fort belle chambre sur le devant, si vous voulez avoir une vue sur la rue. Derrière le corps de logis intérieur est un petit jardin, où la bonne dame a déployé son imagination dans un grand nombre de figures et de vases, dont elle a pris plaisir à l'orner.

Comme j'ai jugé que ce logement pourroit vous plaire, mes informations ont été fort exactes. L'appartement qui se trouve à louer est dans le corps de logis intérieur. Il est composé d'une salle à manger, deux salles de compagnie, un boudoir, deux ou trois chambres de lit, avec leurs garde-robes, et d'un fort joli cabinet, dont la vue donne sur le petit jardin, le tout fort bien meublé. Un ecclésiastique en dignité, avec sa femme et une jeune fille à marier, est le dernier qui l'a occupé. Il en est sorti depuis peu, pour aller prendre possession d'un bénéfice considérable en Irlande. La veuve m'a dit qu'il ne l'avoit loué d'abord que pour trois mois; mais qu'il y avoit pris tant de goût, qu'il y étoit demeuré deux ans, et qu'il ne l'avoit quitté qu'à regret, quoique pour un si bel avantage. Elle se vante qu'il en est de même de tous ses

locataires : il s'arrêtent chez elle quatre fois plus long-temps qu'ils ne se l'étoient proposé.

J'ai eu quelque connoissance du colonel son mari, qui avoit la réputation d'un homme d'honneur ; mais c'est la première fois que j'aie vu sa veuve. Je lui trouve l'air un peu trop masculin, et quelque chose de repoussant au premier abord ; mais en observant ses manières et ses attentions pour deux jeunes personnes fort agréables, qui sont les nièces de son mari, qu'elle dit à ce titre être doublement les siennes, et qui se louent beaucoup d'elle, je n'ai pu attribuer son embonpoint qu'à sa bonne humeur ; car il est rare que les personnes chagrines et hargneuses soient fort grasses. Elle est considérée dans le quartier, et j'ai appris qu'elle voit fort bonne compagnie.

Si cette description, ou celle des autres logemens que j'ai nommés, ne convient pas à votre Dame, elle sera libre de n'y pas demeurer long-temps, et de s'en choisir d'autres elle-même. La veuve consent à louer par mois ; et à ne louer que ce qui pourra vous convenir. Elle n'est pas en peine des conditions, dit-elle ; ce qu'elle voudroit savoir uniquement, c'est ce qu'il faudra fournir à Madame, et ce qu'il faut de logemens pour ses gens, ou pour les vôtres ; parce qu'elle sait par expérience que les domestiques sont ordinairement plus difficiles que les maîtres.

Mde. Lovelace aura la liberté de manger à table d'hôte, ou de se faire servir chez elle, à son choix.

Comme nous vous supposons mariés, mais obligés peut-être, par des querelles de famille, à ne pas divulguer encore votre mariage, j'ai jugé qu'il ne seroit pas mal à propos d'en faire entendre quelque chose à la veuve, quoique sans l'assurer de rien : et je lui ai demandé si, dans cette supposition, elle pouvoit vous loger aussi, vous et vos domestiques. Elle m'a répondu qu'elle le pouvoit facilement, et qu'elle le souhaitoit beaucoup, parceque la circonstance d'une femme seule, lorsque les témoignages n'étoient pas aussi certains qu'ils le sont ici, étoit ordinairement pour elle un sujet d'exemption.

Si vous n'approuvez aucun de ces logemens, il ne faut pas douter qu'on n'en puisse trouver de fort beaux dans d'autres quartiers vers les places de Hanovre, de Soho, sur-tout vers les nouvelles rues de la place de Grovenor. Mde. Doleman, sa sœur et moi, nous vous offrons, dans notre maison d'Uxbridge, toutes les commodités qui dépendront de nous, et pour votre chère moitié, et pour vous-même, si vous jouissez du bonheur que nous vous désirons ; en attendant qu'elle s'établisse à son gré.

Je ne dois pas oublier que l'appartement du Mercier, dans la rue de Cecil, et celui

de la veuve, dans la rue de Douvres, peuvent être prêts en avertissant la veille. Ne doutez pas, Monsieur et cher ami, du zèle et de l'affection, avec lesquels je suis, etc.

THO. DOLEMAN.

Vous jugerez aisément, ma chère, après avoir lu cette Lettre, pour lequel de ces logemens je me suis déterminée. Mais voulant mettre M. Lovelace à l'épreuve sur un point qui me paroît demander la plus grande circonspection, j'ai d'abord affecté de préférer celui de la rue de Norfolk, par la raison même qui fait craindre à l'écrivain qu'il ne soit pas de mon goût; c'est-à-dire, parce qu'il est proche de la cité. Je ne vois rien à redouter, lui ai-je dit, dans le voisinage d'une ville aussi bien gouvernée qu'on représente Londres; et je ne sais même s'il ne seroit pas plus à propos de me loger au centre que dans les fauxbourgs, dont j'ai entendu parler assez désavantageusement. J'ai paru pencher ensuite pour l'appartement de la rue Cecil, ensuite pour celui du Mercier. Mais il ne s'est déclaré pour aucun; et lorsque je lui ai demandé son sentiment sur celui de la veuve, il m'a dit qu'il le jugeoit le plus commode et le plus convenable à mon goût; mais qu'osant se flatter que je n'y ferois pas un long séjour, il ne savoit pas auquel il devoit donner sa voix.

Je me suis fixée alors à celui de la veuve,

et sur-le-champ il a marqué ma résolution à M. Doleman, avec des remercimens de ma part à sa femme et à sa sœur, pour leurs offres obligeantes.

J'ai fait retenir la salle à manger, une chambre de lit, le cabinet (dont je me propose de faire un grand usage, si je passe quelque temps chez la veuve) et une chambre de domestiques. Notre dessein est de partir samedi. La maladie de la pauvre Hannah me dérange beaucoup; mais, comme dit M. Lovelace, je puis m'arranger avec la veuve pour une femme-de-chambre, jusqu'à ce que j'en trouve une à mon gré; et vous savez que je n'ai pas besoin d'une grosse suite.

M. Lovelace m'a donné, de son propre mouvement, cinq guinées pour la pauvre Hannah. Je vous les envoie sous cette enveloppe; prenez la peine de les lui faire porter, et de lui apprendre de quelle main lui vient ce présent. Il m'a beaucoup obligée par cette petite marque d'attention. En vérité, j'ai meilleure opinion de lui, depuis qu'il m'a proposé de rappeler cette bonne fille.

Je viens de recevoir une autre marque de son attention. Il est venu me dire qu'après y avoir réfléchi, il ne jugeoit pas que je dusse partir sans une femme à ma suite, ne fût-ce que pour l'apparence, aux yeux de la veuve et de ses deux nièces, qui, suivant le récit de M. Doleman, sont dans

une situation fort aisée, sur-tout lorsqu'exigeant qu'il me quitte si-tôt après notre arrivée, je dois me trouver seule parmi des étrangers. Il m'a conseillé de prendre, pour quelque temps, une des deux servantes de Mde. Sorlings, ou de lui demander une de ses filles pour m'accompagner, jusqu'à ce que j'eusse quelqu'un. Si je choisissois le second de ces deux partis, il ne doutoit pas, m'a-t-il dit, que l'une ou l'autre des deux jeunes Sorlings n'embrassât volontiers cette occasion de voir un peu les curiosités de la ville, sans compter qu'elle seroit pour moi une compagnie plus décente qu'une servante commune.

Je lui ai répondu, comme auparavant que les servantes de Mde. Sorlings et ses deux filles étoient également nécessaires chacune dans leur office, et que l'absence d'un domestique ne pouvant causer que de l'embarras dans une ferme, je me faisois une répugnance de les enlever à la maison; qu'à l'égard des curiosités de Londres, je ne penserois pas si-tôt à me procurer ces amusemens, et que je n'avois pas besoin, par conséquent, de compagne pour le dehors.

A présent, ma chère, de peur que dans une situation aussi variable que la mienne, quelque nouveau nuage ne vienne obscurcir mes espérances, qui n'ont point encore été si flatteuses depuis que j'ai quitté le château d'Harlowe, je me hâte de saisir

ce moment de dire, votre amie, qui n'est pas sans espérance, et qui ne sera jamais sans reconnoissance pour vous.

CL. HARLOWE.

LETTRE CXXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 20 Avril.

IL commence par communiquer à son ami, la lettre qu'il a écrite à M. Doleman, avec l'approbation de Miss Clarisse, et la réponse qu'il a reçue, etc. Ensuite il s'applaudit de son projet.

Tu connois la veuve, tu connois ses nièces, tu connois le logement : as-tu jamais rien vu de plus adroit que cette lettre de notre ami Doleman ? toutes les objections prévenues ! tous les accidens prévus ! pas un article qui ne soit une ruse impénétrable.

Qui pourroit s'empêcher de sourire, en voyant ma charmante (¶) (comme dans la farce de l'élection d'un doyen de chapitre, où les membres vont en corps prier le ciel de diriger leur choix,) (♭) apporter tant de précaution dans un choix qu'on a déja fait pour elle, et peser les différentes propositions, comme si son dessein étoit de me faire croire qu'elle peut avoir d'autres vues ? Que dis-tu de cette chère fri-

ponne, qui me fixe avec la dernière attention, pour découvrir dans mes yeux s'il y avoit quelque émotion dans mon cœur? Oui, mon cœur étoit ému : mais l'abîme est trop profond pour être pénétré par ses regards, c'est de quoi je puis l'assurer, quand ils seroient aussi perçans qu'un rayon de soleil.

Nulle confiance en moi, ma belle! aucune, cela est clair! Si j'étois porté à changer de dispositions, vous ne voulez point m'encourager par une généreuse confiance à mon honneur? Oh bien, il ne sera pas dit, je vous jure, qu'un maître dans l'art d'aimer, soit la dupe d'une novice!

Mais admire donc cette charmante, qui est si satisfaite de mon artifice, qu'elle emprunte de moi la lettre de Doleman, pour faire partager sa satisfaction à sa chère Miss Howe! sottes petites friponnes! d'aller s'engager dans des détours, en se fiant à la force de leur propre jugement, lorsque l'expérience est seule capable de leur apprendre à parer nos attaques, et de leur enseigner la prudence de leurs grand-mères! Alors, sans doute, elles peuvent monter en chaire, comme d'autres Cassandres, et prêcher la défiance à celles qui ont la patience de les écouter, mais qui ne profiteront pas de leurs leçons mieux qu'elles n'ont fait, aussi-tôt qu'un jeune et hardi libertin bien tourné, tel que tu en connois un, viendra croiser leur chemin.

N'es-tu pas étonné, Belford, que ce rusé coquin de Doleman ait nommé la rue de Douvres pour celle où loge notre veuve? Quel crois-tu qu'ait été son dessein? tu ne le devineras jamais. Allons, pour t'en épargner l'embarras, suppose que quelque officieuse personne (Miss Howe est fine et active en diable!) prenne la peine d'aller aux informations, pour s'assurer des caractères. Lorsque, dans cette rue, on ne trouvera ni les mêmes noms, ni un tel appartement, ni même une maison qui ressemble à la description, le plus habile chasseur d'Angleterre ne sera-t-il pas en défaut?

Mais comment empêcher, me demandes-tu, que la belle ne soit pas offensée de la tromperie, et que sa défiance n'augmente encore, lorsqu'elle se verra dans une autre rue?

Ne t'embarrasse point. Ou je trouverai quelque nouvelle échappée, ou nous serons déja parfaitement bien ensemble; ou, si je ne suis pas plus avancé qu'aujourd'hui, elle commencera à me connoître assez, pour n'être pas étonnée de cette peccadille.

Mais, comment empêcheras-tu que la belle n'apprenne à son amie le vrai nom de la rue?

Il faut d'abord qu'elle le sache elle-même. Dis, butor, ne faut-il pas qu'elle le sache?

Oui; mais quel moyen d'empêcher

qu'elle ne sache le nom de la rue, ou que son amie ne lui adresse ses lettres dans cette rue, ce qui reviendra au même?

Repose-toi de ce soin sur moi.

Si tu m'objectes encore que Doleman a l'esprit trop épais pour avoir fait cette réponse à ma lettre..... est-il si difficile de t'imaginer, que pour en épargner la peine à l'honnête Doleman, moi qui connois si bien la ville, je lui ai envoyé son modèle, et ne lui ai laissé que le soin de transcrire?

Qu'as-tu à me dire, Belford?

Et si j'ajoute que je t'avois destiné cette commission, et que la belle s'y est opposée, par la seule raison qu'elle connoît mon estime pour toi, que diras-tu d'elle?

C'est à présent que je vois bien loin devant moi, et j'ai du loisir de reste. Conviens que ton ami est un homme incomparable pour l'intrigue. --- (g) Range-toi, que je m'enfle d'orgueil! j'ai déja la grosseur d'un éléphant, et j'ai dix fois plus d'intelligence, et plus de puissance aussi! Dis, ne me vois-tu pas toucher les astres de ma tête? Que le ciel ait pitié de toi! que je te vois petit, pauvre et chétive créature! (h) Ne t'étonne pas que je te méprise sincèrement; on ne peut avoir de soi-même une opinion si exaltée, sans mépriser à proportion tout le reste du genre-humain.

Je compte tirer bon parti du mariage prétendu dont me félicite Doleman. Mais je ne veux pas te communiquer à la fois

toutes mes vues. D'ailleurs, cette partie de mon projet n'est pas encore tout-à-fait digérée.

Un général, qui est obligé de régler ses démarches par celles d'un adversaire vigilant, ne peut répondre de ce qu'il fera ou ne fera pas d'un jour à l'autre.

La veuve Sinclair ! n'est-ce pas elle que tu as nommée, Lovelace? Oui, Sinclair, Belford. Souviens-toi du nom : Sinclair : je le répète. Elle n'a point d'autre nom. Comme elle a de grands traits et l'air hommasse, je la supposerai descendue de quelque montagnard d'Ecosse. Son mari, le colonel (grave aussi cela dans ta mémoire) étoit un Ecossois, brave et honnête homme.

Dans toutes mes inventions, je n'oublie jamais les minuties. Dans toutes les occasions douteuses, les minuties, bien arrangées, bien prévues, servent plus qu'un millier de sermens et de protestations, qui n'ont été inventés que pour suppléer à leur défaut, sur-tout lorsque les soupçons sont entrés dans un esprit défiant.

Tu serois en admiration si tu savois la moitié seulement de mes prévoyances. Je veux que tu en juges par un exemple. J'ai déja eu la bonté d'envoyer un catalogue de livres que je fais acheter pour le cabinet de ma charmante, la plupart de la seconde main, afin qu'ils ne passent pas pour un meuble inutile ; et tu sais que les dames de cette maison ne sont pas mal ver-

sées dans la lecture. Mais je ne veux pas trop anticiper sur l'avenir : -- (¶) d'ailleurs il faut laisser quelque chose à mon vieil ami, *le hasard*, qui m'a secondé à merveille dans une infinité d'entreprises, et qui ne doit être ni insulté en face, ni méprisé, sur-tout par un homme qui a l'art de tourner à son avantage les accidens les plus imprévus. (♭)

LETTRE CXXXII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mercredi, 19 Avril.

IL m'est venu des lumières, qu'il est important de vous communiquer. Votre frère ayant été assuré que vous n'êtes pas mariée, a pris la résolution de découvrir votre retraite, de vous surprendre et de vous faire enlever. Un de ses amis, capitaine de vaisseau, entreprend de vous prendre à bord, et de faire voile avec vous vers *Hull* ou vers *Leith*, pour vous conduire dans une des maisons de votre frère.

Ils ont l'esprit bien méchant ; car, en dépit de votre vertu, il jugent que vous avez passé les bornes de l'honneur. Mais s'ils peuvent s'assurer, après l'enlèvement, que vous soyez encore sans reproche, ils vous tiendront sous bonne garde, jusqu'à l'arrivée de M. Solmes. En même temps,

pour donner de l'occupation à M. Lovelace, ils parlent de le poursuivre en justice, et de faire revivre quelque vieux crime, qui est venu à leur connoissance, et qu'ils croient capable de le conduire au supplice, ou du moins de lui faire déserter sa patrie.

Ces nouvelles sont très-récentes. Miss Arabelle les a dites en confidence, et d'un air de triomphe, à Miss Lloyd, qui est à présent sa favorite, quoiqu'aussi remplie que jamais d'admiration pour vous. Miss Lloyd, dans la crainte des malheurs qui peuvent suivre une entreprise de cette nature, m'a fait ce récit, et m'a permis de vous en informer secrètement. Cependant, ni elle, ni moi, nous ne serions peut-être pas fâchées que Lovelace fût bien et duement pendu; c'est-à-dire, ma chère, si vous n'y mettiez pas d'opposition. Mais nous ne pouvons supporter que le chef-d'œuvre de la nature soit balotté par deux esprits violens, et beaucoup moins que vous soyez indignement saisie et exposée au brutal traitement d'une troupe de misérables, qui n'ont point d'entrailles.

Si vous pouvez engager M. Lovelace à se modérer, je suis d'avis que vous lui découvriez tout; mais sans citer en rien Miss Lloyd. Peut-être son vil agent est-il dans le secret, et ne tardera-t-il pas à l'en instruire. Je laisse à votre discrétion à vous guider dans une affaire si délicate. Ma plus

grande inquiétude, est que cet audacieux et insensé projet, si l'on a la témérité de l'entreprendre, ne serve à lui donner sur vous plus d'empire que jamais. Comme il doit vous convaincre qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation, je souhaiterois que vous fussiez mariée dès à présent, quel que soit le crime pour lequel votre Lovelace doive être poursuivi, à l'exception de l'assassinat et du viol.

Votre Hannah est pénétrée de reconnoissance pour votre présent. Elle vous a comblée de bénédictions. On lui a remis aussi le cadeau de M. Lovelace.

Je suis, je vous assure, extrêmement contente de M. Hickman, qui s'est servi de la même occasion pour lui envoyer deux guinées, comme d'une main inconnue, et sans que, ni vous ni moi, en soyons instruites. Ces bonnes œuvres lui sont familières, et il est silencieux comme la nuit dans ses actes de bienfaisance : elles ne se découvrent que par la reconnoissance de ceux qui en sont l'objet. Il est quelquefois mon aumônier ; et je crois qu'il joint toujours son offrande à mes petites libéralités ; mais le temps de le louer en face n'est pas encore venu. D'ailleurs, il ne me paroît pas qu'il ait besoin de cet encouragement.

Je ne puis désavouer que ce ne soit une fort bonne ame ; l'on ne doit pas s'attendre à trouver dans un homme toutes les

bonnes qualités réunies. Mais réellement, ma chère, je le trouve bien sot de se troubler la tête pour moi, lorsqu'il doit s'appercevoir du mépris que j'ai pour tout son sexe; et de ne pas comprendre qu'un homme de son espèce, quand il ne seroit pas ridicule tout seul, le deviendra nécessairement en faisant un choix aussi bizarre, et figurant à côté de moi. Nos goûts et nos dégoûts, comme je l'ai souvent pensé, sont rarement gouvernés par la prudence, ou par le rapport qu'ils devroient avoir à notre bonheur. L'œil, ma chère, le fripon d'œil est allié si étroitement avec le cœur! et tous deux sont si ennemis du ugement! Quelle union mal assortie que celle de l'esprit et du corps! Tous les sens, comme la famille des Harlowes, sont ligués contre l'intelligence qui devroit les animer et faire leur bonheur, si la subordination étoit mieux gardée.

Trouvez bon, je vous en supplie, qu'avant votre départ pour Londres, je vous envoie quarante-huit guinées. Je fixe la somme, pour vous obliger; parce qu'en y joignant les deux que j'ai fait donner à votre Hannah, je reconnois que vous m'en devrez cinquante. Assurément c'est aller au devant de vos objections. Vous savez que je ne puis manquer d'argent. Je vous ai dit que je possède le double de cette somme, et que ma mère ne m'en connoît pas la moitié.

(¶) Vous craignez que ma mère ne vienne à me questionner, et vous pensez qu'en ce cas je dois lui avouer la vérité. -- Il est certain que je n'aime pas les équivoques, et que vous ne passeriez pas cette duplicité à votre Anne Howe : mais quand ses questions seroient on ne peut pas plus pressantes, il y aura bien du malheur, si je ne trouve pas quelque réponse qui me tirera d'affaire, sans compromettre en rien ma véracité. (♭)

Que ferez-vous dans une ville telle que Londres, avec le peu d'argent qui vous reste? Vous ne sauriez prévoir les besoins qui naîtront, pour des messages, pour des informations et d'autres occurrences. Si vous me refusez cette marque d'amitié, je ne croirai pas votre fierté aussi abattue que vous le dites, et qu'il me semble qu'elle doit l'être en particulier sur ce point.

A l'égard des termes où j'en suis avec ma mère, il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui la connoissez si parfaitement, qu'elle n'épouse jamais rien avec modération. Ne devroit-elle pas se souvenir du moins que je suis sa fille? Mais non, je ne suis jamais pour elle *que la fille de mon père*. Il faut vraiment qu'elle ait été bien sensible au caractère violent de ce pauvre cher père, pour en conserver si long-temps la mémoire, tandis que toutes les marques de tendresse et d'affection paroissent oubliées. Il est des filles qui seroient tentées

de croire que l'esprit de domination doit étrangement posséder une mère, qui veut exercer sans cesse toute l'autorité qu'elle a sur son enfant, et qui, tant d'années après la mort d'un mari, regrette de n'avoir pas déployé sur lui le même empire. Si ce langage n'est pas tout-à-fait décent dans la bouche d'une fille, il doit vous paroître un peu excusé par la tendre affection que je portois à mon père, et par le respect que j'aurai éternellement pour sa mémoire. C'étoit le meilleur de tous les pères; et peut-être n'auroit-il pas été un mari moins tendre, si l'humeur de ma mère et la sienne n'avoient pas eu trop de ressemblance et de vivacité pour être capable de s'accorder.

Le malheur, en un mot, c'est que l'un ne pouvoit être fâché, sans que l'autre voulût l'être aussi: cependant aucun des deux n'avoit un mauvais naturel. Avec tout cela, à l'âge même où j'étois du vivant de mon père, je ne trouvois pas le joug aussi pesant pour ma mère, qu'elle paroît vouloir me le persuader, lorsqu'il lui plaît de désavouer sa part à mon existence.

J'ai souvent pensé que pour empêcher les partages d'affections dans leurs enfans, les péres et mères devroient éviter sur toutes choses ces querelles, longues ou fréquentes, qui mettent un pauvre enfant dans l'embarras pour prendre son parti entre deux personnes si chères, lorsqu'il seroit porté à les respecter toutes deux comme il le doit.

(¶) Mais voici le fait : il n'y a pas de femme plus active et plus en état de gouverner une maison que ma mère. Et je crois que les femmes de tête souffrent moins patiemment l'autorité, qu'une épouse indolente. Celle-ci se croit peut-être obligée de passer bien des choses pour qu'on lui passe son indolence ; tandis que les femmes du caractère opposé, à ce que je présume, se croient trop importantes pour faire grand cas des talens d'autrui. Tout doit aller comme elles l'ordonnent : en un mot, parce qu'elles se rendent utiles, elles iront au-delà et se croiront seules nécessaires.

Je puis vous assurer, ma chère, que si j'étois homme, et un homme jaloux de mon repos, je ne voudrois, pour rien au monde, être associé avec une de ces ménagères renchéries. J'aurois grand soin de bien m'informer d'avance, si les qualités d'une maîtresse, que j'entendrois vanter comme une femme de tête, convenoient au caractère de l'homme, ou à son sexe : il n'y auroit qu'une exception ; si j'étois un de ces mortels indolens, qui ne veulent se mêler de rien, et qui sont en danger de voir passer leur fortune dans les mains de leur intendant ; alors peut-être voudrois-je trouver dans ma femme les qualités d'un homme d'affaires.

Mais en laissant de côté ma mère, parce qu'elle est ma mère, n'ai-je pas vu comme Lady Hartley se met sans façon au-dessus

de tout son sexe, parce qu'elle s'entend à conduire des affaires qui ne sont point du tout du ressort de son sexe ? des affaires dont la science ne peut rien ajouter au mérite d'une femme ; j'entends la science pratique : car quant à la théorie, peut-être n'est-il pas mal qu'une femme en soit instruite.

En vérité, ma chère, je ne crois point que ces *hommes-femmes*, passez-moi le terme, soient des caractères bien aimables, et comme je l'ai dit, si j'étois homme, je préfèrerois dans mon ménage, une colombe qui ne seroit bonne à rien autre chose qu'à se promener, dit la comédie, dans la maison, comme un oiseau domestique, et à la peupler d'enfans, à une de ces maîtresses femmes, qui, sous les yeux de mon inutile individu, presseroit à l'ouvrage mes domestiques, sans leur donner jamais ni repos ni relâche, les valets d'écurie comme les autres ; et qui, toujours le balai en main, me tiendroit dans des appréhensions continuelles de me voir balayé aussi de sa maison comme un amas de poussière.

S'il se trouvoit une mère de famille, de l'admirable caractère d'un jeune Lady pour qui j'ai une si grande et une si juste admiration, qui sût se renfermer dans les respectables limites de son sexe, sût tenir l'aiguille, la plume, donner les ordres d'une maîtresse de maison, se mêler de la laiterie, de la ménagerie pour son amusement ; donner son attention à nourrir le

pauvre des superfluités qui seroient perdues ; et s'appliquer à toutes les branches de l'économie domestique qui sont de son ressort, et qui sont réellement utiles ; alors elle ne sortiroit point de sa sphère, elle se rendroit d'une utilité aimable, et d'une nécessité respectable. Elle seroit la *maîtresse*-roue du ménage : (car pensez ce que vous voudrez de votre Anne Howe ; je ne voudrois pas qu'elle en fût le *maître*-pivot) tout le monde la chériroit, comme vous étiez chérie de tout le monde avant que votre insolent frère revînt de son collège, tout enflé de ses connoissances vaines et sans mérite, pour bouleverser tout dans la maison. (♭)

Si vous voulez être informée du détail de notre différent, après vous avoir confessé en général que votre malheureuse affaire en étoit l'occasion, il faut bien vous satisfaire.

Mais comment dois-je m'expliquer ? Je sens mes joues se colorer de honte et d'indignation. Apprenez donc, ma chère, que j'ai été. . . pour ainsi dire. . . oui, que j'ai été battue. Rien n'est plus vrai. Ma mère a jugé à propos de me donner un grand coup sur les mains, pour m'arracher une lettre que j'étois à vous écrire, et que j'ai déchirée en pièces et jetée au feu, devant elle, pour l'empêcher de la lire.

Je sais que cette aventure vous affligera. Epargnez-vous par conséquent la peine de me le dire.

M. Hickman arriva quelques momens après. Je ne voulus pas le voir. Je suis ou trop grande pour être battue, ou trop enfant pour avoir un très-humble adorateur. C'est ce que je déclarai à ma mère. Quelles autres armes à opposer que du chagrin et de la mauvaise humeur, lorsqu'il ne seroit pas pardonnable de penser même à lever le petit doigt !

Elle me dit, en style d'*Harlowe*, qu'elle vouloit être obéie, et que la maison seroit fermée à M. Hickman même, s'il contribuoit à l'entretien d'une correspondance qu'elle m'avoit défendue.

Pauvre Hickman ! son rôle est assez bizarre et bien hasardeux entre la mère et la fille. Mais il sait qu'il est sûr de ma mère, mais non pas de moi. Ainsi, son embarras n'est pas grand à choisir son parti, quand il ne seroit pas porté d'inclination à vous rendre service, comme certainement il l'est. (¶) Et ces sentimens lui font à mes yeux un mérite qu'il n'auroit pas eu sans cela, malgré toutes les bonnes qualités que je viens de reconnoître en sa faveur. Car, ma chère, quels que puissent être mes défauts à d'autres égards, j'oserai dire que je possède dans mon ame les qualités que je loue en lui ; et si nous devons jamais être ensemble, je pourrai, par cette raison, le dispenser de les avoir. -- Ainsi, si un mari, qui a une femme d'un caractère libéral, n'est pas un avare, qui cherche à

gêner sa libéralité, et s'il est disposé à trouver bon ce qu'elle fait, il s'en tiendra là, se reposera sur elle du soin d'être bienfaisante, et c'est assez pour lui : comme au contraire, si un mari dont l'ame est libérale et généreuse, a une femme économe, tant mieux pour tous les deux. Car si tous deux aiment à donner, il faut qu'ils aient de la prudence, et qu'ils soient assez d'intelligence pour se communiquer et comparer ensemble la liste de leurs bienfaits : sans quoi ils pourroient, à force d'être bienfaisans, se mettre hors d'état d'être justes. Excellent système d'économie, ma chère ! Mais pour le former, je n'ai eu qu'à prendre un juste milieu entre les idées trop étroites que j'ai reçues de ma mère, et vos principes exaltés sur la générosité. Mais venons des principes au fait. (♭)

Je m'enfermai pendant tout le jour, et le peu de nourriture que je pris, je le pris seule. Le soir, je reçus un ordre solemnel, sous peine de désobéissance, de descendre pour le souper. Je descendis ; mais du sérieux le plus auguste, et environnée du nuage le plus sombre. *Oui* et *non* furent assez long-temps mes seules réponses à toutes ses questions. Cette conduite, me dit ma mère, ne réussiroit pas avec elle. – Elle ne gagneroit rien à me battre, lui dis-je à mon tour.--C'étoit, répliqua-t-elle, la hardiesse de ma résistance qui l'avoit provoquée à me donner un coup sur la main. Elle

étoit

étoit fâchée que je l'eusse irritée jusqu'à ce point ; mais elle n'en exigeoit pas moins de deux choses l'une, ou que ma correspondance fût absolument interrompue, ou que toutes nos lettres lui fussent communiquées.

Je ne dois faire ni l'un ni l'autre, lui dis-je ; il convenoit aussi peu à mon honneur qu'à mon inclination, d'abandonner une amie dans l'infortune..... sur-tout pour satisfaire des ames basses et cruelles.

Elle ne manqua point de parcourir la chaîne des lieux communs sur le *devoir*, l'*obéissance*, le *respect filial*, etc.

Je lui répondis qu'un devoir exigé avec un excès déraisonnable de rigueur, avoit causé votre perte, en la supposant consommée. Si elle me croyoit d'âge à être mariée, je me flattois qu'elle me jugeroit capable de former, ou du moins d'entretenir mes amitiés, particulièrement avec une femme dont elle m'avoit félicité mille fois, dans d'autres temps, d'avoir obtenu l'estime et la confiance.

(¶) Plus le mérite est grand, dit-elle ; plus la faute est grave ; plus les talens sont rares, plus l'exemple est dangereux. (♭)

Je lui répondis, qu'il y avoit d'autres devoirs que ceux de la nature ; (¶) que j'espérois n'être pas obligée d'abandonner une amie souffrante, sur-tout pour réjouir les autres de ses disgraces : qu'il me paroissoit difficile de faire entrer dans mon de-

voir une condition aussi dure ; lorsque j'étois persuadée que ces devoirs de différente nature pouvoient néanmoins très-bien se concilier ; (b) qu'un commandement injuste, j'osois le dire, dût-elle me battre encore, étoit un degré de tyrannie ; et que je n'aurois pas dû m'attendre, qu'à mon âge, on ne me laissât aucun exercice de ma volonté, aucune démarche à faire de mon choix, lorsqu'il n'étoit question que des intérêts d'une femme, et que le sexe maudit n'y avoit aucune part.

Ce qu'il y avoit de plus favorable à son argument, c'est qu'elle se réduisoit à demander la communication de nos lettres. Elle insista beaucoup sur ce point. Vous étiez, me dit-elle, entre les mains du plus intrigant de tous les hommes, qui, suivant quelques avis qu'elle avoit reçus, tournoit M. Hickman en ridicule. Quoiqu'elle fût portée à bien juger de sa fille et de son amie, qui pouvoit lui répondre quelles suites imprévues de vous et de moi, pouvoit avoir notre correspondance ?

Ainsi, ma chère, vous voyez que je souffre ici pour l'intérêt de M. Hickman. Je n'aurois pas d'éloignement pour faire voir nos lettres à ma mère, si je n'étois persuadée que votre plume et la mienne en seroient moins libres ; et si je ne la voyois si attachée au parti contraire, que ses raisonnemens, ses censures, ses inductions et ses interprétations les plus forcées, les

plus partiales, deviendroient entre nous un sujet perpétuel de difficultés et de nouveaux débats. D'ailleurs je ne serois pas bien aise qu'elle sût comment votre rusé vaurien a joué une personne d'un mérite si supérieur au sien dans tout ce que l'ame humaine a de noble et de grand. Je connois la générosité de votre cœur, cette grandeur d'ame qui vous élève au-dessus de vos intérêts propres; mais n'entreprenez point de me faire renoncer à notre correspondance.

M. Hickman, immédiatement après la querelle dont je vous ai fait l'histoire, m'a offert ses services : et ma dernière Lettre vous a fait voir que je les ai acceptés. Malgré son profond dévouement pour ma mère, il juge qu'elle a trop de rigueur pour vous et pour moi. Il a eu la bonté de me dire (et j'ai cru voir dans son discours un air de protection) que non-seulement il approuvoit notre correspondance, mais qu'il admiroit la fermeté de mon amitié; et que n'ayant pas la meilleure opinion du monde de votre homme, mais la plus exaltée de mon ame, il est persuadé que mes informations et mes avis peuvent quelquefois vous être utiles; d'après cette présomption, a-t-il dit, il seroit affreux de vous priver de ce secours.

Le fond de ce discours m'a plu, et c'est un grand bonheur pour lui, sans quoi, je vous promets, je lui aurois demandé rai-

son du terme *d'approuver*, et depuis quand il me croyoit disposée à souffrir ce style. Vous voyez, ma chère, ce que c'est que cette race d'hommes : vous ne leur avez pas plutôt accordé l'occasion de vous rendre un service agréable, qu'ils prennent le droit d'*approuver*, oui, d'approuver vos actions ; qui emporte apparemment celui de les *désapprouver*, s'ils le jugent à propos.

J'ai dit à ma mère combien vous souhaitez de vous réconcilier avec votre famille, et combien vous êtes indépendante de Lovelace. -- La suite, m'a-t-elle répondu, nous fera juger du second point. A l'égard du premier, elle sait, dit-elle, (et son opinion est aussi que cela est juste,) que vous ne devez espérer de réconciliation, qu'en retournant au château d'Harlowe, sans prétendre imposer aucunes conditions. C'est le plus sûr moyen, ajoute-t-elle, de prouver votre indépendance de Lovelace. --Voilà votre devoir, ma chère, dans l'opinion de ma mère.

Je suppose que votre première lettre, adressée à M. Hickman et chez lui, me viendra de Londres.

Que le ciel veille sur votre honneur et votre sûreté ! c'est l'objet de mes prières.

Je ne puis m'imaginer comment vous faites pour changer d'habits.

Ma surprise augmente sans cesse, de voir l'obstination de vos proches à vous

laisser dans l'embarras. Je ne comprends pas quelles peuvent être leurs vues. Ils vous jetteront, je le vois, entre ses bras, soit que vous le vouliez ou non.

J'envoie ma lettre par Robert, pour ne pas perdre de temps, et je ne puis que vous répéter encore l'offre rejetée de mes plus ardens services. Adieu, ma très-chère, mon éternelle amie.

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi, 20 Avril.

JE me croirois absolument indigne de votre amitié, si mes intérêts, quelque pressans qu'ils soient, m'occupoient au point de ne pas trouver assez de loisir pour déclarer en peu de mots à ma chère amie, combien je suis éloignée d'approuver sa conduite : oui, sur-tout dans des circonstances où elle ne pèche que par un excès de générosité, qui l'empêche de reconnoître sa faute. J'ai plus de raison qu'un autre d'en gémir, puisque j'ai le malheur d'en être l'occasion.

Vous savez, dites-vous, que vos démêlés avec votre mère, m'affligeront beaucoup, et vous voulez en conséquence que je m'épargne la peine de vous le dire.

Vous n'aviez pas coutume autrefois, ma chère, de me faire d'avance pareille défense. Vous me répétiez souvent que vous n'en aviez que plus d'amitié pour moi, lorsque je vous faisois des plaintes de cette chaleur, de cette excessive vivacité, dont votre bon sens vous apprenoit à vous défier. Quoique malheureusement tombée, quoique dans l'infortune, si jamais j'ai valu quelque chose par le jugement, c'est aujourd'hui que je mérite d'être écoutée, parce que je puis parler contre moi-même aussi librement que d'aucune autre; et lorsque ma faute devient contagieuse, lorsqu'elle vous entraîne à continuer une correspondance qui vous est défendue, n'élèverai-je point ma voix contre une désobéissance, dont les suites, quelles qu'elles puissent être, aggravent mon erreur, qui est comme la racine corrompue d'où sortent de si mauvaises branches?

L'ame qui peut mettre sa gloire dans la constance et la fermeté d'une aussi noble amitié que celle de ma chère Miss Howe, d'une amitié qui est à l'épreuve de la fortune et du malheur, et qui croît avec les disgraces de la personne aimée, cette ame doit être trop élevée pour prendre mal les avertissemens ou les conseils de l'amie à qui elle accorde des sentimens si distingués. Ainsi, la liberté que je prends n'a pas besoin d'apologie. Elle en demande d'autant moins, que dans les conjonctures

présentes, elle est l'effet d'une amitié pure et si parfaitement désintéressée, qu'elle tend à me priver de la seule consolation qui me reste.

Cette humeur chagrine que vous avouez; l'action de déchirer entre les mains de votre mère une lettre qu'elle avoit droit de lire, et la brûler, comme vous en faites l'aveu, sous ses propres yeux; le refus de voir un homme qui est si disposé à vous obéir pour le service de votre malheureuse amie, et ce refus dans la seule vue de mortifier votre mère; pouvez-vous penser, ma chère amie, que toutes ces fautes, qui ne sont pas la moitié de celles que vous reconnoissez, soient excusables dans une personne si bien instruite de ses devoirs?

Votre mère étoit autrefois prévenue en ma faveur. N'est-ce pas une raison de la ménager davantage, aujourd'hui que, suivant ses idées, j'ai perdu si justement son estime? Les préventions favorables, comme celles qui ne le sont pas, ne s'effacent guère entièrement. Quelle énormité ne doit donc pas avoir à ses yeux cette erreur, qui est capable de changer ainsi son cœur, et de le détourner contre moi, dans une affaire où elle n'a point d'intérêt particulier!

Il y a, dites-vous, d'autres devoirs que celui de la nature. D'accord : mais c'est, ma chère, le premier de tous les devoirs, un devoir qui a précédé en quelque sorte votre existence même : et quel autre devoir

ne doit pas lui céder, lorsque vous les supposerez en concurrence ?

Vous êtes persuadée qu'ils peuvent se concilier, et que vous pouvez rendre ce que vous devez à votre amie, sans rien ôter de ce que vous devez à votre mère. Votre mère pense autrement. Quelle est la conclusion qu'il faut tirer de ces prémisses ?

Quand votre mère voit combien je souffre dans ma réputation, de la malheureuse démarche où je me suis engagée, moi de qui tout le monde avoit conçu de meilleures espérances, quelle raison n'a-t-elle pas de trembler pour vous ? Un mal en attire un autre après soi ; et comment saura-t-elle, elle où personne, où ce fatal progrès peut s'arrêter ?

Une personne qui entreprend de justifier les fautes d'autrui, ou qui cherche à les diminuer, (et c'est sous ce jour que votre mère doit voir la question entr'elle et vous) ne donne-t-elle pas lieu de la soupçonner ou de corruption ou de foiblesse ? N'a-t-elle pas lieu d'appréhender que les censeurs ne pensent, qu'excitée par les mêmes motifs et les mêmes contraintes, pour me servir des expressions que vous m'avez appliquées dans une de vos lettres, elle seroit capable des mêmes erreurs ?

Mettons à part les persécutions extraordinaires que j'ai essuyées : la vie humaine peut-elle fournir un exemple plus terrible, que celui que j'ai donné dans un espace

fort court, de la nécessité qui oblige des parens à veiller sans cesse sur une fille, quelque opinion que cette fille ait donnée de sa prudence ?

N'est-ce pas depuis seize ans jusqu'à vingt-un, que cette vigilance est plus nécessaire que dans aucun autre temps de la vie d'une femme ? C'est dans cet espace que nous attirons ordinairement les yeux des hommes, et que nous devenons l'objet de leurs soins, et souvent de leurs attaques : n'est-ce pas aussi dans ce même temps, que nous nous faisons une réputation de bonne ou de mauvaise conduite, qui nous accompagne presque inséparablement jusqu'à la fin de nos jours ?

Ne sommes-nous pas alors en danger de la part de notre propre cœur, à cause de la distinction avec laquelle nous commençons à regarder l'autre sexe ?

Et lorsque nos dangers se multiplient, au dedans et au dehors, nos parens ont-ils tort de croire que leur vigilance doit redoubler ? et nous offenserons-nous de ce surcroît d'attention et de soins, parce que nous nous voyons grandies, et notre taille formée ?

Vous me direz : apprenez-moi donc quelle sera précisément la taille, quel sera l'âge qui exemptera une honnête fille de la soumission qu'elle doit à ses parens, et qui pourra autoriser les parens, à l'exemple des animaux, à se dispenser de la ten-

dresse et des soins qu'ils doivent à leurs enfans ?

Il vous paroît dur, ma chère, d'être traitée comme une petite fille ! eh ! pouvez-vous penser, qu'il ne soit pas aussi dur pour d'honnêtes parens, de se croire dans la nécessité de tenir cette conduite avec une fille parvenue à votre âge ? Mettez-vous à la place de votre mère : si votre fille vous avoit refusé ce que votre mère demandoit de vous, et vous avoit disputé le droit de vous faire obéir, croyez-vous que vous n'eussiez pas pu lui donner un coup sur la main, pour lui faire céder un écrit défendu ? Votre mère vous a dit avec bien de la vérité que c'est vous qui l'aviez provoquée à cette rigueur ; et c'est de sa part une extrême condescendance, à laquelle vous n'avez pas fait l'attention qu'elle méritoit, d'avoir avoué qu'elle en étoit fâchée.

Avant le mariage (époque où nous entrons sous une autre espèce de protection, qui n'abroge pas néanmoins les devoirs d'une fille envers ses père et mère) il n'y a point d'âge où notre sauve-garde la plus nécessaire et la plus puissante ne soit les ailes de nos parens, pour nous garantir des cruels vautours, des lâches milans, des rusés éperviers et d'autres méchans animaux de proie qui voltigent sans cesse au-dessus de nos têtes, avec le dessein de nous surprendre et de nous dévorer aussitôt qu'ils nous voient écartées de la vue

ou des soins de nos gardiens et de nos protecteurs naturels.

Quelque dureté que vous puissiez trouver dans l'ordre qui nous interdit une correspondance autrefois approuvée de cette même respectable mère, qui la blâme aujourd'hui, si elle juge néanmoins qu'après ma faute et dans l'abandon volontaire où me laissent tous mes parens, cette correspondance soit capable de jeter une tache sur votre réputation, c'est une dureté à laquelle il faut se soumettre. Ne doit-elle pas même se confirmer dans son opinion, lorsqu'elle voit que le premier fruit de votre attachement à la vôtre, est de vous inspirer ce sérieux si auguste, cette humeur sombre, suivant vos termes, et tant de répugnance à lui obéir?

Je sais, ma chère, qu'en parlant *du sérieux auguste et du nuage sombre* que vous m'avez représenté, vous ne pensez qu'à mettre dans vos termes ce sel agréable et piquant qui fait le charme de votre conversation et de vos lettres. Mais, en vérité, ma chère amie, je le crois déplacé dans cette occasion.

Me permettrez-vous d'ajouter à ces ennuyeux reproches, que je n'approuve pas non plus dans votre lettre, quelques-uns des traits qui ont rapport à la manière dont votre père et votre mère vivoient ensemble. J'ose dire que ces petits démêlés n'étoient pas continuels, quoiqu'ils fussent

peut-être trop fréquens ; mais votre mère est moins comptable à sa fille qu'à tout autre de ses torts, si jamais elle en a eu, avec M. Howe, dont je dirai seulement que vous devez révérer la mémoire. Ne feriez-vous pas bien d'examiner un peu si le petit ressentiment qui vous restoit contre votre mère lorsque vous aviez la plume à la main, n'a pas servi à réveiller vos sentimens de respect pour votre père ?

Chacun a ses défauts. Quand votre mère auroit tort de rappeler des mécontentemens contre un homme qui n'est plus, vous ne devez pas avoir besoin qu'on vous fasse considérer à l'occasion de qui et de quoi ces idées renaissent dans son esprit. Ce n'est pas à vous non plus qu'il appartient de juger de ce qui a pu se passer entre un père et une mère pour faire vivre et pour aigrir même d'anciens souvenirs dans la mémoire du survivant.

LETTRE CXXXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

LE sujet de ma lettre précédente ne demande point d'être continué. Je passe avec plus de plaisir, quoiqu'avec aussi peu d'*approbation*, à une autre de vos excessives vivacités ; je parle des grands airs que vous vous donnez à l'occasion du mot d'*approuver*.

Je m'étonne qu'étant connue pour aussi généreuse que vous l'êtes, votre générosité ne soit pas plus constante ; qu'elle vous manque dans un point où c'est manquer à la politique, à la prudence et à la gratitude. M. Hickman, comme vous le reconnoissez, est vraiment une bonne ame. Si je n'en étois pas convaincue depuis long-temps, il n'auroit pas trouvé en moi une avocate si zélée pour sa défense, auprès de ma chère Miss Howe. Combien de fois ai-je vu avec chagrin pendant l'heureux séjour que j'ai fait chez vous, qu'après une conversation, où il avoit fort bien fait son rôle en votre absence, il devenoit muet au moment que vous paroissiez !

Je vous l'ai reproché plusieurs fois, et je crois vous avoir fait remarquer aussi, que l'air imposant, dont vous ne vous armiez que pour lui, pouvoit recevoir une interprétation qui n'auroit pas flatté votre orgueil. Il pouvoit être expliqué à son avantage et nullement au vôtre.

M. Hickman, ma chère, est un homme modeste. Je ne vois jamais un homme de ce caractère, sans être persuadée que c'est uniquement l'occasion qui lui manque, et qu'il renferme des trésors qui n'ont besoin que d'une clé pour s'ouvrir, c'est-à-dire, d'un juste encouragement pour se produire avec éclat.

Le présomptueux, au contraire, qui ne peut être tel sans penser aussi mal d'autrui

qu'il pense avantageusement de lui-même, débute avec un ton de maître sur toutes sortes de sujets : et se reposant sur la ressource de son assurance pour sortir d'embarras, il parle de plus de choses qn'il n'en sait.

Mais un homme modeste ! Ah ! ma chère, une femme modeste ne distinguera-t-elle pas un homme modeste, et ne souhaitera-t-elle pas d'en faire le compagnon de sa vie ? Un homme, devant lequel, et à qui elle peut ouvrir son avis et manifester ses pensées, avec la certitude qu'il aura bonne opinion de ce qu'elle dit, qu'il recevra son jugement avec tous les égards de la politesse ; et qui doit par conséquent lui inspirer une douce confiance.

Quel lot j'ai tiré dans la roue du hasard ! --Tout le monde est porté à s'ériger en prédicateur ; mais assurément je dois être plus capable que je ne l'ai jamais été, de penser et de parler juste sur cette matière. Cependant je veux m'oublier absolument, s'il m'est possible, dans une lettre que j'étois résolue, en la commençant, de consacrer à l'unique point qui vous touche. Ma chère, ma très-chère amie, que vous avez de penchant à nous apprendre ce que les autres doivent faire, et ce que votre mère même devroit avoir fait ! A la vérité, je me souviens de vous avoir entendu dire, que comme les différens exercices demandent différens talens pour y réussir, il peut

arriver, en matière d'esprit, qu'une personne soit capable de faire une bonne critique des ouvrages d'autrui, sans l'être de faire elle-même d'excellens ouvrages; mais je crois expliquer fort bien ce penchant et cette facilité à découvrir les fautes, en l'attribuant à la nature humaine, qui, sentant ses propres défauts aime généralement l'emploi de *corriger*. Le mal est que pour exercer ce talent naturel, on tourne moins les yeux en dedans qu'en dehors; ou si vous l'aimez mieux en d'autres termes, qu'on fait tomber sa recherche et sa critique sur le voisin, plus volontiers que sur soi-même.

(¶) Permettez-moi d'ajouter ici, quoiqu'il en coûte quelque répugnance à ma tendresse, que malgré toutes vos jolies choses sur les *maîtresses femmes*; et quoique je pense comme vous, que les maris des femmes de ce caractère aient autant à s'en plaindre qu'à s'en louer, cependant Lady Hartley eût été peut-être plus épargnée de votre plume, si elle n'eût pas été trempée dans le fiel, et si vous n'aviez pas eu votre mère en vue.

Quant aux secours pécuniaires dont vous me faites des offres si généreuses et si réitérées, ne m'en voulez pas si je vous répète encore, que je serois extrêmement jalouse, que vous puissiez affirmer, sans la moindre exception ni réserve, qu'il n'a jamais été question de pareil service entre

nous. Je sais avec quelle véhémencê votre mère vous a pressé de répondre à la question qui excite sa curiosité : néanmoins, je vous promets de n'avoir jamais de ces sortes d'obligations qu'à vous seule quand l'occasion s'en présentera (♭).

LETTRE CXXXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

JE viens en peu de mots, ma chère amie, à la défense que vous avez recue de votre mère. C'est un sujet que j'ai touché fort souvent, mais comme en passant ; parce que sentant fort bien que mon jugement condamneroit ma pratique, je n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui le courage de m'y livrer.

Vous ne voulez pas que j'entreprenne de vous faire renoncer à cette correspondance. Vous m'apprenez avec quelle bonté M. Hickman l'approuve, et combien il est obligeant de permettre qu'elle passe par ses mains et sous son couvert ; mais ce n'est point assez pour me satisfaire entièrement.

Je suis un fort mauvais casuiste ; et le plaisir que je prends à vous écrire, à vous qui êtes la seule dans le sein de laquelle je puisse soulager mon ame, peut me donner, comme je vous l'ai dit, beaucoup de partialité pour mes propres désirs. Sans

cette crainte, et si une artificieuse évasion n'étoit pas trop au-dessous d'une ame ouverte et sincère, il me semble que ce seroit pour moi une douce satisfaction que la liberté de continuer ma correspondance, seulement pour recevoir de vous, suivant les occasions, une réponse passagère, sous le couvert et de la plume de M. Hickman, pour me ramener au vrai lorsque je m'écarte, pour me confirmer dans le bien, lorsque je le suis, et pour me guider dans mes doutes. Ce secours me feroit marcher avec plus d'assurance dans le chemin obscur et difficile qui s'ouvre devant moi; car, malgré l'injustice de mes censeurs, et quelles que soient les nouvelles disgraces dont je suis menacée, je ne me croirai pas tout-à-fait malheureuse, si je puis conserver votre estime.

Véritablement, ma chère, je ne sais comment je pourrois prendre sur moi de ne plus vous écrire. Je n'ai plus maintenant d'autre occupation, ni d'autre amusement. Il faudroit que je fisse usage de ma plume, quand je n'aurois personne à qui envoyer mes lettres. Vous m'avez entendu vanter les avantages que j'ai toujours trouvés à jeter sur le papier ce qui m'arrive d'un peu remarquable : actions, pensées, tout ce que je crois pouvoir servir à mon utilité future. Outre que cet exercice forme le style, et qu'il sert à développer les idées, à étendre l'esprit toujours susceptible d'ag-

grandissement, il n'y a personne à qui il n'arrive de perdre une bonne pensée, qui s'évapore après la réflexion, ou d'oublier une bonne résolution chassée de la mémoire par une autre qui ne vaut pas toujours la première. Mais lorsque j'ai pris la peine d'écrire ce que je veux faire, ou ce que j'ai fait, l'action, ou la résolution demeure fixée devant moi, pour m'y attacher de plus en plus, ou pour y renoncer, ou pour la corriger. C'est une sorte de traité que j'ai fait avec moi-même, et qui étant scellé de ma propre main, devient une règle de conduite et comme un engagement d'avancer tous les jours de ma vie dans la vertu, plutôt que de reculer.

Je voudrois donc bien vous écrire, si je le puis sans offense; d'autant plus qu'outre le plaisir de satisfaire mon inclination naturelle, ma plume s'anime, lorsqu'en écrivant j'ai quelqu'objet en vue, quelque amie à qui je désire de plaire.

Mais quoi! Si votre mère permet notre correspondance, à condition que nos lettres lui soient communiquées; et si c'est le seul moyen d'obtenir cette condescendance de sa part, est-il impossible de se soumetre à cette loi? Croyez-vous, ma chère, qu'elle fît difficulté de recevoir cette communication en confidence? Si je voyois quelque apparence de réconciliation avec ma famille, je n'écouterois point assez mon orgueil, pour appréhender qu'on sache de

quelle manière j'ai été *jouée*, suivant votre expression. Au contraire, dans cette *heureuse* supposition, je n'aurois pas plutôt quitté M. Lovelace, que j'apprendrois toute mon histoire à votre mère et à tous mes parens. Mon propre honneur et leur satisfaction m'y porteroient également.

Mais si je n'ai pas cette espérance, à quoi serviroit de faire connoître la répugnance que j'ai eue à suivre M. Lovelace, et les artifices par lequels il a su m'effrayer ? Votre mère vous a fait entendre, que mes parens insisteroient sur un retour pur et simple, sans aucune condition, pour disposer arbitrairement de moi. Si je paroissois balancer là-dessus, mon frère s'en feroit un sujet de triomphe, plutôt que de garder mon secret. M. Lovelace, dont la fierté s'offense déja de mes regrets de l'avoir suivi, lorsqu'il pense qu'autrement je n'aurois pu éviter d'être à M. Solmes, me traiteroit peut-être avec indignité. Ainsi privée d'asyle et de toute protection, je deviendrois le jouet des intrigans, et je serois regardée, avec une assez grande apparence de raison, comme l'opprobre de mon sexe, tandis qu'une passion déclarée, quelle qu'ait été son indiscrétion, si elle est suivie du mariage, sera toujours excusée plus facilement qu'elle ne devoit l'être généralement parlant.

Mais si votre mère consent à recevoir nos communications en confidence, ne

balancez point à lui faire lire toutes mes lettres passées et à venir. Si ma conduite passée ne mérite pas absolument son blâme et son mépris, j'y gagnerai peut-être le secours de ses conseils avec celui des vôtres ; et si une fois rétablie dans son estime je venois dans la suite à me rendre volontairement coupable, je reconnoîtrai que je suis pour jamais indigne et des vôtres et des siens.

Quand vous craignez de la gêne et de l'appesantissement pour mon esprit et pour ma plume, si j'écris avec l'idée que toutes mes lettres passent sous les yeux de votre mère, vous oubliez, ma chère, que l'un et l'autre sont déja fort appesantis. Ne jugez pas si mal de votre mère, que vous la croyez capable de partialité dans ses interprétations. Nous ne saurions douter, ni vous ni moi, que livrée à elle-même, son inclination ne se fût déclarée en ma faveur. J'ai la même opinion de mon oncle Antonin. Et même ma charité s'étend encore plus loin ; car je suis quelquefois portée à croire, que si mon frère et ma sœur étoient absolument certains de m'avoir assez ruinée dans l'esprit de mes oncles, pour n'avoir plus à me redouter dans le chemin de leurs intérêts, ils pourroient, sinon désirer ma réconciliation, du moins ne pas s'opposer à ma grace, sur-tout si je voulois leur faire quelques petits sacrifices, pour lesquels je vous assure que je

n'aurois pas d'éloignement si j'étois tout-à-fait libre, et bien indépendante de cet homme. Vous savez que je n'ai jamais attaché de prix aux acquisitions de ce monde, qu'autant que ces avantages me mettroient en état de satisfaire des inclinations qui sont chères à mon cœur. Si l'on m'en ôtoit le pouvoir, il faudroit vaincre mon penchant, comme je le fais aujourd'hui.

(¶) N'allez pas m'accuser d'affectation dans ce que je viens de dire de mon frère et de ma sœur. Je suis sûre de ne les avoir pas ménagés dans mes plus favorables conjectures. Et toute personne indifférente croira qu'ils sont plus autorisés que jamais, pour l'honneur de la famille, à chercher à me perdre dans l'esprit de tous mes proches. (♭)

Mais pour revenir à mon premier sujet, essayez, ma chère amie, si votre mère veut permettre notre correspondance sous la condition de voir toutes nos lettres. Si vous ne l'y trouvez pas disposée, quelle sordide amitié seroit la mienne, de vouloir acheter ma satisfaction aux dépens de votre devoir !

Il me reste un mot à dire sur les reproches libres dont cette ennuyeuse lettre est remplie. Je me flatte que vous me les pardonnerez, parce qu'il y a peu d'amitiés qui portent sur les mêmes fondemens que la nôtre ; c'est-à-dire, sur le droit mutuel de nous avertir de nos fautes, et sur la cer-

titude que ces avis seront reçus avec reconnoissance; (¶) afin que chacun puisse éclairer ses méprises, reconnoître et corriger ses erreurs, et dans ses paroles, ses actions et toute sa conduite; et que nous nous aidions réciproquement à bien juger des personnes, des choses et des circonstances, en partant de ce principe, qu'il est plus doux et plus honorable d'être corrigée avec la douceur qu'on doit attendre d'une véritable amie, que de s'exposer, par une aveugle persévérance dans l'erreur, à la censure et à la maligne envie du public. (♭)

Mais je suis persuadée qu'il est aussi inutile de vous rappeler les loix de notre amitié, que de vous exhorter à les observer rigoureusement à votre tour; en n'épargnant ni les folies ni les fautes de votre amie.

CL. HARLOWE.

P. S. Je m'étois proposé dans mes trois lettres précédentes, de ne pas toucher, s'il étoit possible, à mes propres affaires. Mon dessein est de vous écrire encore une fois, pour vous informer de ma situation avec cet homme: mais trouvez bon, ma chère, que cette lettre que je vous promets, et votre réponse, qui contiendra, s'il vous plaît, vos avis, dont j'ai besoin, et la copie de celle que j'ai écrite à ma tante, soient les dernières que nous recevions l'une de l'autre, tant que la défense continuera.

Je crains, helas ! je crains beaucoup qu'un des malheureux effets de mon mauvais sort ne soit de me faire recourir à des évasions, de me faire tomber dans de petites affectations, et en un mot, dans des écarts du droit chemin de la vérité, que j'étois accoutumée, et que je me plaisois à suivre, sans être arrêtée par aucune considération. Mais qu'il me soit permis de vous assurer, pour l'amour de vous-même, et pour diminuer les alarmes que votre mère a conçues de notre correspondance, que s'il m'arrivoit de commettre quelque faute de cette nature, loin de persister dans mon égarement, je ne serois pas longtemps sans m'en repentir, et je m'efforcerois de regagner le terrain perdu, dans la crainte de voir tourner l'erreur en habitude.

Les instances de Mde. Sorlings m'ont fait différer mon départ pour Londres de quelques jours. Il est fixé à lundi prochain, comme je vous l'expliquerai dans ma première lettre qui est déja commencée ; mais trouvant une occasion que je n'attendois pas pour celle-ci, je me determine à la faire partir seule.

LETTRE CXXXVI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi matin, 21 Avril.

MA mère refuse d'accepter votre condition, chère amie; je l'avois proposée comme de moi: mais les Harlowes (pardonnez l'expression) possèdent absolument son esprit.--C'est un plan de mon invention, m'a-t-elle dit, pour l'engager dans vos intérêts contre votre famille; et elle a grand soin, ajoute-t-elle, pour l'amour d'elle-même, de se tenir en garde contre cette surprise.

Ayez moins d'inquiétude sur ce qui nous concerne, elle et moi; je vous en conjure encore une fois. Nous nous arrangerons fort bien ensemble. Tantôt une querelle, tantôt un raccommodement: c'est une vieille habitude, qui a commencé avant qu'il fût question de vous.

Cependant je vous fais des remercimens sincères pour chaque ligne de vos trois dernières lettres de réprimandes, et je me propose de les relire attentivement toutes les fois que ma bile sera prête à s'enflammer. Je ne vous dissimule point que mon amour-propre a un peu régimbé à la première lecture; mais chaque fois que je la recommence, je sens croître pour vous

vous, s'il est possible, ma tendresse et ma vénération.

Je crois néanmoins avoir un avantage sur vous, et je le conserverai dans cette lettre comme dans toutes celles que je vous écrirai à l'avenir; c'est qu'en vous traitant avec la même liberté, je ne croirai jamais que ma franchise ait besoin d'apologie. Mais vous, si vous croyez en avoir besoin avec moi, c'est un effet de la douceur de votre naturel, avec un petit trait de censure indirecte sur la vivacité du mien. Vous êtes persuadée, ma chère, que la douceur n'est pas un défaut dans une femme; et moi je tiens qu'un peu de chaleur juste et bien placée, n'en est pas un non plus. Au fond, c'est louer des deux côtés, ce que nous ne pouvons et ce que nous ne désirons peut-être pas de pouvoir empêcher. Il ne vous est pas plus libre de sortir de votre caractère, qu'à moi de renoncer au mien. Il faudroit nous faire l'une et l'autre une grande violence. Ainsi nous approuver, chacune de notre côté, dans le penchant qui nous est propre, c'est transformer la nécessité en vertu. Mais, une observation que j'ajouterai, c'est que si votre caractère et le mien étoient peints au vrai, le mien paroîtroit le plus naturel. Une belle peinture demande également des lumières et des ombres. La vôtre seroit environnée de tant d'éclat et de gloire, qu'elle éblouiroit à la vérité

les yeux ; mais elle feroit perdre courage à ceux qui voudroient l'imiter. Puisse, ma chère, puisse votre douceur ne pas vous exposer à être victime d'un monde vil qui n'est pas capable d'en sentir le prix! pour moi dont la pétulance sait écarter ceux qui chercheroient à me nuire, je m'en trouve si bien, qu'en reconnoissant que ce caractère est en général moins aimable, je ne voudrois pas le changer pour le vôtre.

Sans doute je me croirois inexcusable d'ouvrir la bouche pour contredire ma mère, si j'avois affaire à un esprit tel que le vôtre. -- Mais la vérité, ma chère, est la vérité. Pourquoi l'ame étroite obtiendroit-elle les louanges qui sont dues à l'effusion d'un cœur noble? Si chacun avoit comme moi, le courage de blâmer ce qui mérite du blâme, et de ne louer que ce qui est digne de louange, vous verriez qu'au défaut de principes, la honte corrigeroit le monde ; et que dans une ou deux générations, peut-être, la honte introduiroit des principes. C'est une vérité, ma chère : faites-en vous-même l'application : car pour moi je n'ose pas.... Je vous redoute, ma chère, presqu'autant que je vous aime.

Rien ne m'empêchera néanmoins de vous prouver, par un nouvel exemple, qu'il n'y a que les belles ames qui méritent une obéissance implicite. La vérité, comme j'ai dit, est la vérité, en dépit de tout déguisement.

M. Hickman est à votre avis un homme modeste : mais la modestie a quelquefois ses inconvéniens. (Nous examinerons bientôt, ma chère, tout ce que vous me dites de cet honnête personnage.) Il n'a pas manqué de me remettre votre lettre de correction en main propre, avec une belle révérence et l'air d'un homme fort content de lui-même. Malheureusement cet air de satisfaction n'étoit pas encore passé, lorsque ma mère est entrée tout-à-coup, pendant que je la lisois. Quand la colère a réussi à certaines personnes, vous les voyez toujours en colère, ou en cherchant l'occasion. - Hé bien, M. Hickman ! hé bien, Nancy ! (elle a vu le mouvement que j'ai fait pour cacher le paquet entre ma robe et mon corset) c'est encore une lettre qu'on vient de vous apporter ? -- Là, votre homme modeste s'est trahi, par son embarras et par ses mots entrecoupés, Ma-ma-Madame. -- Il ne savoit s'il devoit sortir, et me laisser vider la querelle avec ma mère, ou s'il devoit tenir bon, pour être témoin du combat. Il eût été misérable de recourir à un mensonge ! ma mère s'est retirée brusquement, et je ne m'en suis pas moins approchée de la fenêtre opposée, -- pour lire le paquet, laissant à M. Hickman la liberté d'exercer ses dents blanches sur l'ongle de son pouce.

Après avoir lu vos lettres, je suis allée chercher hardiment ma mère. Je lui ai

rendu compte de vos généreux sentimens et du désir que vous aviez de vous conformer à ses volontés. Je lui ai proposé votre condition, comme de moi-même. Elle l'a rejetée, comme je vous l'ai dit. Elle ne doutoit pas, m'a-t-elle dit, qu'il ne se fît de beaux portraits d'elle, entre deux jeunes créatures qui ont plus d'esprit que de prudence. Au lieu d'être touchée de votre générosité, elle n'a fait usage de votre opinion que pour se confirmer dans la sienne. Elle m'a renouvelé sa défense, en y joignant l'ordre de ne vous écrire que pour vous en informer. Cette défense, a-t-elle ajouté, subsistera jusqu'à ce que vous soyez réconciliée avec vos proches. Elle m'a fait entendre qu'elle s'y étoit engagée, et qu'elle comptoit sur ma soumission.

Je me suis souvenue heureusement de vos réprimandes, et j'ai pris un air humble, quoique chagrin. Je vous déclare, ma chère, qu'aussi long-temps que je pourrai me rendre témoignage de l'innocence de mes intentions, et que je serai persuadée qu'il est presque impossible qu'il résulte aucun mal de notre correspondance; aussi long-temps qu'il me restera dans la mémoire, que cette défense vient de la même source que toutes vos disgraces; aussi long-temps que je saurai, comme je le sais, que ce n'est pas votre faute si vos parens ne se réconcilient point avec vous, et que vous leur faites des offres que l'honneur

et la raison ne leur permettent pas de refuser ; toute la déférence que j'ai pour votre jugement, et pour vos excellentes leçons, qui conviendroient presqu'à tous les cas différens du vôtre, n'empêchera pas que je n'insiste sur la continuation de nos lettres, et que je n'exige le même détail, que si cette défense n'avoit jamais été portée.

Il n'entre aucune humeur, aucune obstination dans ce que j'écris. Je ne puis vous exprimer combien mon cœur s'intéresse à votre situation. En un mot, vous devez me permettre de penser, que si je suis assez heureuse pour vous être utile par mes lettres, la défense de ma mère ne sera jamais aussi bien justifiée que ma constance à vous écrire.

Cependant, pour vous satisfaire autant qu'il m'est possible, mes réponses seront aussi rares qu'il se pourra, sans blesser, pendant l'*interdit*, mes principes sur l'amitié, et sans négliger les occasions et mon devoir de vous être utile, si je le puis.

Quant à l'expédient d'employer la main d'Hickman, (voici le moment de mettre en scène votre homme modeste, ma chère, et comme vous aimez la modestie dans son sexe, je m'efforcerai de le tenir dans un juste éloignement, pour lui conserver votre estime ;) je vois, ma douce amie, le petit piège que vous me tendez. Votre intention est de rendre cet homme-là im-

portant à mes yeux. La correspondance ira son train, quels que soient vos scrupules ; c'est de quoi je puis vous assurer ; ainsi elle ne souffrira pas du refus de votre proposition en faveur d'Hickman. Vous le dirai-je ? je crois que c'est assez d'honneur pour lui, d'être nommé si souvent dans nos lettres. La confiance que nous continuerons de lui accorder, suffira pour le faire marcher la tête la plus haute, en étendant sa main blanche et faisant briller son beau diamant. Il ne manquera pas de faire valoir ses services, et la gloire qu'il y attache, et sa diligence, et sa fidélité, et ses inventions pour garder notre secret, et ses excuses et ses évasions avec ma mère. lorsqu'elle le presse de parler, etc. etc. etc. Ne sera-ce pas d'ailleurs un prétexte pour faire sa cour plus assidument que jamais *à la charmante fille de la bonne* Mde. Howe ?

Mais l'admettre dans mon cabinet, tête-à-tête avec moi, toutes les fois que je voudrois vous écrire ; moi seulement pour dicter à sa plume ; ma mère supposant dans l'intervalle, que je commence à prendre sérieusement de l'amour pour lui ! le rendre maître de mes sentimens, et comme de mon cœur, lorsque je vous écrirois ! en vérité, ma chère, il n'en sera rien. Quand je serois mariée au premier homme d'Angleterre, je ne lui ferois pas l'honneur de lui accorder la communication de mes correspondances : non, non, ma chère, c'est assez

pour un Hickman de pouvoir se glorifier de la qualité de notre agent, et d'avoir l'honneur de nous prêter son enveloppe. N'ayez point d'embarras ; tout modeste que vous le croyez, il saura tirer parti de cette faveur.

Vous me blâmez sans cesse de manquer de générosité pour lui, et d'abuser du pouvoir. Mais je vous proteste, ma chère, que je ne puis faire autrement. De grace, permettez que j'étende un peu mes ailes, et que je me fasse quelquefois redouter. C'est mon temps, voyez-vous ; car il ne seroit pas plus honorable pour moi que pour lui, de prendre ces airs-là, quand une fois je serai sa femme. Il ressent une joie, lorsqu'il me voit contente de lui, qu'il ne sentiroit pas, sans le chagrin que lui cause mon mécontentement.

(¶) Les hommes pas plus que les femmes ne savent pas user du pouvoir avec modération. N'en voyons-nous pas l'expérience tous les jours, depuis le prince jusqu'au berger ? (♭)

Si je ne le faisois pas quelquefois trembler, il s'efforceroit lui-même de se faire craindre. Tous les animaux de la création sont plus ou moins, entr'eux, dans un état d'hostilité. Le loup, qui prend la fuite devant un lion, dévorera un mouton le moment d'après. Je me souviens d'avoir été un jour si piquée contre un petit coq de joute, qui en béquetoit continuellement un autre (un pauvre et humble petit poulet,

à ce que j'imaginois) que dans un accès *d'humanité*, je fis prendre l'offenseur, et je lui fis tordre le cou: qu'arriva-t-il après cette exécution? l'autre devint insolent, aussitôt qu'il se vit délivré de son tyran, et je le vis béqueter à son tour un ou deux autres poulets plus foibles que lui. Béquetez donc et faites-vous étrangler tous, m'écriai-je; j'aurois aussi bien fait d'épargner le premier, car je vois que c'est là nature de l'espèce.

Pardonnez mes extravagances. Que ne suis-je avec vous! Je vous arracherois quelquefois un sourire, comme il m'est arrivé cent fois au milieu de vos airs les plus graves. Ah! que n'avez-vous accepté l'offre que je vous faisois de vous accompagner! Mais vous n'acceptez rien de ce que je vous offre. Prenez-y-garde. Vous me fâcherez sérieusement contre vous: et lorsque je suis fâchée, vous savez que je ne ménage personne. Il m'est aussi impossible de n'être pas un peu impertinente, que de cesser d'être votre tendre et fidelle amie:

ANNE HOWE.

LETTRE CXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 21 Avril.

M. Lovelace m'a communiqué ce matin la nouvelle du projet de mon frère, qu'il a reçue de son agent. Je lui sais bon gré de ne me l'avoir pas trop fait valoir, et de la traiter au contraire avec mépris. Au fond, si vous ne m'en aviez pas déja touché quelque chose, j'aurois pu la regarder comme une nouvelle invention de sa tête pour me faire hâter mon départ, d'autant plus que lui-même, il souhaite depuis long-temps d'être à Londres. Il m'a lu cet article de la lettre de Leman. Il s'accorde assez avec ce que vous m'avez écrit sur le témoignage de Miss Lloyd. Il ajoute seulement que celui qui se charge d'une si violente entreprise, est un capitaine de vaisseau, nommé *Singleton*.

J'ai vu cet homme-là. On l'a reçu deux fois au château d'Harlowe, en qualité d'ami de mon frère. Il a l'air intrépide : et je m'imagine que le projet vient de lui ; car mon frère parle sans doute à tout le monde de ma téméraire démarche, lui qui m'épargnoit si peu, avant même qu'il eût un prétexte si plausible de me blâmer.

Ce *Singleton* demeure à Leith. Ainsi leur

dessein, apparemment, est de me conduire à la terre de mon frère, qui n'est pas éloignée de ce port.

En rapprochant toutes ces circonstances, je commence à craindre sérieusement que leur système, tout méprisable qu'il paroît à M. Lovelace qui n'a peur de rien, ne puisse être tenté; et je tremble des suites.

Je lui ai demandé, le voyant si ouvert et si froid, ce qu'il avoit à me conseiller là-dessus.

Vous demanderai-je, Mademoiselle, quelles sont vos propres idées? Ce qui me porte, m'a-t-il dit, à vous renvoyer la question, c'est que vous avez paru désirer si ardemment que je vous quitte en arrivant à Londres, que dans la crainte de vous déplaire, je ne sais que vous proposer.

Mon sentiment, lui ai-je répondu, est que je dois me dérober à la connoissance de tout le monde, à l'exception de Miss Howe; et que vous devez vous éloigner de moi sans délai, parce qu'on conclura infailliblement que l'un n'est pas loin de l'autre; et qu'il est plus aisé de suivre vos traces que les miennes.

Vous ne souhaitez pas assurément, m'a-t-il dit, de tomber entre les mains de votre frère, par des voies aussi violentes que celles dont vous êtes menacée? Je ne me propose pas de me jeter officieusement dans leur chemin; mais s'ils avoient une raison de se figurer que je les évite, leurs

recherches n'en deviendroient-elles pas plus ardentes ? et leur courage s'animant pour vous enlever, ne serois-je pas exposé à des insultes dont un homme d'honneur n'est pas capable de supporter l'idée ?

Grand Dieu, me suis-je écriée ! à quelles suites fatales du malheur que j'ai eu de me laisser surprendre. . . .

Très-chère Clarisse ! ne me désespérez point par un langage si dur, lorsque ce nouveau plan vous fait voir combien ils étoient déterminés à l'exécution de leur ancien projet, si vous n'aviez pas été *surprise*, puisque c'est votre expression. Ai-je bravé les loix de la société, comme ce frère y paroît resolu ; du moins s'il y a quelque chose de plus qu'une vaine ostentation dans son système ? Je me flatte que vous aurez la bonté d'observer, qu'il y a des complots aussi noirs et aussi violens que les miens : mais celui-ci est si sauvage et si extravagant, qu'il me paroît inutile de s'en alarmer. Je connois parfaitement votre frère. Dès le collège, il eut toujours dans l'esprit un tour romanesque, mais la tête si mauvaise, qu'elle n'a jamais servi qu'à l'embarrasser et à le confondre lui-même : une demi-invention, une présomption complète ; mais sans aucun talent pour se faire du bien à lui-même, ni pour faire d'autre mal aux autres que celui dont ils lui fournissent le pouvoir et l'occasion par leur propre folie.

Voilà, Monsieur, une volubilité merveilleuse ! Mais tous les esprits violens ne se ressemblent que trop; du moins dans leur manière de se venger. Vous croyez-vous plus innocent, vous qui étiez déterminé à braver toute ma famille, si ma folie ne vous avoit point épargné à vous cette témérité, et à mes parens cette insulte ?

Eh ! quoi, chère Clarisse ! parlerez-vous toujours de *folie*, de *témérité !* Il vous est donc aussi impossible de penser avantageusement de tout ce qui n'est pas votre famille, qu'il l'est à tous vos proches de mériter votre estime et votre affection ? Pardonnez, très-chère Clarisse ! si je n'avois pas pour vous plus d'amour qu'on n'en eut jamais pour une femme, je pourrois être plus indifférent pour des préférences si injustes. Mais qu'il me soit permis de vous demander, Mademoiselle, ce que vous avez souffert de moi ? Quel sujet vous ai-je donné, de me traiter avec tant de rigueur et si peu de confiance ? Au contraire, que n'avez-vous pas à souffrir d'eux? La malice et la haine peut-être, si elles avoient à juger mon caractère, pourroient ne pas prononcer en ma faveur : mais vous, qu'avez-vous à me reprocher, de votre propre connoissance ?

N'étoit-ce pas là des questions, ma chère, bien pleines d'assurance ? Et elles étoient faites d'un air qui n'en avoit pas moins : j'ai éprouvé de l'embarras ; mais

j'étois résolue de ne me pas abandonner moi-même.

Est-ce le temps, M. Lovelace, est-ce l'occasion de prendre de si grands airs avec une jeune personne dépourvue de toute protection? C'est une question bien surprenante que vous me faites-là : si j'ai, de ma connoissance, quelque chose à vous reprocher! Je puis vous répondre, Monsieur..... J'ai voulu me lever brusquement pour sortir.

Il s'est saisi de sa main. Il m'a conjurée de ne pas le quitter mécontente. Il a fait valoir sa passion pour moi, l'excès de ma rigueur pour lui, ma partialité pour les auteurs de mes peines, pour ceux, m'a-t-il dit, dont les projets de haine et de violence, faisoient en ce moment même la matière de notre délibération.

Je me suis vue forcée de l'entendre.

Vous daignez, chère *Clarisse*, a-t-il repris, me demander ici mon opinion. Il est fort aisé, permettez que je le dise, de vous conseiller ce que vous avez à faire. Malgré vos premiers ordres, j'espère que dans cette nouvelle occasion, je puis m'expliquer, sans vous offenser. Vous voyez qu'il n'y a point d'espérance de réconciliation avec vos proches. Sentez-vous, Mademoiselle, que vous puissiez consentir à honorer de votre main, un misérable qui n'a point encore obtenu de vous une seule faveur *volontaire*?

Quelle idée, ma chère, de me faire une question de cette nature, par forme de récrimination ou de reproche ? Je ne m'attendois, dans ce moment de colère contre lui, ni à la question, ni à la manière de la proposer. La rougeur me monte encore au visage, lorsque je me rappelle ma confusion. Tous vos avis me sont revenus à la mémoire. Cependant ses termes étoient si impérieux et si prohibitifs ! J'ai cru voir qu'il jouissoit de mon embarras ; (en vérité, ma chère, il ne connoît pas ce que c'est que l'amour respectueux.) Il me regardoit de tous ses yeux, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Ses déclarations ont encore été plus nettes, quelques momens après ; mais, comme vous le verrez bientôt, elles étoient comme à demi extorquées.

Mon cœur étoit violemment agité entre la colère et la honte, de me voir poussée jusqu'à ce point par un homme qui sembloit commander à toutes ses passions ; tandis que j'avois si peu d'empire sur les miennes. A la fin, mes larmes ont forcé le passage : et je me retirois avec les marques d'un amer chagrin, lorsque, jetant ses bras autour de moi, de l'air néanmoins le plus tendre et le plus respectueux, il a donné un tour assez stupide au sujet : son cœur, m'a-t-il dit, étoit bien éloigné de prendre avantage de l'embarras où l'insensé projet de mon frère m'avoit jetée, pour

renouveler, sans mon aveu, une proposition que j'avois déja mal reçue, et qui par cette raison....Le reste de son discours n'a été qu'un tissu de demi-phrases d'excuses et d'apologie pour une proposition, qu'il n'avoit seulement pas faite ni expliquée à demi.

Je ne puis croire qu'il ait eu l'insolence de vouloir me mettre à l'épreuve, pour essayer s'il pourroit tirer de ma bouche des explications qui ne conviennent point à mon sexe; mais quel qu'ait été son dessein, il m'a cruellement vexée, au point que mon cœur se révoltant contre ses discours, j'ai recommencé à pleurer, en m'écriant que j'étois bien malheureuse: et faisant aussi-tôt réflexion à l'air apprivoisé dont je restois entre ses bras, je m'en suis arrachée avec indignation. Il m'a retenue par la main, lorsque j'allois sortir de la chambre; il s'est jeté à genoux, pour me supplier de demeurer un moment, et, dans les termes les plus clairs, il s'est offert à moi, comme le souverain moyen de prévenir les desseins de mon frère et de finir toutes mes peines.

Que pouvois-je répondre? Ses offres, je l'ai déja dit, m'ont paru comme extorquées, et plutôt l'effet de sa pitié que de son amour. Que pouvois-je répondre? Je suis demeurée muette, et l'air décontenancé. Je devois faire une très ridicule figure. Il a joui de mon embarras, sans l'interrompre,

et avec l'air d'attendre que je lui fisse quelque réponse. Enfin, honteuse de ma confusion et cherchant à l'excuser par un détour, je lui ai dit qu'il devoit éviter toutes les mesures....qui étoient capables d'augmenter les alarmes et le chagrin dont il voyoit que je ne pouvois me défendre, lorsqu'il insistoit sur le caractère irréconciliable de mes parens, et qu'il me parloit des malheureuses suites qu'on pouvoit craindre de l'inconcevable projet de mon frère.

Il m'a promis de se gouverner uniquement par mes volontés; et le misérable, au lieu de me presser sur la première question, m'a demandé encore une fois si je lui pardonnois son humble proposition! Que me restoit-il à faire, que de chercher de nouvelles excuses de ma confusion, puisqu'elle étoit si mal entendue?--Je lui ai dit que le retour de M. Morden ne pouvoit tarder long-temps; que sans doute il seroit plus facile de l'engager en ma faveur quand il trouveroit que je n'avois fait usage de l'assistance de M. Lovelace, que pour me délivrer des poursuites d'un homme aussi odieux que l'étoit pour moi M. Solmes; et que, par conséquent, je devois souhaiter que les choses demeurassent dans la situation où elles étoient, jusqu'à l'arrivée de mon cousin.

Toute irritée que je pouvois être, il me semble, ma chère, que cette réponse n'a

pas l'air d'un refus. N'est-il pas vrai qu'à sa place, un autre homme auroit tenté ici de persuader par la douceur, plutôt que d'effrayer par des emportemens ? Mais il faut toujours que *M. Lovelace* prenne un ton emporté ; et son injurieuse chaleur m'a obligée de me tenir de plus en plus dans la même réserve.

« Eh quoi, s'est-il écrié avec une véhémence faite pour fermer le cœur de » toute femme qui aura assez de fermeté » pour ne pas s'effrayer de ce ton, et rester dans un passif et timide silence, vous » êtes donc résolue, Mademoiselle, de me » faire connoître jusqu'à la fin que je ne » dois rien attendre de votre affection, » tandis qu'il vous restera le moindre espoir d'être reçue en grace par mes plus » cruels ennemis, au prix de mon bonheur, qui sera sans doute votre premier » sacrifice ? »

Voici quelle a été ma réponse, faite avec chaleur, et cependant en gardant aussi quelques mesures. « Vous avez vu, M. Lovelace, combien je suis choquée de la violence de mon frère : mais vous vous » trompez beaucoup, si vous croyez m'effrayer assez par la vôtre, pour me faire » embrasser un parti opposé à vos propres » conventions. »

Il s'est réduit à me prier de souffrir que ses actions parlassent désormais pour lui ; et si je le trouvois digne de quelque bonté,

il espéroit, m'a-t-il dit, qu'il ne seroit pas le seul de mes connoissances à qui je refusasse un peu de justice et d'estime. « Vous » en appelez à l'avenir, lui ai-je répondu; » j'y appelle aussi, pour la preuve future » d'un mérite sur lequel vous semblez pas- » ser condamnation jusqu'à présent, et qui » vous manque en effet; » et j'étois prête encore à me retirer.

Il m'a conjurée de l'entendre encore un moment. Sa résolution, m'a-t-il dit, étoit d'éviter soigneusement toutes sortes d'accidens fâcheux, et de renoncer à toutes les mesures qui pourroient y conduire; quels que fussent les procédés de mon frère, dont il n'exceptoit que les violences qui regarderoient ma personne. Mais s'il en arrivoit quelqu'une de cette nature, pouvois-je exiger qu'il demeurât spectateur tranquille; qu'il me vît enlever, conduire à bord par ce *Singleton*, et dans une si funeste extrêmité? Ne lui seroit-il pas permis de prendre ma défense?

Prendre ma défense, *M. Lovelace*! Je serois au comble de l'infortune, si je me trouvois dans cette extrêmité. Mais ne croyez-vous pas que je puisse être en sûreté à Londres? Il me semble, sur la description qu'on vous fait de la maison de cette veuve, que j'y serois libre et sûre.

Cette maison de la veuve, a-t-il dit, telle que *M. Doleman* la représente, c'est-à-dire, un corps de logis intérieur, der-

rière l'édifice de façade, avec un jardin qui en fait l'unique vue, semble promettre du secret; et d'ailleurs, si je ne l'approuvois pas lorsque je l'aurois vue, il ne seroit pas difficile d'en trouver une autre qui fût plus de mon goût. Mais puisque je lui avois demandé son conseil, il croyoit que le meilleur parti étoit d'écrire à mon oncle *Harlowe*, en qualité d'un de mes curateurs, et d'attendre le succès de ma lettre chez Mde. *Sorlings*, où il falloit le prier hardiment d'adresser sa réponse. Avec les petits esprits, a-t-il ajouté, c'est encourager l'insulte que de paroître la craindre. " La substance de » la lettre devoit être, de demander à titre » de droit, ce qui ne manqueroit pas de » m'être refusé comme grace; de recon- » noître que je m'étois jetée (et leur trai- » tement me justifioit assez, a-t-il dit) » sous la protection des Dames de sa fa- » mille, par l'ordre desquelles et de Milord » M... », il paroîtroit s'employer lui-même à mon service; mais d'ajouter que c'étoit à des conditions que j'avois réglées, et qui ne m'assujettissoient à rien, pour une faveur qu'ils auroient accordée, dans les mêmes circonstances, à toute autre personne de mon sexe. Si je ne goûtois pas cette méthode, il se croiroit fort honoré que je voulusse lui permettre de faire la même demande en son nom; mais c'étoit-là un point (car ses éternels *mais* ne manquent jamais de suivre) qu'il n'avoit osé

toucher que de ce moment. Il espéroit néanmoins que les violences de ma famille suffiroient pour m'amener à cette résolution si désirée.

Piquée au fond du cœur, je lui ai dit qu'il m'avoit proposé lui-même de me quitter en arrivant à Londres, et que je m'attendois à l'exécution de cette promesse : que lorsqu'on ne pourroit ignorer que je serois absolument indépendante, il seroit temps alors d'examiner ce que je devois écrire ou ce que j'aurois à faire ; mais que tandis qu'il étoit autour de moi, je n'avois ni la volonté ni le pouvoir de me déterminer.

Il vouloit être sincère avec moi, m'a-t-il dit. Ce projet de mon frère avoit changé les circonstances. Avant que de s'éloigner de moi, il ne pouvoit se dispenser de voir si la veuve de Londres et sa maison me conviendroient, en supposant que mon choix fût pour cette retraite. Qui pouvoit lui répondre que ces gens-là ne fussent pas capables de se laisser corrompre par mon frère ? S il voyoit qu'il y eût quelque fond à faire sur leur honneur, il pourroit s'absenter pendant un, deux, ou même trois jours. Mais il devoit m'avouer qu'il lui seroit impossible de s'éloigner plus longtemps.

Votre dessein est-il, Monsieur, de prendre un logement dans la maison où je logerai ?

Non, m'a-t-il répondu, parce qu'il connoissoit mes délicatesses, et l'usage d'ailleurs que je voulois faire de son absence. Cependant on faisoit actuellement quelques grosses réparations au logement qu'il avoit à Londres. Mais il pourroit se loger dans l'appartement de son ami Belford, sur la place Soho, ou peut-être se rendre le soir à *Edgware*, qui est la maison de campagne du même ami, et revenir chaque jour au matin, jusqu'à ce qu'il eût raison de croire que mon frère eût abandonné son féroce projet; mais jusqu'à ce moment, il ne pouvoit hasarder un plus grand éloignement.

Le résultat d'une si longue conférence est de partir par Londres, Lundi prochain. Puisse l'heure de mon départ être heureuse!

CL. HARLOWE.

LETTRE CXXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 21 *Avril*.

L'Editeur supprime encore de cette lettre, tout ce qui ne paroîtroit qu'une répétition de la précédente. Mais il a cru devoir conserver quelques détails de la confusion de Clarisse, *dans lesquels il n'est pas surprenant qu'elle ne soit pas entrée elle-même à l'occasion des offres de* M. Lovelace.

Ici, Belford, que diras-tu si ton ami, comme le papillon voltigeant autour du flambeau, avoit failli de brûler les ailes dorées de sa liberté ? Jamais homme ne fut en plus grand danger d'être pris dans ses propres pièges, de voir toutes ses vues renversées, tous ses plans inutiles ; sans avoir conduit l'admirable *Clarisse* à Londres, et sans avoir fait un effort pour découvrir si c'est réellement un ange ou une femme.

Je me suis offert à elle, avec si peu de préparation, à la vérité, qu'elle n'a pas eu le temps de s'envelopper dans les réserves de son sexe. Mes expressions, moins tendres qu'animées, tendoient à lui reprocher son indifférence passée, et lui rappeloient malicieusement ses propres loix : car ce n'est pas l'amour, c'est la crainte de son frère qui avoit paru lui donner quelque inclination à m'en dispenser. De toute ma vie je n'ai vu de confusion si charmante. Quelle gloire pour le pinceau, s'il pouvoit rendre le tableau, et le mêlange d'impatience qui animoit visiblement chaque trait du plus expressif et du plus beau visage du monde ! Elle a toussé deux ou trois fois. Un embarras charmant dans ses regards, ensuite une expression d'attendrissement, qui sembloit venir de l'incertitude de ses désirs ; jusqu'à ce que l'aimable *boudeuse*, irritée de l'air d'hésitation avec lequel j'attendois sa réponse, dans l'impuissance d'ar-

ticuler une parole, s'est mise à fondre en larmes, et m'a tourné le dos pour sortir avec précipitation. Mais je l'ai suivie ; et osant la retenir entre mes heureux bras : unique objet de mes affections, ah ! ne pensez pas, lui ai-je dit, que cette ouverture qui peut vous paroître si contraire à vos premières loix, vienne d'aucun dessein de me prévaloir de la cruauté de vos proches. Si malgré la tendresse respectueuse qui accompagnoit ma timide proposition, elle avoit été capable de vous désobliger, mes soins les plus ardens seroient à l'avenir.... Je me suis arrêté là. Elle a parlé alors, mais d'un ton chagrin : *je suis...je suis bien malheureuse.* Ses larmes rouloient sur ses joues vermeilles ; et, tandis que mes bras environnoient encore la plus belle taille du monde, son visage se penchoit sur mon épaule, sans que la chère personne s'apperçût, dans son trouble, de l'honneur dont elle me permettoit de jouir.

Mais pourquoi, pourquoi *malheureuse*, ma très-chère vie ? Toute la reconnoissance qui peut remplir le cœur le plus sensible et le plus obligé.... Ici la justice m'a fermé la bouche ; car quelle reconnoissance lui dois-je pour des obligations si involontaires ?

Mais revenant à elle-même et à toutes ses réserves, et faisant un effort pour se dégager de mes bras : comment donc,

Monsieur? m'a-t-elle dit d'un air d'indignation, le visage plus enflammé et les yeux brillans d'un éclat plus fier.

J'ai cédé à ses mouvemens irrités; mais absolument vaincu par tous les charmes de son innocente confusion, j'ai saisi sa main lorsqu'elle me quittoit; et me jetant à genoux devant elle: O mon Ange! lui ai-je dit, (sans la moindre réserve alors, et sentant à peine la force de mes termes. Et, ma foi, s'il s'étoit trouvé là un prêtre, j'étois un homme perdu.) recevez les sermens de votre fidèle *Lovelace*! faites qu'il soit à vous, à vous seule, et pour toujours. C'est le moyen de parer à tout. Qui osera former des complots et des entreprises contre ma femme? L'opinion que vous ne l'êtes pas, est ce qui fonde leurs folles entreprises, et leurs insolentes espérances en faveur de Solmes. Ah! daignez être à moi. Je vous en conjure, je vous en conjure ici à vos pieds, daignez être à moi. Nous aurons alors tout l'univers pour nous; et tout le monde s'empressera d'applaudir à un évènement qui est attendu de tout le monde.

Quel démon s'étoit emparé de moi! Je ne pensois non plus à cette impertinente extase qu'à voler en ce moment dans l'air. La toute-puissance est un attribut de cette fille enchanteresse! ce n'est pas elle, à ce compte, c'est moi qui dois succomber dans la grande épreuve.

Avois-tu

Avois-tu jamais entendu dire qu'un homme eût prononcé des sermens solemnels, par une impulsion involontaire, en dépit de sa résolution préméditée et des plans les plus fiers de son orgueil? Mais cette charmante créature est capable de faire renoncer tout homme à toute intention de lui nuire ou de lui déplaire: et je crois véritablement que je serois disposé à lui épargner toute nouvelle épreuve (on ne peut pas dire même qu'il y en ait eu jusqu'à présent) s'il n'étoit question d'une sorte de contention, que sa vigilance a fait naître entre nous, et qui consiste à savoir lequel des deux vaincra l'autre. Tu connois ma générosité pour mon bouton de rose qui ne me disputoit rien.

(¶) Quelquefois il m'arrive de tempérer l'ardeur des élans qui me portent vers cette belle incomparable, par cette réflexion: que la plus charmante femme de la terre, fût-elle une impératrice, ne surpasse en vertu la dernière de son sexe, que dans les apparences et les cérémonies extérieures--tant le ciel a mis d'égalité dans la dispensation qu'il a faite à l'homme, depuis le prince jusqu'au villageois, de ce premier des dons, la femme (♭)!

Fort-bien; mais à quoi m'a conduit mon aveugle impulsion? Ne-t'imaginerois-tu pas que j'aie été pris au mot? Une offre faite si solemnellement, et même à genoux!

Rien moins. La petite badine m'a laissé échapper avec toute la facilité que j'aurois pu le désirer. Le projet de son frère, l'espérance perdue d'une réconciliation, la crainte des malheureux accidens qui peuvent arriver, voilà les causes, et non pas mon offre, non pas son amour pour moi, auxquelles il lui a plu d'imputer son embarras et sa confusion; imputation qui est un crime de haute trahison contre la souveraineté de mon orgueil! Qu'en dis-tu? Regarder son mariage avec moi comme sa seconde ressource; et me dire, du moins en équivalent, que sa confusion est venue de la crainte que mes ennemis n'acceptent pas l'offre qu'elle veut leur faire, de renoncer à un homme qui a risqué sa vie pour elle, et qui est prêt encore à s'exposer pour elle au même danger!

J'ai recommencé à le presser de me rendre heureux: mais on m'a remis après l'arrivée du cousin *Morden*. C'est en lui qu'elle met à présent toutes ses espérances.

J'ai paru furieux; mais inutilement. On devoit écrire, ou l'on avoit écrit, une seconde lettre à la tante *Hervey*; et l'on se promettoit une réponse.

Cependant, je crois que de plus en plus on auroit insisté foiblement sur les délais, si j'avois été homme de courage. Mais *j'avois si peur d'offenser*?..... Le diable n'est pas pire. Un galant si timide! une princesse qui exige des soins si régu-

liers ! comment s'accorder jamais ensemble, sans le secours d'une obligeante médiatrice ? Mais il faut que je prenne patience. Il est rare néanmoins qu'un amour aussi ardent que le mien se trouve dans le même cœur avec tant de résignation. Mais le véritable amour, j'en suis convaincu à présent, se borne aux désirs. Il n'a point d'autre volonté que celle de l'adorable objet.

La charmante personne ! revenir encore d'elle-même à me parler de Londres ! Si par hazard le complot de *Singleton* étoit de mon invention, je n'aurois pu souhaiter de plus heureux expédient pour l'engager à reprendre l'idée de partir pour cette ville. Je ne saurois deviner pourquoi elle l'avoit comme abandonnée.

Tu trouveras sous cette enveloppe la lettre de Joseph Leman, dont je t'ai parlé dans la mienne de lundi dernier, (*) et ma profonde réponse à cette lettre. Je ne puis résister à la vanité qui m'excite à ces communications. Sans une raison aussi forte, il seroit peut-être mieux de te laisser penser que l'étoile de la belle combat contr'elle, et dispose les occasions à mon avantage ; tandis qu'elles sont l'unique effet de mon invention supérieure.

(*) Voyez ci-devant lettre CXXVII.

LETTRE CXXXIX.

JOSEPH LEMAN à M. LOVELACE.

16 Avril.

MON TRÈS-HONORABLE MILORD,

(¶) CELLE-CI est pour vous informer, avec votre permission, comme quoi j'ai été employé dans une affaire dont j'aurois bien voulu être excusé, si je l'avois pu. Car, c'est pour faire servir de témoin un jeune homme, qui s'est trouvé tout nouvellement mon cousin du côté de ma grand-mère, et qui est venu s'établir ces jours dans ces cantons, à l'occasion d'une fort vilaine affaire, comme dit mon jeune maître, concernant votre honneur. Dieu me préserve de l'appeler comme ça, moi, sans votre permission. Il n'appartient pas à un pauvre homme de ma sorte de taxer mes supérieurs. C'est par rapport à une Miss Betterton de Notingam; une belle créature, selon les apparences!

Milord, à ce qu'il paroît, l'a attirée hors de chez elle par une fausse lettre, lui faisant accroire qu'il étoit venu une sienne cousine, qu'elle aimoit bien, pour la voir, et qui avoit été prise de mal en chemin: en conséquence, Miss Betterton partit dans une chaise, avec une seule femme-de-chambre, pour aller prendre sa cousine

dans l'auberge, où elle étoit restée malade, comme elle le croyoit. Et la femme-de-chambre fut jouée, et la chasse renvoyée : mais on n'entendit plus parler de Miss Betterton pendant un mois ou environ ; et lorsqu'à la fin ses parens parvinrent à la découvrir, et qu'ils vouloient poursuivre l'affaire contre Milord, Milord passa au pays étranger. Et elle fit comme qui diroit ses couches, avant le retour de Milord, et elle gagna un gros rhume dans l'auberge où elle étoit en couche, et tomba en langueur, dont elle mourut bientôt, et l'enfant est en vie : mais Milord ne s'inquiète pas le moins du monde de lui ; et c'est cette aventure et quelques autres faits d'un fort mauvais alloi, que M. le gentilhomme Solmes auroit souhaité conter à ma jeune Miladi, si elle avoit voulu l'écouter, avant que nous ayons perdu son agréable, je puis bien le dire, compagnie, dans cette maison. (*)

J'espère que Milord voudra bien m'excuser. Mais j'ai été forcé de dire tout ce que j'avois entendu, parce qu'ils avoient mon cousin pour eux, et qu'il leur auroit dit tout ce qu'il m'a dit ; en sorte que je n'ai pas pu faire la petite bouche, de crainte d'être mis à la porte, et j'en demande pardon à Milord.

Milord m'avoit bien fait la leçon sur

(*) Voyez Lettre LX, vol. 2.

plusieurs vilaines histoires, et sur la manière dont je devois les raconter à mon jeune maître et à ma jeune maîtresse ; mais il ne m'avoit dit mot de celle-là.

Je prie et supplie humblement Milord d'être bien bon et fidèle pour ma très-chère jeune Dame, à présent que vous l'avez dans vos mains, ou je mourrois de chagrin d'avoir fait certaines choses qui ont contribué à amener les choses au point où elles en sont. Je vous en conjure, mon très-bon et honnête Milord, soyez juste avec elle, je vous en prie, au nom de Dieu, je vous en prie. Je ne saurois en écrire plus long pour le présent, tant j'ai de crainte et de chagrin !

Mais à présent que j'ai la force de reprendre ma plume, Milord aura-t-il la bonté de me faire savoir, s'il y auroit quelque risque pour la vie de Milord dans cette affaire ? Car mon cousin est actuellement gagé pour aller trouver les parens de Miss Betterton, pour voir s'ils veulent s'en mêler ; car Milord doit bien se rappeler qu'il étoit dans ce tems-là au service de la famille Betterton, et qu'il pourroit être un bon témoin, et tout ce qui s'en suit. J'espère que l'affaire n'est pas aussi sâle que Titus dit qu'elle l'étoit. Car il dit comme ça qu'il y avoit du *rapt* dans cette affaire de votre part, et mon cousin Titus est un des plus honnêtes jeunes gens qui aient jamais goûté du pain. Voilà la répu-

tation qu'il a, et c'est ce qui m'a fait plus volontiers l'avouer pour mon parent, lorsque nous sommes venus à causer ensemble. S'il y avoit quelque risque pour la vie de Milord, j'espère que Milord du moins ne seroit pas pendu, comme de pauvres gens du commun comme nous; il n'auroit que la tête coupée, ou quelque chose comme ça, et pourtant ce seroit grand dommage que la perte d'une si bonne tête. Mais si la justice en venoit à cette extrêmité, ayez la bonté néanmoins de vous souvenir de votre pauvre et fidèle Joseph Leman, avant la sentence de votre jugement, car après la sentence, comme je l'ai entendu dire, tous les biens des criminels condamnés appartiennent au Roi ou à la justice.

J'ai pensé que le meilleur étoit d'informer Milord de tout cela, et il aura la bonté de me faire savoir, si je pourrois le servir en quelque chose, et empêcher le mal que peut faire mon cousin Titus, à son retour de Nottemgham, en le prévenant, avant qu'il fasse son rapport.

Je lui en ai déja soufflé quelque chose; car à quoi bon, comme je lui ai dit, cousin Titus, aller réveiller le chat qui dort, et faire des querelles pour mettre en inimitié de braves et riches gentilshommes, et leur faire couper la gorge, ou autre histoire comme ça?

Tu as bien raison, m'a dit le petit Titus: et cela me donne, sous votre respect, assez

bonne espérance sur lui, si Milord veut m'enseigner la manière comme quoi je dois me conduire; car Dieu sait que j'ai une pauvre, une bien pauvre invention: je n'ai qu'une chose, c'est tout plein de zèle et de bonne volonté pour parer malheur; oh c'est là mon principal but, et ce-là toujours été, j'en bénis le ciel. Sans quoi j'aurois pu aussi moi, dans mon temps, faire beaucoup de mal, autant qu'en ait pu faire Valet. Néanmoins Milord vante par-ci par-là mon invention: hélas! quelle invention, s'il vous plaît, Milord, peut avoir un pauvre homme comme moi? C'est Milord qui a une belle invention, lui, et quand il veut me mettre dans mon chemin, je m'en tire assez bien. Et je suis sûr d'une chose, c'est que j'ai tout plein de cœur et de bonne volonté pour mériter les bonnes graces de Milord, si j'en étois capable.

Il y a deux jours entiers, je puis le dire, que je suis à écrire cette longue lettre; et je n'ai pourtant pas encore dit tout ce que je voudrois dire. Car Milord saura que le Capitaine Singleton me déplaît fort, celui dont je lui ai parlé dans mes deux dernières lettres. Il est toujours tête à tête avec mon jeune maître, et je soupçonne fort qu'il pourroit bien se machiner quelque mauvais complot entr'eux, et d'autant plus, que la fille ainée, ma jeune maîtresse, paroît s'y joindre et être d'intelligence avec eux quelquefois.

La semaine dernière, mon jeune maître dit en face de moi : *Le sang me boût dans les veines, capitaine Singleton, d'impatience de m'en venger ;* et il vous appela Milord, d'un nom qu'il ne convient pas à un homme de ma sorte de répéter. Le capitaine Singleton se mit à parler bas à l'oreille de mon jeune maître, à cause de moi qui étois là tout près d'eux : mon jeune maître lui dit : Oh vous pouvez tout dire devant Joseph ; *car avec son air idiot, c'est un homme qui a un aussi bon cœur et une aussi bonne tête qu'en ait quelque domestique que ce soit.* Ma conscience voulut me faire un reproche alors ; et cependant, en quoi ? lorsque tout ce que j'en fais, n'est que pour empêcher malheur, et en voyant que Milord a tant de patience, ce que mon jeune maître n'a pas, en sorte que je ne crains pas de dire à Milord tout généralement ce que je sais.

Et je puis dire encore que j'ai tant d'envie de mériter les bontés de Milord pour moi, que je ne laisse rien passer de ce que je peux vous apprendre, pour prévenir les malheurs : et aussi, si c'étoit la bonté de Milord à l'occasion de l'*ours bleu*, dont on m'a dit tant de bien -- je suis bien sûr que je lui en aurois une obligation infini, et que je bénirois le nom de Milord le reste de mes jours, quand je vivrois cent ans.

Et l'*ours bleu* n'est pas encore tout : la jolie petite oie aussi ; n'en déplaise à Milord que je prie, et Dieu aussi de me pardonner, si je fais tant que de plaisanter dans un cas aussi sérieux, me trotte aussi dans la tête. Je crois que je pourrois par aventure l'aimer plus que Milord ne l'auroit voulu ; car elle commence à être obligeante et de bonne humeur, et elle m'écoute avec plaisirs, quand je lui parle de l'*ours bleu* ; on diroit qu'elle est déja parmi *les orges et les pois*.

Je vous en prie, Milord, de passer les badineries d'un pauvre homme tout simple. Nous autres pauvres gens nous avons aussi nos risées, et n'en déplaise à Milord, tout comme nos maîtres ; et si nous sommes quelquefois grondés, nous pouvons trouver à qui le rendre au-dessous de nous ; ou bien épouser par aventure une femme sur qui passer notre *humeur* ; ainsi nous sommes et nous pouvons faire les maîtres de façon ou d'autre, nous mêmes.

Mais comme j'abuse de votre patience, Milord ! --- quand les valets ont le cœur en joie, ils aiment à la montrer, et ils iront jusqu'à faire des impertinences, si on les laisse faire.

Ayez la bonté, d'après tout ceci, de me faire savoir si je pourrois vous être de quelque service en quelque chose où je pusse servir Milord, et servir aussi ma très-jeune Dame, et Dieu me fasse cette

grace ! car je commence à avoir grand peur pour elle, de voir comme le monde cause... Sûrement, Milord, ne voudra pas lui faire ce qui s'appelle du mal : mais je sais que Milord ne peut manquer d'avoir toutes sortes de bontés pour une jeune Dame si admirable : eh ! comment pourriez-vous vous empêcher d'en avoir ? mais je sens ici un remord de conscience ; car sans quelques-unes de mes histoires, que Milord m'a dit de conter, mon vieux maître et ma vieille maîtresse, et les deux vieux gentilshommes n'auroient pas eu moyen de montrer un cœur aussi dur, malgré tout ce que peuvent dire mon jeune maître et ma jeune maîtresse.

Et voici le malheur de la chose : c'est qu'ils ne peuvent pas tirer les choses au clair vis-à-vis de ma chère jeune Dame, parce que, suivant les ordre de Milord, ils croient tenir ces histoires comme des secrets que j'aurois tirés pour de l'argent de votre valet-de-chambre ; et il faut bien prendre-garde que cela ne se sache pas, sans quoi vous pourriez bien être assommé et moi aussi, et l'entremetteur mis à l'ombre. -- Ah, Milord ! -- Je crains bien que je ne sois un vrai vaurien : Dieu ait pitié de moi et de mon ame ! et je n'avois pourtant pas mauvaise intention.

Mais si ma chère jeune Dame venoit à se laisser aller à mal, Milord se souvien-

droit de l'abreuvoir de l'*curs bleu.* (*) --Mais Dieu veuille nous préserver tous de toute mauvaise action, et de toutes mauvaises vues ! c'est la grace que je demande au ciel.--Car quoique Milord ait des bontés pour moi, dans ce qu'on appelle les biens de ce monde; cependant, que gagneroit un homme en perdant son ame, comme dit la Sainte-Ecriture, n'est-il pas vrai, Milord ?

Mais néanmoins j'ai bonne espérance de me repentir un jour à venir, n'étant encore qu'un jeune homme, s'il m'arrive que je pêche par ignorance; et puis Milord est un homme de grand nom et d'un grand esprit : et moi je ne suis qu'un pauvre domestique qui ne vaut pas la peine qu'on songe à lui; et Milord est bien en état de répondre de tout. Mais de quelque façon que ce soit, je serai toujours, Milord, votre fidèle serviteur en tout respect.

JOSEPH LEMAN.

(*) Dans la plupart des bourgs d'Angleterre, il y a un vivier qui sert d'abreuvoir, où l'ancien usage étoit de plonger les femmes scandaleuses.

LETTRE CXL.

M. LOVELACE à JOSEPH LEMAN.

Lundi, 17 Avril.

HONNÊTE Joseph vous avez plus mauvaise opinion que vous ne devez de votre invention. Je suis obligé, moi, de lui donner de nouveaux éloges. Je n'ai pas connu parmi les bonnes gens de votre sorte, beaucoup de meilleures têtes que la vôtre. Combien de fois votre prévoyance et votre discrétion n'ont-elles pas servi mes vues dans des circonstances que je n'avois pu prévoir, ignorant quel seroit le succès des instructions générales que je vous avois communiquées, où ce qu'elles deviendroient à l'exécution ? Vous vous défiez trop de votre capacité, honnête Joseph, c'est votre défaut ; mais c'est un défaut qui ne vient que de votre modestie naturelle, et on doit plutôt vous en plaindre que vous en blâmer.

L'affaire de Miss Betterton ne fut de ma part qu'une folie de jeunesse. J'aime passionnément à exercer mon invention. Je puis vous assurer d'une chose, Joseph ; c'est que j'ai toujours eu beaucoup plus de plaisir à faire jouer mes stratagêmes et mes ruses, que ne m'en a donné leur succès. Je ne suis point un homme sensuel ; mais une

tête active et entreprenante. Une femme ressemble à une autre femme. *Vous me comprenez*, Joseph. A la chasse tout le plaisir consiste à suivre les tours et retours du lièvre qu'on poursuit. Autrement un poulet de basse-cour est meilleur à manger. *A présent vous m'entendez*, Joseph.

Miss Bretterton n'étoit que la fille d'un Marchand. La famille s'étoit, à la vérité, enrichie, et aspiroit à commencer une souche de gentilshommes; et ils étoient assez peu raisonnables pour espérer qu'un homme de mon rang épouseroit leur fille. Je me conduisis honnêtement. Je n'amusai point la jeune personne de cette espérance: car elle m'en fit la proposition. Elle en fut chagrine On la veilla de près; elle s'enferma et elle fut enfermée. Il fallut employer quelque ruse innocente pour l'attirer hors de sa maison---mais il n'y eut jamais de rapte dans cette affaire, je puis vous l'assurer, Joseph. Elle m'aimoit; je l'aimois. Il est vrai que, lorsque je l'eus attirée dans l'auberge, je ne lui fis aucunes questions. Il est cruel de demander à une fille sage et modeste son consentement c'est se créer des embarras à tous deux. Si ses parens n'avoient pas été si vifs et ne se fussent mêlés de rien, j'aurois été constant dans mon amour, et je lui aurois été fidelle jusqu'à présent, autant que j'en puis répondre.--Car alors je n'aurois pas connu mon bel Ange.

Ce n'est point à cause d'elle que je suis sorti du royaume. Elle m'aimoit trop tendrement pour être mon accusatrice. Elle refusa de signer un écrit que ses parens avoient dressé pour elle et dont ils vouloient faire le fondement de leurs poursuites : et ces brutales créatures ne voulurent pas absolument permettre les secours d'une sage-femme, jusqu'au moment où sa vie fut en danger ; et je crois que ce fut là la cause de sa mort.

J'en portai le deuil quoique je fusse alors en pays étranger. C'est un honneur que j'ai toujours rendu aux honnêtes créatures qui sont mortes en couche de mes œuvres.

J'ai toujours été délicat dans mes amours. Voici les règles que je me suis prescrites en entrant dans le monde et dans l'âge de l'activité, de mettre la mère au-dessus des besoins, lorsquelle a des parens cruels, et que je ne puis lui procurer un mari sortable ; d'éviter les femmes publiques ; espèce de justice et de prévoyance que je devois aux honnêtes femmes aussi-bien qu'à moi-même : de marier s'il est possible une maîtresse que je quitte avant que d'en prendre un autre, de prendre grand soin d'elle dans ses couches, de pourvoir à la fortune du petit, s'il vit, suivant la condition de la mère ; et de prendre le deuil pour elle, si elle meurt en travail.

Et cette promesse fut toujours une grande consolation pour les pauvres chè-

res petites, lorsqu'elles approchoient de leur terme. Toutes mes erreurs, toutes mes dépenses ont toujours été avec les femmes ou pour elles; et en me conduisant aussi honnêtement avec elles, ma conscience et ma prudence n'ont rien à me reprocher sur l'article de la fortune. Tous les hommes aiment les femmes; et trouvez-moi un homme, je vous en défie, Joseph, qui s'acquitte de ces sortes de devoirs avec plus d'honneur? aussi, n'est-il pas surprenant que les femmes m'aiment comme elles font.

Mais à présent, je suis un homme d'une vertu stricte. Je suis réformé, et il y a long-temps, fort long-temps que je le suis; avec la résolution de me marier, aussi-tot que j'aurai pu déterminer la plus admirable des femmes à me prendre pour son mari. Je ne songe plus à aucune autre femme: il m'est impossible de songer à d'autres. J'ai épargné de fort jolies filles à sa considération. C'est la vérité, Joseph. Ainsi que votre cœur honnête se tranquillise.- Vous voyez la peine que je prends pour calmer vos scrupules et vos plaintes.

Mais pour Miss Betterton.....point de rapt dans cette affaire je le répète. Le rapt est une chose contre nature; et plus rare qu'on ne croit, Joseph. Je serois bien fâché d'être réduit à une pareille extrémité; jamais cela ne m'est arrivé. Miss Betterton a été enlevée de mes mains con-

tre sa volonté. Et dans ce cas, ce sont ses parens et non pas moi qui ont commis le rapt.

Je suis parvenu à voir deux fois le petit enfant, à l'insçu de sa tante, qui prend soin de lui, qui l'aime tendrement, et qui ne voudroit pas pour rien au monde, s'en séparer. C'est un fort bel enfant : le ciel en soit loué ! il n'est point fait pour faire rougir son père, quel qu'il fût. Il sera bien pourvu dans la famille, sans quoi je prendrois soin de lui, il aura le bien de sa mère : ses ingrates canailles maudissent le père et bénissent l'enfant. Enfin à tout considérer, il n'y a rien de vil de mon côté dans cette affaire et il y a beaucoup de vilains procédés de la part des Bettertons.

Ainsi, Joseph, point d'inquiétude et ne crains rien ni pour ma tête ni pour ton cou, ni pour l'ours bleu, ni pour ta petite oie.

J'aime beaucoup vos plaisanteries. La plaisanterie sied mieux aux pauvres gens que les plaintes : j'aime à vous voir plaisanter ; et tout ce que nous disons, ce que nous faisons, ce que nous désirons, n'est au fond qu'un sujet de plaisanterie : celui qui ne prend pas la vie du côté plaisant, n'est qu'un fou triste qui choisit le pire lot.

Je ne doute point, Joseph, que vous n'ayez eu vos momens de joie, comme vous dites aussi bien que vos supérieurs. Puissiez-vous en avoir de plus en plus,

honnête Joseph ! celui qui envieroit à un pauvre homme ses bons momens, mériteroit de n'en avoir aucun lui-même. Ainsi continuez de rire et de plaisanter : la plaisanterie, je le répète, vous va bien mieux que le ton plaintif.

Il été bien inutile que je vous parlasse de Miss Betterton, ne vous ai je pas fourni assez d'histoires contre moi, sans la sienne, pour augmenter votre crédit sur l'esprit de vos rusés maîtres ; d'ailleurs, je ne me souciois pas de citer Miss Betterton ; ses parens étant tous en vie, et en crédit. Je l'aimois aussi tendrement : car elle m'a été enlevée par ses cruels parens au milieu des premières ardeurs de notre passion.

Mais c'est assez parler de la chère Miss Betterton : oui chère en vérité ; car la mort nous rend nos amis plus chèrs. Le ciel fasse paix à sa bonne ame ! Et ici, Joseph, il m'échappe un profond soupir donné à la mémoire de Miss Betterton.

Quant au voyage du petit Titus (je le connois ; son nom me le rappelle en ce moment) laissez-le faire. Une femme morte en couche, il y a dix-huit mois; point de procès commencé de son vivant ; un refus déclaré de sa part de se prêter à aucunes poursuites contre moi ; voilà de jolies circonstances, Joseph, pour fonder une accusation de rapt !

A l'égard de votre jeune Dame, l'adorable Clarisse Harlowe ; je lui ai toujours

fait ma cour pour en faire ma femme. Les autres ont toujours attendu le mariage de la vanité de leur propre cœur, plutôt que de mes promesses. Car j'ai toujours tenu fidèlement ce que j'ai promis : vous savez, Joseph, qu'avec vous les effets ont toujours été au-delà de mes promesses : j'en use de même avec tout le monde. Pourquoi ? parce que c'est la meilleure façon de montrer que je n'ai pas l'ame chiche et étroite. Une promesse est une obligation. Un homme juste tient sa promesse. Un homme généreux passe au-delà. Telle est ma règle.

Si vous doutez de mon honneur vis-à-vis de cette jeune Dame, vous êtes plus difficile qu'elle. Elle ne resteroit pas une heure avec moi ; si elle avoit le moindre doute. Il n'est point au monde de cœur moins changeant que le mien. N'en avez-vous pas eu plus d'une preuve ? pourquoi donc ces doutes et ces scrupules, honnête Joseph ?

Mais si vous en avez, c'est que vous êtes honnête ; aussi je vous le pardonne. Quiconque aime ma divine Clarisse, m'aime nécessairement.

Que James Harlowe m'appelle de tous les noms qu'il lui plaira, je souffrirai tout pour l'amour de sa sœur. Ne vous inquiétez pas de moi ; point de chagrin. Son estime m'en dédommagera bien. Le méchant et vil cœur de son frère peut faire

bouillir son sang dans ses veines, toute fois et quand il voudra; crois-tu, Joseph, que ma conscience s'en ressentira? et si cela ne trouble pas ma conscience, pourquoi la tienne en seroit-elle affectée? ah, Joseph, Joseph! quelle sotte insupportable est ta conscience! une pareille conscience qui tourmente un pauvre homme, lorsqu'il n'a en vue que le bien, est pure foiblesse, et non pas une conscience.

Mais dis-moi tout ce que tu voudras, écris-moi tout ce que tu sauras; tout ce que tu entendras; j'aurai patience avec tout le monde, et comment ne l'aurois-je pas lorsque c'est le désir de mon cœur, autant que du tien de prévenir tout malheur?

Ainsi, Joseph, à présent que j'ai pris tant de peine pour tranquilliser ta conscience, satisfaire à tous tes doutes et bannir toutes tes craintes, venons maintenant à un nouvel objet.

Vos efforts et les miens, qui tendoient par des voies détournées, à les réconcilier tous, même contre la volonté des plus entêtés, n'ont pas, nous le voyons, eu le succès que nous en espérions; ils n'ont fait au contraire, qu'aigrir les querelles entre nos familles. Mais ce n'a pas été ni votre faute, ni la mienne. Si nos vues honnêtes ont échoué jusqu'ici, il faut s'en prendre au cœur envenimé de votre jeune maître, dont le sang noir comme la poix,

est, de son aveu, si prompt à bouillir dans ses veines. Nous n'en devons pas moins suivre notre chemin. Nous viendrons à bout à la fin, de les laisser, et ils ne viendront à nous proposer des conditions; et quand ils en seront là, ils verront combien je suis raisonnable, quoiqu'ils méritent si peu ma condescendance.

Ainsi de la persévérance, Joseph : honnête Joseph, de la persévérance et quelque invraisemblables que puissent vous paroître les moyens, vous verrez à la fin nos désirs remplis.

Nous n'avons autre chose à faire à présent qu'à poursuivre notre ouvrage sur le plan où nous l'avons commencé : car si ma bien-aimée, comme je vous l'ai dit dans ma dernière, se défie de vous, elle vous perdra, si elle n'est pas ma femme. Si elle le devient, j'aurai le pouvoir, comme j'en ai la volonté, de vous protéger; et s'il y a quelque reproche à faire, comme elle croira qu'il tombe sur moi plus que sur vous, il faut bien qu'elle vous pardonne, et qu'elle garde le secret de son mari pour l'intérêt de sa propre réputation. Autrement elle feroit une grande brèche à son devoir. Ainsi, Joseph, à présent que vous avez mis la main à l'œuvre, il n'est plus temps de regarder derrière vous.

Et quelle est la conclusion de tout ceci ! Encore une tâche à remplir, et ce sera la

dernière qui tombera à votre lot ; du moins qui soit de quelque conséquence.

Ma bien-aimée est décidée à ne pas songer au mariage, qu'elle n'ait tenté auparavant d'amener ses parens à se réconcilier avec elle. Vous savez qu'ils sont déterminés à n'en rien faire. Elle a dans sa tête, je n'en doute pas, de me forcer à me soumettre à des gens que je déteste ; et si je le faisois, ils m'insulteroient de nouveau au lieu de recevoir ma soumission comme ils le doivent. Elle avoue même, qu'elle est prête à renoncer à moi si sa famille l'exige, pourvu qu'ils la débarrassent de Solmes. Ainsi, suivant toutes les apparences, je suis aussi éloigné que jamais du bonheur de pouvoir la dire à moi : oui, je cours plus que jamais risque de la perdre, si je n'imagine pas quelque expédient pour me tirer du pas critique où je suis ; et alors, Joseph, toutes mes peines, tous mes soins, et tout ce que vous avez fait, seroient en pure perte.

Dans l'endroit où nous sommes logés, nous ne pouvons rester long-temps cachés. Le logement ne peut nous convenir, tant que nous sommes ensemble, et qu'elle refuse de se marier. Elle veut absolument m'éloigner d'elle. J'ai en vue un logement à Londres, assez extraordinaire et qui nous conviendroit fort, où nous serions bien cachés, et cela préviendroit tout accident fâcheux. Quand nous serons là, si je peux

parvenir à l'y conduire, elle insistera sur la nécessité que je la quitte. *Miss Howe* ne fait que lui mettre en tête la défiance et les stratagèmes. C'est là, vous le savez, la raison qui m'a obligé de faire agir la famille au château d'Harlowe sur l'esprit de Mde. *Howe*, et *Mde. Howe* sur sa fille. Ah! *Joseph*, point d'inquiétude pour mon ange : il n'y a que moi qui suis en danger: mais si j'étois si libertin qu'on s'est plu à me peindre, je n'aurois qu'à remuer le doigt, comme on dit, pour finir tout cela.

Mais par le secours d'une de vos idées, il m'est venu dans l'esprit un expédient, qui terminera tout; et qui portera votre réputation encore plus haut. Ce Singleton, à ce qu'on dit, est un homme qui aime les entreprises. (¶) Les vues qu'il a d'engager James Harlowe à se faire le principal armateur d'un plus grand vaisseau, qu'il ambitionne de commander, pourroient être le sujet de ces conférences secrètes dont vous me parlez. Puisque le capitaine a pris une si bonne opinion de vous, ne pourriez-vous en feignant beaucoup de haine pour moi et pour mes ruses, proposer à singleton d'offrir à M. James, qui a tant de passion pour la vengeance, le secours de tout son équipage, pour enlever sa sœur et la transporter à Laith où ils ont tous deux leurs établissemens, ou quelque part ailleurs?

Vous pouvez leur dire que si ce projet peut être effectué, c'est le moyen de me réduire au désespoir, et de faire entrer votre jeune maîtresse dans toutes leurs mesures. Vous pouvez les informer, comme sur le temoignage de mon valet-de-chambre, de la distance où elle me tient d'elle dans l'espoir d'obtenir grace de son père, en renonçant impitoyablement à moi, si l'on insiste sur ce sacrifice; vous pouvez leur dire que le seul point, dont mon valet-de-chambre vous a fait un mystère, étant le lieu de notre retraite, vous ne doutez pas qu'avec quelques guinées vous ne puissiez tirer de lui cet éclaircissement, et des lumières certaines sur le temps où je serai éloignée d'elle, afin qu'ils trouvent plus de sûreté dans leurs entreprises; leur dire encore, et toujours comme le tenant de mon valet, que nous sommes à la veille de changer de logement pour en trouver un plus convenable (ce qui est vrai, mon cher Joseph) et que mes affaires m'obligent souvent de m'absenter.

S'ils ouvrent l'oreille à votre proposition, vous vous ferez un mérite auprès de *Betty*, en la lui communiquant sous le secret. Betti fera la même confidence à Miss Arabelle, qui embrassant avec joie toutes les occasions de se venger de moi, ne manquera point d'en instruire son oncle Antonin, si elle n'a pas été prévenue par son frère. M. Antonin Harlowe se hâtera probablement

probablement de porter cette découverte à Mde. Howe, qui ne pourra la cacher long-temps à sa fille, quoiqu'elles soient toujours en querelle ensemble. Sa fille écrira aussi-tôt à ma bien-aimée : soit que le complot vienne ou ne vienne point à mes oreilles par quelqu'une de ces voies, vous me l'écrirez, comme un secret, sous prétexte de prévenir toutes sortes de désastres ; ce qui fait, comme vous savez, l'objet de tous vos soins et des miens. Alors je ferai voir votre lettre à ma chère Miss. Alors sa confiance augmentera pour moi, et me convaincra de son amour, dont je suis quelquefois tenté de douter. Elle se hâtera de choisir un logement plus sûr. J'aurai un prétexte pour demeurer près d'elle, qui sera de lui servir de garde. Elle verra clairement qu'il ne lui reste aucune espérance de réconciliation. Vous donnerez continuellement à James et à Singleton, de faux avis, que j'aurai soin de vous fournir ; de sorte qu'il n'y aura rien de fâcheux à redouter.

Et quelle sera l'heureuse, heureuse et triplement heureuse conséquence ? Notre chère Miss deviendra ma femme, par des voies honorables. La bonne intelligence sera bientôt rétablie entre ses parens et les miens. Les deux guinées seront une agréable addition aux gratifications que je vous ai déja, par de semblables ruses, fait tirer de cette avare famille. Votre réputation

de prudence et de courage sera encore accrue.... *L'ours bleu* ne vous manquera pas non plus; et si vous croyez faire une bonne affaire d'en acquérir le fonds, vos amis ne vous laisseront pas dans l'embarras pour la somme. Betty s'empressera aussi de devenir votre femme; tous deux, j'en suis sûr, vous avez eu la prudence d'épargner quelque chose; la famille des Harlowes, que vous avez servie si fidèlement, (car c'est l'avoir bien servie, sans doute, que d'avoir détourné les malheurs que la violence du fils auroit attirés sur elle) ne peut manquer avec honneur de fournir quelque chose pour votre établissement; j'ajouterai encore à votre petit trésor. Ainsi vous ne devez voir, devant vous, que repos et bonheur.

Chantez de joie, Joseph, chantez. Un fumier dont vous serez le maître; des domestiques que vous pourrez commander et gronder à votre tour; une femme, qu'il dépendra de vous d'aimer, ou de quereller, comme l'envie vous en prendra; *Monsieur l'hôte*, *Madame l'hôtesse*, à chaque mot; être payé pour faire bonne chère, au lieu de donner du vôtre : heureux ainsi, non-seulement de votre bien-être, mais encore du bonheur d'autrui, par la réconciliation et la tranquillité de deux bonnes familles, sans nuire à une seule ame chrétienne, ô Joseph, honnête Joseph! que vous aurez de jaloux! Qui

feroit le dégoûté, avec une si belle perspective devant les yeux?

Cette tâche que je vous propose aujourd'hui couronne votre ouvrage. Si vous pouvez leur faire seulement former ce dessein, soit qu'ils l'entreprennent ou non, vous répondrez également aux bonnes intentions de votre ami très-affectionné,

R. LOVELACE.

LETTRE CXLI.

(Envoyée à Miss Howe dans la lettre précédente de Miss Clarisse.)

Miss CL. HARLOWE à Mde. HERVEY.

Lundi 20 Avril.

MADAME MA TRÈS-HONORÉE TANTE,

N'AYANT pas reçu la faveur d'une réponse à une lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire le 14, je me flatte pour ma consolation, qu'elle n'aura point été jusqu'à vous; car j'aimerois mieux la supposer égarée, que d'avoir la mortification de penser, que ma tante Hervey me juge indigne de son attention.

Dans cette espérance, ayant conservé une copie de ma lettre, et ne pouvant m'exprimer dans des termes qui conviennent mieux aux malheureuses circonstances, je la transcris, et la mets avec celle-ci sous une enveloppe commune, et je

vous supplie très-humblement d'appuyer de votre crédit ce qu'elle contient. (*)

Il est encore en mon pouvoir d'exécuter les mêmes offres ; et rien ne seroit plus affligeant pour moi, que de me voir précipitée dans d'autres mesures, qui pourroient rendre plus difficile la réconciliation que je désire.

S'il m'étoit permis, Madame, de vous écrire avec l'espérance d'une réponse, je suis en état de justifier mes intentions dans la démarche où je me suis engagée, quoiqu'aux yeux de mes plus rigoureux juges, je ne me flatte pas de pouvoir éviter quelque reproche d'imprudence. Pour vous, j'en suis sûre, vous auriez pitié de moi, si vous saviez tout ce que j'aurois à dire pour ma défense, et combien je me crois misérable d'avoir perdu l'estime de tous mes parens.

Je me flatte qu'il n'est pas encore impossible de m'y rétablir. Mais, quelle que soit ma sentence au château d'Harlowe, ne me refusez pas, ma chère tante, quelques lignes de réponse, pour m'apprendre s'il n'y a point d'espérance de réconciliation, à des conditions moins choquantes que celles qu'on a jusqu'ici voulu m'imposer ; ou (m'en préserve le ciel !) si je suis abandonnée sans retour.

Du moins, ma chère tante, procurez-

(*) Voyez Lettre CXVI de ce vol.

moi la justice que j'ai demandée dans une lettre à ma sœur, pour mes habits et la petite somme d'argent ; afin que je ne me trouve pas destituée des commodités les plus communes, et dans la nécessité d'avoir obligation à ceux auxquels je souhaiterois le moins (à présent du moins) d'accorder cet avantage sur moi. Permettez-moi d'observer que si ma démarche étoit venue d'un dessein formé, j'aurois pu du moins, avec l'argent et les pierreries, m'épargner les mortifications que j'ai soufffertes, et qui ne peuvent qu'augmenter si ma demande est rejetée.

Si vous obtenez la permission de recevoir les éclaircissemens que je vous offre, je vous ouvrirai le fond de mon cœur, et je vous informerai de tout exactement.

Si l'on peut trouver quelque plaisir à me voir mortifiée, ah ! daignez leur faire connoître que je le suis excessivement ; et que c'est néanmoins par mes réflexions que je le suis, n'ayant point de plaintes à faire de la personne dont on appréhendoit toutes sortes de maux.

Le porteur de ma lettre a quelques affaires dans votre canton, qui lui donneront le temps d'attendre votre réponse, si vous m'accordez cette faveur, et de me l'apporter samedi au matin. C'est une occasion que je n'avois pas prévue. Je suis, ma très-chère tante, etc.

CL. HARLOWE.

P. S. Personne ne saura jamais que vous avez eu la bonté de m'écrire, si vous souhaitez que votre réponse demeure secrète. Ayez la bonté de me l'adresser chez M. Osgood, près la place *Soho*.

LETTRE CXLII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi 22 Avril.

JE ne sais, sur ma vie, quelle explication donner aux bizarres méthodes de votre personnage; mais il doute certainement de votre amour pour lui, et là-dessus du moins je le trouve aussi modeste que certain quidam; car c'est confesser tacitement qu'il n'en est pas digne.

Il ne peut soutenir de vous entendre regretter sans cesse les oignons d'Egypte, (ce que vous faites encore plus que jamais dans votre lettre à votre tante) et de se voir reprocher continuellement l'entrevue, votre fuite, et ce que vous nommez ses artifices. J'ai passé en revue toute sa conduite; je l'ai comparée avec son caractère général, et je trouve qu'il y a plus de constance et d'uniformité dans son orgueil et dans son humeur vindicative, c'est-à-dire dans sa petitesse, que nous ne nous l'étions imaginé l'une et l'autre. Dès le berceau, sa qualité de fils unique l'a rendu un en-

fant gâté, mutin, malicieux, le gouverneur de ses gouverneurs; dans un âge plus avancé, un libertin peu jaloux de ménager les apparences, méprisant notre sexe en général, pour les fautes particulières de quelques femmes qui lui ont fait trop bon marché de leurs faveurs. Comment s'est-il conduit dans votre famille avec les vues d'obtenir une *Clarisse* ? Depuis le temps que votre extravagant de frère s'est mis dans le cas de lui devoir la vie, il a rendu bravades pour bravades; il vous a fait tomber dans ses filets, par un mêlange de terreur et d'artifice. Quelle politesse attendra-t-on jamais d'un homme de cette trempe ?

Oui; mais que faire, dans la situation où vous êtes ? Il me semble que vous devez le mépriser, le haïr.... si vous le pouvez.... et vous dérober à lui; mais pour aller où ? sur-tout à présent que votre frère médite de ridicules complots, et veut rendre votre sort encore plus misérable, comme cela pourroit arriver ?

Si vous ne pouvez le mépriser et le haïr, si vous ne vous souciez pas de rompre avec lui, il faut vous relâcher un peu de vos délicatesses. Si ce changement n'amène pas la célébration, je me jetterois sous la protection des dames de sa famille. Le respect dont elles paroissent remplies pour vous, est par lui-même une sûreté de sa conduite honorable avec vous, si l'on pou-

voit avoir quelque sujet d'en douter. Vous devriez lui rappeler du moins l'offre qu'il vous a faite, d'engager une de ses cousines Montaigu à vous accompagner dans votre nouveau logement de Londres, jusqu'à l'heureuse conclusion.

Mais ce seroit, direz-vous, déclarer que vous êtes à lui. D'accord; mais vous ne devez pas avoir à présent d'autre vue que d'être à lui. Le projet de votre frère n'achève-t-il pas de vous convaincre, qu'il ne vous reste pas d'autre ressource ?

Croyez-moi donc, ma très-chère amie; il est temps de renoncer à toutes ces vaines espérances de réconciliation, qui vous ont tenue en suspens jusqu'aujourd'hui. Vous m'avouez dans votre lettre qui est sous mes yeux, qu'il s'est offert à vous dans les termes les plus clairs, quoique vous ne me marquiez point ses expressions; et je vois qu'il vous a même, avec son désir, expliqué les raisons qui doivent vous faire accepter ses offres. C'est une générosité peu commune aux gens de son espèce, qui n'attaquent ordinairement que notre amour-propre, en nous disant présomptueusement que nous devons les aimer, tout indignes qu'ils en sont, par la seule raison qu'ils nous aiment.

A votre place, avec ces charmantes délicatesses que j'admire, peut-être ne feroisje pas autrement que vous. Je voudrois, sans doute, me voir pressée avec une res-

pectueuse ardeur, suppliée avec constance, et que tous les discours, comme toutes les actions d'un amant tendissent à cet unique point. Cependant, si je soupçonnois de l'art dans sa conduite, ou quelque délai fondé sur le doute de mes sentimens, je prendrois le parti, ou d'éclaircir ses doutes, ou de renoncer à lui pour jamais. Si le dernier de ces deux cas étoit le vôtre, moi, votre fidelle amie, je rassemblerois toutes mes forces, soit pour vous trouver un asyle ignoré, soit pour me résoudre à partager votre fortune.

Quel misérable, de s'être rendu si facilement à votre réponse, lorsque vous l'avez remis au retour de votre cousin Morden! Mais je crains aussi que vous n'ayez été trop scrupuleuse; car vous convenez qu'il s'est piqué de cette raison. Si j'étois informée par ses propres mémoires, (*) je m'imagine, ma chère, que je trouverois de l'excès dans vos délicatesses et vos scrupules. En le prenant au mot, lorsqu'il s'expliquoit si clairement, vous auriez acquis sur lui le pouvoir que je lui vois à present sur vous. Il n'est pas besoin de vous dire qu'une femme qui a donné dans le piège

(*) (¶) Le lecteur qui a vu son récit, et qui est ignoré encore de Miss Howe, observera qu'il n'étoit pas possible à une ame aussi délicate que Clarisse, de se conduire autrement qu'elle n'a fait avec un homme aussi vain et aussi cruellement artificieux. (b)

où vous êtes tombée, doit se soumettre à quantité de mortifications.

Mais, à votre place, avec la vivacité que vous me connoissez, je vous assure que dans un quart-d'heure, qui seroit tout le temps que je voudrois accorder aux délicatesses, dans une pareille position, je verrois clair jusqu'au fond. Ses intentions doivent être bonnes ou mauvaises : sont-elles mauvaises ? vous ne sauriez en être assurée trop tôt ; si c'est heureusement le contraire, n'est-ce pas de sa femme qu'il se plaît à tourmenter la modestie ?

Il me semble que j'éviterois aussi toutes les récriminations qui ne sont capables que d'aigrir, et tous les reproches qui ont rapport à l'ancienne querelle sur ses mœurs ; sur-tout lorsque vous êtes assez heureuse pour n'avoir pas l'occasion d'en parler par expérience. J'avoue qu'il y a quelque satisfaction pour une belle ame à se déclarer contre le vice : mais si cette attaque est hors de saison, et si le vicieux paroît disposé à se corriger, elle servira moins à faciliter sa réforme qu'à l'endurcir ou à le jeter dans l'hypocrisie.

J'aime comme vous à le voir faire peu de cas du *sage* projet de votre frère. Pauvre James Harlowe ! Ce pauvre petit Monsieur *Jemmy* (*) Harlowe, cette tête manquée s'avise donc de former des com-

(*) Diminutif de *James*, Jacot.

plots et de prétendre à la méchanceté, tandis qu'il en fait un de ses chefs d'accusation contre Lovelace ? Un méchant, qui est homme d'esprit, mérite à mon gré d'être pendu sur-le-champ, et s'il vous plaît, sans cérémonie : mais un demi-sot qui se mêle de méchanceté, doit avoir d'abord les os brisés sur la roue, sauf à être pendu après. Je trouve que Lovelace a peint tout M. James en peu de traits. (*)

Fâchez-vous, si vous le voulez ; mais soyez sûre comme de votre existence, que cette pauvre espèce, que quelques-uns nomment votre frère, s'applaudissant d'être parvenu à vous faire quitter la maison de votre père, et de n'avoir plus à craindre que de vous voir indépendante de lui dans la vôtre, se croit égal à tout ce qu'il y a de rare au monde, et prétend combattre Lovelace avec ses propres armes. Ne vous souvenez-vous pas de son triomphe de pédant, tel que vous me l'avez dépeint vous-même d'après le récit de votre tante, lorsqu'il s'enfloit d'orgueil et s'encensoit lui-même devant l'insolente Betty Barnes ? (**)

Je n'attends rien de votre lettre à Mde. Hervey. J'espère que Lovelace ne saura jamais ce qu'elle contient. Chacune des vôtres me fait juger qu'il se ressent, autant

(*) Voyez Lettre CXXXVII de ce vol.
(**) Voyez Lettre XCI, vol. 3.

qu'il l'ose, du peu de confiance que vous avez pour lui. Je ne m'en ressentirois pas moins, si j'étois à sa place, du moins si mon cœur me rendoit témoignage que je méritasse d'être mieux traitée.

Ne vous tourmentez point pour vos habits, si vous pensez à vous mettre sous la protection des Dames de sa famille. Elles savent dans quels termes vous êtes avec vos proches, et leurs sottes cruautés ne refroidissent pas l'affection qu'elles ont pour vous.

Je sais que vous ne voudrez pas demander la possession de votre terre; mais donnez-lui le droit de faire cette demande pour vous; et c'est encore le meilleur parti.

Adieu, ma très-chère amie. Que le ciel vous dirige et vous guide dans toutes vos démarches! c'est la prière journalière de votre fidelle amie

ANNE HOWE.

LETTRE CXLIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 Avril.

DEPUIS long-temps, Lovelace, tu es l'acteur de la scène, et moi ton humble auditeur. Je l'ai regardée aller, sans me donner la peine de te communiquer mes remarques, sur les progrès et le but de

tes belles inventions. Je me suis tû, croyant que malgré tous tes airs, le mérite incomparable de la belle Clarisse seroit toujours sa défense et sa sûreté. Mais aujourd'hui que je te vois assez heureux dans tes artifices, pour l'avoir engagée à faire le voyage de Londres, et pour avoir fait tomber son choix sur une maison dont les habitans ne réussiront que trop à te faire étouffer tous les mouvemens honnêtes qui pourroient naître dans ton esprit en sa faveur, je me crois obligé de prendre la plume; et je te déclare que je me fais ouvertement l'avocat de Clarisse.

Mes motifs ne sont pas tirés de la vertu. Quand ils viendroient de cette source, quelle impression pourrois-je espérer de faire sur ton cœur à ce titre?

Un homme tel que toi ne seroit pas plus touché, quand je lui représenterois à quelle vengeance il doit s'attendre un jour, en outrageant une fille du caractère, de la naissance et de la fortune de Clarisse.

La générosité et l'honneur n'ont pas plus de force, en faveur d'une femme, sur des gens de notre espèce, qui regardent tous les individus de ce sexe comme un butin de bonne prise. L'*honneur*, dans nos idées, et l'*honneur*, suivant l'acception générale, sont deux choses qui ne se ressemblent pas.

Quel est donc mon motif? En vérité, Lovelace, c'est la véritable amitié que j'ai pour toi. C'est elle qui me porte à plaider

pour toi-même, à plaider pour ta famille ; dans l'opinion que j'ai de la justice que tu dois à cette incomparable créature, qui mérite d'ailleurs que son intérêt tienne le premier rang parmi ces considérations.

Dans la dernière visite que j'ai rendue chez M. Hall, ton digne oncle me pressa instamment d'employer tout le crédit que j'ai auprès de toi, pour t'engager à courber ta tête sous le joug du mariage. Il m'apporta des raisons de famille auxquelles je trouvai tant de force, que je ne pus me défendre de me ranger de son parti. Je savois d'ailleurs que tes intentions pour cette fille extraordinaire étoient alors dignes d'elle. J'en assurois Milord M., qui s'en défioit beaucoup, à cause des mauvais procédés de la famille avec toi ; mais aujourd'hui que ton intrigue a changé de face, je veux te presser par d'autres considérations.

Si je juge des perfections de ta Clarisse par le témoignage public comme par le tien, et d'après les lettres que tu m'as écrites, où trouveras-tu jamais une femme qui lui ressemble ? Pourquoi tenterois-tu sa vertu ? Quel besoin d'épreuve, lorsque tu n'as aucune raison d'en douter ? Je me suppose à ta place, avec le dessein de me marier : si j'avois pour une femme les sentimens de préférence que tu as pour celle-ci, connoissant ce sexe comme nous le connoissons tous deux, je tremblerois

de pousser plus loin l'épreuve, dans la crainte d'y réussir, sur-tout si j'étois persuadé que s'il est au monde une femme qui soit vertueuse au fond du cœur, c'est elle.

Et remarque, Lovelace, que dans sa situation, l'épreuve est injuste, parce que les armes ne sont pas égales. Considère la profondeur de ta malice et de tes ruses; considère l'avantage pour toi des occasions, qui se renouvelleront sans cesse en dépit d'elle-même, aussi long-temps que les folies de son aveugle famille agiront de concert avec ta tête féconde en méchancetés; considère qu'elle est sans protection, que la maison où tu la conduis sera remplie de tes suppôts, de jeunes créatures bien dressées, jolies, adroites, d'apparence trompeuse, et difficiles à pénétrer lorsqu'elles se masquent, sur-tout pour une jeune personne sans expérience et qui ne connoît pas la ville : rassemble toutes ces considérations, et dis-moi quelle gloire, quel sujet de triomphe tu te promets à la faire succomber ? toi, un homme né pour l'intrigue, plein d'inventions, intrépide, sans remords, capable de veiller patiemment à attendre l'occasion; (¶) un homme qui ne se laisse pas entraîner, comme la plupart des autres, par la fougue d'une passion violente, dont les ardeurs brûlent souvent un projet dans le germe, et forcent l'audace la plus déterminée à l'insulte,

à ramper tout-à-coup dans une humble soumission (♭) ; un homme qui compte pour rien sa parole et les sermens qu'il fait aux femmes ; l'innocente victime attachée scrupuleusement aux siens, incapable de ruse et de système, disposée par conséquent à bien juger d'autrui : je regarderois comme un miracle qu'elle pût tenir ferme contre un pareil tentateur et contre la tentation, au milieu de tant de pièges dont je vois que tu veux l'environner. Après tout, lorsque sans aucune sollicitation, notre sexe est si fragile, je ne sais pas pourquoi l'on exige tant des femmes qui sont nées des mêmes pères et des mêmes mères, et composées des mêmes élémens de foiblesse, avec la seule différence de l'éducation ; et je ne vois pas quelle si grande gloire on trouve à les vaincre.

Ne peut-il pas exister, me demandes-tu, quelque autre Lovelace, qui, attiré par les charmes de sa beauté, entreprenne de triompher d'elle? (*)

Non, c'est ma réponse. A tout prendre, figure, esprit, fortune, caractère, il est impossible qu'il y ait jamais un autre homme tel que toi. Si tu croyois que la nature te pût donner un rival, je connois ton infernal orgueil ; tu t'en estimerois moins.

Mais parlons de ta passion dominante,

(*) Voyez Lettre CX de ce vol.

la vengeance ; car l'amour ne tient que le second rang dans ton cœur, comme je te l'ai soutenu assez souvent, malgré la fureur où tu te mettois contre moi. Quels misérables prétextes pour te venger, que les peines qu'il t'en a coûté pour l'enlever ! en accordant même, si tu veux, qu'en demeurant, elle auroit couru grand risque d'être la femme de Solmes. Si c'est autre chose que des prétextes, pourquoi ne rends-tu pas graces à ceux qui, par leurs persécutions, ont si bien servi tes vues et l'ont comme jetée entre tes mains ? D'ailleurs, tout ce que tu allègues pour autoriser son épreuve, n'est-il pas fondé, avec autant de contradiction que d'ingratitude, sur la supposition d'une faute dont elle ne deviendroit coupable, que par son penchant en ta faveur ?

Mais pour confondre entièrement toutes tes pauvres raisons de cette nature, je te demande ce que tu penserois d'elle, et si tu la ménagerois davantage dans le cas où elle eût pris volontairement la fuite avec toi ? Tu l'en aimerois mieux, peut-être, en qualité de maîtresse : mais pour en faire ta femme, conviens qu'elle te plairoit la moitié moins.

(¶) N'a-t-elle pas prouvé jusqu'à la démonstration, que ses plus cruelles persécutions n'ont pu l'ébranler et l'écarter de sa respectueuse soumission à ses parens, quoique ce soit un devoir imposé par la

nature, et on peut dire involontaire dans le principe ? Et n'est-ce pas un charmant garant qu'elle observera religieusement les devoirs plus sacrés encore de l'état où elle se propose de s'engager, et qu'elle y entrera avec tout le courage d'un volontaire lié par son choix et par des vœux solemnels ? (♭)

Qu'elle t'aime ; méchant comme tu es, et cruel comme un tigre, je ne vois aucune raison d'en douter : cependant, quel empire ne faut-il pas qu'elle ait sur elle-même pour réduire quelquefois au doute un amour-propre aussi pénétrant que le tien ? persécutée d'un côté, comme elle l'étoit par sa propre famille, attirée de l'autre par la splendeur de la tienne, où chacun la désire et se croiroit honoré de la voir entrer ?

Tu vas croire peut-être que je m'écarte de ma proposition, et que je plaide ici la cause de ta belle plus que la tienne. Point du tout. Je n'ai rien dit qui ne soit plus pour ton intérêt que pour le sien ; puisqu'elle peut faire ton bonheur, et que si elle conserve sa délicatesse, il me paroît presque impossible qu'elle soit heureuse avec toi. Quel amour peut-il y avoir dans le cœur d'un libertin ? (¶) Il ne peut y avoir d'attachement profond et exclusif. (♭) Il est inutile d'expliquer mes raisons. Je te connois assez d'ingénuité, pour souscrire à mon sentiment dans l'occasion.

Au reste, si je plaide en faveur du mariage, tu sais bien que ce n'est pas par goût pour cet état. Je n'ai pas encore eu la pensée d'y entrer ; mais comme tu es le dernier de ton nom, que ta famille tient un rang distingué dans le royaume, et que tu te crois toi-même destiné quelque jour à l'esclavage conjugal, je veux que tu me dises si tu peux jamais espérer une occasion comparable à celle qui est entre tes mains ; une fille qui par sa naissance et sa fortune n'est pas indigne de la tienne (quoique l'orgueil de ton sang et celui de ton propre cœur te fassent quelquefois parler légèrement des familles qui ne te plaisent point) ; une beauté qui fait l'admiration de tout le monde ; une personne, en même temps si vantée pour sa prudence, pour son ame, dirai-je, au lieu de son esprit, et pour sa vertu !

Si tu n'es pas une de ces ames étroites, de ces petits et mauvais genies, qui préfèrent leur simple et unique satisfaction à la postérité, toi, qui dois souhaiter des enfans pour perpétuer ta race, tu ne voudras pas remettre ton mariage au temps qu'attendent les libertins ; c'est-à-dire à ce temps où les années et les maladies viendront fondre sur toi. Songe que tu exposerois ta mémoire aux malédictions de tes légitimes descendans, pour leur avoir donné une misérable existence, (¶) (une existence qu'ils seroient obligés de tenir

du médecin à un titre plus précaire et plus déplorable que celle qu'on mendie de ses fermiers et que tu nommes la plus méprisable (*) et que tes descendans ne produiront aussi (s'ils ont assez de jours et de force pour être capables de produire) (♭) qu'une race malheureuse qui sera autorisée à te maudire jusqu'aux dernières générations.

Tout méchans que les honnêtes gens nous supposent toi et moi, nous n'avons pas encore, il faut l'espérer, étouffé tout principe et toute résipiscence. Quoique nous trouvions la religion contre nous, nous n'avons pas encore entrepris d'en composer une qui s'accorde avec notre pratique. Ceux qui le font, nous paroissent méprisables; et nous ne sommes pas même assez ignorans pour nous dégrader jusqu'au doute. En un mot, nous croyons un état futur de récompense et de punition : mais pleins de jeunesse et de santé, nous espérons que le temps ne nous manquera pas pour le repentir : ce qui signifie en bon Anglois, (ne m'accuse pas d'être trop grave, Lovelace; tu l'es quelquefois aussi, quoique plus rarement) que nous espérons de vivre pour les sens, aussi long-temps que nos sens pourront jouir, et que nous remettons la réforme au temps où le péché nous deviendra impossible. Quoi? cette

(*) Voyez Lettre CXVIII de ce vol.

femme admirable sera-t-elle punie des généreux efforts qu'elle fait pour hâter ta réforme, et du désir qu'elle a d'en obtenir des preuves sûres avant que de se donner à toi ?

Concluons. Je t'exhorte à bien considérer ce que tu vas entreprendre, avant que de faire un pas de plus dans la nouvelle carrière que tu t'es tracée, et où tu es près d'entrer. Jusqu'à présent, les apparences de ta marche sont si droites, que si ta belle se défioit de ton honneur, elle n'a pas contre toi la moindre preuve. Garde les loix de *l'honnêteté*, dans le sens qu'elle attache à ce mot. Aucun de tes compagnons, tu le sais, ne rira de ton mariage ; et si quelqu'un le trouvoit plaisant, après t'avoir entendu, ainsi que tés camarades, tourner si souvent cet état en ridicule, tu as cet avantage, qu'il n'aura rien dont tu doives rougir.

Samedi 22.

Ayant différé à fermer ma lettre jusqu'au jour de poste, j'en reçois une des mains de mon cousin Osgood, qui lui est venue depuis deux heures pour votre chère Dame, par un exprès, et cachetée des armes d'Harlowe. Comme elle peut être importante, (*) je me hâte de la faire partir

(*) C'étoit celle de Miss *Arabelle Harlowe*, qui est après les deux suivantes, nº. CXLVII.

avec la mienne, par un courier que je vous dépêche exprès.

Je suppose qu'on vous verra bientôt à Londres ; sans la Dame, comme je l'espère. Adieu. Soyez *honnête* et soyez heureux.

BELFORD.

LETTRE CXLIV.

Mde. HERVEY à Miss CL. HARLOWE.

En réponse à la Lettre CXLI.

Vendredi, 21 *Avril.*

CHÈRE NIÈCE,

IL seroit bien dur, de refuser quelques lignes aux instances d'une nièce que j'ai toujours aimée. J'ai reçu votre première lettre ; mais je n'ai pas eu la liberté d'y répondre ; et je viole ma promesse pour le faire actuellement.

Quelles étranges nouvelles on reçoit sur votre compte tous les jours ! Le misérable avec qui vous êtes, triomphe, dit-on, et nous brave à chaque instant. Ces informations peuvent-elles ne pas aggraver tout ? Vous connoissez l'indomtable caractère de l'homme. Quoiqu'on ne puisse vous refuser des qualités admirables, ses goûts lui sont plus chers que vous. Combien de fois vous ai-je avertie ! Jamais une jeune personne ne l'a été plus que vous. Miss Clarisse Harlowe s'oublier jusqu'à ce point!

Vous deviez attendre le jour marqué pour l'assemblée de vos parens. Si votre aversion s'etoit soutenue, ils auroient eu la complaisance de céder. Aussi-tôt que j'ai su moi-même leur intention de se relâcher, je me suis hâtée de vous la faire entendre (*), en termes obscurs peut-être : mais qui se seroit imaginé... O Miss ! Une fuite si artificieuse ! Tant de ruse dans les préparatifs !

Vous m'offrez des éclaircissemens. Eh ! que pouvez-vous éclaircir ? N'êtes-vous pas partie, et partie avec un Lovelace ? Que voulez-vous donc éclaircir ?

Votre dessein, dites-vous, n'étoit pas de partir. Pourquoi avez-vous donc été le trouver ? Le carosse à six chevaux, l'escorte à cheval, tout n'étoit-il pas préparé ? O ma chère ! comme l'artifice produit l'artifice ! Est-il croyable que ce n'ait pas été votre dessein ? Si vous voulez qu'on le croie, quel pouvoir ne faut-il pas lui supposer sur vous ? Lui ! qui ? Lovelace, le plus infame des libertins : sur qui ? sur une Clarisse. Votre amour pour un homme de ce caractère étoit-il plus fort que votre raison, plus fort que votre courage ? Quelle opinion cette idée donneroit-elle de vous, quand on y croiroit ? Quel remède apporteroit-elle au mal ? Ah ! que n'avez-vous attendu le jour de l'assemblée !

(*) Voyez la Lettre XCI, vol. 3.

Je veux vous apprendre tout ce qui dévoit s'y passer, si vous l'aviez attendue. On s'imaginoit à la vérité que vous ne résisteriez pas aux prières et aux ordres de votre père. Il étoit résolu de vous traiter avec une condescendance toute paternelle, si vous ne lui aviez pas donné de nouveaux sujets de colère. « J'aime ma Clarisse, » disoit-il une heure avant qu'on lui ap- » portât la nouvelle foudroyante ; je l'aime » comme ma vie. Je me mettrai à genoux » devant elle, s'il ne me reste que cette » voie pour la faire consentir à m'obliger. » Ainsi par un renversement de l'ordre naturel, votre père et votre mère se seroient humiliés devant vous ; et si vous aviez pu leur resister et refuser de signer les articles dressés avant l'assemblée, ils auroient, quoiqu'à regret, mais ils vous auroient cédé.

Mais on présumoit que du caractère doux et désintéressé dont on vous avoit toujours crue, tous les dégoûts possibles pour l'un des deux hommes ne vous rendroient pas capables de cette résistance, à moins que votre entêtement pour l'autre ne fût beaucoup plus fort que vous ne nous aviez donné raison de le croire.

Si vous aviez refusé de signer, l'assemblée du mercredi n'auroit été qu'une légère épreuve. On vous auroit présentée à tous vos parens, avec une courte harangue : « la voilà cette jeune fille, autrefois si irré- » prochable,

» prochable, si soumise, si obligeante, qui
» fait gloire aujourd'hui de son triomphe,
» sur un père sur une mère, sur des oncles
» les plus indulgens; sur l'intérêt et les
» vues de toute une famille et qui préfère
» sa propre volonté à celle de tout le mon-
» de, pourquoi? parce qu'entre deux hom-
» mes qui demandent sa main, elle donne
» la préférence à celui qui est décrié pour
» ses mœurs. »

Après vous avoir accordé ainsi la victoire, et peut-être après que votre père et votre inimitable mère auroient prié le ciel de la manière la plus solemnelle de détourner les suites de votre désobeissance, on en auroit appelé à votre générosité, puisque le motif du devoir se seroit trouvé trop foible, et vous auriez reçu ordre de vous retirer pour faire encore une demi-heure de réflexion. Alors les articles vous auroient été présentés une seconde fois, par quelque personne de votre goût; par votre bon Norton peut-être. Votre père auroit pu la seconder par quelques nouveaux efforts. Enfin si vous aviez persisté dans votre refus, on vous auroit fait rentrer, pour le déclarer à l'assemblée. On auroit insisté sur quelques-unes des restrictions que vous aviez proposés vous-mêmes. On vous auroit permi d'aller passer quelque temps chez votre oncle Antonin, ou chez moi, (on n'avoit pas determiné lequel de lui et de moi, parce qu'on espé-

roit vous persuader) pour attendre le retour de M. Morden ; ou jusqu'à ce que votre père eût pu supporter votre vue ; ou, peut-être, jusqu'à ce que Lovelace eût abandonné tout-à-fait ses prétentions.

Les intentions étant telles que je vous les représente, et votre père ayant tant compté sur votre soumission, tant espéré que vous vous laisseriez toucher par des voies si douces et si tendres, il n'est pas surprenant qu'il ait paru comme hors de lui à la nouvelle de votre fuite, d'une fuite si préméditée....avec vos dîners au jardin, vos soins affectés pour des oiseaux, et combien d'autres ruses pour nous aveugler tous ! Si jeune et si perverse, perverse créature !

Pour moi, je n'en voulois rien croire, lorsque l'on vint me l'annoncer. Votre oncle Hervey ne pouvoit se le persuader non plus. Nous attendions, en tremblant, nous redoutions quelque aventure encore plus désespérée. Il n'y en avoit qu'une qui pût nous paroître plus, et j'étois d'avis qu'on cherchât du côté de la cascade, plutôt que vers la porte du jardin. Votre mère tomba évanouie, pendant que son cœur étoit déchiré entre ces deux craintes. Votre père, pauvre homme ! votre père fut près d'une heure sans pouvoir revenir à lui-même. Quelles imprécations ! quelles terribles imprécations ! jusqu'aujourd'hui, à peine peut-il entendre prononcer votre

nom. Cependant, il n'a que vous dans l'esprit. Votre mérite, ma chère, ne sert qu'à rendre votre faute plus noire. Chaque jour, chaque heure du jour, nous apporte quelque nouvelle circonstance qui aggrave les autres. Comment pourriez-vous vous promettre quelque faveur ?

J'en suis affligée ; mais je crains qu'on ne vous accorde rien de tout ce que vous demandez.

Pourquoi parlez-vous, ma chère, *de vous épargner des mortifications ;* vous qui avez pris la fuite avec un homme ? Quel pitoyable orgueil d'avoir quelque délicatesse de reste !

Je n'ai pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en votre faveur. Personne ne l'ose plus que moi. Votre lettre se présentera seule. Je l'ai envoyée au château d'Harlowe. Attendez-vous à de grandes rigeurs. Puissiez-vous trouver la force de soutenir le sort que vous avez embrassé ! O ma chère ! que vous avez fait de malheureux ; Quel bonheur pouvez-vous espérer vous-même ! Votre père souhaiteroit que vous ne fussiez jamais née. Votre pauvre mère..... mais pourquoi vous donnerois-je des sujets d'affliction ? Il n'y a plus de remède. Vous devez être effectivement bien changée, si *vos propres réflexions ne font pas votre malheur.*

C'est à vous à tirer le meilleur parti que vous pourrez de votre situation. Mais,

quoi? pas encore mariée, à ce qu'il paroît!

Vous êtes libre, dites-vous, d'exécuter tout ce que vous voudrez entreprendre. Il se peut que vous vous trompiez vous-même. Vous espérez que votre réputation et votre faveur auprès de vos parens pourront se rétablir. Jamais, jamais l'une et l'autre, si je juge bien des apparences : et peut-être nulle des deux. Il faut que tous vos parens offensés, c'est-à-dire, tous ceux qui vous aimoient, tous vos proches s'unissent de concert pour opérer votre réconciliation; et comment voulez-vous qu'ils s'accordent dans une si mauvaise cause?

Vous dites « qu'il seroit bien affligeant » pour vous d'être précipitée dans des » mesures qui pourroient rendre votre ré- » conciliation plus difficile. » Est-il temps, ma chère, de craindre le précipice? Ce n'est point à présent qu'il faut penser à la réconciliation, quand vous pourriez jamais vous en flatter. Il est question de trouver d'abord un issue du précipice où vous êtes tombée. Il peut encore arriver, si je suis bien instruite, qu'il y ait du sang répandu. L'homme qui est avec vous, est-il disposé à vous quitter volontairement? S'il ne l'est pas, qui peut répondre des suites? S'il l'est effectivement, bon Dieu! que faudra-t-il penser des raisons qui l'y feront consentir? Je veux écarter cette idée. Je connois votre vertu. Mais n'est-il pas vrai, ma

chère, que vous êtes sans protection, et que vous n'êtes pas mariée? N'est-il pas vrai qu'au mépris de votre *prière journalière*, vous *vous êtes jetée vous-même dans la tentation?* Et votre homme n'est-il pas le plus méchant de tous les séducteurs?

Jusqu'à présent, dites-vous, (et vous le dites, d'un air qui me paroît convenir assez mal à vos sentimens de pénitence) vous n'avez point à vous plaindre d'un homme, dont on appréhendoit toutes sortes de maux. (¶) Je me rappelle une histoire que j'ai apprise de vous-même. Un augure romain avoit averti César *de prendre-garde aux Ides de Mars*. Le jour des Ides venu, César appercevant l'augure dans la foule qui le suivoit, lorsqu'il marchoit en grand pompe vers le sénat d'où il ne revint point, hé bien, dit-il, *les Ides de Mars sont pourtant arrivée :* oui, lui répéta l'augure; *mais elles ne sont pas passées*. Faites vous-même l'application, ma chère. (♭) Je prie le ciel que vous puissiez vous louer de sa conduite jusqu'au dernier moment de votre liaison. Puisse-t-il vous traiter mieux qu'il n'a fait à toutes les femmes sur lesquelles il a eu quelque pouvoir. Ainsi soit-il.

Point de réponse, je vous en supplie : je me flatte que votre messager ne publiera point ce que je vous écris. Pour M. Lovelace, je suis bien sûr que vous ne lui communiquerez pas ma lettre. Je ne me

suis pas trop observée, parce je compte sur votre prudence.

Vous avez mes prières.

Ma Dolly ignore que je vous écris. (*) Personne ne le sait, pas même M. Hervey.

Dolly auroit souhaité plusieurs fois de vous écrire, m'ayant défendu votre faute avec tant de chaleur et de partialité, que nous en avons conçu des alarmes (alarmes, ma chère, qu'une chûte telle que la vôtre doit inspirer à des parens) on lui a interdit tout commerce avec vous, sous peine d'être privée pour jamais de nos bonnes graces; et cela à la requisition de votre famille, autant que par l'ordre de son père. Je puis vous dire néanmoins, quoiqu'à son insçu, que vous êtes l'objet continuel de ses prières, comme de celles de votre tante très-affligée.

D. HERVEY.

Vendredi, 21 *Avril.*

(*) Malgré ce que dit ici Mde. Hervey, on verra par la suite que cette sévère lettre fut écrite de concert avec l'implacable Arabelle.

LETTRE CXLV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

(En lui envoyant la précédente.)

Samedi matin, 22 Avril.

JE reçois à l'instant cette réponse de ma tante. Gardez le secret, ma chère, sur la bonté qu'elle a eu d'écrire à sa malheureuse nièce.

Je le vois, je puis aller à Londres, ou dans tout autre lieu. On s'embarrasse peu de ce que je puis devenir. J'avois été portée à suspendre mon voyage, par l'espérance de recevoir des nouvelles du château d'Harlowe. Il me sembloit que si l'on m'avoit laissée entrevoir l'espérance d'une réconciliation, j'aurois pu faire connoître à M. Lovelace, que si je devois être quelque jour à lui, je serois maîtresse des conditions. Mais je m'apperçois que je dois tomber sous sa puissance, soit que je le veuille ou non, et après avoir essuyé peut-être des mortifications encore plus cuisantes que celles que j'ai déja souffertes, faut-il que je me voie jetée à la merci d'un homme dont je suis si peu satisfaite!

Ma lettre, comme vous voyez par celle de ma tante, est actuellement au château d'Harlowe. Je tremble pour l'accueil qu'elle

y aura reçu. Si quelque chose adoucit un peu ma cruelle inquiétude, c'est qu'elle aura servi à justifier une tante si chère du soupçon d'avoir entretenu quelque intelligence avec une malheureuse, qu'ils ont tout résolu de réprouver. Je ne regarde pas comme une petite partie de mon infortune, cette diminution de confiance que j'ai causée entre mes parens, et cette froideur avec laquelle il paroît que l'un regarde l'autre. Vous voyez que ma pauvre cousine Dolly a sujet de s'en plaindre comme sa mère. Miss Howe, ma chère Miss Howe, ne se ressent que trop des effets de ma faute, puisqu'à mon occasion ses querelles avec sa mère sont plus fréquentes que jamais. Et cependant, c'est à l'homme qui m'a jetée dans cet abîme de maux, que je suis forcée de me donner !--J'ai fait beaucoup de réflexions, je me suis formé bien des sujets de crainte avant ma faute, et m'en supposant coupable ; mais je ne l'ai pas considérée sous toutes les faces choquantes qu'elle me découvre aujourd'hui.

Et d'apprendre maintenant qu'une heure avant la nouvelle de ma fuite supposée, mon père déclaroit hautement que je lui étois aussi chère que sa vie? qu'il vouloit me traiter avec une bonté paternelle ; qu'il vouloit....Ah ma chère : quel retour de tendresse en lui, dont l'idée m'accable et et m'humilie ; ma tante ne devoit pas crain-

dre, qu'on sût dans quels termes elle m'écrit. Un père à genoux devant son enfant! voilà ce qu'il est bien certain que je n'aurois jamais soutenu. J'ignore ce que j'aurois fait dans une occasion si triste. La mort m'auroit paru moins terrible, que cette vue d'un père dans cette posture, et suppliant en faveur d'un homme, pour lequel mon aversion, il est vrai, est invincible: mais j'aurois mérité d'être anéantie, si j'avois pu voir en vain mon père prosterné à mes pieds.

Cependant s'il n'avoit été question que du sacrifice de mon penchant et d'une préférence personnelle, il l'auroit obtenu à bien moindre prix; mon respect seul auroit triomphé de mon inclination: mais une aversion, une aversion si sincère! le triomphe d'un frère ambitieux et cruel, joint aux insultes d'une sœur jalouse, entraînant à leurs fins, par leurs intrigues, des volontés dont la faveur m'étoit assurée! Les devoirs du mariage si sacrés, si solemnels! (¶) son union si intime et si étroite! (permettez-moi, chère amie, de vous mettre devant les yeux des images, que la plus chaste des femmes doit se former et considérer, quoiqu'avec crainte.) (♭) Moi-même d'un caractère, qui ne m'a jamais permis de regarder le plus simple devoir avec indifférence; à plus forte raison un devoir, un devoir volontairement juré au pied des autels! (¶) Eût-il été

honnête à moi de mettre ma main dans une main odieuse, et de prononcer mon consentement pour une union plus que violente, une union impossible entre deux êtres, pour ainsi dire, insociables... (b) Et cela pour toute la durée de ma vie ? Si je n'avois pas fait là-dessus des réflexions plus longues et plus profondes, qu'une jeune fille n'en fait communément à mon âge ; si je n'avois pas tout pesé, tout considéré, peut-être aurois-je pu montrer moins d'obstination. La délicatesse, (puis-je encore m'attribuer cette qualité?) la maturité d'esprit, la réflexion, ne sont pas toujours, si j'en juge par mon expérience, d'heureux présens du ciel au dégré du moins où je les ai reçus. Combien de circonstances délicates, dans lesquelles je souhaiterois avoir connu ce que c'étoit que l'indifférence, si je l'avois pu, sans qu'on pût me faire un crime de mon ignorance ? Ah ! ma chère, la plus délicate sensibilité, si je puis appeler la mienne de ce nom, ne sert guère au bonheur.

Quelle méthode mes parens s'étoient-ils proposé d'employer dans leur assemblée ! j'ose dire qu'elle porte le sceau de mon frère. C'étoit lui, je le suppose, qui devoit me présenter au conseil de tous mes parens réunis, comme une fille capable de préférer ses volontés à celles de toute sa famille. L'épreuve auroit été cruelle, sans doute. Plût au ciel néanmoins que je

j'eusse soutenue! oui ; plût au ciel ! quel qu'en pût être le succès.

On peut craindre encore, dit ma tante, qu'il n'y ait du sang répandu. Il faut qu'elle soit informée du téméraire projet de Singleton. Elle parle de *précipice* dans cette malheureuse affaire : daigne le ciel m'en préserver.

Elle écarte une idée, à laquelle il m'est bien plus impossible de m'arrêter. Idée cruelle ! mais elle doit avoir une pauvre opinion de la vertu qu'elle veut bien m'attribuer, si elle se figure que je ne suis pas avec la grace du ciel, au-dessus d'une honteuse foiblesse. Quoique je n'aie jamais vu d'homme d'une figure plus agréable que M. Lovelace, les défauts de son caractère n'ont pas laissé beaucoup de mérite à l'indifférence que je prétendois avoir pour lui ; et depuis que je le vois de près, je puis dire qu'il m'inspire moins de goût que jamais. (¶) Un homme incivil, cruel, insolent ! -- sans raison ni prudence -- qui se joue de son propre bonheur, et qui détruit le mien ! -- et ces derniers procédés : lorsque mon sort est visiblement entre ses mains, lorsqu'il est le maître de ses propres désirs (je rougis de le dire) s'il savoit ce qu'il doit désirer ! (♭) En vérité, je n'ai jamais eu si peu de goût pour lui qu'à présent. Je crois de bonne foi que je pourrois l'haïr (si je ne le hais pas déja), plutôt du moins qu'aucun autre homme

pour lequel j'aie jamais eu quelque estime. La raison en est sensible : c'est qu'il a moins répondu que d'autres à l'opinion que j'avois de lui ; quoiqu'elle n'ait jamais été assez loin pour me l'avoir fait préférer au célibat, qui auroit été mon unique choix, si j'avois eu la liberté de suivre mes inclinations. Aujourd'hui même, si je croyois la réconciliation certaine en renonçant à lui, et si mes parens me le faisoient entendre, ils verroient bien-tôt que je ne lui serois jamais rien, car j'ai la vanité de croire mon ame supérieure à la sienne.

Vous direz que j'extravague. Mais après avoir reçu de ma tante la défense de lui écrire, après avoir appris à désespérer de ma réconciliation, c'est vous, ma chère, qui devez vous ressentir de mes agitations passionnées. Misérable que je suis, d'avoir cherché cette fatale entrevue, et de m'être ôté le pouvoir d'attendre l'assemblée générale de mes parens ! je serois libre aujourd'hui de mes anciennes craintes ; et qui sait quand mes peines présentes doivent finir ! Délivrée de ces deux hommes, je me verrois peut-être à présent chez ma tante Hervey, ou chez mon oncle Antonin, attendant le retour de M. Morden, qui auroit pu tout concilier.

Mon intention étoit assurément d'attendre. Cependant, sais-je quel nom je porterois aujourd'hui ? aurois-je été capable de résister aux condescendances, aux sup-

plications d'un père à genoux ; du moins, s'il l'avoit été lui-même de garder la modération avec moi ?

Ma tante assure néanmoins qu'il se seroit relâché, si j'étois demeurée ferme. Peut-être auroit-il été touché de mon humilité, avant que de s'abaisser devant moi à cette choquante posture. La bonté avec laquelle il se proposoit de me recevoir, auroit pu croître en ma faveur ; mais que la résolution où il étoit, de céder à la fin, justifie mes parens, du moins à leurs propres yeux ! et qu'elle me condamne ! ah ! pourquoi les avis de ma tante (je me les rappelle à présent) étoient-ils si réservés et si obscurs ! aussi, mon dessein étoit de la revoir après l'entrevue, et peut-être alors se seroit-elle expliquée. O l'artificieux, le dangereux Lovelace ! cependant je suis obligée de le dire encore ; c'est moi qui doit porter tout le blâme de cette funeste entrevue.

Mais loin, loin de moi toute vaine récrimination ! loin, dis-je, parce qu'elle est vaine ! il ne me reste que de *m'envelopper dans le manteau de ma propre intégrité*, et de me consoler par l'innocence de mes intentions. Puisqu'il est trop tard pour jeter les yeux en arrière, ma seule ressource est de recueillir toutes mes forces, pour soutenir les coups de la providence irritée, pour me conduire encore avec quelque dignité dans les épreuves qu'il ne m'est

plus possible d'éviter, et les faire tourner du moins à ma correction.

Joignez-vous à moi dans cette prière, ma tendre et fidèle amie, pour votre propre honneur et pour celui de notre amitié; de peur qu'une chûte plus profonde, de la part de votre malheureuse amie, ne jetât une ombre désavantageuse sur une amitié qui n'a jamais rien eu de frivole, et dont la base est de nous perfectionner mutuellement dans la connoissance et la pratique de nos plus petits comme de nos plus grands devoirs.

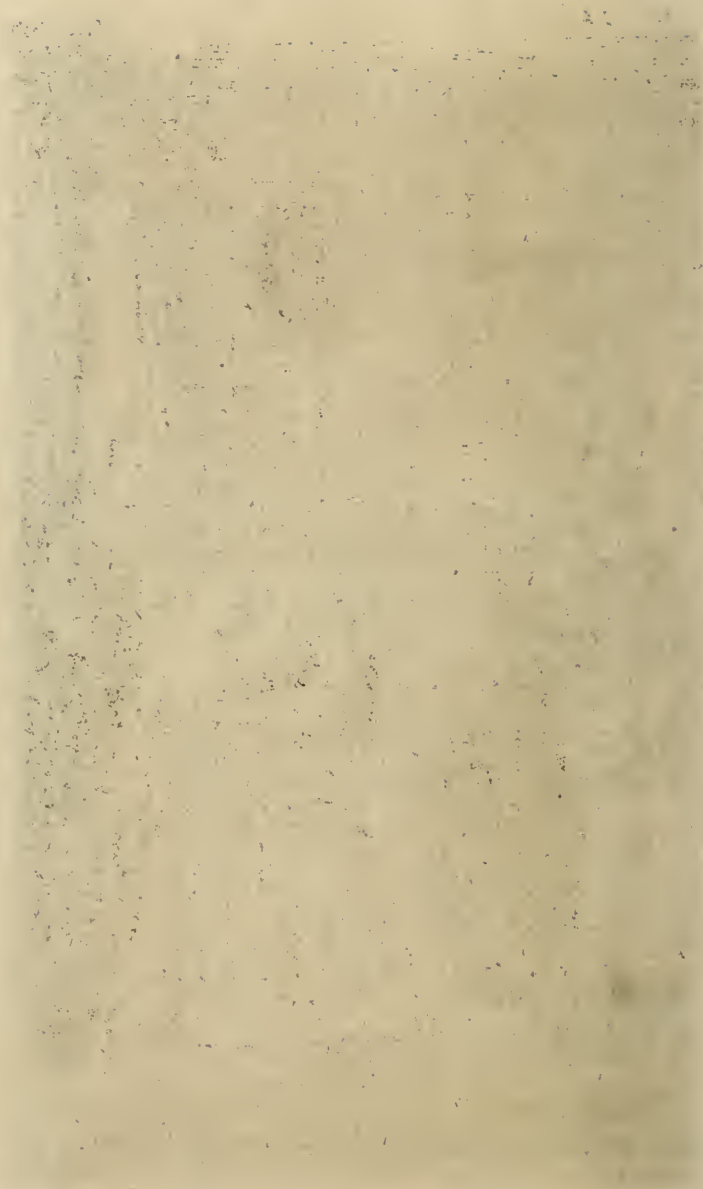
CL. HARLOWE.

LETTRE CXLVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi après-midi, 23 Avril.

O ma meilleure, mon unique amie! c'est à présent que mon cœur est vraiment brisé! Il a reçu un coup mortel, dont il ne guérira jamais. Ne pensez plus à la moindre correspondance avec une misérable qui semble désormais absolument dévouée au malheur. Quelle autre espérance, si les malédictions ont le poids que je leur ai toujours attribué, et que tant d'exemples m'apprennent qu'elles ont eu dans tous les temps! Oui, ma chère Miss Howe, pour mettre le comble à toutes mes afflic-



tions, j'ai à lutter désormais contre les malheureux effets de la malédiction d'un père ? Comment aurai-je la force de soutenir cette réflexion ! lorsque ma situation passée et présente n'autorise que trop mes terreurs.

J'ai reçu enfin une réponse de mon impitoyable sœur. Ah ! pourquoi me la suis-je attirée par ma seconde lettre à ma tante ? il semble qu'on l'ait tenue prête pour ce signal. La foudre dormoit, jusqu'au moment où je l'ai réveillée. Je vous envoie la lettre même. Il m'est impossible de la transcrire. L'idée m'en est insupportable. Idée terrible ! la malédiction s'étend jusqu'à l'autre vie !

Je suis dans le trouble et l'abattement des plus noires vapeurs. Je n'ai que la force de répéter ; évitez-moi, fuyez-moi ; rompez toute correspondance avec le malheureux objet de la malédiction d'un père.

LETTRE CXLVII.

A Miss CLARISSE, chez M. OSGOOD, près la place de *Soho*.

Vendredi, 21 *Avril*.

NOUS avions prévu qu'il nous reviendroit quelqu'un de votre part : nous, c'est-à-dire, ma tante et moi ; la lettre que je joins à celle-ci attendoit l'arrivée

de votre messager. Vous n'aurez aucune réponse de personne, quelles que soient vos importunités, à qui qu'elles puissent s'adresser, et quelque demande que vous puissiez faire.

On avoit pensé d'abord à vous ramener par une autorité convenable ou à vous faire transporter dans des lieux où l'on pouvoit espérer que la honte dont vous nous avez tous couverts seroit ensevelie quelque jour avec vous; mais je crois qu'on abandonne ce dessein. Ainsi, vous pouvez courir le monde en sûreté. Personne ne croit que vous vailliez la peine qu'on se donne le moindre embarras à votre sujet. Cependant, ma mère a obtenu la permission de vous envoyer tous vos habits; mais vos habits seulement. C'est une faveur, comme vous verrez dans la lettre que vous allez lire, qu'on n'étoit pas disposé d'abord à vous accorder, et sur laquelle on ne se relâche point par considération pour vous, mais uniquement parce que ma pauvre mère ne peut avoir sous ses yeux rien qui vous ait appartenu. Lisez et tremblez.

ARAB. HARLOWE.

A la plus ingrate et la plus rébelle de toutes les filles.

Au château d'Harlowe, samedi, 15 Avril.

VOUS qui fûtes ma sœur (car je ne sais plus quel nom il est permis de vous

donner, ni quel nom vous osez prendre) vous avez rempli toute votre famille d'horreur. Mon père, dans ses premiéres agitations, en recevant la nouvelle de votre honteuse et criminelle évasion, a prononcé à deux genoux une malédiction terrible sur votre tête. Tremblez en la lisant! Il a demandé au ciel « que dans cette » vie et dans l'autre, vous puissiez trouver » votre punition, par le miserable même, » en qui vous avez jugé à propos de met- » tre votre criminelle confiance. »

Vos habits ne vous seront point envoyés. Il paroît qu'en négligeant de les prendre, vous vous êtes crue sûre de les obtenir lorsqu'il vous plairoit de les demander, mais peut-être n'aviez-vous dans l'esprit que la pensée de joindre votre galant, et de fuir en étourdie avec lui, car tout semble avoir été oublié, à l'exception de ce qui pouvoit servir à votre coupable fuite. Cependant, vous avez peut-être jugé avec raison, qu'en tâchant d'emporter vos habits, vous pouviez être découverte. Rusée créature, de n'avoir pas fait une démarche qui ait pu faire deviner votre dessein! *Rusée*, c'est-à-dire, pour consommer votre propre ruine et l'opprobre de votre famille.

Mais votre miserable vous a-t-il conseillé d'écrire pour vos habits, dans la crainte que vous ne lui fassiez trop de dépense? c'est là son motif, je le présume.

A-t-on jamais entendu parler d'une créature plus étourdie! C'est néanmoins la célèbre, l'éblouissante Clarisse... quoi; quelle Clarisse? *Harlowe*, sans doute. Oui, *Harlowe*, pour notre commun opprobre.

Vos desseins et tous vos ouvrages de peinture ont été enlevés; de même que votre grand portrait, dans le goût de Vandick, qui étoit dans le *parloir*, autrefois *vôtre*. On les a enlevés et jetés dans votre cabinet, dont la porte sera condamnée, comme s'il ne faisoit plus partie de la maison, pour y périr tous ensemble de pourriture. Qui pourroit en soutenir la vue? Souvenez-vous avec quel empressement on prenoit plaisir à les montrer; les premiers pour faire admirer l'ouvrage de vos belles mains; l'autre, pour exalter la prétendue dignité (dignité qui est maintenant dans la boue) de votre figure tant vantée. Et qui faisoit un bonheur de cette complaisance? Ces mêmes parens dont l'aveugle tendresse ne vous a point empêché de les fuir honteusement, avec tant et en même temps avec si peu d'adresse.

Mon frère a juré vengeance contre votre libertin. Il l'a jurée pour l'honneur de la famille--et non pas pour le vôtre; car il déclare que s'il vous rencontre jamais, il vous traitera comme une fille publique; et il ne doute pas que tôt ou tard ce ne soit là votre sort.

Mon oncle Harlowe vous renonce pour jamais.

Mon oncle Antonin aussi.

Ma tante Hervey aussi.

Et moi aussi, vile et indigne créature! disgrace d'une honorable famille! proie d'un infâme libertin, que vous serez infailliblement, si vous ne l'êtes pas déja!

Vos livres puisqu'ils ne vous ont point appris ce que vous deviez à vos proches, à votre sexe et à votre éducation, ne vous seront point envoyés, non plus que votre argent, ni les pierreries que vous méritiez si peu. On souhaiteroit de vous voir mendier votre pain dans les rues de Londres.

Si cette rigueur vous pèse, mettez la main sur votre cœur, demandez-vous à vous-même pourquoi vous l'avez méritée?

Tous les honnêtes gens que votre orgueil vous a fait rejeter avec mépris (excepté M. Solmes, qui devroit se réjouir néanmoins de vous avoir manquée) se font un triomphe de votre honteuse fuite, et reconnoissent à présent d'où venoient vos refus.

Votre digne Norton rougit de vous. Elle mêle ses larmes avec celles de votre mère, et toutes deux se reprochent la part qu'elles ont eue à votre naissance et à votre inutile éducation.

En un mot, vous êtes l'opprobre de tous ceux à qui vous avez appartenu; et plus que de tout autre, celui

d'ARABELLE HARLOWE.

LETTRE CXLVIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 25 Avril.

CONSOLEZ-VOUS ; rappelez votre courage ; ne vous désespérez point, ma tendre et chère amie. Le Dieu tout puissant est juste et miséricordieux. Il ne ratifie point de téméraires et inhumaines malédictions. (¶) Pouvez-vous croire que le ciel mette son sceau aux fureurs de ces perverses créatures et de leurs noires passions? (♭) Si cela étoit, la malignité, l'envie, la fureur des méchans triompheroient, et les bons, proscrits par l'injustice des pervers, seroient miserables dans ce monde et dans l'autre.

Cette imprécation montre seulement de quel esprit vos parens sont animés, et combien leurs sordides vues l'emportent sur les sentimens de la nature. C'est uniquement l'effet de leur rage -- oui, de leur rage, en voyant avorter leurs desseins. (¶) Si vous envisagez cette malédiction du côté dont elle doit être vue, une personne de votre piété doit plutôt plaindre votre père imprudent, et prier le ciel pour lui, que s'effrayer de son imprécation téméraire. Il n'appartient qu'à Dieu seul de maudire. Les parens, ou tout autre

homme, quel qu'il soit, ne peuvent que le prier de maudire; et de semblables prières ne peuvent être écoutées d'un être juste et souvrainement parfait, lorsque le motif en est déraisonnable, et que le but en est cruel. Dieu ne nous a-t-il pas commandé de bénir et de ne maudire jamais? Priez pour votre père je vous le répète, afin qu'il n'encoure pas lui-même la malédiction qu'il a prononcée sur vous; puisqu'il a, comme vous le voyez, violé un commandement vraiment divin; tandis que vous en obéissant à cet autre précepte qui nous enjoint de prier pour ceux qui nous persécutent et qui nous maudissent, vous changerez la malédiction en bénédiction. (♭)

Ma mère blâme cette horrible lettre de votre sœur. Elle a pitié de vous; et de son propre mouvement, elle souhaite que je vous écrive, cette fois seulement, pour vous donner un peu de consolation. Il seroit affreux, dit-elle, qu'un cœur aussi noble que le vôtre, qui paroît sentir si vivement sa faute, et le poids de la malédiction d'un père, succombât tout-à-fait sous le fardeau de ses infortunes.

J'admire votre tante. Quel langage! Prétend-elle établir deux droits et deux torts dans un cas si évident. Soyez persuadée, ma chère, que le tort est nécessairement de son côté, que le tort est pour eux tous, de quelque manière qu'ils cher-

chent à s'excuser. (¶) Ils ne peuvent se justifier qu'à leurs propres yeux, d'après leurs principes sordides et intéressés, résolus de s'absoudre, et non pas de se juger impartialement. (§) Dans tout le cours de vos ennuyeuses contentions, votre cruelle tante vous a-t-elle donnée le moindre espoir qu'ils fussent disposés à se relâcher. Je me rappelle à présent, comme vous, ses obscurs avis. Pourquoi, s'il vous plaît, cette obscurité, si elle avoit quelque espérance, quelque avis salutaire à vous donner? Etoit-il bien difficile à une tante, qui prétend vous avoir toujours aimée, et qui donne aujourd'hui une si libre carrière à sa plume pour vous affliger, de vous apprendre en confidence, par une ligne, par un mot, le prétendu changement de leurs mesures?

Ne me parlez pas, ma chère, des prétextes inventés après coup dont ils se parent aujourd'hui. Je les regarde comme un aveu tacite de l'infâme traitement qu'ils vous ont fait essuyer. Je garderai le secret de votre tante, soyez sans crainte. Je ne voudrois pas pour tout au monde que ma mère vît sa lettre.

Vous reconnoîtrez à présent que votre unique ressource est de surmonter vos scrupules, et de vous marier à la premiére occasion. Ne balançons plus, ma chère, il faut vous déterminer sur ce point.

Je veux vous donner un motif qui me

regarde moi-même. J'ai résolu, j'ai fait vœu (tendre amie ! la plus tendre amie de mon cœur ! n'en soyez pas fâchée contre moi) de ne pas penser au mariage aussi long-temps que votre bonheur sera suspendu. Ce vœu est une justice que je rends au mari qui m'est destiné par le ciel : car, ma chère, n'est-il pas certain que je serai malheureuse si vous l'êtes ? et quelle indigne femme ne serois-je pas nécessairement, pour un homme dont les complaisances n'auroient pas le pouvoir de contrebalancer, dans mon cœur, une affliction qu'il n'auroit pas causée ?

A votre place, je communiquerois à Lovelace l'abominable lettre de votre sœur. Je vous la renvoie. Elle ne passera pas la nuit sous le même toît avec moi. Ce sera pour vous une occasion de ramener Lovelace au sujet qui doit faire à présent votre principale vue. Qu'il apprenne ce que vous souffrez pour lui. Il est impossible qu'il soit lâche et vil pour tant de perfections ! Je perdrois le sens et la raison si cet homme avoit la lâcheté de vous trahir. Avec un mérite si distingué, vous risquez de n'être que trop punie de votre faute involontaire, par la nécessité d'être sa femme.

Je ne voudrois pas que vous vous crussiez trop assurée qu'on ait renoncé au dessein de vous faire enlever. L'expression de cette détestable *Arabelle* me paroît ménagée

pour vous inspirer une dangereuse sécurité. Elle dit seulement qu'*elle croit ce dessein abandonné*. Cependant, je n'apprends pas de Miss Lloyd qu'on ait commencé à le désavouer. Le meilleur parti, lorsque vous serez à Londres, est de vous tenir à couvert, et de faire passer par deux ou trois mains tout ce qui peut vous être adressé. Je ne voudrois pas pour ma vie vous voir tomber par quelque surprise entre les mains de ces odieux tyrans. Moi-même, je me contenterai de vous donner de mes nouvelles par quelque main tierce ; et j'en tirerai un avantage qui sera de pouvoir assurer ma mère, ou tout autre dans l'occasion, que j'ignore en quel lieu vous êtes. Ajoutez que ces mesures vous laisseront moins de crainte pour les suites de leur violence, s'ils tentoient de vous enlever en dépit de Lovelace.

Mais je vous prie d'adresser directement vos lettres à M. Hickman ; et même votre réponse à celle-ci. J'ai quelques raisons pour le souhaiter ; sans compter que malgré l'indulgence d'aujourd'hui, ma mère est toujours obstinée dans sa défense.

(¶) Il sont venus à bout, je le sais, de lui faire engager sa parole de ne pas souffrir notre correspondance. Viles créatures pleines de fiel ! que je hais sur-tout votre imbécille d'oncle Antonin ! (♭)

Le conseil que je vous donne est de ne pas arrêter vos idées sur cette odieuse lettre

lettre de votre sœur. Occupez votre esprit d'autres sujets ; de ceux qui sont devant vous. Apprenez-moi où vous en êtes avec Lovelace, et ce qu'il dit de l'abominable lettre, et de cette diabolique imprécation. Je compte qu'elle amènera naturellement le grand point en question, et que vous n'aurez pas besoin de médiateur.

Allons, ma chère, c'est au bout du mal que le bien reparoît. Le bonheur vient souvent d'où l'on attend l'infortune. Mais si vous perdez le courage, adieu tout espoir de remède. N'accordez pas à vos cruels ennemis l'avantage de vous faire mourir de chagrin ; car il est clair pour moi que c'est ce qu'ils supposent à présent

Quelle petitesse de vous refuser vos livres, vos diamans et votre argent ! Je ne vois que l'argent dont vous ayez un besoin absolu, puisqu'ils ont la bonté de vous accorder vos habits. Je vous envoye, par le porteur, les mélanges de *Norris*, (*) où vous trouverez cinquante guinées dans autant de petits papiers. Si vous m'aimez, ne me les renvoyez pas ; il m'en reste à votre service. Ainsi, lorsque vous arriverez à Londres, si votre logement ou la conduite de votre homme vous déplaisent, quittez sur-le-champ l'un et l'autre.

Je vous conseillerois aussi d'écrire sans

(*) Livre etimé.

délai à M. Morden. S'il se dispose à revenir en Angleterre, votre lettre hâtera son départ, et vous serez plus tranquille jusqu'à son arrivée. Mais Lovelace est en démence, s'il n'obtient pas son bonheur de votre consentement, avant que le retour de votre cousin rende le sien nécessaire.

Courage encore une fois. C'est la grace que je vous demande. Gouvernez avec votre prudence ordinaire le sort qui vous reste à courir; et vous pouvez être encore heureuse. Supposez que vous soyez moi et que je sois vous; (c'est une supposition que vous pouvez faire, car vos malheurs sont les miens) et vous donnerez toute son étendue et toute sa force, à ce rayon de lumière consolante que vous montre votre affectionée et pour jamais fidèle,

ANNE HOWE.

(¶) Je me hâte de vous faire porter celle-ci par Robert. Je verrai à approfondir la vérité du prétendu changement de mesures, dont votre tante leur prête l'intention, dans le cas où vous n'auriez pas quitté leur maison. (♭)

LETTRE CXLIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi matin, 26 Avril.

VOTRE lettre, ma chère et fidèle Miss Howe, me donne beaucoup de consolation. Avec quelle douceur j'éprouve la vérité de cette maxime du sage, *qu'un ami fidele est le beaume de la vie.*

Votre messager arrive au moment où je pars pour Londres. La chaise est à la porte. J'ai déja fait mes adieux à la bonne veuve, qui m'accorde, pour m'accompagner dans ce voyage. L'ainée de ses filles, à la prière de M. Lovelace qui nous suivra à cheval. Cette jeune personne doit retourner dans deux ou trois jours, avec la chaise qui sera renvoyée au château de Milord M.... dans la comté de Hortford.

J'avois reçu la terrible lettre de ma sœur dimanche, pendant que M. Lovelace étoit absent. Il s'apperçut à son retour, de l'excès de ma douleur et de mon abattement, et ses gens lui apprirent que j'avois encore été beaucoup plus mal; en effet, je m'étois évanouie plusieurs fois. Je crois que ma tête s'en ressent comme mon cœur.

Il auroit souhaité de voir la lettre. Mais je m'y opposai, à cause des menaces dont

elle est remplie contre lui-même. En voyan
seulement l'effet qu'elle a produit sur moi
il s'emporta en exécrations et en menaces
J'étois si foible, qu'il me conseilla de re
mettre mon départ à lundi, comme je m
l'étois déja proposé.

Il est extrêmement tendre et respectueux
Tout ce que vous avez prévu de sa con
duite à la suite de cette fatale lettre, e
en effet arrivé. Il s'est offert à moi ave
si peu de réserve, que je me fais un repro
che de ma défiance, et de vous l'avo
marquée trop librement. Je vous demand
en grace, ma très-chère amie, de ne fai
voir à personne tout ce qui pourroit mon
trer de ma part une opinion désavanta
geuse de lui.

Je dois vous avouer que sa conduit
obligeante et l'abattement de mes esprits
joints à vos avis précédens et aux circon
tances de ma situation, me déterminère
dimanche au soir à recevoir ouverteme
ses offres. Ainsi, je suis à présent plus q
jamais dans sa dépendance. Il me deman
à tout moment (chose aussi inutile q
peu obligeante) de nouvelles marques
mon estime et de ma confiance. Comm
je n'ai pu me dispenser de quelques ave
favorables pour lui, il est certain, q
s'il s'en rend indigne, j'aurai bien su
de blâmer cette violente lettre de ma sœu
car je ne me sens point de résolutio
Abandonnée de tous mes amis nature

vec votre seule pitié pour consolation, pitié qui encore est restreinte malgré ous) je me suis vue forcée de tourner non cœur désolé vers l'unique protection ui s'est présentée. Cependant votre avis ne soutient. Non seulement il a servi à ne déterminer; mais répété dans la tenre lettre que j'ai devant les yeux, il a la orce de me faire partir pour Londres avec ne sorte de joie. Auparavant, je me senois comme un poids sur le cœur; et quoique mon départ me paroît le meilleur et e plus sûr parti, la force me manquoit, e ne sais pourquoi, à chaque pas que je aisois pour les préparatifs. J'espère qu'il n'arrivera rien de facheux sur la route. 'espère que ses esprits violens n'auront pas e malheur de se rencontrer.

La voiture n'attend plus que moi. Parlon, ma très-bonne, ma très-obligeante mie, si je vous renvoye votre *Norris*. Dans la perspective un peu plus flatteuse ui commence à s'ouvrir, je ne vois pas que votre offre puisse m'être nécessaire. D'ailleurs j'ai quelque espérance qu'avec nes habits, on m'enverra l'argent que j'ai lemandé; quoiqu'on me le refuse dans la ettre. Si je me trompe, et s'il m'arrive l'être pressée par le besoin, il me sera aisé l'en instruire une amie si ardente à m'obliger, et j'ai promis de n'avoir cette espèce l'obligation qu'à vous seule. Mais j'aimeois bien mieux que vous puissiez dire dans

l'occasion, qu'aucun service de cette nature n'a été ni demandé ni rendu. Mes vues, dans ce que je dis ici, se rapportent entièrement à l'espérance que j'ai de regagner l'estime de votre mère ; et c'est après l'estime de la mienne et celle de mon père, ce que je désire le plus au monde.

Je dois ajouter malgré la précipitation du moment, que M. Lovelace m'offrit hier de se rendre avec moi chez Milord M...., ou de faire venir ici l'aumônier du château. Il me pressa beaucoup d'y consentir, en me témoignant même que la célébration lui seroit plus agréable ici qu'à Londres. Je lui ai dit qu'il seroit assez temps à la ville de penser à un acte aussi sérieux et aussi important. Depuis que j'ai reçu votre tendre et consolante réponse, je crois sentir quelque regret de n'avoir pu me rendre à ses ardentes sollicitations. Mais cette affreuse lettre de ma sœur a comme désorganisé tout mon être. Et puis, il y a quelques petites délicatesses, sur lesquelles il me seroit difficile de passer. Point de préparation : point d'articles dressés ; point de permission ecclésiastique ; une douleur si profonde ! nul plaisir en perspective ! pas même de désir de bonheur ! ô ma chère ! qui pourroit, dans cette situation, penser à un engagement si solemnel ? Qui pourroit paroître prête et l'être si peu !

Si je pouvois me flatter que mon indifférence pour toutes les joies de cette vie

eût sa source dans de justes motifs, et non pas plutôt dans l'amertume de mon cœur et dans les mortifications que mon orgueil se lasse d'essuyer, que j'épouserois, ce me semble, bien plus volontiers un cercueil, qu'aucun homme vivant!

En vérité, je ne suis plus sensible à d'autres plaisirs qu'à celui de votre amitié. Assurez-moi, je vous en conjure, qu'elle ne me manquera jamais. Si mon cœur ranimé redevient capable d'en goûter d'autres, c'est à votre amitié seule qu'il devra le courage et la force d'en jouir.

L'abattement de mes esprits recommence au moment de mon départ. Pardonnez ce profond accès de vapeurs noires, qui me dérobent jusqu'à l'espérance, cette ressource des malheureux, cette ame du mouvement et de la vie, dont je n'ai jamais été privée que depuis ces deux fois vingt-quatre heures.

Mais il est temps de vous laisser respirer. Adieu, très-chère et très-tendre amie. Priez pour votre

CL. HARLOWE.

LETTRE CL.

MISS HOWE à MISS CLARISSE HARLOWE.

Jeudi, 27 Avril.

JE ne suis pas contente que vous m'ayez renvoyé mon *Norris*. Mais il faut se rendre à toutes vos volontés. Vous en pourriez dire autant des miennes. Aucune des deux, peut-être, ne doit espérer de l'autre qu'elle fasse ce qu'il y a de mieux; et peu de jeunes personnes néanmoins savent mieux ce qu'elles devroient faire. Je ne puis me séparer de vous, ma chère; quoique je donne une double preuve de ma vanité en m'associant à vous dans ce compliment.

C'est de tout mon cœur que je me réjouis de voir un changement si avantageux dans votre situation. Le bien, comme j'ai osé vous le promettre est né du mal. Quelle idée auroit-je conçu de votre homme, et quelles auroient dû être ses vues, s'il n'avoit pas pris ce parti sur une lettre si infâme, et sur un traitement si barbare; principalement, lorsqu'il en est l'occasion.

Vous savez mieux que personne quels ont été vos motifs pour différer; mais je souhaiterois que vous vous fussiez rendue

à des instances si sérieuses. (*) Pourquoi n'auriez-vous pas dû permettre qu'il fît venir le chapelain de Milord M... ? Si vous êtes arrêtée par des bagatelles, telles qu'une permission, des préparatifs, et d'autres scrupules de cette nature ; votre servante, ma chère. Vous ne sentez donc pas que la grande cérémonie est un équivalent pour tous les autres. -- Ne retombez donc pas, ma chère amie, ne retombez pas dans vos mélancoliques dégoûts, jusqu'à préférer un drap mortuaire à ce qui doit faire l'objet de vos désirs, lorsque vous l'avez actuellement en votre pouvoir, et lorsqu'il est vrai, comme vous l'avez dit dans une occasion plus juste, qu'*on n'a pas la liberté de mourir quand on veut.* Mais je ne sais quelle étrange perversité de la nature humaine fait désirer dans l'éloignement, ce qu'on méprise aussi-tôt qu'on y touche.

Vous n'avez à présent à vous proposer qu'un seul point. C'est le mariage. Qu'il ne

(*) M. Lovelace, dans sa lettre suivante, apprend à son ami que Clarisse s'est trouvée extrêmement mal, ne revenant d'une foiblesse que pour retomber dans une plus grande ; et que toute la maison désespéroit de sa vie. Elle n'avoit pas, dit-il, instruit Miss Howe de tout le danger de sa situation. --- Dans la lettre CLI, Clarisse dit à son amie qu'elle avoit d'autres raisons pour suspendre son consentement, que de pures réserves de son sexe.

tarde plus, je vous en supplie. Abandonnez le reste à la providence, et pour employer une de vos expressions dans une lettre précédente, laissez-vous conduire et suivez-la. Vous aurez un très-bel homme, un homme agréable, qui ne manqueroit pas de sagesse s'il n'étoit pas vain de ses talens, et possédé de l'esprit de libertinage et d'intrigue. Mais tandis que les yeux d'une infinité de femmes, séduits par une si belle figure et par des qualités si brillantes, entretiendroient sa vanité, vous prendrez patience, en attendant que ces cheveux gris et la prudence viennent ensemble sur la scène. Pouvez-vous espérer que tout se réunisse pour vous dans le même homme?

Je suis persuadée que M. Hickman ne connoît point de voies detournées; mais il marche de mauvaise grace dans la voie droite. Cependant Hickman, quoiqu'il ne plaise point à mes yeux, et qu'il amuse peu mes oreilles, n'aura rien de choquant, je m'imagine, pour ces deux organes. Votre homme, comme je vous le disois dernièrement, soutiendra sans cesse votre attention: vous serez toujours occupée, toujours en activité avec lui, quoiqu'un peu plus, peut-être, par vos craintes que par vos espérances; tandis qu'Hickman ne sera plus capable de tenir une femme éveillée par ses discours, que de troubler son sommeil par de fâcheuses aventures.

Je crois savoir à présent sur lequel des deux une personne aussi prudente que vous, auroit d'abord fait tomber son choix : et je ne doute pas non plus, que vous ne puissiez deviner lequel j'aurois choisi, si j'avois eu cette liberté. Mais toutes fières que nous sommes, la plus fière de nous toutes ne peut que refuser, et la plupart se determinent à recevoir un homme à demi digne d'elles, dans la crainte qu'on ne leur offre pis.

Si nos deux hommes étoient tombés à des esprits de la trempe du leur, quoiqu'à la longue M. Lovelace pût avoir été trop fort pour moi, je me figure, que pendant les six premiers mois, du moins, je lui aurois rendu peine de cœur pour peine de cœur : pendant que vous, avec mon empressé et lourd berger, vous auriez coulé des jours aussi sereins, aussi calmes, aussi réguliers que l'ordre des saisons, ne variant, comme elles, que pour apporter autour de vous une abondance continuelle d'utilités et d'agrémens.

J'aurois continué dans le même style. Mais j'ai été interrompue par ma mère qui est entrée subitement, et d'un air qui portoit la défense, en me faisant souvenir, qu'elle ne m'avoit accordé sa permission que pour une fois. Elle vient de quitter votre odieux oncle, et leur conférence secrète a durée long-temps. Elle m'a chagriné.

Il faudra que je garde ma lettre, en attendant de vos nouvelles ; car je ne sais plus où l'envoyer. N'oubliez pas de me donner pour adresse un lieu tiers, comme je vous en ai prié.

Ma mère m'ayant pressée, je lui ai dit, qu'il étoit vrai que j'écrivois, et que c'étoit à vous ; mais que c'étoit pour mon seul amusement ; car je ne savois pas, lui ai-je protesté, où vous adresser ma lettre.

J'espère que la première des vôtres m'apprendra votre mariage ; quand vous devriez m'apprendre par la seconde, que vous avez affaire au plus ingrat de tous les monstres ce qu'il seroit nécessairement, s'il n'étoit pas le plus tendre de tous les maris.

J'ai dit que ma mère me chagrine beaucoup ; mais j'aurois pu dire dans vos termes, qu'elle m'a comme *désorganisée*. Croiriez-vous qu'elle prétend catéchiser Hickman, pour la part qu'elle lui suppose à notre correspondance ; et qu'elle le catéchise très-sévèrement, je vous en assure? Je commence à croire que je ne suis pas sans quelque sentiment de foiblesse et de lâche *pitié* pour le piteux et *débonnaire* personnage ; car je ne puis souffrir qu'il soit traité comme un sot par tout autre que moi. Entre nous, je crois que la bonne dame s'est un peu oubliée. Je l'ai entendu crier très-haut. Elle s'est peut-être imaginée que mon père étoit revenu au monde. Cependant la docilité de l'homme devoit la dé-

tromper : car je m'imagine, en me rappelant le passé, que mon père auroit parlé aussi haut qu'elle, c'est-à-dire, par exemple que n'étant qu'à quelques toises l'un de l'autre, ils auroient crié comme s'ils étoient éloignés d'un demi mille.

Je sais que vous me blâmerez de toutes ces impertinences ; mais ne vous ai-je pas dit qu'on me chagrine ? Si je ne m'en ressentois pas un peu, on pourroit douter de qui je suis fille des deux côtés.

Cependant, vous ne devez pas me gronder trop sévèrement : parce que j'ai appris de vous à ne pas défendre mes erreurs. Je reconnois que j'ai tort ; et vous conviendrez, que c'est assez : ou vous ne seriez pas aussi généreuse sur cet article, que vous l'êtes généralement sur les autres.

Adieu, ma chère. Je dois, je veux vous aimer, et vous aimer toute ma vie. C'est ce que signe ici votre

ANNE HOWE.

LETTRE CLI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

(Cette Lettre n'a parti qu'avec la précédente.)

Jeudi, 27 Avril.

J'AI fait ce que je vous avois promis ; j'ai voulu approfondir, si vos parens étoient sérieusement résolus, avant votre départ,

de renoncer à leur système, comme votre tante l'assure dans sa lettre. En rapprochant différentes informations, les unes tirées de ma mère, par les confidences de votre oncle Antonin, les autres de votre sœur, par Miss Lord, et quelques-unes, par une troisième voie, que je ne vous nommerai point : j'ai raison de croire que je puis vous donner le récit suivant pour l'état véritable des choses.

On n'avoit aucune disposition à changer de mesure, jusqu'aux deux ou trois derniers jours qui ont précédé votre départ. Au contraire, votre frère et votre sœur, quoique sans espérance de l'emporter en faveur de Solmes, étoient résolus de ne se relâcher de leurs persécutions, qu'après vous avoir poussée à quelque démarche, qui, avec le secours de leurs *bons offices*, vous auroit fait juger inexcusable, par les êtres à demi imbécilles qu'ils avoient à faire mouvoir.

Mais enfin, votre mère, lasse, et peut-être honteuse, du rôle passif qu'elle avoit joué jusqu'alors, prit le parti de déclarer à Miss Arabelle, qu'elle étoit déterminée à mettre tout en usage pour finir ces divisions domestiques, et pour engager votre oncle Harlowe à seconder ses efforts.

Cette déclaration alarma votre frère et votre sœur. Ce fut alors qu'on résolut de changer quelque chose au premier plan. Les offres de Solmes étoient néanmoins

trop avantageuses pour être abandonnées : mais on prit un nouveau tour, qui fut d'engager votre père à des excès de bonté et de condescendance. On s'en promit même plus de succès que de la rigueur, et ce devoit être, comme ils le publient, leur dernier effort.

Au fond, ma chère, je crois que le succès de ce moyen auroit répondu à leurs espérances. Je ne doute pas un moment que si votre père eût, comme le dit votre tante, consenti à fléchir le genoux, c'est-à-dire, à faire pour vous ce qu'il n'a jamais fait que pour Dieu, il n'eût tout obtenu d'une fille telle que vous. Mais ensuite, que seroit-il arrivé ? Peut-être auriez-vous de même consenti à voir Lovelace, dans la vue de l'appaiser et de prévenir les désastres, du moins, si votre famille vous en avoit laissé le temps, et si le mariage n'avoit pas été brusqué. Si vous lui aviez refusé cette entrevue, vous voyez qu'il étoit décidé à leur rendre une visite, et bien escorté : et quelles en auroient été les suites.

Ainsi, nous ne savons pas trop si les choses n'ont pas tourné au mieux, quoique ce mieux ne fût pas fort à désirer.

J'espère que votre esprit sensé et accoutumé à réfléchir, fera l'usage qu'il convient de cette découverte. Qui n'auroit pas la patience de soutenir même un grand mal, s'il pouvoit se persuader que la providence

l'a permis dans sa bonté pour le garantir d'un plus grand, sur-tout, s'il avoit droit, comme vous, de se reposer et de s'absoudre sur le témoignage de son propre cœur.

Permettez que j'ajoute une observation. Ne voyons-nous pas, par le récit que je vous ai fait, les services qu'auroit pu vous rendre la *personne vertueuse* de votre famille, si la mère s'étoit montrée avec courage en faveur d'une fille qui avoit de son côté le double intérêt du mérite et de l'opression ?

Adieu, ma chère. Je suis pour jamais à vous.

ANNE HOWE.

(*Miss Harlowe, dans sa réponse à la première de ces deux dernières lettres, gronde son amie de donner si peu de poids à ses avis, par rapport à sa conduite avec sa mère. On croit devoir en insérer ici quelques extraits, quoiqu'un peu avant le temps.*)

(¶) Vous êtes fort plaisante, lui dit-elle, dans votre idée sur le choix maladroit que M. Hickman a fait de vous (*) et M. Lovelace de moi. Mais je suis portée à croire, que quant au bonheur, deux caractères doux auroient pu très-bien s'accorder ensemble, tandis que deux esprits hautains et tous deux violens et inflexibles auroient pu faire ensemble un

(*) Voyez Lettre CL de ce vol.

fort mauvais ménage. Vous auriez bien pu, pour emprunter votre métaphore, vous renvoyer la balle et la tenir long-temps en l'air : (*) mais M. Hickman, avec sa douceur, me paroît fait pour vous, si vous voulez ne pas pousser les choses trop loin avec lui. Si vous le faisiez, ce seroit foiblesse à lui de le souffrir, et il s'exposeroit à tomber dans un mépris qui n'est pas fait pour M. Hickman. Il n'y a aucune honte pour un brave homme, qui sait à quels engagemens une femme doit se soumettre à son tour, à se montrer lui-même d'avance soumis et docile pour elle. Croyez-vous que ce soit un mérite dans mon Lovelace d'avoir un caractère violent et prompt à l'offense ? Ne se met-il pas, comme tous les esprits de cette trempe, dans la nécessité de réparer ses emportemens par des soumissions beaucoup plus mortifiantes pour un cœur vain, que ces condescendances volontaires que les esprits hautains sont si enclins à traiter de foiblesse dans un homme du genre de M. Hickman, Permettez-moi de vous dire, ma chère, que M. Hickman est un homme à souffrir plutôt un affront de la part d'une femme, qu'à lui en faire ? il aimeroit mieux, j'ose le garantir, se voir dans le cas de lui demander pardon, que d'en avoir un à lui accorder. (b)

(*) Voyez Lettre CXXVIII de ce vol.

« Ma chère amie, vous avez survécu à » votre première passion, et vous n'auriez » que de l'indifférence pour un second » amant, quand il auroit les perfections » d'un ange. »

Les motifs qui m'ont fait suspendre la célébration, continue-t-elle, n'ont pas été de simples scrupules de formalité. J'étois réellement fort mal. Je ne pouvois soutenir ma tête. La lettre de ma sœur m'avoit percé le cœur. Oui ma chère, j'étois fort mal. D'ailleurs, ma chère, devois-je être aussi ardente à profiter de ses offres, que si j'eusse appréhendé qu'il ne me le répétât jamais ?

(¶) Je vois avec un extrême regret, que votre maman s'est inflexiblement déclarée contre votre correspondance. Quel parti prendrois-je ? Il me répugne de la continuer, ou du moins de souhaiter la faveur de vos réponses. -- Cependant, j'ai eu le secret, hélas! de m'arranger de facon, que je n'ai d'autre amie que vous à qui demander des conseils. C'en est assez pour faire souhaiter à une femme d'être mariée à cet homme, tout vicieux qu'il est : parce qu'il a de vertueuses parentes de mon sexe ; et que je trouverois alors, j'espère, quelques amies, --- et ces amies pourroient m'en procurer d'autres. L'argent attire et multiplie l'argent ; l'appui des personnes honnêtes et d'une bonne réputation augmentent de même le nom-

bre des amis. Au lieu qu'une infortunée dans l'abandon, reste toujours abandonnée. Mon cœur ne peut se résoudre à vous prier de discontinuer de m'écrire ; et cependant, ma conscience souffre de continuer notre correspondance malgré la défense d'une mère. Mais je n'ose vous exposer toutes les raisons que je pourrois employer pour la condamner ; pourquoi ? par la crainte que j'ai de vous convaincre, et de me voir rejetée de vous, comme je l'ai été de toutes mes autres amies. Je vous laisse donc entièrement le soin de la décision sur ce point. Je vois, je sens, qu'il ne faut pas me laisser. Mais que toute la faute, si c'en est une, et sa punition retombent sur moi seule ! et certainement j'en dois être punie, puisque je suis la cause de ces phrases beaucoup trop vives qui terminent votre lettre, que j'ai devant mes yeux, et dont je ne vous ferai point de nouveaux reproches, puisque vous me l'avez défendu. (b)

(*Dans la seconde lettre, elle fait entr'autres les réflexions suivantes.*

" Ainsi, ma chère, vous paroissez per-
» suadée qu'il y a du destin dans mon erreur.
» Je reconnois ici l'amie tendre et remplie
» d'égards. Cependant puisque mon sort
» s'est déclaré, comme il a fait, plût au
» ciel que le caractère de mon père fût à
» couvert du reproche aux yeux du public,
» ou du moins celui de ma mère, qui a

» fait l'admiration de tout le monde avant » l'éclat de nos malheureux troubles do- » mestiques ! Que personne ne sache de » vous, et qu'il ne revienne jamais à son » oreille, qu'en faisant valoir à propos ses » rares talens, elle auroit pu sauver sa fille » infortunée. Vous observerez, ma chère, » qu'avant qu'il fût trop tard, lorsqu'elle » a vu qu'il n'y avoit pas de fin aux per- » sécutions de mon frère, elle avoit formé » le dessein d'agir avec force, mais sa » téméraire et présomptueuse fille a tout » précipité par la funeste entrevue, et a » fait avorter ses indulgentes résolutions. » Ah ! ma chère, je suis convaincue à pré- » sent, par une triste expérience, qu'aussi » long-temps que des enfans sont assez » heureux pour avoir des parens ou des » gardiens qui puissent consulter, ils ne » doivent pas présumer, (non, non, » jamais, même avec les meilleures et les » plus pures intentions) de suivre leurs » propres idées dans les affaires d'impor- » tance.

» Je crois entrevoir, *ajoute Miss Cla-* » *risse*, un rayon d'espérance pour ma » réconciliation future, dans l'intention » que ma mère avoit de s'employer en ma » faveur, si je n'avois pas ruiné son projet » par ma fuite. Cette favorable idée se » fortifie d'autant plus que le crédit de » mon oncle Harlowe seroit sans doute » d'un grand poids, comme le pense ma

» mère, si l'on pouvoit le faire entrer dans » mes intérêts. Peut-être me convient-il » d'écrire à ce cher oncle, si je puis en » trouver l'occasion, ou la faire naître. »

LETTRE CLII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 24 Avril.

LE destin, mon cher Belford, trame une toile bien bisarre pour ton ami; et je commence à craindre de m'y voir enveloppé sans pouvoir l'éviter.

Je travaille depuis long-temps, et tantôt à la sappe, creusant, creusant comme un rusé mineur; tantôt comme un oiseleur habile, étendant mes filets, et m'applaudissant de mes inventions pour faire tomber entièrement cette inimitable fille sous mon pouvoir. Tout paroissoit agir pour moi. Son frère et ses oncles n'étoient que mes pionniers. Son père faisoit tonner l'artillerie sous ma direction. Madame Howe étoit remuée par les ressorts que je mettois en jeu. Sa fille donnoit le mouvement pour moi, et se figuroit néanmoins combattre mes vues. La chère personne elle-même avoit déja sa tête rébelle passée dans mon piège, sans s'appercevoir qu'elle y étoit prise, parce que je n'en avois pas encore tiré et serré les nœuds autour d'elle. En

un mot, lorsqu'il ne manquoit rien à la perfection de mes mesures, te seroit-il tombé dans l'imagination que je fusse devenue mon propre ennemi, et que j'eusse pris parti pour elle contre moi-même ? Aurois-tu jugé que j'abandonnerois mon entreprise favorite, jusqu'à lui offrir de l'épouser avant son départ pour Londres, c'est-à-dire, jusqu'à me mettre dans l'impossibilité de reprendre le fil de mes opérations ?

Lorsque tu seras informé de ce changement, ne penseras-tu pas que c'est mon ange noir qui me joue méchamment, et qui s'est mis dans la tête de me précipiter dans le *lien indissoluble*, pour être plus sûr de moi, par les transgressions compliquées, auxquelles il m'excitera infailliblement après mon mariage, que par les péchés *simples* que je me permets depuis si long-temps, et pour lesquels il craint que l'habitude ne devienne une excuse ?

Tu seras encore plus surpris, si j'ajoute que suivant toute apparence, il y a quelque traité de conciliation commencé entre les anges noirs et les blancs ; car ceux de ma charmante ont changé dans un instant toutes ses idées, et l'ont portée contre mon attente, à reconnoître qu'elle m'honore d'une préférence dont elle ne m'avoit point encore fait l'aveu. Elle m'a même déclaré qu'elle a l'intention d'être à moi ; à moi sans ces anciennes conditions de

réforme. Elle me permet de lui parler d'amour, et de l'irrévocable cérémonie. Cependant, autre sujet d'étonnement! Elle veut que cette cérémonie soit différée. Elle est déterminée à partir pour Londres, et même à se loger chez la veuve.

Mais tu me demandes, sans doute, comment ce changement est arrivé? Toi, Lovelace, me diras-tu, nous savons que tu te plais aux opérations surprenantes, mais nous ne te connoissons pas le don des miracles. Comment t'y es-tu pris pour arriver à ce point?

Je vais te l'apprendre. J'étois en danger de perdre pour jamais ma charmante. Elle étoit prête à prendre son essor vers les cieux, son élément naturel. Elle alloit s'élever au-dessus de ce triste globe, poussée, à la vérité, par la malice des *fils de la terre*. Il falloit quelque moyen puissant, un moyen extraordinaire, pour la retenir parmi nous, dans notre monde sublunaire. Quel moyen plus efficace que les tendres sons de l'amour et l'offre attrayante du mariage, de la part d'un homme qui n'est pas haï, pour fixer l'attention d'un jeune cœur qui souffre de ses incertitudes, et qui auparavant ne pouvoit, sans impatience, entendre une proposition si délicate?

Voici l'aventure en peu de mots. Tandis qu'elle refusoit de m'avoir la moindre obligation, et que sa fierté me tenoit éloigné, dans l'espérance que le retour de

son cousin la rendroit absolument indépendante de moi ; mécontente au fond de voir son adorateur tenir ses passions en bride, au lieu de les abandonner à sa censure ; elle écrit une lettre pour presser la réponse de sa sœur à une autre lettre, par laquelle sa crainte même de m'avoir obligation, et sa passion pour l'indépendance lui avoit fait demander ses habits, ses joyaux et quelques guinées qu'elle avoit laissées au château d'Harlowe. Que reçoit-elle ? une réponse outrageante, et plus horrible encore, par la nouvelle qu'elle contenoit d'une malédiction dans les formes, prononcée de la bouche d'un père contre une fille qui mérite toutes les bénédictions du ciel et de la terre. Maudit soit le cœur d'un sacrilège vieillard, et double malédiction sur l'organe de cette nouvelle détestable, sur l'envieuse et l'implacable Arabelle.

J'étois absent, à l'arrivée de cette lettre. A mon retour, je la trouvai, qui n'étoit revenue de plusieurs évanouissemens, que pour y retomber sans cesse, et qui tenoit tous les assistans dans le doute de sa vie. On avoit dépêché de tous côtés pour me trouver. Il n'est pas surprenant qu'elle eût été si vivement affectée, elle dont le respect filial lui inspiroit une foi terrible aux effets de la malédiction d'un père, sur-tout lorsque ce cruel et sombre tyran avoit étendu cette malédiction à *l'un et l'autre monde*, mots

mots qu'elle répétoit avec horreur, lorsqu'elle put parler. Que n'est-elle tombée, au même instant, sur la tête de celui qui l'a prononcée par un accès de quelque mal violent qui saisît à la gorge et étouffât sur-le-champ ce vieillard imprécateur pour servir d'exemple à tous les pères dénaturés !

N'aurois-je pas été le dernier des hommes, si dans ce danger je ne m'étois pas efforcé de la rappeler à la vie par toutes sortes de consolations, de vœux, de caresses, et par toutes les offres que je crus capables de lui plaire ? Mon empressement eut d'heureux effets. Je fus pour elle plus qu'un père, car elle m'eut l'obligation d'une vie, que son père barbare lui avoit presque ôtée. Comment ne chérirois-je pas l'ouvrage de mes bienfaits ? Je parlois de bonne foi, lorsque je lui offrois de l'épouser, et mon ardeur à presser la célébration, étoit une ardeur réelle. Mais son extrême abattement, mêlé d'une délicatesse qu'elle conservera, je n'en doute point, jusqu'au dernier soupir, lui ont fait refuser le temps proposé, quoiqu'elle consente à la solemnité : car elle m'a dit : « Qu'étant abandonnée de » tout le monde, il ne lui restoit plus » d'autre protection que la mienne. » Tu vois, par ce discours même, que ton ami lui a moins d'obligation à elle-même de cette faveur, qu'à la cruauté de ses parens.

Elle n'a pas manqué d'écrire à Miss Howe pour l'informer de leur barbarie ; mais elle ne lui a point marqué l'état déplorable de sa santé. Elle est restée foible, très-foible : et cependant, les alarmes que lui cause le projet de son stupide frère lui font désirer d'être à Londres. Sans cet accident, et, ce que tu auras peine à croire, sans mes persuasions que j'ai redoublées, la voyant dans une crise si dangereuse, elle seroit partie dès aujourd'hui ; mais, s'il ne lui arrive rien de plus fâcheux, le jour est fixé à mercredi.

Deux mots, je t'en prie, sur ta grave prédication de samedi dernier. « Tu commences à trembler sérieusement pour la » belle ; et c'est un miracle, dis-tu, si elle » résiste à un pareil tentateur. Avec la » connoissance que nous avons de ce sexe, » tu craindrois, à ma place, de pousser » plus loin l'épreuve, dans la crainte du » succès. » Et dans un autre endroit, « Si » tu plaides, me dis-tu, pour le mariage, » ce n'est point pour aucun goût que tu » ayes pour cet état. »

Plaisant avocat du mariage ! Tu n'as jamais été heureux dans tes raisonnemens. Toutes les pauvretés rebattues, dont ta lettre est remplie en faveur du nœud conjugal, ont-elles autant de force que ces aveux que je viens de transcrire doivent en avoir contre ta propre thèse !

Tu prends beaucoup de peine à me con-

vaincre que dans la disgrace et les chagrins où cette belle personne est réduite (tu m'avoueras, j'espère, que jusqu'ici, c'est sur-tout la faute de ses implacables parens, et non la mienne) l'épreuve que je me propose est injuste. Moi, je te demande si l'infortune n'est pas le creuset de la vertu? Pourquoi veux-tu que mon estime ne porte pas sur un mérite éprouvé? Mon intention n'est-elle pas de la récompenser par le mariage, si elle résiste à l'épreuve? Il est inutile de me jeter dans des répetitions. Relis, beau raisonneur, relis ma longue lettre du 13. (*) Tu y trouveras toutes tes objections affoiblies et réfutées d'avance jusqu' à la dernière syllabe.

Cependant, ne me crois pas fâché contre toi. J'aime l'opposition. Comme le feu est l'épreuve de l'or, et la tentation celle de la vertu, l'opposition est celle du bon esprit. Avant que tu fusses érigé en avocat de ma belle, n'ai-je pas mis dans ta bouche quantité d'objections contre mon entreprise, uniquement pour me relever moi-même, en te prouvant que tu n'y entends rien? A peu-près comme Homère forme des champions et leurs donne des noms terribles pour leur faire ensuite casser la tête par ses héros.

Prends néanmoins une bonne fois cet avis pour règle; "Il faut être bien sûr

(*) Voyez Lettre CX de ce vol.

» d'avoir raison lorsqu'on entreprend de
» corriger son maître. »

(¶) Et cet autre avis encore : « N'en-
» treprends jamais de ne rien ôter à la force
» que doit avoir sur le sexe une éducation
» vertueuse, en cherchant à excuser sa
» fragilité par celle du nôtre. Car ne som-
» mes-nous pas des démons les uns pour
» les autres ? Si nous les tentons, elles
» nous tentent de même, et parce que
» nous autres hommes nous n'avons pas
» la force de résister à la tentation, est-ce
» une raison qui en dispense les femmes,
» elles dont toute l'éducation n'est formée
» que d'avertissemens et de précautions
» contre notre séduction? Ne tiennent-elles
» pas toutes de leurs grand'mères, cette
» règle si simple et si aisée ; c'est aux hom-
» mes à demander ; c'est aux femmes à
» refuser ? » (♭)

Mais, pour revenir à mon principal sujet, observe avec moi que de quelque manière que mes vues puissent tourner, cette lettre violente, que ma charmante a reçue de sa sœur, avance mes progrès au moins d'un mois. Je puis à présent, comme je te l'ai fait entendre, parler d'amour et de mariage, sans craindre la censure, sans être borné par des restrictions ; et de rigoureuses loix ne font plus ma terreur.

C'est dans cette douce familiarité que nous partirons ensemble pour Londres. La

fille ainée de Mde. Sorlings accompagnera ma belle dans la chaise et je les escorterai à cheval. Car elle appréhende extrêmement le complot de Singleton ; et elle m'a fait promettre une patience d'ange ; s'il arrive quelque chose sur la route. Mais je suis certain qu'il n'arrivera rien. Une lettre que j'ai reçu aujourd'hui de Joseph, m'assure que James Harlowe a déja quitté son stupide projet, à la prière de tous ses amis qu'il en a instruits, et qui en redoutent les suites. Cependant, je ne le tiens pas quitte, moi, quoique l'usage que je puis faire de ce projet ne soit pas encore décidé dans ma tête.

Ma charmante m'apprend qu'on lui promet ses habits. Elle espère qu'on y joindra ses pierreries, et quelque argent qu'elle a laissée derrière elle. Mais Joseph m'écrit que ses habits seuls lui seront envoyés. Je me garde bien de l'en avertir. Au contraire, je lui répète souvent qu'elle ne doit pas douter qu'on ne lui envoye tout ce qu'elle a demandé. Plus son attente sera trompée de ce côté là, plus il faut qu'elle tombe dans ma dépendance.

Mais, après tout, j'espère trouver la force d'être honnête, pour une fille d'un mérite si transcendant. Que le diable t'emporte, avec l'idée que tu es venu m'inspirer mal-à-propos, qu'elle pourroit bien succomber.

Je t'entends. Si mon dessein, diras-tu,

est d'être honnête, pourquoi ne pas renoncer au complot de Singleton, comme son frère ?

S'il faut te répondre, c'est qu'un homme modeste, qui se défie toujours de ses forces, doit se réserver une porte pour fuir. Ajoute, si tu veux, que lorsqu'on s'est rempli d'un dessein, qu'on se trouve forcé d'abandonner par quelque bonne raison, il est bien difficile de n'y pas revenir aussi-tôt que l'obstacle cesse.

LETTRE CLIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 25 Avril.

TOUTES les mains travaillent, tout est en mouvement pour notre départ. (¶) D'où viennent ces violens battemens de cœur que j'éprouve ? Pourquoi ces élans qui le font remonter jusques dans ma poitrine, et sont prêts à me suffoquer, lorsque je songe aux suites que peut avoir pour moi ce changement de demeure ? (♭) Jusqu'à présent, je suis résolu d'être honnête ; et c'est ce qui augmente l'étonnement que me causent ces agitations si involontaires. C'est un fripon de cœur, qui se plaît dans l'intrigue ; il a toujours été tel, et je crains bien qu'il ne le soit toujours. C'est une joie si vive, lorsqu'il tou-

che au succès de quelque malice! J'ai si peu d'empire sur lui! Ma tête d'ailleurs, est si naturellement tournée à favoriser les inclinations du traître. N'importe. Je veux soutenir un assaut contre toi, mon vieil ami: et si tu es le plus fort dans cette occasion, je n'entreprends plus jamais de te vaincre.

La chère personne ne cesse point d'être extrêmement foible et abattue. Tendre fleur! Qu'elle est peu en état de résister aux vents impétueux des passions, et aux emportemens de l'orgueil et de l'insolente autorité. A couvert jusqu'à présent sous les ailes d'une famille dont elle n'avoit reçu que des témoignages de tendresse et d'indulgence, ou plutôt des adorations: non, il n'avoit que le sein de sa mère où pût reposer cette charmante fleur.

Telle fut ma première réflexion, avec un mélange de pitié et d'amour augmenté; lorsqu'à mon retour, je trouvai cette charmante fille reposant son beau visage sur le sein de la veuve Sorlings, et à peine revenue de plusieurs longs évanouissemens, où l'avoit jetée la lettre de son exécrable sœur. Qu'elle étoit belle dans ses pleurs! Ses yeux qui se tournèrent vers moi, lorsqu'elle me vit entrer, sembloient, je le crus du moins, demander énergiquement ma protection. Eh! serois-je bien capable de me conduire lâchement avec un si bel ange? J'espère que non -- Mais, toi,

miserable Belford, pourquoi, dis, pourquoi m'avoir mis dans la tête qu'elle peut être vaincue ? Pourquoi aussi a-t-elle pensé si tard, et avec tant de répugnance, à mettre sa confiance dans mon honneur ?

Mais, après tout, si sa foiblesse et ses langueurs continuent à cet excès, j'ai horriblement peur en l'épousant, de ne voir tomber entre mes bras qu'une femme vaporeuse. Je serois doublement perdu. Non que je me propose de rester au logis fort assidu auprès d'elle après les premiers quinze jours, plus ou moins ; mais lorsqu'un homme a passé l'espace d'un mois peut-être dans ses premiers transports, à voltiger de fleur en fleur, comme une laborieuse abeille, et qu'il pourroit prendre du goût pour sa maison, et pour sa femme, crois-tu qu'il ne fût pas insupportable pour moi, d'être reçu par une Niobé, qui, comme une vigne blessée, laisse toute sa sève et sa vie se fondre en pleurs, tandis qu'elle ne s'attache que foiblement et ne s'unit qu'à regret à l'ormeau qui l'avoit épousée ?

Que le ciel rende la santé et la vigueur à ma charmante ! C'est la prière que je lui fais à toute heure. Il faut bien qu'un homme qui se destine à elle, puisse reconnoître si elle est capable d'aimer autre chose que son père et sa mère. Ma crainte est qu'il ne dépend toujours d'eux de détruire le bonheur de son mari ; et les

haïssant d'aussi bonne foi que je le fais, c'est pour moi une réflexion des plus choquantes. Dans plusieurs points, je vois en elle plus qu'une femme ; je vois un ange. Mais dans d'autres aussi je ne vois qu'une poupée. Tant de regrets pour son père ! Tant de passion pour sa famille ! quel pauvre lot reste à un mari, avec une femme de cette trempe ? A moins, peut-être, que ses parens ne daignent se réconcilier avec elle, et que cette réconciliation ne soit durable.

Ma foi, il vaut infiniment mieux, et pour elle et pour moi que nous renoncions au mariage. Quelle délicieuse vie que l'honorable vie de l'amour libre, avec une fille comme elle ! ah si je pouvois lui en inspirer le goût ! des craintes, des inquiétudes, des jours orageux, des nuits pleines d'alarmes, produites par le doute de m'avoir désobligé ! la moindre absence redoutée comme si elle devoit être éternelle ! Ensuite, quelles douceurs ! quels transports au retour, dans les jouissances d'une reconnoissance mutuelle ! quels dédommagemens ! dans une passion de cette nature, l'amour est plein de vie et entretenu dans une ardeur continuelle. L'heureux couple, au lieu d'être assis, à rêver, à sommeiller chacun au coin d'une cheminée, dans une soiréé d'hiver, paroît toujours nouveau l'un à l'autre, et n'est jamais sans avoir quelque chose à se dire.

Tu as vu, dans mes derniers vers à *ma Stella*, quels sont mes sentimens sur cet heureux état. Lorsque nous serons à Londres, logés ensemble chez notre veuve, je veux laisser ces vers, comme sans dessein, dans quelque endroit où elle puisse les lire; c'est-à-dire, néanmoins, si je n'obtiens pas bientôt son consentement pour aller à l'église. Elle y apprendra quelles sont mes idées sur le mariage. Si je vois qu'elle ne s'en offense pas autrement, ce sera un fondement de jeté, et laisse-moi alors le soin de bâtir dessus.

Combien de filles se sont laissées entraîner, qui n'auroient même jamais été attaquées, si elles avoient marqué le ressentiment convenable au premier piège qu'on a tendu à leurs yeux ou à leurs oreilles? Il m'est arrivé d'en sonder plus d'une, par un mauvais livre, par une citation hazardée, ou par une peinture indécente: et celles qui n'en paroissoient point offensées, ou qui se contentoient de rougir, sur-tout si je les voyois sourire et lorgner, nous avons toujours compté, le vieux satan et moi, qu'elles étoient à nous. Que d'avis salutaires je serois en état de donner à ces petites fripponnes, si je le jugeois à propos! Peut-être pourrai-je quelque jour, moins par vertu que par un sentiment d'envie, leur élever des fanaux qui les éclairent, lorsque je serois vieux et incapable de plaisir.

Mardi au soir.

Si vous êtes à Londres le jour que nous y arriverons, vous ne serez pas long-temps sans me voir. Ma charmante commence à se trouver un peu mieux. Ses yeux me l'apprennent; et sa voix harmonieuse, que j'entendois à peine la dernière fois que je l'avois vue, recommence à faire le charme de mon cœur. Mais point d'amour, nulle sensibilité. Il ne faut pas penser, avec elle, à ces libertés innocentes (du moins dans leurs commencemens, car tu sais qu'elles conduisent toujours à quelque chose) qui amollissent le cœur de ce sexe. Je trouve cette rigeur d'autant plus étrange, qu'elle ne désavoue plus la préférence dont elle m'honore, et qu'elle a le cœur capable d'une profonde tristesse. (¶) La tristesse amollit, énerve. Une ame affligée tourne la vue autour d'elle, implore en silence la consolation, et ne se défend guère d'aimer son consolateur. La tristesse et la joie logent toujours ensemble: ce sont deux hôtes, qui à la vérité, ne se montrent pas ensemble à la même fenêtre, mais qui n'en habitent pas moins sous le même toît. (♭)

LETTRE CLIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 26 Avril.

ENFIN mon heureuse étoile nous a conduits au port désiré, et nous avons pris terre sans accident. Le poète a fort bien dit : (*) « L'homme actif et sensé surmonte les difficultés, par la hardiesse » même de le tenter. L'homme stupide et » lent se réfroidit, tremble à la vue de la » peine et du danger, et forme lui-même » l'impossibilité qu'il redoute. »

Mais, au lieu de mon triomphe, je ne sais quoi, que je ne puis nommer, rabaisse ma joie, et jette un nuage sur mes plus brillantes perspectives. Si ce n'est pas la conscience, c'est quelque chose qui ressemble prodigieusement à ce que je me souviens d'avoir pris pour elle, il y a bien, bien des années.

Sûrement, Lovelace, (t'entends-je dire) tes notions d'honnêteté ne sont pas déja évanouies ! Sûrement tu ne finiras pas en misérable avec une fille si parfaite.

Je ne sais que répondre là-dessus. Pourquoi cette chère créature n'a-t-elle pas voulu m'accepter, lorsque je m'offrois à

(*) Quattre vers de Rowe.

elle de si bonne foi ? Depuis que je l'ai ici, les choses se présentent à mes yeux sous une face toute différente. Notre bonne mère et ses filles sont déja autour de moi. « La charmante Lady ! quel teint ! quels » yeux ! quelle majesté dans toute sa per- » sonne ! que vous êtes heureux, M. » Lovelace ! Vous nous *devez* cette dame » là. » Ensuite, elles me rappellent mes idées de vengeance, et de haine contre toute sa famille. Sally a été si frappée d'admiration à la première vue, qu'elle s'est approchée de moi pour me réciter ces vers de Dryden.

« Plus charmante que le plus beau » lys, sur son trône de verdure, plus fraî- » che que le printemps lui-même avec ses » fleurs nouvelles. »

J'ai envoyé chez toi, une demi-heure après notre arrivée, pour recevoir tes félicitations ; mais il paroît que tu étois encore à ta maison d'Edgware.

Ma belle, qui se porte à ravir, s'est retirée pour exercer son emploi continuel, c'est-à-dire, sa plume. Il faut que je me contente du même amusement, jusqu'à ce qu'il lui plaise de m'accorder l'honneur de sa présence. Car tous les rôles sont déja distribués ici.

(¶) Et parmi la troupe divine, laquelle doit être sa suivante ? -- Debora Butler : ah ! Lovelace.

Ah ! Belford. Il faut que cela soit. Mais

en quel nom crois-tu que doit se changer celui de *Deb*? (*) tout uniquement en celui de Dorcas, de Dorcas Wykes : et ne seroit-ce pas une chose admirable, si par crainte, par effroi, ou de bonne amitié, nous pouvions engager ma bien-aimée à accepter Dorcas Wykes pour sa compagne de lit.

Je vais avoir dans mes mains tant de moyens de réduire la chère personne sous ma puissance, qu'en vérité, je n'ai d'autre embarras que le choix.

Mais je vois venir la veuve qui mène Dorcas Wykes par la main, et je vais l'introduire auprès de ma belle. (♭)

Bon. L'honnête fille est acceptée. Nous l'avons fait passer pour un enfant de bonne famille, mais dont l'éducation a été négligée par des malheurs de fortune, jusqu'au point de ne savoir ni lire ni écrire. Parente de Mde. Sinclair ; ainsi, recommandée par elle-même, et proposée seulement jusqu'à l'arrivée d'Hannah, elle ne pouvoit être refusée. Quel avantage n'a pas un caractère imposant et entreprenant sur un naturel doux et civil ! Tu sens le parti que je puis tirer de cette fable, et qu'il y aura bien du malheur, si je ne pénètre pas le fond des correspondances. On n'a pas l'œil si attentif sur ses papiers, ni le même soin de ne pas les laisser sur la table, lorsqu'on

(*) Diminutif de *Debora*.

croit avoir un domestique qui ne sait pas lire.

(¶) Il faudroit un miracle, comme tu dis fort bien, pour que cette belle pût échapper. -- Et après avoir été si loin, comment veux-tu que je revienne sur mes pas ?--Et puis, ma vengeance sur les Harlowes ? Leur avoir emmené une fille, pour en faire une Lovelace.... pour l'aggréger à une famille si supérieure à la leur, quel triomphe pour eux, comme je t'ai déja dit ! (*) Mais emmener leur fille, et l'attirer dans mon piège de l'autre manière, quelle mortification pour leur orgueil ! Quelle satisfaction pour le mien ! Et puis ces femmes sont continuellement à m'exciter ; ces femmes, qui, avant que toute mon ame et toutes mes facultés fussent absorbées dans l'amour de cette unique belle, avoient coutume de me gratifier toujours de la fleur et des prémices de leurs jardins ! Vraiment, vraiment, ma déesse n'auroit pas dû choisir sa demeure chez cette veuve de Londres. -- Mais j'ose dire, que si c'étoit moi qui lui eusse proposé, elle n'auroit pas accepté. Quand on aime si fort la contradiction, on mérite d'en être puni. Et être puni par les suites de notre propre choix, quelle belle morale à recueillir de cette réflexion ! que de bien ne puis-je pas faire sortir d'un petit mal ! (♭)

(*) Voyez Lettre CIX de ce vol.

Dorcas est une assez jolie fille, qui se met bien, et qui n'a pas l'air commun. Je ne suis pas sans espérance que dans une maison étrangère, ma charmante partagera son lit avec elle, du moins pendant quelques nuits. Cependant, j'ai cru m'appercevoir qu'elle ne la goûtoit point à la première vue, quoique cette fille ait pris un maintien fort modeste, peut-être un peu trop chargé. La doctrine des sympathies et des antipathies est une surprenante doctrine. Mais Dorcas sera si douce et si prévenante, qu'elle dissipera bientôt, je n'en donte pas, cette première impression. Je suis sûr de son incorruptibilité; grand point, comme tu sais: car une femme et sa suivante qui s'entendroient et seroient du même parti, embarrasseroient une douzaine de diables.

La chère personne n'a pas marqué plus de goût pour notre veuve, lorsqu'elle l'a vue paroître, à son arrivée dans la maison. Je m'étois flatté néanmoins, que la lettre de l'honnête Doleman l'avoit préparée à l'air mâle de son hôtesse.

Mais, à propos de cette lettre, tu me dois un compliment, Belford; hé quel compliment, dis-tu? Eh! devine sur quoi? Un compliment sur mon mariage. Apprends que dire et faire, c'est la même chose pour moi, quand je me le suis mis une fois en tête, et que nous sommes actuellement mari et femme. Il y manque seulement la

consommation. Je me suis engagé au délai par un serment solemnel, jusqu'à ce que ma chère moitié soit réconciliée avec sa famille. Voilà ce que j'ai dit à toutes les femmes de la maison. Elles le savent avant ma charmante : incident assez bisarre, comme tu vois.

Il me reste à l'en instruire elle-même. Comment dois-je m'y prendre, pour lui faire ce récit sans l'offenser ? Mais quoi ? *N'est-elle pas ici* ? N'est-elle pas chez la Sinclair ? Et puis, si elle veut entendre raison, je la convaincrai qu'elle doit se rendre.

Je suppose qu'elle insistera sur mon éloignement, et qu'elle ne consentira pas volontiers que je me loge sous le même toît. Mais les circonstances sont changées, depuis le temps de cette promesse. J'ai loué toutes les chambres vacantes, et c'est un point qu'il faut que j'emporte aussi.

Je n'espère pas moins de l'engager bientôt à paroître avec moi aux amusemens publics. Elle ne connoît pas Londres ; et jamais une fille de son mérite et de sa fortune n'a moins vu ce qu'on nomme les plaisirs de la ville. La nature et ses propres réflexions l'ont enrichie, à la vérité, d'un fonds admirable de goût et de politesse, qui surpasse tout ce qui s'acquiert ordinairement par l'expérience. Je ne connois personne qui soit plus capable de juger juste de cent objets, par un seul de même

nature qu'elle aura vu. Les amusemens qu'elle s'étoit faits par choix, avant la persécution de sa famille, l'occupoient si agréablement, qu'elle n'a jamais eu d'inclination ni de loisir de reste, pour les plaisirs de la capitale.

Cependant, je suis sûr qu'elle y prendra goût. Ils l'amuseront, et pendant ce temps là, je manquerai de bonheur ou d'adresse, à présent qu'elle souffre mes soins, si je ne lui découvre pas quelque endroit sensible, sur-tout si je puis venir à bout d'obtenir la permission de loger sous le même toît qu'elle.

(¶) Quand ce premier rayon de sensibilité ne seroit qu'une lueur foible et incertaine, la première apparence d'une fleur de printemps au milieu des dernières gelées de l'hiver, et qui craint de s'ouvrir, de peur d'être surprise et glacée par une bise d'avril; c'en est assez pour moi, et je n'en veux pas plus. (♭)

Je crois t'avoir dit (*) que mes soins se sont étendus jusqu'aux amusemens intérieurs de la belle, dans la solitude de son cabinet. Sally et Polly seront ses lectrices. On lui a fait croire que son cabinet étoit leur bibliothèque; et l'on n'a pas manqué de placer entre les livres divers ouvrages de dévotion, tous achetés de la seconde main, pour lui persuader mieux qu'ils sont

(*) Voyez Lettre CXXXI de ce vol.

souvent feuilletés. Les livres du beau sexe m'ont toujours servi à former des jugemens presque sûrs. C'est une observation dont j'ai tiré de grands avantages, dans les pays étrangers comme dans le nôtre. Cette belle si judicieuse et si pénétrante pourroit bien être aussi capable de cette réflexion et de ce discernement que son cher Lovelace.

Finissons pour cette fois. Tu comprends que j'ai de quoi m'occuper. Cependant, je te promets bientôt une autre lettre.

(M. Lovelace joint une seconde lettre à celle-ci. Mais comme elle ne contient que les circonstances du voyage qui se trouvent presque les mêmes dans la lettre suivante, l'éditeur a cru devoir la supprimer.)

LETTRE CLV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi, après midi, 26 Avril.

A LA FIN, ma très-chère Miss Howe, je suis à Londres et dans mon nouveau logement. Il est proprement meublé, et pour la ville, la situation en est agréable. Je m'imagine que vous ne me demanderez pas si j'ai pris goût pour la vieille hôtesse. Elle paroît néanmoins fort civile et fort obligeante. A mon arrivée, ses deux nièces

ont marqué de l'empressement pour me recevoir. Elles paroissent de jeunes personnes fort agréables. Mais je vous en apprendrai davantage lorsque je les connoîtrai mieux.

Miss Sorlings a un oncle à Barnet, qu'elle a trouvé si mal en passant par ce bourg, que dans l'inquiétude où je l'ai vue pour la santé d'un second père de qui elle attend beaucoup, je n'ai pu lui refuser la liberté de rester avec lui. Cependant comme cet oncle ne l'attendoit pas, j'aurois souhaité qu'elle m'eût du moins accompagné jusqu'à Londres; et M. Lovelace l'en a beaucoup pressée en lui offrant de la renvoyer dans un jour ou deux, et l'assurant que la maladie de son oncle ne menaçoit pas d'une révolution prochaine. Mais l'ayant laissée maîtresse du choix, après lui avoir fait connoître mon inclination, je ne lui ai pas trouvé autant de politesse que je m'y étois attendue; ce qui n'a point empêché qu'à notre départ M. Lovelace ne lui ait fait un présent fort honnête. Cette noblesse, qui éclate à chaque occasion, me fait regretter souvent qu'il n'y ait pas plus d'uniformité dans son caractère.

En arrivant, j'ai pris possession de mon appartement; et si je reste ici quelque temps, je ferois bon usage du cabinet éclairé qui l'accompagne. Un des gens de M. Lovelace, qu'il renvoie demain au château de *Lawn*, m'a fourni le prétexte de me retirer pour vous écrire par cette voie.

Souffrez à présent, ma très-chère amie, que je vous gronde beaucoup de la résolution téméraire que vous avez formée, et qui, j'espère, n'est pas irrévocable, de ne pas rendre M. Hickman le plus heureux de tous les hommes, tant que mon bonheur continuera d'être en suspens. Supposons, ma chère, que je fusse condamnée à l'infortune, de quoi me serviroit votre résolution ! Le mariage est le plus sublime état de l'amitié. S'il est heureux, il diminue nos peines en les divisant ; comme il double nos plaisirs par une participation mutuelle. Vous m'aimez, n'est-ce pas ? Pourquoi donc ne seriez-vous pas plutôt portée à me donner un second ami, à moi qui n'en ait pas deux sur lesquels je puisse compter ? Si vous aviez consenti à vous marier la dernière fois que votre mère vous en a pressée au jour de sa naissance, j'ose dire que je n'aurois pas manqué d'un asile qui m'auroit garantie de bien des mortifications et de bien des disgraces.

J'ai été interrompue par M. Lovelace et par la veuve qui sont venus me présenter une fille pour mon service, en attendant qu'Hannah puisse me joindre, ou que je me sois procuré une autre servante. Elle est parente de la veuve, qui lui attribue d'ailleurs d'excellantes qualités ; mais en lui reconnoissant un grand défaut, qui est de ne savoir ni lire ni écrire. Cette partie de son éducation, dit-elle, a été négligée

dans sa jeunesse quoiqu'elle entende fort bien toutes sortes d'ouvrages à l'aiguille ; mais pour la discrétion, la fidélité, la prévenance, son caractère ne laisse rien à désirer.

Je lui passe aisément son *grand défaut.* Elle est d'une figure aimable et très-revenante : trop jolie même, selon moi, pour une femme-de-chambre. Mais ce qui me plaît moins dans elle, c'est un œil des plus malins. Je n'ai point encore vu de pareils yeux ; et je crois y remarquer une sorte d'effronterie. Madame Sinclair elle-même (c'est le nom de la veuve) a dans le regard un tour singulier et malin : et pour une femme accoutumée à l'aisance et à la liberté d'une ville comme Londres, ses respectueuses déférences me paroissent trop étudiées. Mais on ne se fait pas des yeux soi-même ; et je ne lui vois rien après tout que de civil et de très-obligeant. Pour la jeune fille, qui se nomme *Dorcas*, elle ne sera pas long-temps avec moi.

Je n'ai pas laissé de l'accepter. Quand j'aurois eu contr'elle des objections, que je n'ai pas dans les circonstances présentes, comment pouvois-je m'en défendre, en présence de sa parente et d'elle-même, lorsqu'elle m'étoit proposée si officieusement par M. Lovelace ? Mais ces deux femmes s'étant retirées, j'ai déclaré à M. Lovelace, qui sembloit disposé à commencer une conversation avec moi,

que je regardois cet appartement comme le lieu de ma retraite, et que je souhaitois qu'il le regardât de même ; que je pourrois le voir et l'écouter dans la salle à manger, (q) qui est un peu plus haut de quelques dégrés (car cette maison en ayant fait deux autrefois, la communication intérieure des appartemens n'est pas des plus commodes, et des mieux distribuées,) (r) mais que je demandois en grace d'être interrompue le plus rarement possible, tant que je serois ici. Il s'est retiré très-respectueusement vers la porte, mais il s'y est arrêté. Il me prioit donc, m'a-t-il dit, de lui accorder quelques momens d'entretien dans la salle à manger. Je lui ai répondu que s'il alloit chercher un autre logement pour lui-même, j'étois prête à descendre ; mais que s'il ne sortoit pas à l'heure même dans cette vue, j'étois bien aise de finir ma lettre à Miss Howe.

Je vois qu'il n'a pas dessein de me quitter, s'il peut s'en défendre. Le projet de mon frère lui fournit un prétexte pour me solliciter de le dégager de sa promesse ; mais l'en dispenser pour un temps, c'est lui donner main levée pour toujours. Il paroit persuadé qu'une espèce d'approbation que j'ai donnée à ses tendres soins dans la violence de ma douleur, l'a mis en droit de me parler avec toute liberté d'un amant reconnu. Sa conduite m'apprend, que quand une femme s'avance une

fois avec ce sexe, il est bien difficile de revenir sur ses pas. Une grace accordée est le prélude d'une autre. Depuis dimanche dernier, il n'a pas laissée de se plaindre de la distance où je le tiens: il se croit autorisé à révoquer mon estime en doute: il se fonde sur la disposition que j'ai marquée à le sacrifier pour ma réconciliation avec ma famille; et cependant, il est déja bien loin lui-même de cette tendresse respectueuse et soumise, qui m'a portée à quelques aveux dont il semble se prévaloir.

Pendant qu'il me parloit à la porte, ma nouvelle servante est venue nous inviter tous deux à prendre le thé. J'ai répondu que M. Lovelace pouvoit descendre, mais que j'avois une lettre à continuer, et lui témoignant à lui-même que je me sentois aussi peu d'inclination pour le souper que pour le thé; je l'ai prié de faire mes excuses aux Dames de la maison, pour l'un et pour l'autre. J'ai ajouté qu'il me feroit plaisir de leur apprendre que mon dessein étoit de vivre aussi retirée qu'il me seroit possible; et que je promettois néanmoins de descendre le matin pour déjeûner avec la veuve et ses nièces.

Il m'a demandé si je ne craignois pas que cette affectation, sur-tout pour le souper, ne me donnât un air un peu singulier dans une maison étrangère.

Vous savez, lui ai-je dit, et vous pouvez rendre témoignage que je mange peu le

le soir. Mes esprits sont abattus. Je vous demande en grace de ne me presser jamais contre mon inclination déclarée. Ayez la bonté, M. Lovelace, d'informer Mde. Sinclair et ses nièces de mes petites singularités. Avec un peu de complaisance, elles me les pardonneront. Je ne suis par venue ici pour faire de nouvelles connoissances.

J'ai visité tous les livres qui se trouvent dans mon cabinet, j'en suis fort satifaite, et je n'en ai que meilleure opinion de mes hôtesses. (*) Le nom de Mde. Sinclair est sur quelques ouvrages de piété. La plupart des autres portent le nom de *Sally Martin*, ou de *Polly Horton*, qui sont les noms des deux nièces.

Je suis fort en colère contre M. Lovelace; et vous conviendrez que ce n'est pas sans raison l'orsque vous aurez lu le récit que j'ai à vous faire d'une convervation qui

(*) [¶] Les Evangiles de Stanhope, les sermons de Sharp, de Tillotson et de South : les fêtes et vigiles de Nelson : traité des Sacremens par l'Evêque de Man et un autre du docteur Gauden, Evêque d'Exeter : les dévotion^r d'Inett ; voilà les ouvrages de piété. ----- E^s parmi les profanes, ceux-ci ne paroissent pas^t mal choisis. Télémaque en françois, un autre en anglois, les théâtres de Srecle, de Rowe et de Shakespeare : le mari négligent, cette jolie comédie de M. Cibber, et d'autres pièces du même auteur : les mélanges de Dryden : le Tailer : le Spectateur et le Gardien : les œuvres de Pope, de Swift et d'Adisson. [♭]

vient de finir, car ses instances m'ont comme forcée de lui en accorder une dans la salle à manger.

Il a commencé par m'apprendre qu'il étoit sorti, pour s'informer plus particulièrement du caractère de la veuve. Cette précaution, m'a-t-il dit, lui avoit paru d'autant plus nécessaire, qu'il me supposoit toujours la même impatience de le voir éloigné.

Je lui ai répondu qu'il n'en devoit pas douter, et que je ne pensois point qu'il voulût prendre son logement dans la même maison que moi. -- Mais quel est, lui ai-je dit, le résultat de vos informations ?

Il étoit assez satisfait, en général, de tout ce qu'il avoit appris du caractère de la veuve. Cependant, comme il s'avoit de moi-même, que suivant l'opinion de Miss Howe, mon frère n'avoit point encore abandonné son plan, et comme la veuve, qui ne vivoit que de ses loyers, avoit dans le même corps de logis que j'occupois, d'autres appartemens qui pouvoient être loués par un ennemi, il ne connoissoit pas de méthodes plus sûres que de les prendre tous, d'autant plus que ce ne pouvoit être pour long-temps : à moins que je n'aimasse mieux chercher un autre maison.

Jusques là, tout alloit assez bien ; mais n'ayant pas de peine à deviner qu'il ne parloit de la veuve avec cette défiance, que pour avoir un prétexte de se loger

dans la maison, je lui ai demandé nettement, quelle étoit là-dessus son intention ? Il m'a confessé, sans détour, que dans les conjonctures présentes, si je ne pensois point à changer de logement, il ne pouvoit consentir à s'éloigner de moi six heures entières ; et qu'il avoit préparé la veuve à s'attendre que nous ne serions que peu de jours chez elle, pour nous donner seulement la facilité de chercher une maison, et de nous établir d'une manière convenable à notre condition ; qu'il avoit ainsi applani toute difficulté, afin que je pusse quitter librement, si je voulois changer de maison. *Nous* établir dans une maison ! *nous*, *notre*, M. Lovelace ! dans quel sens, s'il vous plaît ? . . .

Mais, ma chère vie, a-t-il repris en m'interrompant, si vous aviez la patience de m'entendre... A la vérité, je crains à demi d'avoir été trop vîte, et j'ai tort peut-être de ne vous avoir pas consultée : mais comme tous mes fideles amis de Londres sont persuadés, suivant la lettre de M. Doleman, que nous sommes déja mariés...

Qu'entends-je ? assurément, Monsieur, vous n'aurez pas eu l'audace.... Ecoutez-moi, très-chère Clarisse... vous avez reçu ma proposition avec bonté. Vous m'avez fait espérer l'honneur de votre consentement. Cependant, en éludant mes ardentes instances chez Mde. Sorlings, vous m'avez fait appréhender des délais. A pré-

sent que vous m'honorez de votre confiance, je ne voudrois pas, pour le monde entier, qu'on me crût capable de vous engager dans une *démarche précipitée*. cependant, le projet de votre frère n'est rien moins qu'abandonné. J'ai lieu de craindre que Singleton ne soit actuellement à Londres; j'apprends qu'il a son vaisseau à Rotherhith; que votre frère a disparu du château d'Harlowe. On ne dit cependant pas qu'il ait encore joint Singleton. Si l'on sait, ou si l'on peut croire que nous sommes mariés, tous les complots de votre frère tombent deux-mêmes. Je suis porté à croire tout le bien qu'on dit du caractère de la veuve; mais vous conviendrez que plus elle est honnête femme, plus le danger seroit grand de sa part, si l'agent de votre frère venoit à nous découvrir: puisqu'il en sera plus aisé de lui persuader que sa conscience l'oblige de prendre le parti d'une famille contre une jeune personne qui s'oppose aux volontés de ses parens: au lieu que nous croyant mariés, sa probité même devient une défense pour nous, et la met infailliblement dans nos intérêts. J'ai pris soin d'ailleurs de lui expliquer par de bonnes raisons, pourquoi nous avons besoin, à l'heure où nous nous retirons, de deux appartemens séparés.

Ce discours m'a mise hors de moi; j'ai voulu le quitter dans ma colère: mais

s'y est opposé avec respect. Que pouvois-je faire ? où trouver un asyle, lorsque la nuit commençoit à s'approcher.

Vous m'étonnez, lui ai-je dit. Si vous êtes homme d'honneur, pourquoi ces étranges détours ? Vous ne vous plaisez à marcher que par des voies obliques. Apprenez-moi, du moins, puisque je suis forcée de souffrir votre compagnie (car il me retenoit par la main,) apprenez-moi tout ce que vous avez dit aux gens de cette maison. En vérité, M. Lovelace, vous êtes un homme inexplicable.

Ma très-chère ame ! avois-je besoin de vous faire ce récit ? et ne pouvois-je pas me loger dans cette maison, sans que vous en eussiez le moindre soupçon, si je ne m'étois pas proposé de soumettre à votre jugement toutes mes démarches ? mais, voici ce que j'ai dit à la veuve, devant ses nièces et devant votre nouvelle servante : qu'à la vérité nous nous etions mariés secrètement à Hertford ; mais qu'avant la cérémonie, vous m'aviez fait promettre, par un serment solemnel, que je suis résolu d'observer réligieusement, de me contenter d'un appartement séparé, et de loger même dans une maison différente, jusqu'au succès d'une certaine réconciliation, qui nous est d'une extrême importance à tous deux. Bien plus, pour vous convaincre de la pureté de mes intentions, et que ma seule vue est d'éviter toutes

sortes de fâcheux accidens, je leur ai déclaré que je ne m'étois pas engagé moins solemnellement à me conduire avec vous, aux yeux de tout le monde, comme si notre union ne consistoit encore que dans la foi donnée; sans prétendre même à ces petites faveurs innocentes, qui ne se refusent point dans les amours les plus scrupuleux.

Ensuite il m'a fait vœu à moi-même de s'en tenir fidellement à cette conduite respectueuse.

Je lui ai répondu qu'il m'étoit impossible d'approuver son roman, et la nécessité à laquelle il vouloit m'assujettir de paroître ce que je ne suis point : que chaque pas que je lui voyois faire étoit tortueux, et l'étoit sans nécessité : que puisqu'il croyoit ne pouvoir se dispenser de quelque explication sur mon compte avec les femmes de la maison, j'exigeois qu'il rétractât toutes ses fables et qui leur apprît la vérité.

Le récit qu'il leur avoit fait, m'a-t-il dit, avoit été revêtu de tant de circonstances, qu'il mourroit plutôt que de se rétracter : il a même continué de soutenir, par les mêmes raisons, qu'il étoit à propos qu'on crût notre mariage réel. Eh d'où peut venir, très-chère vie, a-t-il ajouté, tant de mécontentement pour un expédient si simple ? Vous savez que si je souhaite d'éviter votre frère, ou ce Sin-

gleton, ce ne peut être que par rapport à vous. Supposez-moi libre, mon premier mouvement seroit de les chercher. C'est la manière dont j'en use toujours avec ceux qui ont l'audace de me menacer.

Il est vrai que j'aurois dû vous consulter d'abord, et que je ne devois pas agir sans vos ordres. Mais puisque vous désapprouvez ce que j'ai dit, permettez, très-chère Clarisse, que je vous presse de nommer un jour prochain, où vous consentiez à mettre à mon récit le sceau de la vérité! ah! plût au ciel que ce fût demain! au nom de Dieu, Mademoiselle, que ce soit demain! sinon, (étoit-ce à lui, ma chère, à dire *sinon*, avant que j'eusse répondu? il m'a cependant paru craindre ma réponse) Je vous demande en grace, du moins si ma conduite n'a rien qui vous déplaise, de ne pas contredire, demain pendant le déjeûner, ce que j'ai dit. Si je vous donne sujet de croire que je pense à tirer le moindre avantage de cette faveur, révoquez-la au même instant, et exposez-moi à la confusion que je mériterai. Encore une fois, daignez songer que mes intérêts ne sont pour rien dans cet expédient. Je ne pense qu'à prévenir des malheurs assez vraisemblables, pour votre propre tranquillité, et pour l'intérêt des gens qui ne méritent pas de moi la moindre considération.

Que pouvois-je dire? que pouvois-je

faire ? Je crois véritablement que s'il avoit recommancé à me presser dans des termes convenables, j'aurois pu, malgré mes justes mécontentemens, consentir à lui donner rendez-vous pour demain, dans un lieu plus solemnel que la salle où nous étions ; mais qui est bien décidé dans mon esprit, c'est qu'il n'obtiendra pas mon consentement pour demeurer une seule nuit dans cette maison. Il vient de me donner une plus forte raison que jamais de m'attacher à cette résolution.

Hélas ! ma chère, qu'il est inutile de dire ce qu'on veut, ou ce qu'on ne veut pas faire, lorsqu'on s'est livré au pouvoir de ce sexe ! après m'avoir quittée, à ma prière, il est descendu et est resté en bas jusqu'à l'heure du souper ; et me faisant redemander alors un moment d'*audience*, suivant son expression, il m'a suppliée de lui laisser passer ici cette seule nuit, en promettant de partir demain après le déjeûner, pour se rendre auprès de Milord M. . . . . ou à Edgware, chez son ami Belford. Si je m'y opposois absolument, m'a-t-il dit, il ne pouvoit demeurer à souper ; et demain, il espéroit de me revoir avant huit heures ; mais il s'est hâté d'ajouter qu'après ce qu'il avoit dit aux femmes de la maison, mon refus leur paroîtroit singulier ; d'autant plus qu'il étoit déja convenu de prendre toutes les chambres vacantes, à la vérité pour un mois seulement,

et par la raison qu'il m'avoit expliquée : qu'au reste, rien ne m'obligeroit d'y demeurer deux jours, si je prenois quelque dégoût pour la veuve et pour ses nièces, dans l'entretien que je devois avoir le lendemain avec elles.

Malgré la résolution à laquelle je m'étois arrêtée, j'ai jugé que dans les circonstances qu'il me représentoit, on pouvoit m'accuser de pousser la délicatesse trop loin ; sans compter que je n'étois pas sûre de le trouver disposé à m'obéir ; car j'ai cru lire dans ses yeux qu'il étoit résolu de ne pas se rendre aisément. Comme je ne vois que trop qu'il n'y a point d'apparence de réconciliation du côté de mes parens, et que j'ai commencé à recevoir ses soins avec moins de réserve, il m'a s'emblé que je ne devois pas quereller avec lui, si je pouvois l'éviter ; sur-tout, lorsqu'il ne demandoit qu'une seule nuit, et qu'il auroit pû demeurer dans la maison à mon insu : ajoutez que suivant votre opinion, la défiance que cette orgueilleuse créature a de son propre mérite, ou du moins de mes sentimens pour lui, m'obligera probablement de me relâcher un peu en sa faveur. Toutes ces raisons m'ont déterminée à lui céder ce point. Cependant il me restoit tant de chagrin de l'autre, que ma réponse s'en est ressentie. Il m'a été impossible de consentir avec cette grace qu'on doit mettre à ce qu'on accorde ;

sans quoi il faut refuser. Il ne faut pas espérer, lui ai-je dit, que vous renonciez jamais à vos volontés. Les promesses ne vous coûtent rien, mais vous n'êtes pas moins prompt à les oublier. Cependant, vous m'assurez que votre résolution est de partir demain ; vous savez que j'ai été fort mal : ma santé n'est pas assez rétablie pour me permettre d'entrer en dispute sur toutes vos voies obliques. Mais je vous déclare encore que je suis très-peu satisfaite du roman que vous avez débité ici ; et je ne vous promets pas de paroître demain, devant les femmes de cette maison, ce que je ne suis point.

Il est sorti de l'air le plus respectueux, en me demandant pour unique faveur de le traiter demain avec assez de bonté, pour ne pas faire connoître à la veuve et à ses nièces qu'il m'ait donné quelque sujet de mécontentement.

Je me suis retirée dans mon appartement, et Dorcas est venue aussi-tôt pour recevoir mes ordres : je lui ai dit que je ne demandois pas une grande assiduité, et que mon usage étoit de m'habiller et de me déshabiller moi-même. Elle a paru affectée de ma réponse, comme si elle eût cru me déplaire : toute son étude, m'a-t-elle dit, seroit de me plaire et de m'obliger. Je l'ai assurée qu'il n'étoit pas difficile de me plaire, et que je lui ferois connoître de temps en temps quels servi-

ces je désirois d'elle ; mais que pour cette nuit je ne lui en demandois aucun.

Elle est non seulement fort jolie ; mais civile dans ses manières, et dans son langage. Il paroît qu'on n'a pas négligé, dans son éducation, ce qu'on appelle ordinairement la politesse ; mais il est étrange que les pères et les mères fassent en général si peu de cas d'une autre partie, plus précieuse pour les jeunes filles ; celle qui consiste dans la culture de l'esprit, qui donne tant de grace à tout le reste.

Aussi-tôt que je me suis trouvée seule, j'ai visité les portes, les fenêtres, le lambris, le cabinet et la garderobe, et m'étant assurée de la bonté des serrures et des verrous, j'ai pris ma plume.

Mde. Sinclair me quitte à ce moment. Dorcas, m'a-t-elle dit, lui ayant rapporté que je la dispensois de me servir ce soir, elle venoit savoir de moi-même si j'étois satisfaite de l'appartement, et me souhaiter la bonne nuit. Elle m'a temoigné son regret et celui de ses nièces, d'avoir été privées de ma compagnie à souper. M. Lovelace, a-t-elle ajouté, les avoit informées de mon goût pour la retraite. Elle m'a promis que je ne serois pas interrompue. Ensuite, après s'être étendue sur les louanges de son nouvel hôte, et m'en avoir donné beaucoup, elle m'a dit qu'elle avoit appris avec chagrin, qu'elle pour-

roit nous perdre bientôt, suivant ce que lui avoit dit M. Lovelace.

Je lui ai répondu avec la civilité convenable. Elle m'a quitté avec de grandes marques de respect : plus grandes, ce me semble, que la différence de nos âges ne le demande ; sur-tout de la femme d'un officier de considération, qui dans toute sa maison, comme dans sa manière de se mettre, annonce l'aisance, et n'a rien qui sente l'abaissement.

Si vous êtes résolue, ma chère, de m'écrire quelquefois, malgré la défense, ayez la bonté d'adresser vos lettres à Miss Lætitia Beaumont, chez M. Wilson, dans Pall-Mall. C'est M. Lovelace qui me propose cette adresse, sans savoir que vous m'avez prié de faire passer notre correspondance par une main tierce. Comme son motif est d'empêcher que mon frère ne puisse découvrir nos traces, je suis bien aise d'avoir cette preuve, et plusieurs autres, qu'il ne pense point à faire plus de mal, et qu'il trouve qu'il n'en a déja que trop fait.

Savez-vous comment se porte ma pauvre Hannah ?

M. Lovelace est si fertile en inventions, que je ne crois pas si mal à propos de vous prier d'examiner avec un peu de soin le cachet de mes lettres, comme j'aurai soin de regarder aux vôtres. Si je le trouvois infidele et vil sur ce point,

il n'y auroit pas de bassesse dont je ne le crusse capable, et je le fuirois comme mon plus mortel ennemi.

LETTRE CLVI.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi au soir, 27 Avril.

(Cette Lettre fut envoyée sous une même enveloppe avec les deux dernières de Miss Howe, N°. CL et CLI.

JE reçois vos dépêches, des mains de M. Hickman, qui me donne en même temps un expédient fort heureux, par lequel je me trouverai en état, avec le secours de la poste, de vous écrire tous les jours. Un honnête marchand, nommé Simon Collins, que je charge de cette lettre et des deux qu'elle contient, fait trois fois chaque semaine, les lundis, mercredis et vendredis, le voyage de Londres. En s'acquittant de mes commissions, il pourra prendre, chez M. Wilson, ce que vous y aurez fait porter pour moi.

Mes félicitations sont extrêmement vives sur votre arrivée à Londres et sur le rétablissement de votre santé. L'occasion me presse. Je souhaite que vous ne vous repentiez pas de m'avoir renvoyé mon Norris. Il reprendra la même route au premier mot.

Je suis très-fâchée que votre Hannah ne puisse être auprès de vous. Elle est encore très-mal, quoique sans danger.

Il me tarde beaucoup de savoir quel jugement vous aurez porté des femmes de votre maison. Si ce ne sont pas d'honnêtes gens, un déjeûner vous suffira pour les démasquer.

Je ne sais que vous dire sur l'histoire qu'il leur a contée de votre mariage. Ses raisons me paroissent plausibles; mais il aime les inventions et les expédiens bisarres.

Soit que vous goûtiez ou non, vos hôtesses, il faut prendre-garde que votre noble franchisse ne vous en fasse des ennemis. Vous êtes dans le monde à présent, songez-y bien.

Je suis ravie que vous ayez eu la pensée de le prendre au mot, s'il vous eût renouvelé ses offres. Mon étonnement, c'est qu'il ne l'ait pas fait. Mais s'il diffère, et s'il ne le fait pas d'une manière que vous puissiez accepter, ne pensez point à demeurer plus long-temps avec lui.

Attendez-vous, ma chère, à présent qu'il a gagné du terrain, qu'il ne vous quittera, s'il le peut, ni jour ni nuit.

Je le regarderois avec horreur, depuis le récit qu'il a fait de votre mariage, s'il n'y avoit pas joint des circonstances qui vous laissent toujours le même

pouvoir de le tenir dans l'éloignement. S'il s'échappoit à la moindre familiarité.... mais l'avis est superflu. Ce qui me porte à croire qu'il n'a pas d'autres vues que celles dont il fait profession, c'est qu'il doit être persuadé que sa fable sur votre hymen augmentera votre vigilance.

Reposez-vous sur le soin avec lequel j'examinerai le sceau de vos lettres. S'il est capable, comme vous dites, d'une bassesse sur ce point, il le sera de toutes. Mais il est impossible qu'il soit un infâme, pour une personne de votre mérite, de votre naissance et de votre vertu. On ne lui reproche point d'être un fou. Son intérêt, du côté de sa propre famille, comme du vôtre, l'oblige d'être honnête. Plût au ciel néanmoins que votre mariage fût célébré ! C'est à présent le plus ardent de mes souhaits.

ANNE HOWE.

LETTRE CLVII.

MISS CLARISSE HARLOWE à MISS HOWE.

Jeudi, à 8 heures du matin.

MON mécontentement ne fait qu'augmenter contre M. Lovelace, lorsque je considère avec quelle hardiesse il se flatte, que je servirai comme de témoin, purement passif, à la vérité, si je puis parler

ainsi, de son indigne fable. Il se trompe, s'il la croit propre à m'inspirer plus de goût pour lui ; à moins qu'il n'ait en vue de hâter mes résolutions en sa faveur, par l'embarras que j'aurai à soutenir le nouveau rôle qu'il veut m'imposer. Il m'a déja fait demander l'état de ma santé par Dorcas, et la permission de m'entretenir un moment dans la salle à manger ; apparemment pour découvrir si je serai ou non, de bonne humeur au déjeûner. Mais j'ai répondu, que devant le voir bientôt au déjeûner, je le priois de m'en dispenser.

A dix heures.

Je me suis efforcée, en descendant, de composer mon visage, et de prendre un air plus libre et plus serein que ne l'étoit mon cœur. La veuve et ses deux nièces m'ont reçue avec les plus grandes marques de respect. Ces deux jeunes personnes ne manquent point d'agrément dans la figure ; mais j'ai cru remarquer un peu de réserve dans leurs manières : tandis que M. Lovelace en avoit d'aussi aisées avec elle, que si leur connoissance eût été plus ancienne ; et cela, je ne puis le désavouer, avec assez de grace. C'est l'avantage de nos jeunes gens qui ont voyagé, sur ceux qui ne sont pas sortis du royaume.

Dans la conversation qui a succédé au déjeûner, la veuve nous a vanté le mérite militaire du colonel son mari ; et pendant son discours, elle a porté deux ou trois

fois son mouchoir à ses yeux. J'espère, pour l'honneur de sa sincérité, qu'elle l'aura mouillé de quelques larmes, parce qu'il m'a paru que c'étoit son intention de le faire croire; cependant, je ne me suis point apperçue que ses yeux fussent humides. Elle a prié le ciel que je n'eusse jamais à regretter un mari que j'aimasse autant qu'elle avoit aimée son colonel; et elle a de nouveau porté son mouchoir à ses yeux.

Il doit être, sans doute, fort affligeant pour une femme, de perdre un bon mari, et de demeurer, sans y avoir contribué par sa faute, dans une situation difficile, qui l'expose aux insultes des ames basses et ingrates. C'est le cas où la veuve s'est représentée, après la mort du sien; et je n'ai pu me défendre d'être attendrie en sa faveur.

Vous savez, ma chère, que j'ai le cœur libre et ouvert, et que naturellement ma contenance l'est aussi : du moins, c'est un compliment qu'on m'a toujours fait. Dès que je me sens du goût pour quelque personne de mon sexe, mon ame se livre sans réserve; j'encourage les ouvertures mutuelles, et je m'empresse de dissiper les défiances. Mais avec les deux nièces, je sens que je n'aurai jamais de familiarité intime, sans que je puisse dire pourquoi. Si les circonstances, et tout ce qui s'est passé dans cet entretien, n'avoient com-

battu mon soupçon, j'aurois cru volontiers que M. Lovelace les connoissoit de plus loin qu'hier. J'ai remarqué plusieurs coups d'œil, qu'il leur jetoit à la dérobée, auxquels il m'a semblé qu'elles répondoient; et je puis dire, que leurs yeux s'étant rencontrés avec les miens, elles les ont baissées tout d'un coup sans pouvoir soutenir mon observation.

La veuve m'adressoit tous ses discours, comme à Mde. Lovelace. Je le souffrois, mais de fort mauvaise grace. Une fois elle m'a témoigné avec plus de force que je ne l'en ai remerciée, combien elle étoit surprise qu'il y eût quelque vœu, quelque raison assez puissante sur un couple si charmant, comme elle nous appeloit lui et moi, pour nous obliger de *faire lit à part.*

Les yeux des deux nièces, dans cette occasion, m'ont fait baisser les miens à mon tour. Cependant, mon cœur ne se reprochoit rien. Suis-je donc certaine, en y pensant mieux, qu'il n'y a point eu de témérité dans ma censure contr'elles? Je ne doute pas qu'il ne se trouve (abstraction faite de moi) quantité de personnes vraiment modestes, qui par leur rougeur, dans une imputation injurieuse, ont excité les soupçons de ceux qui ne sont pas capables de distinguer entre la confusion qui suit le crime, et ce noble ressentiment qui colore le visage d'une belle ame, à la

seule pensée d'être jugée capable du mal qu'on lui impute. Je me souviens d'avoir lu qu'un fameux Romain, après avoir triomphé d'une des trois parties du monde, dont il a tiré son surnom, se voyant accusé d'une action vile envers son armée, aima mieux souffrir le bannissement (punition qu'il eût subie, s'il eût été jugé coupable) que de voir l'innocence de Scipion mise publiquement en question. Dans une accusation si odieuse, croyez-vous, ma chère, que Scipion ne rougit pas d'indignation au premier avis qu'il reçut qu'on osoit l'accuser.

Pendant que la veuve me témoignoit vivement son étonnement indiscret, M. Lovelace me regardoit d'un air malicieux, comme pour observer comment je prendrois ce discours. Ensuite, il a prié les trois Dames de remarquer que son respect pour ma volonté, en me nommant sa chère ame, avoit plus de pouvoir sur lui que le serment par lequel il s'étoit engagé.

Je n'ai pu m'empêcher de relancer la veuve et lui, en répondant, qu'il étoit fort étrange pour moi, d'entendre mettre un serment au second rang, quelque sorte de motif qu'on pût mettre au premier. Mon observation étoit juste, a dit Miss Martin, et rien ne pouvoit excuser l'infraction d'un serment, quel qu'en pût être le motif.

J'ai demandé quelle étoit l'église la plus

proche ; car je n'ai été que trop long-temps sans assister au service divin. On m'a nommé l'église de Saint-James, celle de Sainte-Anne, et une autre dans Bloomsbury. Les deux nièces ont ajouté qu'elles alloient le plus souvent à Saint-James, parce que l'assemblée y étoit brillante et les prédicateurs excellens. M. Lovelace a dit que la chapelle royale étoit l'église qu'il fréquentoit le plus, lorsqu'il étoit à Londres. Pauvre homme! Je ne m'attendois pas à apprendre qu'il frequentât quelque église. Je lui ai demandé si la présence d'un roi visible de quelques arpens de terre, ne diminuoit pas l'attention qu'on devoit au maître invisible des Rois, créateur de tant de milliers de mondes? Il croyoit, m'a-t-il dit, qu'elle pouvoit produire cet effet, sur ceux que la curiosité de voir la famille royale amenoit à la chapelle. Mais parmi les autres, il y avoit vu autant de visages contrits que dans toute autre église; et pourquoi non? Les courtisans et les voisins de la cour n'ont-ils pas autant d'*ordures* à purger que les autres hommes?

Ce discours m'a paru prononcé d'un air si peu décent, que je n'ai pu m'empêcher de répondre, que personne ne doutoit qu'il ne sût choisir parfaitement sa compagnie.

Votre serviteur, mademoiselle, en me faisant une inclination, et se tournant vers la veuve et ses nièces: lorsque nous nous connoîtrons mieux, mesdames, vous au-

rez souvent l'occasion d'observer que ma chère ame ne m'épargne jamais sur cet article. Mais je l'admire autant dans ses reproches, que je suis passionné pour son approbation.

Miss Horton a remarqué, que chaque chose avoit son temps; mais qu'elle étoit persuadée qu'un badinage innocent convenoit extrêmement à la jeunesse.

Je pense de même, a continué Miss Martin, et *Shakespeare* dit fort bien: *que la jeunesse est le printemps de la vie, la fleur des brillantes années.* Elle a prononcé ce vers d'un ton théatral. Elle ne pouvoit cacher, a-t-elle ajouté, qu'elle admiroit dans mon mari cette vivacité charmante, qui s'accordoit si bien avec l'âge que sa figure annonçoit

M. Lovelace m'a fait une profonde révérence. Il est passionné pour la louange: plus jaloux, je m'imagine, de l'obtenir que de la mériter. Cependant, il mérite assez de louanges de cette espèce. Vous savez qu'il a l'air aisé, et la voix agréable. Ce compliment a si fort épanoui son cœur joyeux, qu'il s'est mis à chanter les vers suivans, qui sont, nous a-t-il dit, de Congreve.

"La jeunesse apporte mille plaisirs, qui » s'envolent à l'approche de la vieillesse; » des douceurs charmantes qui naissent » en foule dans le sein du printemps, et » qui meurent dans les froids embrasse- » mens de l'hiver. »

Les nièces, auxquelles il en a fait l'application, l'ont payé de sa politesse, en le pressant de recommencer, et sa complaisance a fixé ces vers dans ma mémoire.

On a parlé de repas et d'alimens. La veuve m'a offert très-civilement de se conformer à toutes mes volontés. Je lui ai dit que j'étois facile à contenter, que mon inclination me portoit souvent à dîner seule, et d'un morceau qu'on m'enverroit de chaque plat. -- Mais il est bien inutile, ma chère, de vous entretenir de ces bagatelles.

Elles m'auront trouvé fort singulière, et avec raison. Mais comme je ne les ai pas assez goûtées pour sacrifier mon choix à l'envie de leur plaire, l'idée qu'elles ont pu prendre de moi m'a donné peu d'inquiétude, et d'autant moins, que M. Lovelace m'avoit mise de fort mauvaise humeur contre lui. Cependant, elles m'ont exhortée à me tenir en garde contre la mélancolie. Je leur ai répondu que je serois fort à plaindre, si je ne pouvois me plaire avec moi-même. M. Lovelace a dit qu'il falloit qu'il leur apprît un jour mon histoire, et qu'alors elles seroient moins étonnées de mon régime et de mes goûts; et s'adressant à moi, cependant, ma chère, au nom de l'amour que vous avez pour moi, m'a-t-il dit d'un air de confiance, donnez le moins d'accès qu'il vous sera possible à la mélancolie. Il n'y a que votre

douceur naturelle, et vos hautes idees d'un respect assez mal placé, qui puissent vous jeter dans l'espèce de trouble où vous êtes. Ne vous fâchez pas, mon cher amour, a-t-il ajouté, en remarquant, sans doute, que ce langage me déplaisoit; et saisissant ma main, il l'a baisée.

Je l'ai laissé avec les Dames, et je me suis retiré dans mon cabinet pour vous écrire. On m'interrompt en ce moment de sa part. Il va monter à cheval; il me demande la permission de prendre mes ordres. Je quitte ma plume, pour descendre dans la salle à manger.

Je l'ai trouvé assez bien dans son habit de campagne.

Il a voulu savoir comment je trouvois les femmes de la maison. Je lui ai dit que je n'avois pas de reproche considérable à leur faire; mais que ma situation ne devant pas me donner empressement pour les nouvelles connoissances, j'en aurois peu pour leur société.

(¶) Il m'a pressée de m'expliquer encore, sur cet article. Je ne puis dire, lui ai-je répondu, que les deux jeunes nièces me reviennent beaucoup, pas plus que leur tante: et quand ma situation seroit des plus heureuses, elles ont un tour d'esprit beaucoup trop dissipé pour moi.

Il n'étoit pas étonné, a-t-il dit, de ce jugement parmi toutes les femmes accoutumées a se répandre dans les sociétés et

les amusemens de la ville, il n'en connoissoit aucune qui ne courût risque de me déplaire. Le silence et les rougeurs de la modestie ne sont plus aujourd'hui, Mademoiselle, des graces qu'on trouve dans nos beautés de la ville.

Enhardies par l'habitude de paroître fréquemment en public, si leur front rougissoit encore, ce seroit de la honte de paroître susceptibles de ces foiblesses, qui leur sont aussi étrangères qu'à notre sexe. (b)

Vous voulez donc, Monsieur, justifier les deux Demoiselles par une satire contre la moitié de notre sexe? -- Mais vous devez, M. Lovelace, me seconder, quoique je ne sois nullement jalouse de paroître singulière, dans le désir que j'ai de déjeûner et de souper seule. -- Il m'a répondu que si c'étoit ma résolution, je ne devois pas douter qu'elle ne fût exécutée : que mes hôtesses n'étoient pas des personnes assez importantes pour mériter de grands égards dans les points où ma satisfaction seroit intéressée ; et que pour peu que je prisse de dégoût pour elles en venant à les connoître mieux, il espéroit que je songerois à choisir un autre logement.

Il m'a témoigné un vif regret de me quitter. Ce n'étoit que pour se soumettre à mes ordres. Il lui auroit été même impossible de s'y résoudre, pendant que le complot de mon frère subsistoit encore, si

je

je n'avois eu la bonté de confirmer, du moins par mon silence, le récit qu'il avoit fait de notre mariage. -- Cette idée avoit attaché si fortement toute la maison à ses intérêts, qu'il partoit avec autant de satisfaction que de confiance. Il se flattoit qu'à son retour, je fixerois le jour de son bonheur; d'autant plus que je devois être convaincue par le projet de mon frère, qu'il ne restoit aucun espoir de réconciliation.

Je lui ai dit que je pourrois peut-être écrire à mon oncle Harlowe, qu'il m'avoit aimée; qu'une explication directe avec lui me rendroit plus tranquille; que je méditois quelques propositions, par rapport à la lettre de mon grand'père, qui m'attireroient peut-être l'attention de ma famille; et que j'espérois que son absence seroit assez longue pour me donner le temps d'écrire et de recevoir une réponse.

Il me demandoit pardon, m'a-t-il dit; mais c'étoit une promesse à laquelle il ne pouvoit s'engager. Son dessein étoit de prendre des informations sur les mouvemens de Singleton et de mon frère. S'il ne voyoit aucun sujet de crainte après son retour, il se rendroit directement dans le Berkshire, d'où il se promettoit d'amener Miss Charlotte Montaigu, qui m'engageroit peut-être à lui nommer l'heureux jour, plutôt que je n'y paroissois disposée. -- *Que je n'y paroissois disposée*, ma chère! Il y est bien disposé lui, à ce que

j'imagine ! Je l'ai assuré que je regarderois la compagnie de sa cousine comme une grande faveur. En effet, cette proposition m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle est venue de lui-même, et qu'il l'a faite de fort bonne grace.

Il m'a fort pressée d'accepter un billet de banque. Je l'ai refusé. Alors il m'a offert son valet-de-chambre William, pendant son absence ; afin, dit-il, que s'il arrivoit quelque chose d'extraordinaire, j'aie sur-le-champ quelqu'un à lui dépêcher. Je n'ai pas fait difficulté d'y consentir.

Il a pris congé de moi, de l'air le plus respectueux, en se contentant de me baiser la main. J'ai trouvé sur ma table son billet de banque, qu'il avoit laissé sans que je m'en sois apperçue. Vous pouvez être sûre qu'il lui sera remis à son retour.

Je suis à présent beaucoup plus satisfaite de lui que je ne l'étois. Lorsque les défiances ont commencé à se dissiper, un esprit capable de quelque générosité, se porte de lui-même par une espèce de réparation, à interpréter avantageusement tout ce qui peut recevoir une explication favorable. J'observe sur-tout, avec plaisir, que s'il parle des Dames de sa famille avec la liberté que donne le droit du sang, ce n'est jamais néanmoins sans quelque marque de tendresse. Il me semble que les sentimens d'un homme, pour ses parens, peuvent donner à une femme quelque rai-

son d'espérer de lui des procédés obligeans après le mariage, lorsqu'elle est résolue d'apporter tous ses soins à les mériter. Ainsi, ma chère, je me vois au point d'être assez contente de lui; lorsque je crois pouvoir conclure qu'il n'est pas naturellement d'un mauvais caractère.

(¶) Cependant, comment une créature qui a pu fournir à un homme l'occasion favorable de l'emmener avec lui, peut-elle s'attendre à être traitée avec tous les égards de la vraie politesse?

Mais pourquoi, demandera l'amie chérie de sa chère Clarisse, pourquoi ces tristes réflexions, à présent qu'elle voit s'ouvrir la perspective d'un avenir plus heureux? pourquoi! hélas, pouvez-vous, ma très-chère Miss Howe, faire cette question à une infortunée, qui, aux yeux du public, a enrôlé son nom dans la troupe des créatures étourdies et sans prévoyance, qui est chargée de la malédiction d'un père, qui est en proie aux cruelles incertitudes où la plonge la réflexion, que c'est en violant également son devoir envers ses parens et ses principes, qu'elle s'est jetée au pouvoir d'un homme, et d'un homme sans mœurs? Le sentiment de sa fatale imprudence ne doit-il pas offusquer, comme un nuage, ses plus belles espérances? Et même, plus elles seront gracieuses, plus ce sentiment est vif et cruel dans une ame sensible et réfléchissante. Quand l'hom-

me deviendroit meilleur et plus vertueux qu'elle ne s'y attend, ses plaisirs seroient toujours mêlés d'amertume, comme ceux des possesseurs d'une richesse mal acquise. S'ils sont capables de réfléchir, et que leur cœur ne soit pas tout-à-fait endurci, le remords ne doit jamais être plus cuisant qu'au moment où tous leurs désirs sont remplis, (si pourtant les désirs de l'homme vicieux peuvent jamais l'être) où ils se préparent à jouir du fruit de leur injustice, et ils se trouvent leur plus grand tourment dans leurs réflexions. (b) Puissiez-vous, ma chère amie, être toujours heureuse dans les vôtres.

CL. HARLOWE.

(M. Lovelace, dans une lettre de la même date à son ami Belford, triomphe d'avoir emporté les deux grands points qu'il se proposoit, l'un de faire passer dans la maison, Clarisse pour sa femme, l'autre de coucher au moins une nuit sous le même toît. Il se croit sûr, dit-il, d'emporter bientôt le reste par surprise du moins, si ce n'est pas par persuasion. Cependant, il s'attribue quelques petits remords. Il reconnoît qu'il joue un peu le rôle de Satan, et il s'en fait reproche, mais après avoir réussi jusqu'alors, il ne peut s'empêcher, dit-il, d'essayer, suivant son projet, s'il pourra pousser ses avantages plus loin.

Le détail qu'il a fait de ses débats avec Clarisse, diffère peu de celui qu'on a lu dans les dernières lettres. Il paroît que tout son mérite, par rapport à elle, consiste dans la justice qu'il rend à ses perfections de corps et d'esprit, quoique cet aveu fasse sa condamnation.

Dans une seconde lettre, il rend compte à son ami des circonstances du déjeûner. Elle commence dans ces termes :)

« Te peindrai-je l'air noble, l'aimable » et douce sérénité, et le port charmant de » ma déesse, en descendant vers la com- » pagnie qui l'attendoit ? Son approche » imposoit le respect à tous les yeux, le » silence et le plus respectueux silence » aux lèvres tremblantes ; elle imprimoit » le mouvement aux genoux pour fléchir » d'eux-mêmes devant elle : tandis qu'ar- » mée du sentiment de son mérite et de » sa supériorité, elle s'avançoit avec la » majesté d'une reine, au milieu de ses » vassaux ; sans orgueil néanmoins et sans » hauteur, comme si la dignité lui étoit » naturelle, et les graces une habitude. »

(Il observe la jalousie et les mouvemens d'orgueil et de vanité de Sally Martin, et de Polly Horton, en voyant son respect pour Miss Clarisse. Ces deux filles ayant reçu une éducation trop relevée pour leur fortune, et s'étant livrées au goût du plaisir et des amusemens de la capitale, étoient devenues facilement la proie de

ses artifices, comme on le verra à la fin de cet ouvrage ; et suivant la remarque de M. Lovelace, l'habitude du vice n'avoit point encore effacé, dans leur cœur, ce sentiment de distinction qui fait qu'une femme préfère un homme à un autre.)

» Qu'il est difficile, dit-il, de faire » souscrire une femme à une préférence » qui la blesse, quelque visible et quelque « juste qu'elle puisse être, sur-tout lorsque » l'amour y est intéressé ! cette petite » enragée de Sally a l'insolence de se com- » parer à mon ange, -- en confessant » néanmoins que c'est un ange. Gardez- » vous, m'a-t-elle dit, je vous en avertis, » M. Lovelace, de vous livrer devant moi » à vos transports extravagans de tendresse » pour cette fière et sombre beauté ; je ne » le soutiendrois pas. Ensuite, elle n'a » pas manqué de me rappeler son premier » sacrifice. Quel bruit ce sexe fait pour » moins que rien ! Otez ce que le *savant* » *Évêque* appelle dans sa lettre écrite » d'Italie, *les embarras de l'amour*, et » moi *les délices de l'intrigue*, dis - moi, » je te prie, Belford, ce qu'il y a de si » merveilleux dans tout ce que les femmes » peuvent faire pour nous.

» Si tu savois quels efforts ces deux » créatures font pour m'animer. Une » femme tombée, cher Belford, devient » plus *diable* que le plus méchant débau- » ché. Elle est au-dessus des remords.

» et moi, non; et je t'assure qu'elles ne
» parviendront jamais, quoiqu'aidées de
» tout le pouvoir infernal, à me faire
» traiter cette admirable fille avec indi-
» gnité; autant du moins que l'indignité
» peut-être distinguée des épreuves qui
» m'apprendront si c'est une femme ou
» un ange.

» A les en croire, je ne suis qu'un pol-
» tron: je l'aurois déja, si je le voulois:
» si je la traitois comme un composé de
» chair et de sang, je la trouverois telle
» en effet. Elles m'avoient cru bien ins-
» truit, si quelqu'un l'est au monde, que
» si un homme veut faire une déesse
» d'une femme, elle prendra les airs d'une
» déesse; que lui donner du pouvoir, c'est
» l'autoriser à l'employer sur celui même
» qui le donne, si elle n'a personne sur
» qui l'exercer; et l'on m'a jeté au nez
» l'exemple de la femme hautaine de notre
» docteur, qui tient, comme tu sais, le
» plus complaisant des maris dans une
» respectueuse distance, et qui, en secret,
» fait les yeux doux à un brutal de laquais.
» Je me suis vivement emporté contre
» tous ces blasphêmes. Je leur ai dit
» qu'elles me feroient haïr leur maison,
» et prendre le parti d'en déloger. Sur ma
» foi, Belford, je suis prêt quelquefois à
» me repentir de l'y avoir amenée, ne
» fût-ce qu'à cause de cette furie de Sally.
» Il est vrai, que sans connoître le fond

» de leur cœur, la chère personne est déjà
» résolue de n'avoir avec elles aucun com-
» merce, que lorsqu'elle ne pourra l'éviter.
» Je n'en suis pas fâché, tu peux bien le
» penser; car la jalousie d'une femme
» n'échappe guère aux yeux d'une autre
» femme, et Sally n'a pas le moindre em-
» pire sur elle-même.

» (¶) Qu'en penses-tu? Le petit démon
» de Sally, qui ne pouvoit, m'a-t-elle dit,
» supporter la vie, si elle étoit mal avec
» moi, n'alloit-elle pas s'évanouir? Mais
» quand je l'ai vue se préparer à se pâmer,
» je suis sorti de la salle, et alors elle a
» jugé que ce n'étoit plus la peine de faire
» une scène.

(Il explique ensuite ses vues en consentant à une absence et à s'éloigner de sa belle.)

» Quand je ne la quitterois, dit-il, que
» pour une nuit, j'aurai rempli ma pro-
» messe; et si elle ne veut pas le croire,
» je peux murmurer et montrer de l'hu-
» meur, et pourtant céder encore, et
» m'en faire un nouveau mérite, et puis,
» il me sera impossible de vivre loin de sa
» présence, et je serai bientôt revenu. Les
» femmes ne sont pas toujours fâchées au
» fond de leur ame, qu'on leur désobéisse
» par un excès d'amour. Elles aiment assez
» qu'on ait pour elles une passion ingou-
» vernable: elles aiment à se voir ravir
» chaque faveur, et à être comme dévorées

» par un amant affamé d'elles. Ne con-
» nois-je pas le sexe ? pas encore autant
» ma Clarisse, à la vérité : mais par de
» fréquentes et courtes absences je paroî-
» trai tout nouveau à ses yeux ; et il en
» naîtra quelques scènes animées entre
» nous. Au moins, suis-je sûr, sans qu'on
» puisse me le disputer, d'un baiser au
» départ, et d'un autre au retour ; et en
» répètant dans l'occasion ces petites liber-
» tés que la civilité autorise, ma char-
» mante ne peut manquer de se fami-
» liariser par degrés avec elles.

» Mais, ami, comment me tirerai-je
» d'affaire avec mon oncle et mes tantes,
» et toutes mes aimables cousines ? Car
» je vois qu'ils sont beaucoup plus pressés
» que moi de me voir marié. » (b)

Fin du Tome IV.

TABLE

DES SOMMAIRES

DU TOME QUATRIÈME.

LETTRE CVI. Du même. *Suite de ses triomphes sur les Harlowes. Comparaison de l'arraignée et de la mouche. Il seroit d'avis qu'on établît des églises différentes pour les deux sexes, comme leurs maisons d'éducations sont séparées. » Les femmes doivent l'aimer, dit-il; et pourquoi ! » Il se vante d'en être aimé.* page 1

CVII. Clarisse à Miss Howe. *Détails d'une conférence très-vive qu'elle a eue avec Lovelace. La voyant sérieusement courroucée, il lui demande en grace de consentir que leur mariage se fasse sur-le-champ. Il interprète le silence de sa pudeur pour du ressentiment; et jure de nouveau qu'il respectera inviolablement les conditions qu'elle lui a prescrites.* page 7

CVIII, CIX, CX. Lovelace à Belford. *Le plaisir de la chasse consiste dans sa difficulté. Il triomphe de l'embarras et de la perplexité où il l'a jetée, par son offre artificieuse et simulée du mariage. Ses raisons pour et contre, sur la question de savoir s'il lui rendra justice. Il conclut par la résolution de la mettre à la dernière épreuve. L'honneur du sexe entier est intéressé dans l'évènement de cette épreuve. A présent que Clarisse est en sa puissance, il voit que le mariage dépend aussi de sa volonté.* page 16

LET. CXI. Miss Howe à Clarisse. *Elle n'obéira point à sa mère, dans la défense de continuer leur correspondance : ses raisons. Elle est enchantée de la fermeté de son amie.* page 46

CXII. Clarisse à Miss Howe. *Elle ne sait quel parti prendre avec Lovelace. Il peut s'en prendre à lui-même des peines qu'il a pu souffrir à son occasion.* Lui a-t-elle jamais fait aucunes promesses ? L'a-t-elle jamais reçu sous le titre d'amant ? page 51

CXIII, CXIV. De la même. *Elle somme Lovelace de lui faire un récit fidel du bruit et des voix qu'elle a entendus à la porte du jardin, et qui lui ont causé une frayeur, qui l'a fait fuir avec lui. Aveux de Lovelace et ses violens projets sur Solmes, sur le frère de Clarisse et sur Betty Barnes. Elle en est effrayée.* page 56

CXV. Lovelace à Belford. *Il s'applaudit de la stupidité des Harlowes; et de sa capacité pour faire le mal. Les condescendances auxquelles il se propose d'amener sa belle. Observations dignes d'un libertin au désavantage des femmes*, qu'on peut, dit-il, prendre pour règles de conduite avec le sexe. page 72

CXVI. Clarisse à Miss Howe. *Conversation avec M. Lovelace, dont elle est très-satisfaite. Ses promesses de réforme. Elle rappelle à son avantage sa générosité envers son bouton de rose, et ses fermiers. Elle écrit à sa tante Hervey.* page 77

CXVII, CXVIII. Lovelace à Belford. *Sa vanité, dont il fait l'aveu. Il explique les motifs de sa conduite honnête avec Clarisse, de ses promesses spécieuses, de ses belles propositions. Il est alarmé de la correspondance qui se continue entre Clarisse et Miss Howe.* Il aime à vexer Belford par le néologisme de ses mots et de ses phrases extraordinaires. page 93

LET. CXIX. Miss Howe à Clarisse. *Quel jugement porter des belles promesses et des propositions de Lovelace ! Hickman est dévoué à leur service. Cependant, elle lance sur lui plusieurs traits de ridicule.* page 106

CXX. Clarisse à Miss Howe. *Il lui est revenu que Lovelace s'étoit plaint à Mde. Greme, de ce qu'*elle tenoit si fort à l'observation des réserves qu'elle lui avoit prescrites. *Quel peut être son but, demande-t-elle, dans ces propos, tandis que d'un autre côté il néglige de profiter des occasions si naturelles qui se sont offertes à lui ? « Elle est punie de sa vanité, en espérant » servir d'exemple à son sexe. » Elle blâme Miss Howe de sa conduite envers Hickman.* pag. 110

CXXI. Clarisse à Miss Howe. *Vive altercation entr'elle et Lovelace. Elle est mécontente de lui pour sa timidité affectée dans ses propositions de mariage. Récriminations mutuelles. Il la regarde, dit-elle, comme étant déja à lui, en vertu d'une étrange sorte d'obligation,* parce qu'il l'a forcée de fuir avec lui contre sa volonté. Cependant il ne fait qu'effleurer l'article du mariage. *Elle est lasse de son existence.* page 115

CXXII. De la même. *M. Lovelace est un vrai protée. Il lui sait bon gré aujourd'hui du traitement qui l'avoit choqué auparavant. Il lui communique deux Lettres, l'une de Lady Betty Lawrance, l'autre de Miss Montaigu. Elle s'étonne qu'il ne lui ait pas donné connoissance de ces Lettres auparavant, lorsqu'il devoit savoir qu'elles lui causeroient de la satisfaction.* page 133

CXXIII, CXXIV, CXXV, CXXVI. Clarisse à Miss Howe. *Sur le contenu des lettres de Lady Betty et de Miss Montaigu. Clarisse est*

mieux disposée pour M. Lovelace. Il propose indirectement le mariage : mais sans donner de suite à sa proposition, sous prétexte de sa crainte de plaire. Elle le presse sérieusement de s'éloigner d'elle, et pourquoi ? Il applaudit à ses raisonnemens. *Ses réponses badines aux questions sérieuses qu'elle lui fait. --- Il avance différentes propositions. Il offre de lui amener Mde. Norton auprès d'elle. Clarisse est prête à se reprocher ses soupçons et sa défance : mais* elle donne ses motifs pour se tenir ainsi sur ses gardes. *Il écrit de son consentement à son ami Doleman, de lui chercher un logement pour elle dans Londres.* page 141

LET. CXXVII. Lovelace à Belford. *Il se glorifie de ses inventions. Description avantageuse de la conduite de Clarisse. Son transport de joie sur ce qu'elle parle d'aller à Londres. Il n'y a, dit-il, que des* filles impudentes, *qui consentent à fuir avec un homme. Ses vues, ses complots et ses desseins.* page 166

CXXVIII. Miss Howe à Clarisse. *Elle la plaisante sur les reproches qu'elle lui fait en faveur d'Hickman. Remarque sur l'amour trop calme et trop pacifique. La famille du Lord M. est remplie de la plus haute estime pour son amie. Elle approuve sa fermeté avec Lovelace, et son idée d'aller à Londres. Quelques traits sur l'ame étroite de sa mère. Elle lui conseille de ne pas irriter Lovelace.* page 179

CXXIX, CXXX. Clarisse à Miss Howe. *Elle n'est pas étonnée que son frère ait assez de pouvoir dans sa famille pour rendre son père irréconciliable. Copie de la réponse de M. Doleman sur la recherche d'un logement dans Londres. Ses précautions dans le choix. Lovelace lui a remis cinq guinées par Hannah, autre marque*

de son attention. Elle n'est pas mécontente de la nouvelle perspective qui s'ouvre devant elle. page 190

LET. CXXXI. Lovelace à Belford. *Il lui explique le but de la réponse de Dolman sur le logement. Il met des objections contre son plan dans la bouche de Belford, afin d'y répondre. Ses transports. Son orgueil. Son mépris pour le reste des humains.* L'importance des minuties. *Nouveau détail de ses artifices, de ses vues et de ses inventions.* page 201

CXXXII. Miss Howe à Clarisse. *Elle l'instruit d'un complot formé par son frère et le capitaine Singleton, pour l'enlever.* Charités secrètes d'Hickman. *Elle méprise tout son sexe aussi bien que lui. La mésintelligence qui régnoit du vivant de son père entre lui et sa femme. Elle vante les talens de Clarisse pour l'administration domestique. Détail d'une grande querelle avec sa mère, à l'occasion de leur correspondance. Sa mère l'a frappée. Observation sur les ménagères si entendues.* page 206

CXXXIII, CXXXIV, CXXXV. Clarisse à Miss Howe. *Vigoureuse remontrance sur sa conduite avec sa mère, suivie d'une exposition des devoirs des enfans envers leurs parens. Elle accuse Miss Howe de manquer de générosité envers Hickman, et continue à s'excuser du refus d'accepter de l'argent de son amie. Elle propose à son amie de faire voir à Mde. Howe toutes les lettres qu'elles s'écrivent.* page 221

CXXXVI. Miss Howe à Clarisse. *Sa mère rejette la condition proposée. Miss Howe reçoit ses remontrances avec remerciemens, mais elle veut continuer leur correspondance. Elle excuse à quelques égards sa propre conduite envers Hick-*

man. Histoire plaisante de ses remarques sur la conduite des poulets entr'eux. page 140

LET. CXXXVII. Clarisse à Miss Howe. *Lovelace lui a communiqué le complot du frère de Clarisse et de Singleton, mais il le traite avec un mépris apparent. Elle lui demande son avis sur ce qu'il y a à faire dans cette circonstance. Ce qui conduit Lovelace à une offre de mariage, et comment cette offre se dissipe.* page 249

CXXXVIII. Lovelace à Belford. *Il lui fait l'aveu de ses intentions artificieuses dans son offre de mariage. Il a été néanmoins, ajoute-t-il, sur le point d'être pris dans ses propres filets.* page 261

CXXXIX. Joseph Leman à M. Lovelace. *Il lui fait part d'un dessein formé contre lui par les Harlowes. Intérêt et vile hypocrisie de Joseph.* page 268

CXL. Réponse de Lovelace. *Histoire de Miss Betterton. Compliment qu'il se fait sur ses procédés avec ses maîtresses. L'usage artificieux qu'il fait de l'avis de Joseph.* page 277

CXLI. Clarisse à sa tante Hervey. *Elle se plaint de son silence. Elle lui donne à entendre qu'elle n'avoit jamais eu le dessein de s'évader avec Lovelace. Elle lui promet de lui ouvrir son cœur, pour peu qu'elle y soit encouragée par l'espoir d'une réconciliation.* page 291

CXLII. Miss Howe à Clarisse. *Observations sur la petitesse de Lovelace, sur son orgueil et son caractère vindicatif. Il ne faut pas attendre de lui les égards de la vraie politesse. Elle est indignée de la manière artificieuse dont il presse Clarisse de se marier. Elle lui donne des conseils sur la conduite qu'elle doit tenir dans sa situation.* page 294

CXLIII. Belford à Lovelace. *Il épouse avec*

chaleur la cause de Clarisse. Il donne plusieurs raisons judicieuses pour fortifier ses argumens en sa faveur. page 300

LET. CXLIV. Mde. Hervey à Clarisse. *Réponse sévère et dure à la lettre de sa nièce,* (n°. XIV.) «*Le dessein de la famille, dit-elle, n'étoit pas de* » *la forcer de se marier contre son inclination.* » page 310

CXLV. Clarisse à Miss Howe. *Son profond regret, d'après la nouvelle de Mde. Hervey, d'avoir été trouver Lovelace au jardin. La sensibilité ne rend pas heureux. Sa destinée n'est que trop visiblement dans les mains de Lovelace. Il est incivil, cruel, insolent, sans jugement solide, se jouant de son propre bonheur. Ses raisons pour le goûter moins que jamais. Elle a une ame supérieure à la sienne. Son courage; sa prière.* page 319

CXLVI, CXLVII. De la même. « *C'est à* » *présent que son cœur est déchiré, dit-elle.* » *Malédiction solemnelle lancée sur elle par son père. Lettres barbares de sa sœur à cette occasion.* page 326

CXLVIII. Miss Howe à Clarisse. *Lettre remplie de consolation et de conseils généreux à son amie. Vœu de sa tendresse pour elle. Elle lui envoie cinquante guinées cachées dans les feuillets des* Mélanges de Norris. page 332

CXLIX. Clarisse à Miss Howe. Un ami fidèle est le beaume de la vie. *Elle est sur son départ pour Londres. Lovelace lui a offert le mariage d'une manière si ouverte et si franche, qu'elle se repent de sa défiance. Elle est fâchée qu'il ne soit pas en son pouvoir de se rendre à ses pressantes sollicitations. Elle renvoie à son amie le* Norris : *ses raisons.* page 339

CL, CLI. Miss Howe à Clarisse. *Elle est fâchée*

que son amie lui ait renvoyé le Norris. *Elle souhaiteroit qu'elle eût accepté l'offre que Lovelace lui a faite d'une manière si ouverte. Elle s'imagine qu'elle a pour Hickman une tendresse servile ; et pourquoi ? Elle blâme Mde. Harlowe : son motif.* page 344

En réponse au nº. CL. *Clarisse établit la différence qui distingue les caractères de Lovelace et d'Hickman ; elle lui dit que ses motifs, pour suspendre son mariage, ne sont pas un pur cérémonial. Elle regrette que Mde. Howe défende leur correspondance. Respectueuse apologie de sa mère. Leçon pour les enfans.* page 352

LET. CLII. Lovelace à Belford. *Il croit qu'il ne peut éviter d'être enchaîné sous le joug. La santé de Clarisse est cruellement affecté. Sa piété filiale la fait croire aux terreurs que lui inspire la malédiction d'un père. Elle ne fait pas connoître à Miss Howe tout le danger de sa situation. Le désir qu'il lui montre de l'épouser la ramène à la vie ; et ses offres étoient sérieuses et sincères. C'est la première fois qu'il ait senti cette disposition. Il peut à présent parler d'amour et de mariage, sans qu'on le rebute. Il critique la lettre de Belford,* nº. XVI. pag. 357

CLIII. Du même. *Il va partir pour Londres. Combat qui se passe dans son cœur. Il avoue que son cœur est un poltron. Accès d'un remords violent mais passager. S'il se marie, il craint d'avoir une femme vaporeuse. Ses raisons dignes d'un libertin. Leçons au sexe.* pag. 366

CLIV. Du même. *Ils sont arrivés chez Mde. Sinclair. Sally Martin et Polly Horton l'entreprennent. Il chancèle dans ses bonnes résolutions. Dorcas Wykes proposée et acceptée à regret pour femme-de-chambre, jusqu'à l'arrivée d'Han-*

nah. Caractère de Dorcas. Il a deux grands points à emporter ; et ce que c'est. page 372
LET. CLV. Clarisse à Miss Howe. *Son logement lui plaît ; mais elle se sent mal prévenue pour la veuve. Elle gronde Misse Howe du vœu téméraire de son amitié. Catalogue des bons livres qu'elle trouve placés dans son cabinet. Son extrême mécontentement de ce qu'il a fait croire aux femmes de cette maison, qu'ils étoient secrètement mariés. Elle a avec lui un violent débat à cette occasion. Il lui offre le mariage, mais d'une manière qui la met dans le cas de ne pouvoir répondre, ni rien terminer. Ses précautions sur la sûreté des portes, des fenêtres, et sur le cachet des lettres de son amie.* pag. 379
CLVI. Misse Howe à Clarisse. *Son expédient pour rendre leur correspondance facile et journalière. Elle est bien aise qu'elle ait eu l'idée d'accepter ses offres, s'il les eût réitérées. Son étonnement qu'il ne l'ait pas fait.* page 397
CLVII. Clarisse à Miss Howe. *Elle déjeûne avec lui, et avec la veuve et ses deux nièces. Ses remarques sur leur conduite et leurs regards. Lovelace se fait un mérite de ce qu'il la quitte, et il se flatte qu'à son retour elle lui nommera le jour de son bonheur. Elle est toute disposée à tout interpréter de son mieux en sa faveur.* pag. 399
Lovelace dans la lettre suivante, dont on ne donne que des extraits, triomphe d'avoir gagné les deux points qu'il désiroit. Excité par les femmes de la maison, il reprend son dessein de lui faire subir la dernière épreuve. pag. 412

Fin de la Table du Tome IV.